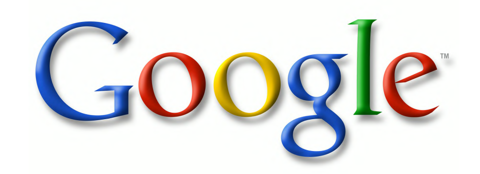
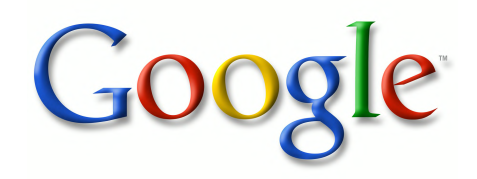

Google


Google




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

LES

MÉDICIS

I

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

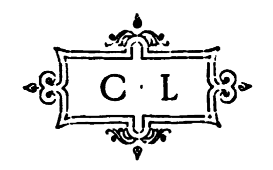
LES

MÉDICIS

PAR

ALBERT CASTELNAU

I



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

AVERTISSEMENT

Ce livre n'est pas (le titre l'indique) une histoire, à la fois générale et détaillée, de la Renaissance en Italie.

Une telle œuvre est à faire.

Pour répondre aux exigences de l'érudition moderne, elle veut de celui qui l'entreprendra l'esprit du philosophe, la couleur du peintre, l'étendue de recherches qui pénètrent sur tous les points aux sources premières.

Ma visée est forcément plus modeste. Elle s'attache surtout à mettre en lumière, dans le cadre de l'histoire générale et des annales de l'art résumées avec soin, et — le dirai-je? — avec amour, d'après les autorités les plus légitimement reconnues, quelques types d'une grande et attrayante époque. On a trop parlé d'eux sur parole. Analysées après une lecture attentive, leurs productions diverses,

et particulièrement leurs théories métaphysiques, prennent l'importance de documents de première main précisant les tendances, le mouvement idéal, la portée de l'évolution qu'ils représentent. Ces ouvrages éclairent la Renaissance italienne sous son double aspect : le renouveau qu'elle donnait au monde, et sa continuité, ses liens avec les traditions du Moyen-Age dont on a trop voulu la séparer.

Pour atteindre les fleurs de ce beau jardin, il faut parfois traverser des broussailles; mais souvent ces broussailles portent des fleurs.

LES MÉDICIS

INTRODUCTION.

LA PREMIÈRE RENAISSANCE.

Le nom des Médicis résume une période longuement racontée par de savants annalistes.

On n'a pas la prétention de recommencer leur travail. Ces études se concentreront sur un groupe d'élite aux efforts rénovateurs duquel présidèrent Cosme l'Ancien, Laurent le Magnifique, Léon X. On tentera de restituer par le détail (il est la vie en histoire) quelques hommes et quelques œuvres.

Il les faut saisir dans le milieu qui les forma. La scène est double où nous voudrions transporter le lecteur. Elle est à Rome, entre le Forum dont Raphaël fouille les ruines et le Vatican où il retrace les fastes du polythéisme et les symboles de la religion chrétienne que l'éclectisme de quelques papes sembla vouloir réconcilier. Elle est à Florence, foyer principal de la Renaissance dont l'esprit s'accentue, dont les formes s'affinent sous un ciel propice.

On comprend mieux ce caractère de sobre élégance

propre aux écrivains, aux artistes de l'Athènes italique, quand on le saisit sur les lieux mêmes, dans les palais, surtout dans les cloîtres... Montez à San-Miniato, et regardez vers l'Arno.

Ils sont si limpides, si nets, les horizons toscans, que la tristesse religieuse s'y rassérène. En dépit de Boileau, l'imagination y prête « aux mystères terribles des ornements égayés [1] ».

Contemplez la mort, la belle et froide déesse des anciens, si laide, si édentée en ses représentations gothiques. Dans les cloîtres de Florence les morts dorment, comme à ciel ouvert, au chant des oiseaux.

A l'aube du monde moderne, l'Italie opposa la première le culte de la nature à la religion qui immolait la chair. Au spectacle de l'antiquité retrouvée, pendant qu'un monde s'ouvre à Colomb, les sources de l'imagination se renouvelèrent. Tout un peuple de statues, héros exhumés prêchant la gloire et l'action, reçut les hommages des intelligences charmées.

La mort, dans l'idéal des anciens, est moins le terme d'une épreuve que le repos après l'œuvre. L'immortalité qui leur est chère est celle qu'on gagne dans la mémoire des hommes. Lisez les inscriptions qu'ils gravaient sur les tombes, en exemple aux vivants. La sculpture décora ces monuments des scènes de la vie active. Bardés de

1. De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.
(BOILEAU, *Art poétique.*)

fer, les preux du christianisme dorment couchés sur la dalle funéraire. L'humilité de leur suprême attitude rachète l'orgueil de leur vie. Quel autre langage parlent à l'âme les spectacles funèbres de l'antiquité !

C'était le soir. Le couchant empourprait de ses reflets les deux files sépulcrales de la voie Appia. Rien ne rend la solennité d'aspect qu'offre alors cette partie de l'*Agro romano*, coupée par des tronçons d'aqueducs, dominée au sud-est par les coteaux d'Albano. Les lignes sévères de l'horizon encadrent deux rangées de tombeaux, débris, çà et là gigantesques, qui virent passer le char du triomphateur.

On s'oublie aisément en ces lieux. Semée de ruines, hautes parfois comme des tours dont elles affectent la forme, la plaine ondulée et verdoyante s'étend à l'horizon que la mer cerne vers Ostie d'un ruban d'azur. A l'herbe qui revêt, drue, vivace, les mouvements du terrain, on dirait les tumulus d'un immense cimetière, le suprême asile des légions ensevelies :

Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris [1].

Tels sont les mirages de la tradition reflétés dans une âme prophétique, et qui grandissent le spectre du passé.

1. VIRGILE, *Géorgiques*, liv. I, v. 494-497.

Mais ces amplifications du réel par la légende, loin de les proscrire, il faut les recueillir comme un témoignage de la vérité idéale, au fond la plus vraie, parce qu'elle est la plus étendue.

Il ne s'agit pas pour nous de réduire aux proportions de l'humanité les demi-dieux et les héros. Cette œuvre n'est plus à faire : la critique a dès longtemps dépouillé des voiles du mythe toutes les figures de l'histoire. Gardons-nous toutefois d'un autre écueil, la tendance à supposer que ces personnages, agents d'ordinaire inconscients des plus grandes révolutions, percevaient en sa clarté l'idée qu'ils symbolisent, le progrès qu'ils ont servi, mais qui ne se posait pas dans leur pensée avec la rigueur d'un théorème. Ne l'oublions pas quand nous opposons les penseurs de la Renaissance aux défenseurs de l'idée chrétienne, catholiques ou protestants. S'il est vrai de quelques-uns qu'ils n'ont pas reculé devant une affirmation contraire, la majorité, leurs protecteurs surtout, flottaient dans un de ces compromis involontaires, prolongeant dans les âmes l'empire des croyances les plus ébranlées.

Ainsi, au Vatican, dans la *Camera della Segnatura*, la *Dispute du Saint-Sacrement* fait face à l'*École d'Athènes :* un commun idéal inspira ces deux compositions commandées à Raphaël par Jules II, comme pour rendre la fusion qui parut s'opérer entre le symbolisme catholique et le dogme platonicien. Pour orthodoxe que soit la glorification du mystère eucharistique, les groupes

qui entourent le Saint-Sacrement dans une savante harmonie se joindraient-ils sans disparate aux sages du paganisme majestueusement ordonnés sur la paroi opposée autour de Platon et d'Aristote? Sans doute, tant les Saints ressemblent aux Sages, par l'harmonie des poses, le calme de la ligne, l'auguste sérénité des physionomies! Ces docteurs, ces ascètes, Platon, Aristote, les reconnaîtraient pour compagnons. Tels les philosophes, les artistes de la seconde Renaissance reprirent la tradition antique, *hellénisant* le christianisme, dont la plupart des penseurs de ce temps subissaient sans protestation ou respectaient l'empire.

Le Moyen-Age, lui, avait tenté de *christianiser* les éléments issus du paganisme qu'il recueillit pieusement. Ce fut l'œuvre d'une première Renaissance commencée au onzième siècle et terminée à Pétrarque, à Boccace, précurseurs immédiats des Ficin et des Pomponat. Mais, loin d'être, comme on l'a cru, séparées par une opposition radicale, ces deux époques se tiennent. La seconde est un prolongement naturel de la première, dont elle n'eut qu'à épurer les clartés un peu troubles.

Platon s'endort à Sunium. Perdus entre deux azurs, des abîmes bleus de l'éther au miroir irisé d'Amphitrite, ses yeux se ferment. Ce songeur qui rêve éveillé, mais dont les imaginations sont toujours sereines, même quand il se figure les monstres de l'Hadès, il voit se dresser des spectres bizarres. Le cauchemar déploie sur lui ses ailes de vampire. Son regard se trouble : il ne

reconnaît plus les prés aux beaux platanes, l'antre aimé des nymphes, le bois auguste où le sage cause avec les dieux. Sur un ciel de plomb, dans la nue, le Triangle de feu darde un reflet de sang sur le val de Josaphat. Des rocs livides, où seul l'aigle se pose, jusqu'au fond du ravin, le signal a retenti, le sol ébranlé par le clairon terrible vomit la phalange des morts, non plus le thiase des ombres tournoyant aux accords de la lyre sur les pelouses de l'Élysée, mais des squelettes dont les mâchoires claquent d'un rire strident, dont les os se choquent sous le suaire, au râclement du rebec, dans le vertige d'une danse macabre.

Telle fut, sans doute, l'impression des sages qui protestèrent contre le christianisme, à son avènement. Ils ne comprirent pas qu'une fois consacré par Constantin comme force sociale, ils devaient subir en lui la forme populaire du monothéisme, par eux dégagé de l'Olympe d'Homère et de Phidias. Ils pressentirent seulement que par cette doctrine le monde entrait dans un cycle inconnu d'angoisses et de contrainte.

Le Moyen-Age a un double aspect : de naïveté et de recherche, d'ascétisme et de violence. S'il apparaît sous les traits d'un Ferragus colérique et sanguin, n'est-il pas aussi l'*escholier* rachitique et meurt-de-faim de Montagu?

Le rêve de la chair vaincue, du réel réduit par l'abstrait, fut celui du Moyen-Age. A ces obsessions l'Esthétique doit des horizons, la Logique des développements nouveaux.

L'expression simple manque pour rendre l'esprit de ces temps compliqués, où la passion argumente en *baralipton :* le pédantisme est barbare; la barbarie, pédante.

Alors un nouveau latin (*lingua volgare*) émerge de l'autre, de la vieille langue adultérée par le contact des barbares, pliée par l'instinct populaire aux besoins nouveaux de la civilisation. Si le Verbe se transforme ainsi dans la bouche des illettrés, serfs et seigneurs, paysans et citadins, c'est que, par une connexion nécessaire entre la faculté d'expression et la faculté pensante (λόγος, en grec, c'est raison et parole), se modifie la raison, le rapport commun des choses: idées, sentiments, institutions. Une ère nouvelle s'est ouverte: l'ère catholique et féodale après celle de l'antiquité hellénique dont Rome, en devenant la cité universelle, répandit dans le monde occidental l'esprit civilisateur. Comme lien d'unité morale, au lieu des patriotismes locaux absorbés et énervés dans l'immensité de l'empire, le Catholicisme met une croyance, la Chevalerie un point d'honneur, la Corporation le sentiment de la dignité du travail, la Commune un civisme bourgeois qu'on trouve à Gand comme à Toulouse, à Florence comme à Lubeck.

Des mœurs réellement générales associent tous les occidentaux. Troubadour, trouvère, *minnesinger*, chantent Dieu, les dames, la croisade. Il y a des cours d'amour en Provence, en Champagne, aux bords du

Rhin. Fêtes, confréries, tournois, légendes, tout est pareil ou analogue au nord, au midi.

Rome ne cesse pas d'être le centre, à la faveur de deux légendes :

Le *Tu es Petrus* consacrant la théocratie des Grégoire VII et des Innocent III ;

Un roi germain transformé en César devenant le chef d'un prétendu Saint-Empire romain, « qui n'était, dit » spirituellement Voltaire, ni saint, ni empire, ni » romain ».

Les résultats de la civilisation antique ne furent pas perdus au Moyen-Age dans l'ordre politique et moral. Mais, transfusés en quelque sorte dans la tradition chrétienne, altérés par ce mélange, ils exercèrent sur la nouvelle société une action continue et bienfaisante, marquée dès le onzième siècle par le grand réveil qui précéda la seconde Renaissance. Au point de vue d'une originalité seconde, mais qui étendît et diversifiât l'idéal, ce retour incomplet aux sources païennes, si largement rouvertes par les hommes du quinzième siècle, eut de précieux avantages. Produit d'un alliage inattendu entre l'Antiquité, le Christianisme et la Barbarie, le génie du Moyen-Age est plein d'attraits. Grâce à ses combinaisons hybrides, aux aspects qu'il multiplie dans le champ du romanesque et du merveilleux, ses variations sur les thèmes historiques traditionnels amusent encore l'imagination dont elles ont agrandi et approfondi le domaine. Quelle haute fantaisie, quel capricieux rajeunissement

de type en ce César à l'œil *grifagno*, au regard de proie, que Dante peint d'une touche ! Érigé par les chanteurs de geste en monarque féodal, Alexandre ressemble au grand empereur des épopées chevaleresques. Lui-même, ce Charlemagne, subit, dans une mesure restreinte par la proximité des époques, une transposition analogue. Les traits du *Kaiser* franc, les disparates de son temps demi-barbare, se dissimulent sous les dehors d'un haut suzerain entouré de ses vassaux et trônant sur une société hiérarchique constituée et bien fondue. C'est comme une hallucination qui transfigure à peu près le héros homérique, au contact d'un idéal analogue à celui du preux : Hector, baron de Troie ; Achille, duc des Myrmidons !

Virgile n'est pas moins travesti : « Ce Phœnix de la » poésie latine fut accusé non point de cette magie et » fureur poétique qui a charmé par la perfection de ses » œuvres tous les plus beaux esprits, mais de la géoti- » que superstitieuse et défendue... On raconte que Vir- » gile fit une mousche d'airain sur une des portes de la » ville de Naples, laquelle dans l'espace du temps qu'elle » demeura au lieu où il l'avoit mise empêcha qu'aucune » mousche ne pût entrer dans ladite ville;... qu'il fit » ériger sur une haute montagne proche de la ville de » Naples une statue d'airain qui avoit en sa bouche une » trompette, laquelle sonnoit si fort quand le vent de » septentrion venoit à souffler, que le feu et la fumée » qui sortoient de ce foyer de Vulcain, que l'on voit

» encore près de la ville de Poussole, estoient repoussés » vers la mer, sans faire aucun mal ny dommage aux » habitants,... et de plus qu'il avoit fait ces statues » appelées la Salvation de Rome, lesquelles estoient » gardées nuit et jour par des prestres, à cause que » dès aussitost que quelque nation vouloit se révolter et » prendre les armes contre l'Empire Romain, soudain » la statue qui portoit la marque, et estoit adorée par » icelle, s'esmouvoit, une cloche qu'elle avoit au col » sonnoit, et la mesme statue monstroit au doigt cette » nation rebelle, si qu'on pouvoit veoir son nom par » escrit, lequel le prestre portoit à l'Empereur, qui tout » aussitost dressoit une armée pour lui courre sus et la » tenir en son devoir... Toutes ces resveries furent pre- » mièrement transcrites de Gervais, chancelier de l'Em- » pereur Othon, par Hélinand, moyne de Fresmont, » dans sa *Chronique universelle*, et depuis par un An- » glois nommé Alexandre Nickam, religieux de l'ordre » de Saint-Benoît [1]. »

A ce faux Virgile, au pseudo-César correspond dans la science de ce temps un faux Aristote qui, traduit de l'arabe ou de l'hébreu, approprié successivement à l'Islam et à l'Église, traîne, puissant colosse, le char théologique... Ou l'on dirait, — Hercule géant, — une de ces cariatides que l'art appauvri du Bas-Empire empruntait

1. Gabriel NAUDÉ, *Apologie des grands hommes*, p. 607, 614, etc., cité par BAYLE, *Dictionn. historique*, article *Virgile*.

pour orner ses édifices aux monuments des belles époques.

Aristote fut presque un Père de l'Église. Vénérée à peu près à l'égal de l'autorité des livres saints, l'autorité du penseur grec devait, bon gré mal gré, cadrer avec le dogme chrétien. Or (cette seule différence suffit à montrer l'incompatibilité des deux doctrines), Aristote croit la matière incréée, coéternelle au premier moteur, ou Dieu.

La bonne volonté des croyants abonde en ressources d'exégèse. Par exemple, Aristote passait pour reconnaître la Trinité des personnes divines « avec l'unité d'essence ». Et l'on citait ce passage du livre *Du Ciel et du Monde* : « Prenant ce nombre (*trois*) dans la nature comme une loi de celle-ci, nous l'employons dans les sacrifices aux Dieux [1] ». Bessarion le premier démontra que cette fameuse triade se rapporte aux rites qui, du temps d'Aristote, devaient être accomplis à l'autel [2].

L'âme est une entéléchie, dit Aristote. « Mais que » veut dire entéléchie? C'est, dit-il, un principe et un » acte, une puissance nutritive, sentante et raisonnable. » Cela ne veut dire autre chose sinon que nous avons la » faculté de nous nourrir, de sentir et de raisonner. Le » comment et le pourquoi sont un peu difficiles à saisir. » Les Grecs ne savaient pas plus ce que c'est qu'une

1. Διὸ παρὰ τῆς φύσεως εἰληφότες ὥσπερ νόμους ἐκείνης, καὶ πρὸς τὰς ἁγιστείας τῶν θεῶν χρώμεθα τῷ ἀριθμῷ τουτῷ.

2. *Adversus calumniat. Platonis*, lib. III, cap. XV.

» entéléchie, que les Topinambous et nos docteurs ne » savent ce que c'est qu'une âme [1]. »

Cette boutade ironique ne touche pas à la haute conception du Stagyrite : elle n'atteint que les déductions abusives tirées de sa formule. *Entéléchie* équivaut à ce que le savoir moderne définit « conditions d'existence ». Pour le grand penseur de l'antiquité, il n'est en dehors de l'univers aucune réalité substantielle. Il n'y a qu'un corps doué par sa nature propre d'un mouvement circulaire, et qui est pour tous les autres mouvements le principe et le régulateur suprême, la cause de l'ordre et de l'harmonie, — l'Éther, contenant et produisant tous les êtres.

La Forme, l'Ame, l'Entéléchie, n'ont d'existence que par rapport à la matière dont elles sont les déterminations passagères et variées.

Le prétendu douzième livre de la *Métaphysique* et d'autres traités également apocryphes ou falsifiés d'Aristote permirent aux théologiens du Moyen-Age d'appuyer sur son opinion la croyance à l'âme immortelle et au Dieu personnel. Au défaut de Platon, qui, presque oublié, méritait mieux cet honneur, le sage du Lycée obtint l'autorité d'un docteur de l'Église.

Aussi l'Église l'adopte, elle se l'assimile autant que l'orthodoxie le permet.

L'enfer éteint pour lui ses feux. En l'*aura queta* d'un

1. VOLTAIRE, *Dict. phil.*, article *Aristote*, *de sa métaphysique*, cit. Arist., *Métaphys.*, liv. II, ch. II.

éternel printemps, Aristote y mène le chœur des sages du paganisme :

Je vois le maître de ceux qui savent
Siéger parmi sa philosophique famille ;
Tous l'admirent, tous lui font honneur.

Je vois là Socrate et Platon,
Qui, avant tous autres, sont près de lui, le plus près[1].

Enchanteurs des antiques sagesses, Dante vous salue, et, s'il vous damne, c'est en créant pour vous, par tempérament au dogme rigide, un paradis dans l'enfer.

Nous vînmes au pied d'un noble château
Sept fois cerclé de hauts murs,
Défendu en dedans par un beau petit fleuve.

Nous le passâmes comme terre dure :
Par sept portes j'entrai auprès de ces sages ;
Nous les joignîmes en un pré de fraîche verdure [2].

Mais, à l'abri du nom d'Aristote, la libre-pensée n'en maintint pas moins sa tradition à travers le Moyen-Age. Les purs scholastiques se bornèrent à chercher dans la

1. DANTE, *Enfer*, c. IV, v. 131-135.

2. Venimmo al piè d'un nobile castello,
Sette volte cerchiato d'alte mura,
Difeso intorno da un bel fiumicello.
Questo passammo come terra dura :
Per sette porte entrai con questi savi ;
Giugnemmo in prato di fresca verdura.

(DANTE, *Enfer*, ch. IV, t. 36-37.)

métaphysique du Lycée la preuve rationnelle des dogmes chrétiens. D'autres esprits comprirent mieux le « maître de ceux qui savent ». Une chaîne continue de ces penseurs pleinement affranchis se rattache par Averroès à la science, à la morale indépendante du Lycée.

Les averroïstes n'admettaient pas d'âme raisonnable, mais une raison impersonnelle commune à l'humanité. En d'autres termes, ce qui, d'après eux, constitue Socrate, c'est une portion de la matière passagèrement revêtue de la forme *socratisée*.

Cette forme est l'âme sensible ou animale qui se dissout avec la matière dont elle partage la condition périssable. Immortelle au contraire comme l'Être dont elle est le suprême aspect, la Raison demeure indépendante de l'homme, bien que de son vivant il se l'approprie en quelque sorte, il participe à elle, il y trouve la source de ses conceptions intellectuelles.

Plus orthodoxe que Dante, dans son appréciation d'Averroès, Orcagna, le peintre catholique, met l'auteur du *Gran Comento* au premier rang des damnés.

Dans la *Divine Comédie*, le docteur arabe apparaît au milieu des sages païens dont le seul supplice est la privation de Dieu [1]. Dans l'*Enfer* d'Orcagna, au *Campo santo* de Pise, Averroès figure près de Mahomet et de l'Antéchrist. Il représente « à côté du faux prophète, » l'incrédule blasphémateur, celui qui a osé envelopper

1. DANTE, *Inferno*, c. IV, t. 48.

» dans une triple injure la religion de Moïse, du Christ
» et de Mahomet [1] ».

Taddeo Gaddi, dans sa fresque de la chapelle des Espagnols à Florence, l'associe aux hérétiques Arius et Sabellius ; il paraît aussi au Musée du Louvre dans un tableau de Benozzo Gozzoli : *Le triomphe philosophique de saint Thomas d'Aquin.* Le docteur angélique tient un livre ouvert sur ces redoutables paroles : *Labia mea detestabuntur impium.* L'impie est à ses pieds feuilletant son commentaire [2].

Venise était au quatorzième siècle un des foyers principaux de l'Averroïsme. « On s'y moquait, dit Pétrarque,
» de Moïse et de la Genèse. Serait-il possible, disaient-
» ils, que l'architecte du monde fût resté si longtemps
» les bras croisés sans rien faire ? Non, le monde existe
» de toute éternité... Ils avaient un grand mépris pour
» Jésus-Christ, ses apôtres, les Pères de l'Église, et
» tous les adversaires d'Aristote et de son commenta-
» teur Averroès. Les dogmes du christianisme étaient
» pour eux des fables, le paradis et l'enfer des contes...
» Ils pensaient comme leur maître que Dieu ne se mêle
» pas de ce qui se passe sous la lune [3]. »

Ces propos étaient moins dangereux pour leurs auteurs

1. *Averroès et l'Averroïsme*, par E. RENAN, 2e partie, ch. II, § 16, p. 304.

2. N° 133. — Second tableau à gauche en entrant dans la grande galerie.

3. *Mémoire sur la vie de Pétrarque*, par l'abbé DE SADDE, t. III, livre VI, p. 751-752 ; Amsterdam, 1777.

à Venise qu'en toute autre contrée. La Sérénissime République fut toujours tolérante en tout ce qui ne touchait point la raison d'État. L'incrédulité, malgré ses périls, comptait d'ailleurs d'assez nombreux adeptes dans les autres villes d'Italie et même dans le reste de la chrétienté. A Florence un astrologue du duc de Calabre, Cecco d'Ascoli, venait d'être brûlé vif par ordre de l'Inquisition (1328).

Ce personnage résume en lui le savoir encyclopédique de son temps. Il est médecin, astrologue, il pratique la magie, c'est-à-dire, selon les lumières de l'époque, la science opposée à la théologie. Le prêtre attendrit Dieu par la *prière :* le magicien s'approprie par la *conjuration* les puissances de la Nature.

Il ne faut pas s'y tromper, ces adeptes de chimériques doctrines, l'astrologie, l'alchimie, furent, quant au point de vue où ils se plaçaient, les ancêtres du savant moderne. Leurs théories, en effet, reposaient sur l'enchaînement de tous les faits de la nature et de l'histoire, depuis les plus généraux jusqu'aux plus particuliers. Reliés de l'un à l'autre dans un ordre hiérarchique de dépendance, soumis à des liens inflexibles, les phénomènes moraux ou physiques échappaient ainsi à toute direction d'une volonté divine arbitraire. Quelle était l'erreur de ces précurseurs de l'esprit moderne? La loi qui régit les astres, n'a-t-elle aucune influence sur l'humanité? Elle en exerce une incontestable, mais indirecte, en vertu des conditions chimiques auxquelles est assu-

jettie sur ce globe l'existence des individus et des espèces végétales et animales. Mais ces conditions chimiques, nécessaires au développement de la vitalité, dépendent des conditions physiques, plus générales et moins complexes, soumises elles-mêmes aux lois mathématiques commandant aux astres. L'astrologue supprimait ces intermédiaires : il attribuait directement à l'action de ces astres, à leurs conjonctions apparentes dans le ciel, des actes, des événements qui ne subissent que de très-loin l'influence astronomique. D'où les étranges imaginations de ce Cecco et ses hardiesses antichrétiennes. Il affirma dans son *Traité de la Sphère* qu'en vertu « du cours du firmament » le Christ vint en ce monde où il vécut avec ses disciples comme un fainéant (*poltrone*)[1].

Le destin de cet astrologue ne ralentit pas l'essor de la libre-pensée. A côté de Venise, où les averroïstes scandalisaient Pétrarque, ce poète signale l'université de Padoue comme livrée aux doctrines incrédules. Pierre d'Apone, professeur de médecine et d'astronomie, se moque ouvertement de la résurrection de Lazare et des autres miracles de l'Évangile[2]. « Averroès, ce chien » enragé, aboie contre Jésus-Christ et contre le Chris- » tianisme[3]. »

Dans ses lettres de Venise, l'amant de Laure invective

1. G. VILLANI, *Histor.*, lib. X, cap. XLI. — TIRABOSCHI, *Stor. della letteratura ital.*, t. V, parte I, lib. I, cap. III, § 2, p. 48, 49.
2. *Mémoire sur Pétrarque*, t. III, livre VI, p. 152.
3. *Ibid.*, p. 761.

les averroïstes de cette ville, « ces impies qui, n'osant » attaquer Jésus-Christ qu'en cachette, disaient toujours » quand ils disputaient en public : Nous parlons philo- » sophiquement et la foi mise à part[1]. »

Plus ou moins dissimulées, perpétuées jusqu'au dix-septième siècle dans l'école de Padoue, ces théories furent celles des penseurs indépendants du Moyen-Age.

« La philosophie, dit Averroès, est le but le plus élevé » de la nature humaine, mais peu d'hommes peuvent y » atteindre. La révélation prophétique y supplée pour le » vulgaire[2]. »

C'est déjà l'idée de Spinoza : « La connaissance natu- » relle appuyée sur les communs fondements de la raison » des hommes leur est commune à tous ; le vulgaire en » fait moins de cas; car le vulgaire croit toujours aux » choses rares et surnaturelles, et il dédaigne les dons » que la nature a faits à tous. C'est pourquoi, dès qu'il » est question de connaissance prophétique, il exclut » aussitôt la connaissance naturelle[3]. »

En 1269, l'évêque de Paris, Étienne Tempier, condamne les propositions suivantes :

1° L'intellect des hommes est numériquement un et identique en chacun d'entre eux ;

2° Le monde est éternel ;

3° Il n'y a jamais eu de premier homme ;

1. *Mémoire sur Pétrarque*, t. III, livre VI, p. 764.
2. E. Renan, *Averroès et l'Averroïsme*.
3. Spinoza, *Trait. théolog.-polit.*, trad. Saisset, t. I, p. 68

4° L'âme, qui est la forme de l'homme, ou ce pourquoi il est homme, se corrompt par la corruption du corps ;

5° Dieu ne connaît pas les choses particulières ;

6° Les actes humains ne sont pas régis par la providence divine ;

7° Dieu ne peut donner l'immortalité ni l'incorruptibilité à une chose corruptible ou mortelle.

En 1277, après une discussion très-vive, le même évêque anathématise, entre autres thèses averroïstes, ces neuf propositions :

1° L'âme séparée de l'intelligence n'est plus ;

2° Il est absurde de poser quelques intellects comme plus nobles que les autres, parce que, comme cette intelligence ne peut être *a parte corporum*, il faudrait qu'elle fût *a parte intelligentiarum :* (Erreur, porte la sentence, parce qu'ainsi l'âme du Christ ne serait pas plus noble que celle de Judas) ;

3° Il n'y a pas eu de premier homme, il n'y aura pas de dernier homme ;

4° Le monde est éternel ;

5° Le philosophe *naturel* doit nier simplement la nouveauté du monde parce qu'il s'appuie sur des causes et des raisons *naturelles ;* mais le fidèle peut nier l'éternité du monde, parce qu'il s'appuie sur des causes *surnaturelles ;*

6° La création n'est pas possible, quoique le contraire doive être tenu selon la foi ;

7° La résurrection future ne doit pas être crue par le philosophe, parce qu'il est impossible de traiter cette question par la raison;

8° La loi chrétienne empêche l'instruction;

9° Il y a des fables et des faussetés dans la loi chrétienne, *comme dans les autres lois*[1].

L'idée de *religion comparée* naît des croisades et des voyages; on a vu de près les Musulmans: il est impossible de croire, comme les chanteurs de geste, que Mahomet est une idole adorée de concert avec Apollon et Tervagan.

Guillaume d'Auvergne au treizième siècle signale les impies qui prétendent que le dogme de l'âme immortelle est une invention des puissants pour contenir le vulgaire. Rapprochement singulier! Au treizième siècle comme au dix-huitième siècle, l'audace intellectuelle trouve un asile à la cour d'un Frédéric II; et jusqu'aux curiosités d'esprit du royal correspondant de Voltaire se retrouvent dans le fougueux Hohenstauffen questionnant par lettres les docteurs arabes sur l'éternité du monde, le nombre et la valeur des catégories, la nature de l'âme, etc.[2].

Une chaîne continue rattache ainsi les derniers sages du monde antique aux humanistes de la seconde Renaissance.

Le Moyen-Age apparaît comme une ère organique et

1. Voy. Renan, *Averroès et l'Averroïsme*, p. 273 et 274.
2. Voy. *Averroès et l'Averroïsme*, p. 289.

féconde dont l'œuvre peut se résumer dans les résultats suivants :

Avénement de l'industrie libre, glorification progressive du travail longtemps anonyme et méprisé par suite de la prépondérance de l'activité guerrière, développement du crédit par la lettre de change, bourgeoisies, corporations ouvrières, — communes ;

Unité morale par le Monothéisme catholique associant les peuples en Dieu en attendant qu'ils se rapprochent par la conception de l'humanité; accord du Monothéisme avec ce que le Polythéisme contient d'éléments favorables au progrès de l'activité industrielle, esthétique et scientifique, canonisation des héros de la charité, du travail et de l'initiative sociale, — des humbles comme des grands, — de Crépin le cordonnier comme de Charlemagne ;

Unité logique par la Scolastique, autour de la Théologie, sapée d'ailleurs au nom de la raison pure et de l'expérience naissante par des philosophes indépendants.

Expression de l'organisme social, du sentiment et de la religion, symbole de la conception du monde et de l'homme, l'Art donne pour chaque époque la synthèse vivante de l'humanité.

Tous les grands résultats du Moyen-Age, — économiques, religieux, scientifiques, — doivent donc trouver leur formule dans les œuvres poétiques, plastiques et musicales de ces siècles fertiles et complexes.

L'avénement des classes laborieuses se formule par la

cathédrale, œuvre anonyme, non plus du sacerdoce comme les basiliques romanes, mais des corporations et des communes; par l'harmonie commençant en musique, symbole de l'unité dans la variété des concours.

L'unité morale s'affirme dans le culte catholique, autour de l'unité divine tempérée par l'association de l'ange et du saint au Très-Haut. La légende dorée complète l'Évangile. La chanson de geste s'inspire de la chevalerie, dont les préceptes fortifient, en les contredisant parfois, les commandements de la morale catholique.

L'unité logique apparaît dans le poème encyclopédique de Dante, qui résume avec magnificence tout un cycle : organisation sociale, religion, science et philosophie.

Venu, non comme Homère dans un monde neuf et tout spontané, mais parmi des traditions et des races mêlées, adultérées violemment, Dante reproduit en lui-même les contrastes de ces âges complexes. Poète dialecticien, logicien poète, il syllogise en l'épopée et chante parfois en ses traités didactiques, *De Monarchia*, *De vulgari eloquio*.

Dans sa *Vita Nuova*, l'extase lyrique s'accompagne d'un laborieux commentaire. Il épilogue *in barbaro*, il appelle en preuve Aristote et les catégories.

Par la première partie d'un sonnet (*Comme dit le sage, etc.*[1]), il entendra « l'Amour comme puissance.

1. « Comme dit le Sage, l'Amour et un noble cœur ne font qu'un, et, quand l'un ose aller sans l'autre, c'est comme quand l'âme abandonne la raison.

» La nature, quand elle est amoureuse, rend l'Amour le maître et fait

» Dans la seconde, il dit comment sa puissance se » réduit en acte. La seconde commence à « *La beauté se » manifeste, etc.* ».

« La première se divise en deux parties : 1° (comme » puissance) il dit dans quel sujet est cette puissance; » 2° comment ce sujet et cette puissance sont produits » en êtres et comment l'un garde l'autre, ainsi que la » forme garde la matière, etc., etc.[1]. »

Comme sa lourde glose talonne imperturbablement sa plus ravissante imagination !

« A chaque âme éprise, à tout noble cœur à qui ce présent sonnet parviendra, afin qu'ils en disent leur avis, salut! Au nom de leur Seigneur, c'est-à-dire Amour.

» Le tiers des heures pendant lesquelles les étoiles sont le plus brillantes était passé, quand Amour m'apparut tout à coup, Amour dont l'essence me remplit de crainte quand j'y pense.

» Amour me semblait gai, tenant mon cœur dans sa main, et soutenant dans ses bras une dame endormie et enveloppée dans un voile.

» Puis il la réveillait et faisait repaître humblement la dame épouvantée, de ce cœur ardent. Après, je le voyais fuir en pleu rant[2]. »

du cœur la maison dans laquelle on se repose en dormant tantôt peu, tantôt longtemps.

» Cependant la beauté se manifeste aux yeux par les traits d'une dame sage, et cet objet agréable fait naître un désir de la posséder;

» Et quelquefois ce désir persiste de telle sorte qu'il éveille l'esprit d'Amour. Un homme de mérite produit le même effet sur une dame. »

(*Vie nouv.*, trad. DELÉCLUZE, p. 30).

1. *Vie nouvelle*, p. 30, note.
2. *Vie nouv.*, p. 12.

N'oubliez pas que ce sonnet a deux parties. « Dans la première, Dante demande réponse à ses amis les poètes *Cino da Pistoia*, *Guido Cavalcanti*, *Dante da Maiano*, etc. Dans la seconde, qui commence à ces mots : « *Le tiers des heures*, *etc.*, » il dit à quoi on doit répondre[1] ! »

Bice[2] avait neuf ans quand Dante devint amoureux d'elle.

« Neuf ans après, dit-il, précisément la neuvième heure du jour, elle me fit un salut qui produisit sur moi tant d'effet, que je crus toucher aux derniers termes de la béatitude... [3]. »

Enfin,

« L'âme de cette dame s'est séparée de son corps pendant la première heure du neuvième jour du mois,... elle a quitté ce monde dans cette année de notre indiction, c'est-à-dire des années du Seigneur, dans laquelle le nombre parfait était compris neuf fois dans ce siècle (1290 !)...

» Si l'on cherche pourquoi ce nombre neuf l'accompagne toujours si amicalement, en voici une raison probable. Puisque, selon Ptolémée et les vérités chrétiennes, il y a neuf *ciels* qui se meuvent, et que, selon l'opinion commune des astrologues, ces neuf *ciels* transmettent ici-bas les combinaisons harmoniques auxquelles ils sont soumis là-haut, ce nombre a été ami de Béatrice, pour faire comprendre que, quand elle fut engendrée, les neuf *ciels* mobiles se comportaient dans une parfaite harmonie. Voilà déjà une raison. Mais, en considérant la chose

1. *Vie nouvelle*, note.
2. *Beatrice*.
3. *Vie nouvelle*, etc., p. 10 et 11.

plus subtilement, et selon l'infaillible vérité, ce nombre fut elle-même. En établissant une comparaison, voici comme j'entends la chose : le nombre trois est la racine de celui de neuf, puisque sans l'aide d'un autre nombre et par lui-même il produit neuf; car il est évident que trois fois trois font neuf. Si donc le trois est par lui-même créateur de neuf, et que le grand opérateur des miracles est par lui-même TROIS, c'est-à-dire Père, Fils et Saint-Esprit, lesquels sont TROIS et UN tout à la fois, cette dame fut toujours accompagnée du nombre neuf, pour donner à entendre qu'elle était un NEUF, c'est-à-dire un miracle dont la racine est l'admirable Trinité. On pourrait sans doute établir cette vérité par des raisons plus subtiles encore ; mais celle que je viens de donner me plaît plus que toutes celles que j'entrevois encore [1]. »

Le Moyen-Age est tout entier dans la *Divine Comédie:* imagination et logique, sentiment profond et mysticisme alambiqué, tradition antique maintenue et travestie, jusqu'en cette vision grandiose où le poète aperçoit, près de la Croix et des Clés, l'Aigle lumineuse de l'Empire, formée dans le ciel de Mars par l'évolution des élus.

Risurger parver quindi più di mille
  Luci, e salir quali assai e qua' poco,
  Sì come 'l Sol, che l' accende, sortille :
E, quïetata ciascuna in suo loco,
  La testa e 'l collo d' un' aquila vidi
  Rappresentare a quel distinto foco [2].

Et ces élus discutent entre eux « plusieurs points de

1. *Vie nouvelle*, p. 44 et 45.
2. DANTE, *Paradis*, cant. XVIII, t. 35, 36.

» la foi chrétienne ouverts à la controverse : la possibi-
» lité du salut pour ceux qui n'ont pas eu la vraie foi,
» l'inefficacité de la foi sans les œuvres, etc.[1] ».

Comme Aristophane en ses *Grenouilles*, mais avec le sérieux terrible qui tenait à sa croyance et à son génie, l'Alighieri dans son *Enfer* est un pamphlétaire. Dans ses stances vengeresses, il rive à d'éternels supplices les ennemis de ses idées et de son parti.

N'eût-il que la gloire du satirique, Dante vivrait à jamais, entraînant ses victimes dans l'immortalité de son nom. Il fit plus : théologien, juriste, savant, comme on l'était alors, il investit de sa forme souveraine les idées-maîtresses de son temps. Par-dessus tout, il fut poète et écrivain. Jamais peut-être ces deux qualités ne s'unirent à tel point dans un seul homme : jamais le relief précis de l'image n'a fait ressortir davantage la vigueur de la pensée. La concision énergiquement colorée est le trait dominant chez lui. Qu'on me passe l'expression, il est avec Tacite à la tête des condensateurs du style, des auteurs dont, sous le moindre volume, la moelle concentrée nourrit le plus.

Au sommet de son Olympe la forme échappe. Lumière et son, c'est par deux impondérables qu'il tente de fixer les traits de l'insaisissable entité dont il célèbre le règne

1. Léonard-François SIMPSON, *Hist. de la littér. de l'Italie depuis l'origine de la langue italienne jusqu'à la mort de Boccace*, cité par M. FORGUES, introd. à la trad. de la *Divine Comédie*, par LAMENNAIS, t. I, p. 122 et 123.

solitaire : — Une dans le Triple, — Triple dans l'Un ! L'âme épouvantée recule de stupeur : elle n'ose contempler l'Infini qu'à travers l'éclat plus doux d'un regard de femme.

Et si, — selon la suave expression du poète, — Béatrice « *emparadise* l'esprit » de son ami, peut-être son charme le plus profond est de jeter sur les domaines d'en haut quelques reflets de la terre :

Le Féminin éternel
Nous attire au ciel [1].

Illustrée par ces développements philosophiques et poétiques, la première Renaissance fut le prélude nécessaire de la glorieuse et féconde époque dont nous essayons l'étude.

1. GŒTHE, *Faust*, 2e partie, acte V, dernières paroles du chœur mystique ; tr. H. BLAZE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉMISTE PLÉTHON.
LE CONCILE DE FLORENCE (1438).

Le concile général convoqué pour réunir l'Église grecque et la romaine venait d'être transféré de Ferrare à Florence.

On est aux derniers jours du printemps de 1439.

La ville des fleurs semble le rendez-vous de deux peuples. Érudits, philosophes, mêlés aux dignitaires du clergé oriental, patrices byzantins frôlant aux armures, aux frocs, leur simarre de brocart et de soie, cardinaux pourprés, docteurs fourrés, inondent les abords du *duomo* et de la Seigneurie.

On discute dans les rues la primatie romaine et la procession du Saint-Esprit. Quelques-uns de ces Grecs, moins absorbés par la controverse, jettent un regard sur les miracles d'une civilisation nouvelle pour eux.

Des marches de la *Loggia de' Lanzi* aux portes de bronze du Baptistère, tout un monde s'agite : moines et soudards, valets, estafiers, courtisanes, mêlés aux matrones, aux prélats, aux seigneurs.

Depuis un demi-siècle les galères byzantines affluaient

à Otrante, à Venise, apportant, avec les denrées précieuses, les livres, les docteurs de l'Orient. Les villes de l'intérieur, Florence surtout, s'ouvraient ensuite à ces trésors.

Venise et Florence se complètent, comme les deux aspects de l'Italie, comme les deux masques de ce peuple *bifrons*.

Florence est la face antérieure de ce Janus; par Venise, l'Europe a l'œil sur l'Orient. La civilisation italienne pivote sur ces deux villes : Florence, industrielle et démocratique ; Venise, patricienne et marchande.

A l'une, le commerce, la politique, le plaisir, l'art de Véronèse et de Titien auquel les Bellini préludent, — fête de la chair et de la lumière célébrée par la couleur. A l'autre, la philosophie, la science naissante, l'art austère et pur, tendre et gracieux pourtant, et la Muse qui marie la plainte de Francesca aux défis de Farinata. Et, dans leurs ombres, quels contrastes, comme en leurs rayons ! Le drame à Florence court les rues dans la guerre civile, derrière les chevauchées sanglantes du vainqueur guelfe ou gibelin. A Venise, il râle par le soupirail des cachots ses dénouements mystérieux, pendant que le carnaval folâtre zézaie dans l'enfantin dialecte de Chiozza ses chants de grotesque ou de courtisane.

A Florence, le carnaval, lui-même, est attique, érudit. Il mène en ses mascarades la pompe des souvenirs, aux refrains de ses poètes évoquant l'antiquité, ou chan-

sonne, fils d'Aristophane, les puissants du jour, les gouvernants.

Venise a les Dix, et Saint-Marc, mystérieuse et superbe comme un sérail. Le caprice l'éleva, amusant, brodant la pierre, prodigue, comme un conte arabe, de ses fantaisies polychromes : or, multicolores mosaïques, vision en marbre des *Mille et une Nuits !* Au peuple mineur qu'elle veut tremblant ou frivole, la cité-patricienne étale en contraste la menace et l'invite au plaisir. Ici, la bouche de bronze ; là, cachant les joyeuses amours sous sa carapace funèbre, la gondole glisse sur le canal aux eaux vertes, clapotant, quand fraîchit la brise, au seuil de marbre des palais.

Florence a son palais-forteresse, sa Seigneurie flanquée du campanile, comme l'homme d'armes de sa pique au repos, et sa loge des Lanzi d'une élégance athénienne transposée par une civilisation plus complexe. Autre est l'art qu'à Athènes. Ce sont d'autres formes moins sereines au premier abord, parce qu'elles revêtent une pensée hybride, un accord entre l'idée chrétienne et la tradition hellénique, entre le plein-cintre et l'ogive, le gothique et le grec. Mais, là même, le sentiment ascétique s'harmonise avec les aspects d'une sobre et lumineuse nature, avec des horizons dont les lointains arrêtés et nets empêchent le rêve de se perdre dans l'impalpable infini.

Le mysticisme, il est vrai, est un des éléments de l'art florentin, mais toujours contenu par le naturalisme,

même chez les plus religieux de ses représentants, peintres, prédicateurs, poètes. Cet accent fait leur originalité. Il apparaît dans le *Paradis* dantesque, dans les *Laudi* des Piagnoni et les sonnets de Michel-Ange, teintant de perspectives d'empyrée les splendeurs terrestres, variant la monotonie des contemplations ultra-mondaines par des images empruntées au sol, à l'art rustique, aux scènes familières. L'idéalisme prête sa poésie latente à la prose aisée de Boccace, à la prose serrée de Machiavel, comme il aérait de son souffle la compacte période de Thucydide.

Ces cités italiennes étaient prêtes pour recevoir la semence des lettres grecques. Aussi, quel fut leur accueil à qui l'apportait ! Quel échange de notions et d'images entre ces missionnaires d'Homère et de Platon et les érudits, les penseurs, qui les attendaient au rivage !

Tandis que le dogme orthodoxe dans ses déductions les plus subtiles se discute au concile de Florence, la philosophie de Platon et celle d'Aristote y apparaissent patronnées, l'une et l'autre, par des cardinaux. Bessarion, Georges de Trébizonde, luttent, celui-ci pour le Péripatétisme, celui-là pour l'Académie. Les champions dans les deux camps sont les dignitaires de l'Église grecque réconciliés avec la romaine.

Dans toute la pompe d'un Maître du monde (c'est le protocole officiel), Jean II Paléologue, roitelet effectif sous un amas de titres, vient solliciter l'appui de l'Occident. Il entrera dans Ferrare sous un dais porté par les

fils du marquis d'Este, dont il n'égale pas en puissance le moindre tenancier.

L'Église romaine, qui demandait la soumission des Grecs, était elle-même divisée entre les adhérents du concile de Bâle et ceux d'Eugène IV, déposé par cette assemblée. Pendant que ce pontife mandait son neveu Condolmieri avec une flotte pour conduire l'empereur en Italie, les Pères de Bâle envoyaient des galères à Jean, qu'ils entendaient ramener de leur chef à l'unité. Le prince grec préféra traiter avec le pape, dont l'autorité prévalait de jour en jour. L'amiral, neveu d'Eugène, avait l'ordre de poursuivre et de couler bas l'escadre conciliaire.

L'escadre arriva à Saint-Nicolas-du-Lido, près de Venise, le dimanche de la Septuagésime[1]. Elle se composait de neuf galères superbement décorées. Dorée à la poupe, à la proue, l'amirale portait l'Empereur trônant sous un dais magnifique, entouré d'évêques et d'archimandrites, de grands-officiers, d'eunuques blancs et noirs.

Il a les brodequins de pourpre, signe du suprême rang, l'étroite dalmatique de soie, capricieusement brodée de dragons et de chimères, et le long manteau de brocart d'or. Sa haute tiare à la persane ruisselle de pierreries : le diadème (στέμμᾶ) l'entoure, surmonté de deux arcs croisés que couronnent le globe et la croix,

1. 9 février 1438.

et d'où tombent sur l'une et l'autre joue deux cordons de perles.

Il tient d'une main le sceptre, de l'autre le globe, immobile, imposant, dans la raideur hiératique d'une idole. Quand il passera sous le pont de Rialto, l'étiquette veut qu'il baisse, comme trop haut pour ne pas heurter l'arche, son front de géant-*mamamouchi*.

Autour de La Majesté Sacrée toutes les pompes de l'Église et de la Cour, le luxe des hiérarchies profanes et religieuses : moines et *domestiques*, apocrisiaires et logothètes, le Stratopédarque, grand juge du camp, le Protospathaire qui commande les gardes, et le Grand-Duc la flotte; le Grand-Drungaire, vice-amiral[1]; tous respectables, clarissimes ou illustres, depuis le Grand-Logothète, archichancelier, le Grand-Domestique, connétable, le Protovestiaire, grand-chambellan, jusqu'à l'acolyte ou valet de chambre qui garde le petit chien de Sa Majesté Sacrée.

Venise aimait ces pompes de l'Orient, qu'elle copia dans les costumes, les cérémonies de sa cour dogale, illustrées par les fresques du Palais.

Qu'on se figure le grand cadre des lagunes, si lumineux, — l'île Saint-Georges au levant, — à l'ouest, mille toits, tours, terrasses, la colonne et le dôme doré de Saint-Marc, le campanile, la place au Lion, comme parée de têtes humaines, les femmes aux croisées du

1. GIBBON, *Hist. de la Décad. de l'emp. rom.*, ch. LIII; voy. Georges CODINUS CUROPALATA, *de Officiis ecclesiæ et aulæ Constantinopolis.*

Palais, dont la façade disparaît sous les tentures et les festons de fleurs! En bas, sur la Piazzetta, refoulée par la garde esclavonne, une plèbe grouillante et bigarrée, et, dans les milliers de gondoles autour du Bucentaure, une autre foule acclamant l'Aigle romaine unie au Dragon byzantin, le Lion ailé de Saint-Marc, patron de Venise.

Au carillon des cloches, à l'éclat des fanfares, un long cortège débouche du palais sur le quai de Saint-Marc.

Tous les corps de l'État défilent.

Voici le doge en brocart d'or coiffé de son bonnet à forme phrygienne, le Sénat écarlate, les inquisiteurs, les Dix, — les Rouges et les Noirs, — les *avogadors* du commun, tous les provéditeurs, conseillers, secrétaires, amiraux, juges, capitaines, commissaires et barigels.

Ils s'embarquent sur le Bucentaure et dans douze galères superbement équipées.

Parée comme au jour des noces dogales, cette escadre vogue vers le Lido, pour se joindre à la flotte portant l'empereur grec et sa suite.

Le Bucentaure aborde l'amirale où montent le Doge et les grands dignitaires de la Sérénissime. Ils *adorent* l'Empereur trois fois, se prosternant et touchant du front le tapis du tillac. Ils prennent place autour de Jean II, aux acclamations rythmées des Byzantins, aux cris enthousiastes de la foule éparse dans les embarcations. L'*Evviva* italien coupe les clameurs que, selon l'éti-

quette traditionnelle, les Grecs poussent en *latin*, un nombre réglé de fois : Κωνσερβετ Δεους Παπαμ! Κωνσερβετ Δεους Ημπερατορεμ! Βηβητε, Δομινι, ην μουλτος αννος[1]!

La flotte entre alors dans le Grand Canal et passe sous le pont de Rialto.

Le Doge siége à la droite de l'Empereur; le despote Démétrius, frère du Paléologue, à sa gauche. Il est midi. Aux fenêtres, et des toits, des gondoles serrées aux murs des palais, des ruelles débouchant sur le Grand Canal, la foule admire, elle nomme ou cherche à reconnaître les Pères grecs du Concile, avec leurs longues barbes, leur chape d'or, leur mitre évasée, et cette haute crosse d'évêque oriental faite en béquille. — Joseph d'abord, nonagénaire, patriarche de Constantinople, puis l'archevêque d'Éphèse, Marc-Eugenios, Denys, archevêque de Sarde, et Bessarion, de Nicée; Dorothée, métropolitain de Trébizonde, Antoine, d'Héraclée, et Métophane, de Cyzique.

Après eux d'autres prélats, Macaire de Nicomédie, Ignace de Tornobe, Dosithée de Monembase, Dorothée de Mitylène, Joseph d'Amasée, Damien de Muldoblanch et Nathanaël de Rhodes, les archevêques de Lacédémone et de Stauropole, Mathieu de Mélénippe, Dosithée de Darme, Gennade de Ganne, Callisthe de Distre, Sophrone d'An-

1. *Conservet Deus Papam! Conservet Deus Imperatorem! Vivite, Domini, in multos annos!* B pour *v* et η pour *i*, c'est ainsi que les historiens byzantins écrivent et orthographient les acclamations rituelles. — Voy. *Cérémon. byzant.*, chap. LXXV, p. 275, cit. par GIBBON, *Hist. de la décad.*, etc., ch. LIII.

chiale, Isidore, archevêque de Kiovie, métropolitain des Russes.

C'est encore les clercs dignitaires de Constantinople et les abbés des grands monastères : Théodore Xantopule, Diacre Grand-Sacristain; Michel Balsamon, Archidiacre et Grand-Chantre; le Grand-Ecclésiarque Scyropule, qui fut l'historien du Concile, Georges de Cappadoce, Grand-Défenseur.

Puis les moines : Grégoire, confesseur de l'Empereur, et qui fut fait à Florence protosyncelle ou premier acolyte du Patriarche; Géronte, abbé du monastère du Tout-Puissant, et les abbés de Saint-Basile et de Cale; Moïse, moine de la Laure du Saint-Mont; Pacome, abbé de Saint-Paul; Dorothée, moine de Bocopède; Athanase de Périblet, Marc d'Éphèse, et trois philosophes : Ameruntza, Georges Scholarius, et le savant restaurateur du platonisme : Gemistos Pléthon [1].

Curieuse figure que celle de Pléthon, l'apôtre, peut-être le Messie avorté d'un Polythéisme philosophique renouvelé d'Alexandrie, et qu'il prétendit substituer au Christianisme! C'était pour siéger au Concile un titre au moins étrange. Gémiste, pourtant, en fit partie, il y joua même un rôle important en faveur de l'union des

1. La réception de l'empereur d'Orient et des Pères grecs du Concile eut lieu à Florence avec des pompes analogues. Une fresque de Benozzo Gozzoli, au palais Riccardi, représente cette entrée. — Jean II (robe noire lamée d'or, son cheval à la bride dorée). Devant lui, les patriarches de Constantinople; derrière, chevauchent Cosme de Médicis, son fils Pierre le Goutteux, Salviati, etc.

deux Églises. On ne peut le séparer de son disciple et protecteur Bessarion.

Venu à Florence comme archevêque de Nicée, ce dernier prélat se rallia définitivement à l'Église romaine dont il devint cardinal en 1439. Il obtint plus tard le titre de patriarche de Constantinople. Né en 1395 à Trébizonde, il était entré dans l'ordre de Saint-Basile. Le cardinalat auquel il parvint fut le prix de son savoir, et aussi de ses aptitudes politiques déployées dans plusieurs nonciatures et légations.

Il ne tint, paraît-il, qu'à son secrétaire Perotti qu'il succédât à Paul II. Pendant le conclave terminé par l'élection de Riario (Sixte IV), un jour que Bessarion s'était enfermé pour travailler, trois de ses collègues les plus influents se présentèrent à la porte de sa cellule. Le trop zélé secrétaire refuse d'ouvrir, ne sachant pas qu'ils viennent apprendre à son maître que la majorité se prononce pour lui. « Ton impolitesse, dit Bessarion, me coûte à moi la tiare, à toi le chapeau[1]. »

Comment ce cardinal, dont l'orthodoxie ne fut pas suspectée, s'accorda-t-il avec Pléthon, au point de s'avouer son disciple et de le défendre des accusations de Georges de Trébizonde ?

Quelles étaient à cette époque les dispositions des esprits d'élite à l'endroit des croyances chrétiennes ? On peut se poser cette question quand on voit parmi les

1. P. Jov., in *Elog.*, c. XXIV, p. 57, 58.

Pères de Florence un néo-païen comme Gémiste. On se demande si, bien qu'ils se regardassent sans rire, beaucoup de membres de la pieuse assemblée n'étaient pas entre eux dans la situation des augures à Rome au temps de Cicéron. En tout cas, à en croire le dévot Georges de Trébizonde, l'incrédulité de quelques-uns s'échappait parfois en d'intimes entretiens.

Pléthon fut dans les discussions du Concile une des colonnes de la foi gréco-chrétienne. Quoiqu'il ait déféré plus tard aux solutions de la majorité favorable à Rome, il argumenta particulièrement contre l'opinion latine qui dérivait l'Esprit, non du Père seul, comme faisaient les Grecs, mais de celui-ci et du Fils. Cette attitude théologique n'aurait été pourtant qu'un rôle démenti quelquefois par Gémiste lui-même. Au sortir d'une des sessions, où il venait de manier avec une conviction apparente le glaive syllogistique à la rescousse de l'orthodoxie orientale, notre philosophe engage avec l'évêque de Trébizonde une conversation sur ces abstruses matières. De thèse en thèse, et par le défilé du *distinguo*, la pensée du néo-platonicien déborde sa prudence ; il s'attaque peu à peu aux bases de la foi évangélique. Tout un système qu'il développera dans le *Livre des Lois* [1] est posé par lui à l'encontre des dogmes qu'il vient de défendre officiellement. « — *Dans peu d'années*, dit-il, *tous les*

1. ΠΛΗΘΩΝΟΣ ΝΟΜΩΝ ΣΥΓΓΡΑΦΗΣ ΤΑ ΣΩΖΟΜΕΝΑ. PLÉTHON, *Traité des Lois* ou recueil des fragments en partie inédits de cet ouvrage, etc..., par C. Alexandre, etc...; Paris, Firmin Didot, 1858.

hommes embrasseront d'un commun accord une seule et même religion, à la première instruction qui leur en sera donnée par une prédication unique... Et cette religion ne sera ni celle du Christ ni celle de Mahomet, mais une troisième qui ne différera point du Polythéisme. »

Il faut s'entendre sur cette similitude.

Dévoilé avec une telle franchise, pareil état d'esprit à cette époque doit nous étonner. Il a pu longtemps provoquer le doute des écrivains portés par leur adhésion aux croyances de l'Église à dissimuler les atteintes profondes qu'elles subirent vers le milieu du quinzième siècle. Mais l'évidence de ces atteintes apparaît aujourd'hui : la pensée révolutionnaire de Pléthon s'accuse pleinement dans les textes restant de lui, confrontés entre eux et rectifiés par l'érudition moderne. Et c'est un Médicis, le premier de ceux qui illustrèrent la race, c'est Cosme l'Ancien qui semble lui offrir son patronage.

Aussi bien, l'hellénisme de Gémiste venait à point, comme le couronnement naturel de ce retour vers l'antique accompli par les savants, les poètes et les artistes, sous la protection d'un Mécène de comptoir. Dans quelle mesure le Grand Cosme, alors dominant dans la politique et dans les lettres, accueillit-il le système hardi du théocrate byzantin? Il est difficile d'admettre qu'il en ait ignoré la portée entière, et, dans le cas fort probable où il l'aurait connue, qu'il s'en soit scandalisé. Toujours est-il que, grâce aux confidences des contemporains,

nous pouvons le suivre dans ses entretiens avec Pléthon, familier, durant le Concile, de sa maison de Florence, et l'un des tenants de ses controverses philosophiques sous les ombrages de ses villas de Careggi et de Caffaggiolo. A travers un mysticisme trop souvent pédantesque et étroit, la religion de Gémiste devait abonder en séductions pour les libres esprits, les patriotes au mode antique groupés dans cette sorte de cour bourgeoise et républicaine autour de leur Périclès marchand. Au culte des vieux saints du calendrier, qu'ils commençaient à trouver un peu agrestes, n'opposait-elle pas celui des héros de l'action et de la pensée? Je crois entendre ces humanistes, épris d'un sentiment nouveau et désintéressé de l'humanité et de la nature, joindre leur voix à l'invocation si élevée de ton et de style que Pléthon adresse à ces héros. Noble effusion du cœur où s'affirme par le souvenir reconnaissant et par l'espérance la solidarité des vivants et des morts.

« Bienheureux héros, dont la nature est très-divine et très-supérieure à celle de notre race, qui, lorsque vous viviez sur cette terre, étiez pour la masse d'entre nous la source des grands biens sans cesse envoyés par les dieux, salut!

» O vous, nos ancêtres et nos pères, ayant été pour nous les images des dieux comme les auteurs immédiats de notre nature mortelle; ô associés et commensaux, ô confrères et parents, qui, soit plus vieux, soit plus jeunes que nous, ayant vécu en cette vie, êtes parvenus à une existence plus divine et plus fortunée que la nôtre;

» O vous nos compagnons et nos amis, ô citoyens et tous autres, ô vous tous qui gouvernâtes bien les choses qui nous sont com-

munes, vous qui avez sacrifié ici-bas votre vie pour la liberté de vos concitoyens et de vos frères en croyance, afin de maintenir la prospérité et le bon ordre de l'état ou de rétablir la chose publique en danger, salut à vous tous !

» Quand la destinée nous appellera de la part des dieux, comme elle vous appela, bienveillants et propices, accueillez-nous arrivant en amis près de vous amis[1] ! »

Moins l'aspiration mystique, cette communion des vivants avec les morts dépasse de beaucoup l'horizon moral du quinzième siècle. Elle est plus près du sentiment de certains de nos réformateurs *socialistes*. Comme de nos jours Auguste Comte, Gémiste rêva d'une réorganisation systématique de l'État et de l'Église. Sous l'autorité des philosophes érigés en clergé, il institua un culte embrassant par ses rites et ses instructions savamment ordonnés l'ensemble de la vie humaine dans ses manifestations diverses.

Sur les bases du calendrier des anciens Athéniens, il établit une nouvelle division de l'année en mois, en décades, dont il consacrait les jours de fêtes à la célébration des déités de son Panthéon, par des allocutions morales, des prières et des hymnes qui nous ont été conservés[2].

Cette restauration du polythéisme hellénique prend avec lui bien des libertés, quant aux attributions et à la généalogie des Olympiens.

1. G. PLÉTHON, *Traité des Lois*, liv. III, p. 198-200.
2. Voy. PLÉTHON, *Traité des Lois*, passage déjà cité.

Ainsi, bien que soumis au souverain Jupiter seul incréé, Neptune (Poseidon), fils, Junon (Héra), fille du Dieu suprême, engendrés sans mère, constituent avec lui une sorte de Trinité dominante.

Le premier, avec l'aide des autres dieux *super-célestes*, produit et forme toutes les existences dans le cycle de notre ciel.

La seconde enfante la matière et coopère avec Neptune à la production des dieux *célestes* ou astres, et des dieux *terrestres* ou démons placés dans l'échelle des êtres immédiatement au-dessus de l'homme.

Entre les hymnes contenus dans le *Traité des Lois* à l'adresse de chacune des divinités et composés tous sans exception de neuf hexamètres, les suivants, en l'honneur des deux grands associés de Zeus, peuvent servir de spécimen. (Nous avons en ce traité, échappé en partie à l'inquisition chrétienne, le livre d'offices du néo-paganisme et, pour ainsi parler, sa *messe*, rivale de la messe orthodoxe.)

HYMNE IV, LE DEUXIÈME DES MENSUELS, A POSEIDON.

« O grand roi, de Zeus fils premier né, Poseidon, surpassant en beauté et en force quelle que ce soit des créations issues de Zeus, et qui tiens puissamment le commandement et le règne de ton père, le second après lui, qui est infiniment supérieur à tous les autres, car seul de tous les êtres il est tout inengendré ; à toi, par les ordres du Père, il appartient de créer ce vaste ciel, dans lequel nous existons. Sois-nous donc, ô père, toujours doux et propice. »

HYMNE V, TROISIÈME DES MENSUELS, A HÉRA.

« Héra, vénérable déesse, fille du grand Zeus, et épouse de Poseidon, qui est l'être beau en soi, mère des dieux, habitant au dedans du ciel, productrice de la matière, donatrice de toutes leurs puissances aux espèces fixées en ce séjour, et particulièrement de celle qui porte à toute vertu et beauté, tu établis aussi les lois, d'où dérive ensemble pour toutes ces espèces la croissance, l'éternité : donne-nous de bien vivre, nous menant avec bienveillance à la vertu[1]. »

Les subtilités néo-platoniciennes de Pléthon transfigurent, — on le voit, — étrangement le mythe égayé d'Homère. C'est l'écueil de telles exégèses alambiquant

1. Ὕμνος τέταρτος.

Ὦ μέγ'ἄναξ, Διὸς υἱὲ πρεσβυγένεθλε, Πόσειδον,
Συμπάσης τῆσδ'ἀγλαΐη προύχων σθένεΐ τε,
Ὁππόση ἐκ Διός ἐστι γένεσσις, τῆς τε καὶ ἶφι
Ἀρχέμεν ἠδὲ ἀνάσσεν δεύτερος ἐκ πατρὸς ἔσχες
Ὅς τ'αὖ ἔξοχος ὅσσῳ ἀπείρῳ ἐστὶ προπάντων,
Οὕνεκ'ἄρ' οἶος ἐόντων πάμπαν ἔστ' ἀγένητος.
Σοὶ μὰν καὶ τόνδ'οὐρανὸν εὐρέα, πατρὸς ἐφετμαῖς,
Τεῦξαι ὑπῆρξεν, ἐν ᾧ δή σοι κἄμμες γεγάαμεν.
Τοῖσιν ἄρ' ἤπιος αἰὲν ἴδ'ἵλαος, ὦ πάτερ, εἴης.

Ὕμνος πέμπτος.

Ἥρα, πρέσβα θεὰ, θύγατερ Ζηνὸς μεγάλοιο,
Τῆς τε Ποσειδάων πόσις, ὅς ῥ'ἔστ' αὐτὸ ὅ ἐστιν
Καλὸν, μῆτερ μέν τε θεῶν, τοὶ οὐρανοῦ ἐντὸς,
Ἠδ' ὕλης παραγωγὲ, ἕδρης τοῖς τῇδ' εἴδεσσιν,
Δυνάμεώς τε δότειρα προπάσης, ἣ μέν τ'ἄλλης,
Ἠδέ θ'ἣ εἰς ἀρετὴν φέρει ἀγλαΐην τε ἅπασαν,
Τῇ τε νόμους συνάγεις, ἐξ' ὧν τοι τοῖσιν ὅλοισιν
Πληθὺς, ἀϊδιότης θ'ἅμα ἐγγέγαεν· σὺ καὶ ἄμμιν
Εὖ βιόεν δίδου, ἔς ῥ'ἀρετὴν ἵλεως προφέρουσα.

(Περὶ νόμων, Γ, *Traité des Lois*, p. 204, 206, *loc. cit.*)

le sens vrai des légendes naïves et sans prétentions morales, pour en extraire leur ὁ μύθος δῆλοι ὅτι. Aussi, dans le manuscrit d'où le dernier éditeur du *Traité des Lois* a tiré ces prières, un sceptique, un malin, contemporain, ou à peu près, de Gémiste, a-t-il écrit en marge de l'hymne à Poseidon : « Je te prie, ô Neptune, de ne » pas faire à ton père ce que celui-ci fit au sien, » Saturne... ! »

Le traité de Pléthon porte sur le dogme, le culte, la liturgie, l'organisation sociale; ce livre appartient à la série des *Républiques* et des *Utopies*, inaugurée par Platon, poursuivie par les Morus, les Campanella, les Mably.

Tout d'abord l'idée d'une révélation divine est singulièrement altérée dans ce culte qui, prétendu hellénique, avoue pour fondateur Zoroastre, près d'Homère et de Platon. Le Polythéisme n'y est que fictif, grâce au dogme fondamental d'un Dieu-Tout-Unique, d'où par degrés émanent tous les êtres constituant la hiérarchie de l'univers. Qu'importe si ces conceptions purement métaphysiques s'étayent d'un symbolisme hors d'âge, et tentent de légitimer un fanatisme que les croyances franchement issues de la spontanéité populaire peuvent seules éveiller! La théocratie ne saurait émerger que d'un dogme surnaturel, de l'hypothèse d'une divinité fondatrice.

La morale et la discipline de ce polythéisme idéal n'en reposent pas moins sur les sanctions des antiques

théocraties de l'Orient imitées par le catholicisme au Moyen-Age. A l'instar d'Auguste Comte, dans son *Catéchisme positiviste*, Gémiste confie à un nouveau clergé le droit exercé par les pontifes égyptiens, de marquer, par la place qu'ils occuperont au champ du repos, les mérites et les démérites des morts.

L'auteur des *Lois* condamne les réprouvés à une sépulture ignominieuse. « Leurs restes sont enterrés dans une des trois enceintes du cimetière séparées l'une de l'autre par des clôtures très-apparentes[1]. » N'oublions pas que, parmi les réprouvés, Pléthon met, après l'avoir « brûlé vif », « le sophiste » qui s'est permis de le contredire[2].

C'est pousser loin le fanatisme métaphysique, aussi loin que la rage sacrée du théologien.

Le premier, heureusement, est moins à craindre. C'est l'honneur et aussi la faiblesse de ces doctrines équivoques se prétendant des religions sans avoir à leur base ce qui fait le succès durable de celles-ci : une étrangeté concrète, la fiction d'une aventure divine tenue pour réalité. On venge un Dieu crucifié, ou dont la chair saigne, hostie percée par le couteau d'un juif, féroce légende du Moyen-Age... Allez donc venger des dieux, qui, Gémiste l'assure, n'ayant pas pour nous

1. *Tr. des Lois*, liv. III, ch. XXXI, publié par M. Alexandre avec le texte grec; Paris, F. Didot.

2. ... καὶ σοφιστῶν ἥν τις παρὰ τὰς ἡμετέρας ταύτας δόξας σοφιζόμενος ἁλῷ, ζῶν καὶ οὗτος κεκαύσεται. (*De legibus*, III, XXXI.)

d'histoire, ni dans le ciel, ni sur la terre, ne sont que la conclusion d'un syllogisme gazée d'allégorie[1] !

L'hellénisme de Pléthon repose sur l'équivoque par laquelle le christianisme se perpétue. Où le vulgaire croyant lit une histoire divine, l'exégèse raffinée déchiffre un symbole. Grâce à cette double interprétation, une institution religieuse peut agoniser longtemps, sans cesser de compter en politique : morte, un tel symbolisme ne la ressuscite pas.

Gémiste réagit contre l'ascétisme. Il recommande le mariage, persuadé « qu'une abstinence complète des plaisirs sexuels serait acceptée par bien peu d'hommes et que, la plupart du temps, elle serait vaincue par le plus impérieux de tous les désirs[2] ». Sa tolérance va même à consacrer la prostitution. Il condamne la femme adultère « à avoir les cheveux rasés. On la livrera à

1. « Il nous reste à traiter du culte des Dieux... Et d'abord il faut parler de leurs noms et montrer que ce n'est pas à tort que nous nous servons, à l'égard des Dieux reconnus par la philosophie, des noms des Dieux nationaux de notre race. On ne pouvait pas en effet désigner chacun de ces Dieux par une périphrase, au lieu d'un nom : ce qui n'eût pas été d'un usage facile pour la plupart des hommes; ne pouvant non plus ni leur donner des noms nouveaux ni leur appliquer des noms barbares, il ne restait à employer à leur égard que ceux dont usèrent nos pères. Mais, dira-t-on, ces noms ont été défigurés par les poètes qui ont brodé des fables absurdes sur les discours de la philosophie touchant les Dieux, aussi ne faudrait-il jamais avoir recours à ces noms. Mais la nature des noms n'est pas telle que, si un nom est une fois défiguré, il le demeure toujours; mais elle est telle que, si l'on se sert d'un certain nom dans un sens vil et impie, ce nom sera défiguré; mais, si l'on s'en sert dans un sens pur et sain, ce nom est aussitôt purifié. » (*Traité des Lois*, liv. III, ch. XXXIV.)

2. *Tr. des Lois*, liv. III, ch. XXX.

l'inspectrice des prostituées (τῇ τῶν πορνῶν προεστηκυίᾳ) pour que celle qui n'a pu rester fidèle à un seul homme serve ainsi à protéger la fidélité des autres épouses [1] ».

Préoccupé des applications sociales de son utopie, Pléthon se montre ici facile. Il ne faudrait pas juger, par ce spécimen en opposition avec la morale chrétienne, ses idées sur l'union légitime des sexes, en parfait accord avec celles de Musonius. Ce stoïcien disait sous Tibère : « Quiconque désire ne pas être un » voluptueux et un efféminé, ni un homme pervers, ne » doit regarder comme des amours permis que ceux du » mariage, qui ont en vue la génération [2]. »

C'est donc ce rigorisme qu'il faut rapprocher de la morale chrétienne, et non la morale courante résumée dans ces vers de Plaute :

.... Nemo hic prohibet nec vetat
Quin quod palam 'st venale, si argentum 'st, emas.
Nemo ire quemquam publica prohibet via,
Dum ne per fundum septum facias semitam;
Dum tete abstineas nupta, vidua, virgine,
Juventute, et pueris liberis, ama quod lubet [3].

1. *Tr. des Lois*, liv. III, ch. XXX.
2. MUSONIUS, cité par Stobée, cit. par J. Denis, *Hist. des théories et des idées morales dans l'Antiquité*, t. II, p. 134.
3. « Personne ne t'interdit et ne t'empêche d'acheter, si tu as de l'argent, ce qui est ouvertement vénal. Personne n'interdit à quelqu'un d'aller par la voie publique, pourvu que tu ne fasses pas de sentier dans un fonds clôturé; pourvu que tu t'abstiennes de l'épouse, de la veuve, de la vierge, et des enfants libres, aime qui te plaît. (*Curcul.*, I, vers. 33 et seq.) »

Étendu au delà du cercle des opinions moyennes dont le théâtre est l'écho, ce parallèle ne serait pas absolument juste. Comparons en ce point les théories respectivement professées par les docteurs de la religion chrétienne et par quelques-uns des philosophes les plus rigoureux en morale. Certains disciples de Pythagore et de Zénon n'ont rien à envier sur ces sujets délicats aux sévérités de l'enseignement chrétien. Sénèque abonde à cet égard en textes significatifs, que M. Ernest Havet a pris soin de résumer dans son lumineux ouvrage : *Le Christianisme et ses origines* [1]. Ce jeune Eutrope, dont parle Valère Maxime, se déchirant le visage pour ne pas tenter les femmes par sa beauté, figurerait avec honneur dans la collection des Bollandistes. Non-seulement l'amour hors du mariage, mais les secondes noces, sont réprouvés par les sages les plus austères.

Au fond, ce qui sépare les deux doctrines sous ce rapport comme dans les autres parties de l'éthique, c'est moins une différence dans le compte des vices que, si je puis ainsi parler, dans le tact et la mesure avec lesquels ils sont appréciés et contenus.

Mûri par l'étude et par l'expérience éclairée de la vie, dans ses conditions diverses, le moraliste-philosophe ne saurait se placer au point de vue du sectaire honnête, mais inculte, borné dans ses horizons.

1. Première partie. — *L'Hellénisme*, t. II, p. 281-283.

Ni le sage à demi chrétien Synésius, ni Musonius le polythéiste, ne voyaient, comme saint Augustin, un *pis-aller* dans l'union légitime des sexes[1].

« Celui qui est sans femme pense aux choses de Dieu, et comment il doit plaire à Dieu ; mais celui qui est marié pense aux choses de ce monde et comment il plaira à sa femme. (SAINT PAUL, I *Cor.*, VII, 32-33.) »

« — Si j'eusse entendu ces paroles, je me serais séparé de ces plaisirs grossiers pour le royaume du ciel, et j'eusse attendu avec bonheur, ô mon Dieu, vos divins embrassements [2]. »

Restituons la figure presque légendaire du hiérophante de la Renaissance. On le croit né à Constantinople en 1355 : il mourut centenaire dans le Péloponèse, où il résida presque toujours, d'abord investi de fonctions judiciaires, puis dans une retraite studieuse, sous le despotat de Démétrius Paléologue.

Ce prince grec maintenait en Morée un débris de l'empire.

Arrêtons-nous sur le dernier théâtre de la civilisation antique au moment où le Bas-Empire, qui va périr à Constantinople, prolongeait son rôle dans le pays de Léonidas.

La période actuelle du quinzième siècle a d'intimes accointances avec ce monde byzantin trop calomnié

1. « Les plus infirmes vivent en l'état de mariage, ayant des enfants ou tâchant d'en avoir. Ceux qui tiennent un plus haut degré de vie ne sont pas enveloppés en l'état de mariage. » (*Cité de Dieu*, liv. Ier, chap. IX.)

2. SAINT AUGUSTIN, *Confess.*, Trad. Janet, liv. II, chap. III, p. 31.

peut-être et qui transmettait alors même à la seconde Renaissance les philosophies rectifiées, les produits esthétiques de la Grèce, son génie défiguré, mais reconnaissable dans sa décrépitude. Pour notre curiosité blasée par la variété des points de vue, des formes et des couleurs, par le multiple aspect des civilisations que soumet à l'analyse une érudition de jour en jour élargie et plus profonde, le tableau de cette société garde un attrait. Complexe, artificielle dans ses contrastes séniles d'obstination et de faiblesse, en ses superstitions césariennes et théologiques, elle s'impose à notre étude et offre avec l'époque présente des points de comparaison dont il ne faudrait pas abuser toutefois à notre désavantage. Produit de deux facteurs, le catholicisme et la féodalité, notre Moyen-Age (par conséquent la société moderne) n'est pas sans attache à ce monde caduc, expression prolongée de l'esprit hellénique, auquel Gémiste essaya de remonter directement.

Aussi bien n'avons-nous pas à le chercher, cet esprit, sève d'un renouveau polythéiste, au centre du Bas-Empire, réduit (sauf quelques enclaves) à la ville de Justinien, mais dans un milieu plus propice à la pensée de Pléthon, car il conserva moins altérée la tradition des sages du paganisme.

Le temps amène entre les situations historiques d'étranges rapprochements. Stamboul aux abois rappelle Byzance expirante entourée d'un cercle de fer et de feu. Devant l'Osmanli destructeur, on s'attache à ce débris

d'une civilisation refoulée dans son suprême asile, à ce gigantesque écrin de richesses, muséum des trésors d'art, archives des chefs-d'œuvre écrits de l'antiquité, à la métropole de marbre, assise entre les mers... Et, du sérail d'Andrinople, sultan Mahmoud convoite, ultime proie, « la grande escarboucle entourée des diamants de l'onde et de l'émeraude des vallées! »

Dans ce cadre étincelant, malgré ses abaissements et les ruines accumulées par les Croisés, ses conquérants du treizième siècle, Constantinople brillait encore de l'éclat de ses constructions de marbre serties d'or comme une parure et relevées de tons polychromes. Entassement des chefs-d'œuvre de l'art antique, au milieu des fantaisies composites d'une décadence où le mauvais goût n'exclut pas toujours l'élan d'une originale grandeur.

L'impériale basilique projette dans le ciel la majesté de son dôme. A l'intérieur, près des mosaïques où trônent, colosses nimbés d'or, le Christ, la Panagie et les Apôtres, Sainte-Sophie affecte un luxe provoquant de courtisane, diaprée et comme tatouée de couleurs, d'ornements et de joyaux. Elle rappelle ses fondateurs, le lubrique et solennel Justinien, César de cirque et de sacristie, et la vieille hétaïre fardée et pénitente, l'ex-virtuose aux savantes pratiques des priapées de l'Embolum. Reine de la mode et de l'Hippodrome, protectrice du cocher en vogue et du thaumaturge en renom, l'épouse du caprice césarien, oracle des questeurs, des archimandrites et des mimes, Théodora traite avec Tri-

bonien de la réforme du code, avec la bonne faiseuse de l'avenir d'une chlamyde ou d'un peplum. Elle fait et défait les stratèges. Les coiffeurs la consultent sur les volutes d'une frisure, les anges (moines) sur le défini d'une hypostase.

Depuis le temps décrit par Procope, ce Tallemand des Réaux des *ana* de Byzance, la cour et la ville ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes, l'illusion de moins en moins imposante de ce qu'était devenue, échappant aux transformations et aux morcellements de notre occident, la région orientale demeurée l'empire romain. Ce chef resté sans membres, cette tête amputée de tout le corps par l'invasion, subsistait comme une île au milieu des flots battants de la domination ottomane, aujourd'hui menacée d'une fortune analogue.

Il faut suivre dans les annales byzantines les péripéties de cette décadence. Les historiens dégénèrent comme l'histoire! Les conquêtes de la barbarie sur la langue de Sophocle et de Thucydide semblent correspondre aux envahissements territoriaux de l'infidèle, aux incursions du Serbe et du Bulgare. Mais, quand le chroniqueur du quinzième siècle suit avec une émotion soutenue les progrès du Turc, la note mélancolique et résignée de sa plainte attendrit parfois jusqu'au charme sympathique la pauvreté de sa période indécise. Son grec désossé et traînant est presque du romaïque. Transition à cet idiome populaire dans lequel le palikare exhalera contre l'Ottoman sa revendication héroïque et l'espoir de la

délivrance. Le souffle énergique témoigne de sa persistance en cette race, dont une vue superficielle a trop exagéré l'énervement. Le récit d'aventures coudoie parfois le narré des intrigues et des crimes de palais, le béat engrainement des pieux prodiges et des controverses de couvent. Telle, au douzième siècle, l'odyssée de cet Andronic Comnène, cousin de l'empereur Manuel. Ce Latude infatigable, qui finit par usurper le trône, déjoue, par ses fréquentes évasions, la vigilance de son rival couronné. Il excite au plus haut point, par son adresse et son courage, l'enthousiasme des contemporains. « Enchaîné par les pieds dans une tour, conte Nicétas » Acominato, cet homme plein d'audace et d'énergie » s'échappa par une ouverture qu'il découvrit dans un » mur de briques. » Pendant qu'ils le cherchent de tout côté, lui, n'ayant pu trouver d'issue au dehors, est contraint de rentrer dans sa prison et s'y retrouve en présence de sa compagne « qui le prend pour un fan- » tôme. Il l'embrasse et commence à pleurer, mais non » pas autant que le demandait la grandeur présente de » leur calamité, pour n'être pas entendus de leurs » geôliers. Dans ce cachot il vécut longtemps avec elle, » et de leurs embrassements naquit son fils Jean, depuis » associé sous lui à l'empire. A la fin il sortit de capti- » vité, grâce à la négligence volontaire de ses gardiens » attendris par son épouse[1] ».

1. NICETÆ ACOMINAT., *Histor.*, lib. II; Venetiæ.

Par ce goût d'un romanesque accueilli avec prédilection dans leurs récits par les historiens de Byzance, cette société n'est pas tout à fait sans annexion avec celle de notre Moyen-Age occidental, si diverse à tant d'égards, si haïe des sujets de l'empire romain-grec. Ces deux mondes se touchent d'ailleurs par les Croisades, ils communiquent par les Vénitiens, les Génois et la Grande-Grèce. Les architectes, les iconographes de Constantinople, ont bâti et décoré San Vitale de Ravenne, Saint-Marc de Venise. Les chevaliers normands de Sicile ont importé les tournois en Orient. Et le paisible Nicétas, décrivant une de ces joutes où l'empereur Manuel, à Antioche, abattit deux champions : « Là, on pouvait voir, » dit-il, qui tombant à la renverse, les deux jambes en » l'air, jeté bas par ses adversaires, qui renversé de sa » selle, qui, tournant le dos, fuir à toute bride, qui, » blanc de peur, se musser sous son pavois, d'autres » s'enflammer, voyant que l'adversaire a peur. Frappé » par la furieuse impétuosité des chevaux, l'air fait » voleter les étendards[1]. »

C'est qu'aussi les grands heurts des hommes d'armes du Nord, leur tactique primitive, leurs luttes corps à corps, contrastent trop avec la stratégie des Byzantins, servie par la mécanique et la chimie, les catapultes et le feu grégeois de Callinique, lancé par des tubes de bronze !

1. Nicetæ Acominat., *Hist.*, lib. II, p. 22, 23.

Venu deux siècles après Nicétas, témoin de la chute définitive, le pauvre Phranza ne marque pas, devant les hommes et les choses de l'Occident, des étonnements moins naïfs, un plus faible attachement aux lois et aux rits de ce monde subtil, doctement superstitieux, compassé dans le cérémonial. Il admire la sévérité d'Andronic, enterrant sans pompe son père, l'*αὐτοκράτωρ* Michel VIII Paléologue, coupable d'un traité avec le pape de Rome[1]. Cet hétérodoxe de circonstance, il n'est pas même traité comme un plébéien, un pauvre mort dans la foi! *Οὐδ'όποῖα δημόταις ἢ ἀπόροις ἐφεῖται...*

Et Barlaam, ce moine renégat de la véritable Église, venu tout exprès de Calabre pour soutenir contre l'archevêque de Thessalonique, Jean Palamas, que la lumière du Thabor fut créée, comme Phranza l'exécute, lui, ses vétilles, et ses toiles d'araignée[2]!

Le scrupuleux écrivain relate, à côté, la naissance dans Constantinople d'un enfant quadrumane et bicéphale[3]!

L'art répond trop à cette littérature. Si original, si majestueux dans l'architecture d'abord, puis dans la mosaïque pour rendre les grandes figures du mythe

1. Ὁ δὲ υἱὸς αὐτοῦ καὶ βασιλεὺς κύριος Ἀνδρόνικος τηνικαῦτα παρὼν τῆς νενομισμένης τοῖς βασιλεῦσι ταφῆς τὸν πατέρα οὐκ ἠξίωσεν, ἀλλ' οὐδ'ὁποῖα δημόταις ἢ ἀπόροις ἐφεῖται ... Τὸ δὲ αἴτιον ἡ τοῦ ὀρθοῦ τῆς ἐκκλησίας δόγματος παρατροπή, ἣ ζῶν μὲν ἐκεῖνος, ὥς εἰρήκαμεν, ἐχρήσατο.
Corpus scriptorum historiæ byzantinæ: GEORGII PHRANTZÆ *Annales*, etc..., lib. I, cap. II, p. 24, Bonnæ, 1838.

2. PHRANTZ, lib. I. cap. VIII, p. 39.

3. *Ibid.*, lib. I, cap. VIII, p. 38.

chrétien, il ne tarde pas à abaisser tout à fait le type pur et reposé, la sobre coloration de l'édifice grec, aux inventions lourdement papillotantes d'un style en rupture de goût, remplaçant la majesté par la masse, l'élégance svelte par la maigreur tourmentée, l'harmonie combinée des surfaces par les provocations de l'enluminure et le scintillement des matières de prix : chapiteaux en pyramide lourdement sculptés d'incorrectes figures, de feuillages grêles, de monstres fantastiques, dragons, chimères, peints de vermillon, d'or et d'azur. Traduction trop exacte d'un tour d'imagination *emmaladi* où s'accouplent aux traditions des Ictinus et des Phidias les splendeurs opulentes et grossières de la Jérusalem apocalyptique, avec ses portes de perle, ses murs de jaspe, de sardoine, de chrysoprase et de béryl !

En peinture, on tombe à la pure iconographie, au manuel où le moine Denys d'Agrapha règle, par un cérémonial digne des minuties de l'étiquette palatine, l'importance du nimbe, la pose, le nombre des plis, la nuance des habits des saints, martyrs, prophètes, anges, archanges, chérubins, puissances et dominations, — le nombre des poils de la barbe du Très-Haut et de la chevelure du Fils. Et, pour réfuter les iconoclastes, — « pourrait-on, disaient les prélats du second concile de » Nicée (787), accuser les peintres d'erreur? *L'artiste » n'invente rien.* Il ne fait qu'exécuter, d'après le canon » immuablement fixé par les Pères ».

Comment s'était formé ce monde si curieux ?

Quand Rome s'incorpora le monde oriental et la société hellénique, le génie grec et l'esprit de l'Asie s'étaient amalgamés déjà sous le sceptre des héritiers d'Alexandre : les Ptolémées, les Séleucides, les rois du Pont, de Macédoine, de Bithynie, de Pergame. L'œuvre assimilatrice du conquérant se résume dans la fondation d'Alexandrie, centre de commerce, foyer où s'élabora par le néo-platonisme et les cultes issus de la Judée le double alliage de l'esprit grec avec le mysticisme asiatique.

Byzance, c'est Alexandrie dégénérée.

Toute grande civilisation intellectuelle se concentre dans une capitale, au milieu d'un peuple qu'elle y épuise, au profit du monde où elle allume un foyer.

Alexandrie hellénisa l'Orient : elle orientalisa la Grèce.

Platon devient Plotin... Mais le poète de l'Idéal, Platon lui-même, incline vers l'Orient dont il aime à évoquer les mythes : Her l'Arménien, et les récits que Solon recueillit des prêtres de Saïs[1].

La conquête de l'Asie par l'esprit grec altéra cet esprit au contact des théocraties. Rome s'assimilait la Grèce, que déjà cette altération s'était accomplie. Le véritable génie hellénique se survivait dans la littérature latine, fille légitime d'Homère et de Thucydide. En ce sens, la pure Grèce était partout; avec elle, la civili-

1. Voy. le *Timée*.

sation d'Athènes universalisée par Rome. Mais la Grèce semi-orientale garda son domaine, marqué par la division de l'empire. L'absolutisme asiatique prévalut dans Byzance par l'adoration de l'idole-César. L'assiette intellectuelle de Rome résiste mieux à ce courant de mystique servilité.

La tradition alexandrine, — la mémoire du conquérant qui maria les deux génies de l'Orient et de l'Hellade, — domina chez les empereurs de Constantinople la vanité des souvenirs qui les liaient à Romulus et à Auguste. Ils se vantèrent d'être exclusivement grecs, ils s'applaudirent, comme tels, d'avoir fait de Rome reconquise par Narsès un simple duché dépendant de Ravenne.

L'âme d'une race, organe, à son heure, du progrès, est comme un vase qui reçoit l'essence pure de la vie intellectuelle. Transmise d'un peuple à l'autre, la civilisation laisse d'ordinaire à celui qu'elle abandonne un résidu qui s'aigrit. Passant par Rome aux occidentaux, le génie grec enfanta notre culture; et ces pauvres Byzantins, si fiers de parler, sans trop d'altération, la langue de Démosthène, s'isolant dans une orgueilleuse décrépitude, discutent sur les trois hypostases.

En dépit des moines et des eunuques, le Bas-Empire gardait une semence qui devait germer ailleurs.

La parole grecque resplendit d'un suprême éclat dans la bouche des Pères d'Orient. Ce renouveau d'un hellé-

nisme chrétien clôt dignement le cycle des lettres antiques. Dernier legs de cet art, de la complexité des sentiments volatilisés dans l'alambic des croyances, le roman moderne est né[1]. L'architecture du Moyen-Age essaye des merveilles aériennes dans l'élan des dômes vers le ciel. Le soleil de l'Orient se couche dans un lit de pourpre et d'or.

Comment les symboles qu'il vivifia, n'eussent-ils point gardé des adeptes? Un travail parallèle à l'œuvre chrétienne s'était accompli dans le polythéisme. Les visions de Zoroastre épousèrent les rêves de Platon. Depuis trois siècles le mysticisme dominait le monde, brouillant dogmes et rites. Triomphant par la croix, il régnait sous une autre forme dans la théurgie néo-platonicienne.

Aux écoles d'Athènes, bientôt fermées par Justinien, à Rome même, en Asie, l'Olympe déchu comptait des fidèles qu'un indomptable espoir soutint contre la persécution. Dévié de sa naïveté homérique, devenu le symbole d'un panthéisme, le culte des dieux n'était pas vaincu tout à fait. On suit sa trace dans la magie, l'astrologie.

Mais, avant de se dissimuler dans cette voie occulte, l'antique religion tenta quelques efforts pour ressaisir

1. HÉLIODORE D'ÉMÈSE, *Les Éthiopiques ou Histoire de Théogène et de Chariclée;* — Achille TATIUS, *Les amours de Leucippe et de Cléophon;* — ÉROSTRATE, *Isménias et Ismène;* — ARISTÉNÈTE, *Lettres érotiques;* — LONGUS, *Daphnis et Chloé.*

l'empire. Un parti polythéiste survécut à Julien. On le voit sous Zénon (427-491) s'armer pour un combat suprême, après lequel il s'efface sans qu'on puisse croire à son abdication.

Ce curieux épisode se rattache au complot qui faillit coûter le trône à l'empereur Zénon. Vérine, sa belle-mère, était l'âme de cette entreprise dirigée par un général Illus et par Pamprepius le thaumaturge, Mécène des sophistes et des devins. Ces deux personnages proclamèrent Auguste un homme de leur secte, le Syrien Léontius, qui, après des succès éphémères, soutint un long siége et périt dans le château de Papyre en Isaurie[1].

Mais les idées que Gémiste Pléthon formula, transmises sans doute par une initiation secrète, se rattachent à ce polythéisme de décadence. On doit supposer qu'une secte païenne s'était soustraite aux persécutions de Théodose et, plus tard, de Zénon. Cette secte tenta d'être un parti, — à Alexandrie, d'abord, — puis au siége même de l'empire. Justinien, en fermant l'Académie d'Athènes, éteignit l'ostensible foyer de la propagande antichrétienne. Le clergé mit tout son zèle à effacer les traces d'une résistance à peine indiquée par l'histoire. Des noms obscurs de magiciens et de rhéteurs, un Théodore, un Césanius l'Égyptien, le titre de philosophe et de mathématicien prenant une acception sus-

1. Amédée THIERRY, *Récits d'Hist. rom. au cinquième siècle*, p. 418-419.

pecte, témoignent, de la part de l'Hellénisme, d'une continuité d'efforts, d'une sourde conspiration. En Orient, au neuvième siècle, l'empereur Michel le Bègue est traité d'incrédule ou de païen. Il faut descendre jusqu'au César allemand Frédéric II, auteur supposé du livre des *Trois Imposteurs*, pour rencontrer des imputations semblables contre un prince de l'Occident.

Le Concile de Florence rapprocha ce curieux monde byzantin, dernière épave du naufrage païen, et l'Occident parvenu en Italie à l'apogée de la civilisation originale qui caractérise notre Moyen-Age.

En face de cette civilisation, Gémiste figure la tradition polythéiste, maintenue par les néo-platoniciens. La pensée intime et bientôt dévoilée de ce théologien laïque, mais officiel, de l'Église grecque à Florence était celle que manifestèrent contre le christianisme les Symmaque, les Julien, et, à quelques égards, ce Synésius, ordonné évêque de Cyrène, bien qu'il déclarât ne pas croire à la création des âmes et à la résurrection des corps[1].

Disposition bien naturelle, surtout à l'origine !

Saint Paul évangélise Athènes.

Je vois ce faiseur de tentes, audacieux par sa fibre populaire, sa demi-science puisée aux eaux troubles du rabbinisme hellénisant. Je l'entends prêcher le Crucifié

1. FLEURY, *Hist. ecclésiast.*, t. IV, liv. XXII, p. 67-69.

avec sa diction « rude et qui sent l'étranger, et cette » verve qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses » coups droit au cœur[1] ».

Quand il a terminé la harangue imposante et adroite que les *Actes* nous ont conservée, — Aléthès s'approche de l'orateur avec quelques aréopagites. Sa finesse athénienne a démêlé dans Paul le don nécessaire à l'apôtre : l'habileté dans l'enthousiasme. Le philosophe, qui sourit un peu en l'entendant parler de la résurrection des morts, demande, comme le texte le rapporte, à l'ouïr, une autre fois, développer cette thèse inattendue. Il ne comprend pas qu'on accuse les Grecs de confondre Zeus avec son image, l'Athéné de l'Olympe et l'Athéné de Phidias[2] !

« Homme de Galilée, ton Dieu, dis-tu, est l'inconnu auquel nos pères dressèrent un autel. En lui, ajoutes-tu, tout vit, tout se meut, tout est... Ce sont là de belles paroles, et nos Sages, que tu invoques, te répondent : — « Oui, nous vivons dans le Dieu-Cosme, dans l'Éternel » dont la suprême hégémonie est l'Ordre, le *Logos*... » Considère, en effet, ce monde. Il est plein de natures » divines... C'est d'abord l'homme, au-dessus des âmes » de la terre et des eaux, puis les génies, les héros, cor» tège d'Héra dans la région de l'air ; — autour de » Phœbé, enfin, dans l'Éther, qui lui-même est Dieu, » tous les autres dieux, les astres, Hélios... Le monde

1. BOSSUET, *Panégyrique de saint Paul.*
2. *Actes des Apôtres*, ch. XVII, v. 32, 24, 25, 23, 28, etc.

» est le temple des dieux et des hommes unis dans la » raison, dans la loi. » — Est-ce là toute ta doctrine? — Tu n'as rien à nous apprendre, tu n'as rien à révéler au sage, qui, connaissant la loi, s'abstient, supporte... « Les dieux sont puissants, dit le poète, mais la loi règne » sur eux; car c'est par la loi que nous connaissons les » dieux et que nous distinguons dans la vie le juste et » l'injuste[1]. »

» Citoyens de la Cité universelle, ce n'est pas tout de subir, comme le vulgaire, les immortels décrets, il faut consentir à l'ordre et l'assister, l'aimer, parce qu'il est l'ordre, la nature, Dieu.

» La Grèce de nos pères fut l'image de cet ordre : elle était libre sous la loi. Quand l'homme de l'Orient lui commanda d'obéir au satrape, au prêtre, « les Hellènes » affranchirent leur patrie, ils affranchirent leurs enfants, » leurs femmes, les temples des dieux, les tombes des » ancêtres. Ils se battaient pour tous ces biens[2] », qui leur sont restés, car leur âme est libre, même sous César.

» Du haut de l'olympienne Agora, leur dieux, vainqueurs des superstitions orientales, reçoivent, comme des frères supérieurs, le digne hommage des mortels. Leur famille céleste réalise le modèle de la cité, libre sous la loi... Que ton sage de Galilée, ce libérateur que tu annonces, mérite de s'asseoir parmi ces divinités...

1. EURIPIDE, *Hécube*.
2. ESCHYLE, *Perses*.

je l'ignore, n'ayant pu vérifier ses titres à l'apothéose... Mais, s'il est tel que tu le représentes, sache que nulle forme du divin n'est étrangère à nos adorations... Ce que nous craignons, — hélas ! nos maîtres de Rome n'imitent que trop ces détestables pratiques, — ce que nous craignons, ce sont ces tyrans fastueux, ces despotes orientaux, niant la morale, le devoir, substituant leur arbitre à la loi, ce sont ces foules esclaves, changées par l'incantation des pontifes en timides troupeaux, qui, bêlant après les pâturages célestes, livrent en ce monde, à leurs pâtres, leur laine et leur chair !... »

Deux faits se démontrent succinctement :

1° Par le progrès de la libre-pensée, de Thalès aux stoïciens, la morale s'est développée sur des bases positives, indépendantes de toute théologie surnaturelle ;

2° Pendant que les docteurs mystiques, de saint Paul à saint Bernard, de saint Augustin à Luther, fondant la règle du devoir sur l'arbitraire divin, ne comprirent que la fraternité chrétienne, le stoïcisme résuma l'idée providentielle dans celle du *Cosmos*, l'idée sociale dans la notion de l'humanité.

On ne parle que du principe, non des applications sociales du christianisme[1]. L'Église assuma, au

1. A. Comte établit cette distinction avec une clarté décisive. Il définit avec non moins d'autorité l'attitude des philosophes de l'Empire romain en face du Christianisme (voy. *Cours de Philosophie positive*, t. V, p. 200-202, 2e édit., 1864, et *Catéchisme positiv.*, 2e édit., 1874).

« Il faut peu s'étonner, dit l'illustre penseur dans ce dernier ouvrage, que le mouvement catholique ait été longtemps repoussé, comme une

Moyen-Age, au profit de l'unité et du progrès moral, un rôle d'autant plus méritoire qu'il contredisait sa doctrine et son esprit primitifs.

L'apôtre des Gentils tient pour légitime l'esclavage [1].

Si, par une inconséquence qui l'honore, il n'attribuait pas à sa morale mystique le principe de la morale rationnelle, loin de condamner la servitude, le chrétien d'aujourd'hui y verrait une situation favorable au maître et à l'esclave. La bonté du premier compte aux yeux de

» véritable rétrogradation, par les meilleurs types, théoriques ou prati-
» ques, de l'Empire romain. Ces chefs éminents se trouvaient graduel-
» lement disposés, depuis Scipion et César, à l'avénement direct du règne
» de l'Humanité sous la prépondérance simultanée de l'esprit positif et de
» la vie industrielle. Mais ils n'avaient pas aperçu la nécessité d'une
» dernière préparation sociale. (*Catéch. positiv.*, p. 352.) — Ne pouvant
» alors juger le système que d'après la doctrine, ils n'hésitaient point à
» repousser, comme ennemie du genre humain, une religion provisoire
» qui plaçait la perfection dans un céleste isolement. (*Catéch. posit.*,
» p. 10.) »

1. « Es-tu appelé à la foi étant esclave? Ne porte point cet état avec peine, mais plutôt fais-en bon usage, quand même tu pourrais être mis en liberté. » — (I *Corinth.*, VII, 21.)

« Mes frères, que chacun demeure dans l'état où il était lorsqu'il a été appelé, et qu'il s'y tienne devant Dieu. » — (*Ibid.*, 24.)

« Esclaves, obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ;

» Ne les servant point seulement sous leurs yeux, comme cherchant à plaire aux hommes, mais comme serviteurs du Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu;

» Servant encore avec affection le Seigneur, et non les hommes;

» Sachant que chacun, soit esclave, soit libre, recevra du Seigneur le bien qu'il aura fait;

» Et vous, maîtres, faites envers eux la même chose, et modérez les menaces, sachant que le Seigneur et d'eux et de vous est au ciel, et qu'il n'y a point en lui acception de personnes. » — (*Éphés.*, VI, 5-9.)

Dieu. L'obéissance, l'*irresponsabilité* relative du second facilitent singulièrement pour lui l'œuvre anxieuse du Salut.

« De condamner cet état, écrit Bossuet[1], ce serait » entrer dans les sentiments que Jurieu lui-même » appelle outrés, c'est-à-dire dans les sentiments de » ceux qui trouvent toute guerre injuste : ce serait non- » seulement condamner le droit des gens, où la servi- » tude est admise, comme il paraît par toutes les lois, » mais ce serait condamner le Saint-Esprit qui ordonne » aux esclaves, par la bouche de saint Paul, *de demeurer* » *en leur état, et n'oblige pas les maîtres à les affran-* » *chir.* »

A côté de ces textes significatifs de saint Paul, corroborés par Bossuet, il suffit de citer l'opinion d'Épictète, pour apprécier le point de vue sous lequel l'esclavage fut envisagé par les philosophes qui subordonnaient la morale à la raison.

« Esclave, dit-il au maître, tu ne supporteras pas ton frère? Il tire, comme toi, son origine de Jupiter même ; il est son fils comme toi ; il est né des mêmes semences divines. Sitôt que ta fortune t'élève un peu au-dessus des autres, tu t'ériges en tyran. Tu ne te rappelles plus qui tu es, ni à qui tu commandes. Tu commandes à des êtres qui sont tes frères par nature, à des enfants de Dieu. — Mais je les ai achetés, et eux, ils ne m'ont pas acheté. — Mais tu ne fais pas attention aux lois de Dieu... L'âne est un esclave destiné par la nature à porter nos fardeaux, parce qu'il n'a point en partage la raison libre et le libre usage

1. 5e *Avertissement aux protestants*, ch. XXIX.

de ses volontés. *Que si ce don lui eût été fait, l'âne se refuserait légitimement à notre empire, et ce serait un être égal et semblable à nous*[1].»

Et, blâmant Caton qui se débarrassait de ses vieux serviteurs,

« Je trouve, dit Plutarque, que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, et, après qu'on s'en est servi, de les chasser ou de les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un méchant naturel et d'une âme basse et sordide, qui croit que l'homme n'a de liaisons avec l'homme que pour ses besoins et sa seule utilité. Cependant, nous voyons que la bonté a plus d'étendue que la justice, car nous sommes nés pour observer la loi de l'équité avec les hommes; mais, pour la bonté et la reconnaissance, nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux, car elles procèdent d'une riche source de douceur et d'humanité, qui est naturellement dans l'homme. »

Sous un rapport plus général, et pour compléter ce parallèle, comparons la doctrine de Paul et celle de Marc-Aurèle sur le pardon des injures.

« — Ne vous vengez point vous-mêmes, mes bien-aimés, dit l'apôtre; mais laissez agir la colère de Dieu, car il est écrit : A moi appartient la vengeance; je l'accomplirai, dit le Seigneur.

» Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire; car, *en faisant cela, tu lui assembleras des charbons de feu sur ta tête*[2]. »

« — L'humanité, dit Marc-Aurèle, nous commande d'aimer comme nos frères ceux-là mêmes qui nous ont offensés, quand

1. ARRIEN, *Entret. d'Epictète*, I, chap. XIII; II, VIII, X, etc.
2. *Rom.*, XI, 19-20.

ils l'auraient fait avec l'intention formelle de nous nuire et non par inadvertance. S'ils ne sont pas nos parents par le sang, ils le sont par l'esprit *comme membres de l'humanité*. Il n'y a qu'*une seule vengeance que la raison puisse avouer, c'est de ne pas ressembler à ceux dont nous avons à nous plaindre*... Les actions ne doivent jamais avoir qu'un mobile, l'accomplissement du bien. Nous devons faire le bien *pour lui-même*, indépendamment de tout ce qui peut en advenir, sans aucun égard à *notre utilité* personnelle et aux *récompenses* qui peuvent s'y rattacher... Ne publions pas nos bienfaits, oublions-les pour nous occuper de rendre d'autres services, mais conservons précieusement la reconnaissance de ceux que nous avons reçus.

» Il faut vouloir du bien à ceux mêmes qui te critiquent, ou te haïssent, en poussant contre toi des clameurs. *La nature vous a faits amis*[1]. »

Concluons par un rapprochement décisif :

« — Les bienheureux, dit Pierre Lombard, au livre des *Sentences*, sans avoir besoin de sortir de la place qu'ils occupent, en sortiront cependant en quelque manière, grâce à la faculté d'intelligence et de vision distincte, afin de considérer les tortures des impies ; et, en les voyant, non-seulement ils ne sentiront aucune douleur, mais ils seront comblés de joie, et ils rendront grâce à Dieu de leur délivrance, en assistant au spectacle de l'ineffable calamité des impies. »

« — O monde, s'écrie Marc-Aurèle, je m'accorde avec tout ce qui s'accorde en toi ; ce qui te convient n'arrive pas pour moi ou trop tôt ou trop tard. Tout est à propos ; tout est un fruit que portent en toi les Heures, ô Nature... De toi, tout ; en toi, tout ; vers toi, tout... — Je suis par nature un être raisonnable et sociable. J'ai un pays et une patrie ; comme Antonin, j'ai Rome ; et comme homme, j'ai le monde, vraie république où

1. *Pensées de* MARC-AURÈLE, trad. d'A. Pierron ; liv. IX, 27, etc.

tous sont admis, où jamais on n'a entendu prononcer les noms de supérieur et d'inférieur, de noble et de plébéien, de maître et d'esclave. »

Sous le rapport politique, dans les applications de la raison, de l'expérience systématisée aux faits de la vie sociale, à quelle élévation le génie grec n'atteignit-il pas un moment! Si l'on peut s'exprimer ainsi, — quelles anticipations n'a-t-il pas réalisées, éclairé, par les spectacles de l'agora, sur les résultats du savoir moderne appréciant sans préjugés les bases de la sociabilité humaine, les intérêts complexes en jeu dans la politique! Quoi que l'on pense de la peine de mort, par exemple, du devoir de l'abolir, ou de la nécessité de la conserver pour certains cas rares, n'admirera-t-on pas les considérations suivantes attribuées par Thucydide à un orateur athénien?

« Dans les États, la peine de mort est établie contre un grand nombre de crimes;.... cependant l'espérance donne l'audace d'affronter ce péril, et tout homme qui court un pareil risque compte sur lui-même et sur la réussite de ses desseins. Il en est de même pour les villes : en vit-on jamais se révolter avec la pensée qu'elles ne trouveraient ni en elles-mêmes, ni dans leurs alliances, des ressources suffisantes? Il est naturel à l'homme, aux États comme aux particuliers, de commettre des fautes; et il n'y a pas de loi qui puisse empêcher cela, puisqu'on a désormais parcouru toute la série des peines, les aggravant sans cesse, pour être moins exposé aux attentats des malfaiteurs[1]. »

1. THUCYDIDE, *Histoire*, etc., trad. Zévort, t. I, liv. III, ch. XLV, p. 283; Paris, Charpentier, 1852.

Quelle pénétration, quelle largeur ! Ce qui frappe surtout, c'est la parfaite sérénité, le désintéressement d'esprit du penseur se plaçant au point de vue purement humain de l'utilité sociale. Machiavel, Montesquieu, Beccaria, Bentham, ne déduiront pas avec plus de netteté et d'impartiale philosophie les suites résultant pour eux en ces matières de l'observation des faits étudiés en dehors de tout à-priori théologique ou métaphysique. Le reste du discours se déroule dans le même tour de pensée, — si je puis le dire, — tout moderne déjà :

« Il est même vraisemblable qu'autrefois, pour les plus grands crimes, les punitions étaient moins sévères; mais comme, avec le temps, on les affronta, la plupart aboutirent à la mort elle-même. Il faut donc, ou trouver quelque épouvantail plus terrible, ou reconnaître que la crainte des châtiments n'empêche rien. Le pauvre devient audacieux par nécessité; l'insolence et l'orgueil du pouvoir poussent le riche à l'ambition. Dans toutes les autres situations où l'homme est dominé par la passion, il cède à l'irrésistible entraînement du moment et se laisse jeter au milieu des périls... A tout cela se joint la fortune, qui ne contribue pas moins à nous exalter ; quelquefois une occasion se présente inopinément, et on se jette au milieu des hasards avec des moyens insuffisants. Les États surtout subissent ces entraînements ; cela se conçoit : il s'agit alors des plus puissants intérêts, la liberté ou la domination ; et chaque citoyen, voyant tout un peuple avec lui, conçoit follement une plus haute idée de lui-même. En un mot, il est impossible, quand la nature humaine se porte vivement à la poursuite d'un objet, qu'on puisse l'en détourner par l'autorité des lois, ou par aucune autre crainte ; il y aurait même par trop de simplicité à y prétendre. — Il ne faut donc pas, par trop de confiance dans l'efficacité de la peine de mort, prendre une résolution funeste ;

il ne faut pas fermer toute espérance aux villes révoltées, en déclarant qu'il n'y a plus de place pour le repentir, et qu'un prompt retour ne saurait expier leur crime [1]. »

C'est à ces hauteurs intellectuelles et morales qu'était parvenue la sagesse antique.

Elle avait conçu l'ordre du monde manifesté par des lois;

Elle avait fondé la morale sur le sentiment désintéressé du juste et l'idée d'humanité;

Elle avait compris l'association politique, la Cité républicaine soumise, en dehors de toute direction surnaturelle, à des conditions immanentes de sympathie et d'utilité.

Triple hypothèse qui, justifiée d'abord par la conscience seule ou la simple intuition, plaçait la synthèse générale et l'éthique sur des bases positives, que la Science, par ses conquêtes successives, devait expérimentalement confirmer.

Il se passa dans cet ordre d'idées un phénomène analogue à celui qui s'accomplit pour la découverte des vraies notions astronomiques que Pythagore pressentit par une illumination de son génie, sans pouvoir en fournir la démonstration positive, réservée à un âge bien postérieur.

Tel fut l'Hellénisme. Ce nom résume la plus magnifique intuition de la pensée dans l'élite d'une race, élite elle-même de notre espèce. Le mysticisme popu-

1. THUCYD., *Hist.*, liv. III, ch. XLV, XLVI.

laire hérita d'elle en dépit d'elle, se constituant en théologie savante dans les écrits des Pères, dans les canons des Conciles. Mais, en elle-même, la doctrine que les derniers Sages païens opposaient vainement au catholicisme lui était bien supérieure. Les premiers, ils soumirent à la raison, à l'imagination indépendante, les données de la tradition théologique. Leur tradition les favorisait à cet égard; car le point de vue où se plaçaient les polythéistes grecs, les conduisant à étudier dans chaque ordre de phénomènes la manifestation d'une force divine, autonome, les portait à chercher la balance, l'harmonie de ces forces, leur loi. Le fondement de l'esprit scientifique était dans cette disposition, résultat d'une foi qui n'anéantissait pas la curiosité des causes secondes par la croyance à l'arbitraire d'une suprême volonté, cause première absolue.

Cette foi abstraite dériva peu à peu des croyances primitives de notre race, faciles à reconnaître dans les cosmogonies des philosophes. Par exemple, dans les précieux fragments d'Empédocle qui nous ont été conservés, on distingue malaisément le Dieu et la Déesse d'une pure abstraction de phénomènes particuliers naturels. Chacune de ces déités n'a presque toujours d'autre nom qu'une épithète désignant une qualité physique ou morale : *le Véridique*, *le Mouvant*, *l'Immobile*, *la Silencieuse*, *la Parlante*, etc.[1].

1. V. Bibliothèque grecque de Firmin Didot, *Fragments d'Empédocle*.

Il en est ainsi dans les hymnes les plus anciens du *Rig-Véda :* on surprend dans ce document la pensée la plus lointaine de nos aïeux. Le *Divin* semble se confondre pour elle avec le *Naturel.* L'abstraction d'où sortirent les entités métaphysiques paraît à l'origine adéquate à l'imagination qui enfantera des dieux vivants, distincts des phénomènes auxquels ils président.

Dégagés de l'anthropomorphisme intermédiaire, ces dieux se retrouveront ce qu'ils furent à l'origine, de purs phénomènes que le culte des divinités correspondantes aura instruit les sages à considérer isolément ou dans l'enchaînement qui les lie.

Il ne faut pas juger d'après l'émancipation de certains esprits de l'état intellectuel d'une époque.

Pline, après avoir dit que c'était de puériles imaginations que de croire à des Dieux vieux ou jeunes, ailés ou boiteux, ajoutait cette phrase décisive : « Qu'il y ait un » Jupiter ou un Mercure, des Dieux diversement » nommés et une nomenclature céleste, c'est ce qui, on » en conviendra, ne peut paraître qu'indigne devant » l'interprétation de la nature [1]. »

Mais Pline est une exception. Les philosophes de l'âge postérieur, contemporains de l'établissement du catholicisme, appartenaient à une doctrine que le mysticisme dominait de plus en plus ; car il était dans le courant des imaginations ; il s'imposait à elles et eût trouvé

1. *Etudes sur les Barbares et le Moyen-Age,* par É. LITTRÉ, p. 9.

son issue dans une transformation du polythéisme populaire sous l'influence des néo-platoniciens. Ce fut le rêve de Julien, utopie attardée, car avant ce César, philosophe comme on l'était alors, avec un inévitable mélange de mysticisme oriental et théurgique, la nouvelle tendance avait définitivement abouti au dogme et à la morale chrétiens.

Pléthon les attaque en face et veut les remplacer.

Aussi bien le sentiment qui le poussait dans cette voie serait-il inexplicable? Au milieu de Byzance aux abois, en cette seconde Rome, arrière-faix de la vraie latinité, héritière et imitatrice de la Grèce, où, malgré son adultération par le christianisme, la tradition du savoir et de l'art antiques se transmit, suivie, adorée par un groupe de fidèles, est-il étonnant que l'utopie d'une résurrection païenne ait été conçue? Sera-t-on surpris qu'un de ses partisans ait jugé venue l'heure de la mettre en pratique? Devant le Turc près d'éteindre tout à fait ce foyer, en présence des théologiens ergoteurs et superstitieux qui enténébrèrent ces clartés, un pur *hellêniste*, comme Pléthon, pouvait chercher de bonne foi à éviter cet imminent désastre par un retour à la Grèce d'Arbelles ou d'Issus, sinon de Marathon et de Salamine. Cette illusion ne porterait-elle pas son excuse, quand un génie d'une autre trempe osa, un siècle après, formuler non le même espoir, mais la même pensée?

« — La religion antique, dit Machiavel[1], ne déifiait que les hommes pleins de gloire mondaine, comme les chefs de république et d'armée. Notre religion glorifie les hommes humbles et contemplatifs plutôt que les actifs. Elle a ensuite placé le souverain bien dans l'humilité, dans l'abjection, dans le mépris des choses humaines, au lieu que l'autre culte le mettait dans la vigueur du corps et dans tout ce qui est propre à rendre les hommes plus vaillants. Si la religion nous demande du courage, elle veut que nous soyons plus aptes à souffrir qu'à faire acte de valeur. Cette manière de vivre semble donc avoir rendu le monde faible et l'avoir livré en pâture aux scélérats qui en disposent avec sécurité; car ils voient combien l'universalité des hommes, pour gagner le paradis, pense plutôt à supporter qu'à venger les outrages. »

Mais, même en cette décrépitude irrémédiable, cet empire byzantin, avec ses moines et ses tourbes cagotes et dégénérées, au jour de son dernier effort, il intéresse, il étonne, il représente la résistance héroïque de l'Orient civilisé, livré à l'Islam par l'orthodoxie étroite et l'égoïsme irréfléchi de ses champions naturels, les princes occidentaux.

L'humble chroniqueur, le témoin oculaire, qui raconte les suprêmes phases de cette lutte inégale, le pauvre Phranza, nous attendrit. Il fait comprendre l'attitude des vrais Hellènes, qui, comme Pléthon, ne marchandèrent pas leur concours, pour, en prévision de la prochaine catastrophe, relever, par la réconciliation des deux Églises, la fortune accablée de la grande cité, « de la reine des villes, — τῆς βασιλευούσης τῶν πόλεων, »

1. MACHIAVEL, *Discours sur Tite-Live*, liv. II, ch. .

comme ils disent[1] dans leur illusion naïve et désespérée.

On n'a pas à dire les épisodes de ce siége immortel, tu, laissé dans l'ombre par l'histoire, toujours complice du vainqueur. Rien d'émouvant, par exemple, comme le passage où l'empereur Constantin Dragosès charge Phranza de lui soumettre un état des forces actives de la cité[2]. Et quels efforts, quels ingénieux stratagèmes contre les janissaires, « ces hommes de fer », disciplinés et farouches, contre les hordes innombrables et fanatisées qui se ruaient sur la Ville Sainte ! L'Europe, dont la cause était en jeu, les a trop oubliés peut-être, et les sorties intrépides d'une poignée d'hommes, et les assauts repoussés, et les brèches infatigablement réparées, et, aux abords de Constantinople, cette lutte corps à corps des nefs[3], ces abordages, cette tenace résistance de marins, digne de Cynégyre, au sifflement des catapultes, au grondement des prodigieuses bombardes turques, à la clarté meurtrière du feu grégeois !

La scène est tragique, terrible. Le sultan, fou de rage, « se mord les mains, comme un chien, il frappe du pied la terre...[4] » Et, quand Mahomet, par un labeur de géant, a fait traîner ses galères du détroit jusqu'au port, quelques dévoués se pressent à la défense. A la porte

1. PHRANTZÆ *Annal.*, lib. IV, p. 309.
2. PHRANTZ. *Annal.*, lib. III, cap. III, p. 241.
3. Voy. PHRANTZÆ *Annal.*, lib. III, 248-250.
4. *Ibid.*, p. 250. — Καὶ τὰς χεῖρας δάκνων...

Sélybria, c'est un lettré, du sang des porphyrogénètes (Phranza le remarque avec un certain orgueil professionnel), c'est Théophile Paléologue qui commande : « A cet homme, versé dans toutes les sciences de la » grammaire, du savoir hellénique, et parvenu au terme » de la mathématique[1] », ce poste d'honneur est confié, bien digne de cette mission de l'empereur, puisqu'il doit lutter près de lui, au jour suprême, au dernier assaut des Ottomans, le 29 mai 1453.

Cependant la sédition mêlait ses fureurs à celles de la guerre animant parfois les uns contre les autres les hybrides éléments de cette armée, Grecs contre Francs, Latins contre Latins, affolés de défiance et de rage.

Byzance devait tomber avec gloire, associant l'apparat d'un martyre un peu théâtral, comme tout ce qui tient à cette civilisation, à l'héroïsme résigné de ses défenseurs. A travers l'arrangement que la scène a dû subir sous la plume dévote et pédantesque du narrateur, dans la suprême exhortation de l'*Autocratôr* à ceux qui s'appelaient des Romains, respire un pa-

1. Θεοφίλῳ δὲ τῷ Παλαιολόγῳ, ἀνδρὶ ἐμπείρῳ πάσης γραμματικῆς πραγματείας καὶ τῆς Ἑλληνικῆς παιδείας καὶ μαθηματικῆς εἰς ἄκρον γευσαμένῳ, ἐνεπιστεύθη φυλάττειν κατὰ τὰ μέρη τῆς πύλης τῆς λεγομένης Σηλυβρίας. (PHRANTZÆ *Annal.*, lib. III, cap. III, p. 253). — Ὁμοίως καὶ Θεόφιλος ὁ Παλαιόλογος, ὡς εἶδε τὸν βασιλέα μαχόμενον καὶ τὴν πόλιν κινδυνεύουσαν, μεγαλοφώνως μετὰ κλαυθμοῦ κράξας εἶπε· — Θέλω θανεῖν μᾶλλον ἢ ξῆν, — καὶ συῤῥήξας ἑαυτὸν ἐν μέσῳ μετὰ κραυγῆς τοὺς ὅσους εὗρε πάντας διεσκέδασε καὶ διεσκόρπισε καὶ ἐθανάτωσεν... (PHRANTZÆ *Annal.*, lib. III, cap. VIII, p. 286.

thétique gourmé, mais vrai, une émotion communicative. Le grand historien Gibbon a le tort de la méconnaître[1].

Ce fut comme une dernière image du monde antique, travesti, mais apparent encore sous ses pompes de sacristie. Aux prêtres, diacres, sous-diacres, archiprêtres, archimandrites, à ces moines, à ces femmes, à ces enfants, qui mènent par la cité sanglante les obsèques de l'Église et de l'Empire, coupant de leurs sanglots les plaintives mélopées du *Kyrie eleison*, répond bien, malgré son enflure scolastique, la parole du dernier des Constantins près de tomber pour son peuple. « Très-
» nobles archontes, très-illustres stratèges et démarques,
» très-généreux compagnons d'armes, et toi peuple
» fidèle et honoré, l'heure est venue où l'ennemi de notre
» foi nous presse par ses artifices et ses machines... Je
» vous recommande la clarissime, l'illustrissime Cité,
» Reine des villes... Frères, j'en appelle à vous, je vous
» exhorte à préférer la mort à la vie, et cela pour quatre
» raisons : — premièrement, pour la foi, — seconde-
» ment, pour la patrie, — puis pour l'empereur, le ser-
» viteur oint de Dieu, — enfin, pour vos parents et pour
» vos amis[2]... »

Juste (avec toute la distance d'Eschyle à Phranza,

1. *Hist. de la Décad. de l'Empire Romain*, édit. du *Panthéon littéraire*, chap. LXVIII, p. 885, colonne 2, note.

2. PHRANTZÆ *Annal.*, lib. III, cap. VI, p. 271-272 (edit. Weberi; Bonnæ, 1838).

de Byzance à Athènes) la sublime *Marseillaise* des Grecs à Salamine!

....Ὦ παῖδες Ἑλλήνων ἴτε,
Ἐλευθεροῦτε πατρίδ', ἐλευθεροῦτε δὲ
Παῖδας, γυναῖκας, θεῶν τε πατρῴων ἕδη,
Θήκας τε προγόνων. νῦν ὑπὲρ πάντων ἀγών [1].

La catastrophe approchait. Pléthon la pressentait imminente, quand, lui, — le théoricien convaincu, bientôt peut-être l'apôtre du polythéisme philosophique des Alexandrins, — il prêta son concours à la seule tentative qui pût, par la fin du schisme, réunir l'Occident et l'Orient chrétiens.

Cette participation de Gémiste aux débats théologiques de Florence est à remarquer. Elle indique de la part d'un utopiste religieux un sens politique assez rare. Du reste, mêlé aux affaires d'État, aux querelles des frères du malheureux empereur Constantin, Démétrius et Thomas, despotes de Morée, il remplissait avant et continua depuis le concile les fonctions de juge à Misitra, près de l'ancienne Sparte.

Sur ce sol des graves Doriens, auquel le padischah laissa, quelques années après la prise de Constantinople,

1. Enfants des Hellènes, allez!
Délivrez de la tyrannie
Vos femmes, vos enfants, les temples, la patrie,
Les tombeaux des aïeux... Allez!
Pour tous ces biens vous combattez.
(ESCHYLE, *Perses*, vers 402, 403, 404, 405.)

un reste d'indépendance sous le despotat vassal de Démétrius, le vieil *helléniste* pleurait sa patrie et ses rêves. Là, Pléthon devait se trouver plus à l'aise avec ses pieux souvenirs et les évocations de son esprit, fantômes des Dieux évanouis, lui envoyant leur dernier sourire... Vieil Endymion, reçut-il le baiser d'Artémis? Parmi les roseaux de l'Eurotas, ouït-il, ô grand Pan, l'écho de ta voix puissante? Tu n'étais pas mort pour lui. Les Nymphes l'admirent-elles à leurs mystères sacrés? Gémiste pratiqua-t-il sincèrement son polythéisme[1]? J'aime à le croire.

Dans quelque vallon du Taygète, près des Nymphes d'une source, entre les myrtes et les lauriers, Pléthon terminait sa vie dans le commerce des Dieux. Avait-il pu délaisser le culte dont son rêve systématique précisa le retour triomphal? Fidèle aux rits sacrés qu'il institua, — « Écoutez, disait-il au lever du jour, vous tous qui » honorez la Divinité, voici l'heure d'adresser aux Dieux » la prière du matin; invoquons-les de tout notre cœur, » de tout notre esprit, de toute notre âme; invoquons- » les tous, et en particulier Zeus qui règne sur eux. »

Et il récitait les saintes litaines des Dieux. Appliquant les deux mains à terre, prosterné des deux genoux, et frappant du front le sol, il adorait Zeus-Roi.

Puis, relevant la tête, mais toujours prosterné, il invo-

1. Voy. GIBBON, *Décad.*, etc., ch. LXVIII, p. 893-895. — PLÉTHON, *Traité des Lois*, publié par M. Alexandre, notice préliminaire, p. XXXVIII et passim.

quait, s'appuyant sur la main droite, les Olympiens ou Supra-célestes, enfants légitimes de Zeus :

« Poseidon, l'aîné, lieutenant de son père, principe mâle, producteur de la Forme;

Héra, sa sœur et son épouse, principe femelle, productrice de l'Hylé ou matière de tous les êtres;

Apollon, Dieu de l'Identité;

Artémis, Déesse de la Diversité;

Héphæstos, Dieu de l'Immobilité;

Dionysos, Dieu du Mouvement volontaire ou du Progrès;

Athéné, Déesse du Mouvement communiqué;

Atlas, Dieu suprême des astres;

Tithon, Dieu spécial des planètes;

Dioné, Déesse spéciale des étoiles fixes;

Hermès, Dieu des démons chthoniens ou terrestres;

Pluton, Dieu de la partie immortelle de l'homme;

Rhéa, Déesse générale des corps primitifs et des éléments;

Latone, Déesse de l'Éther et de la Chaleur, qui séparent;

Hécate, Déesse de l'Air et du Froid, qui rapprochent;

Thétis, Déesse de l'Eau et de l'Humide, qui fluidifient;

Estia, Déesse de la Terre et du Sec, qui solidifient. »

Le sage s'adressait ensuite aux Titans du Tartare, enfants illégitimes de Zeus :

« Kronos, extrayant des formes élémentaires les formes revêtues par les corps mortels;

Aphrodite, sa sœur et son épouse, qui, par une fonction analogue à celle d'Héra, procure aux corps mortels leur matière dégagée de la matière primitive; Pan, Dieu des animaux non raisonnables ;

Déméter, Déesse des végétaux. »

La prière de Pléthon s'élevait ensuite vers « les Dieux célestes ou Astres. Le Soleil les préside : il a créé en commun avec Kronos Démiurge tous les êtres mortels : animaux, plantes, etc. ».

Gémiste invoquait enfin « les démons Chthoniens ou Terrestres, provenus et dépendant des Dieux supracélestes et immédiatement supérieurs aux Ames ou à la partie immortelle de l'homme ».

« — O vous, race des Dieux Bienheureux, écoutez avec faveur et bienveillance notre prière du matin... Maintenant que nous sommes éveillés, accordez-nous, ô Dieux, de passer cette semaine, ce mois, cette année, tout le reste de notre vie, à pratiquer ce qui est bien, ce qui est beau, ce qui vous est le plus agréable. »

Ce souverain pontife d'un nouveau paganisme est une figure étrange, exceptionnelle, — une *curiosité* de l'histoire. Le système de Gémiste n'en eut pas moins une très-réelle importance, comme point de départ de la grande école néo-platonicienne du quinzième siècle. Les métaphysiciens qui se rattachent à celle-ci, tout en abdiquant la pensée de remplacer le christianisme, raccordèrent de leur mieux la doctrine de Pléthon à l'orthodoxie dont ils acceptaient ou subissaient le joug. On

étudiera cette école à propos de son représentant le mieux connu, Marsile Ficin.

Si la tendance radicale de Pléthon eût pu prévaloir, la lutte se fût sérieusement engagée entre les néo-païens et l'Église romaine. Celle d'Orient avait pris l'avance par l'organe du patriarche de Constantinople, Gennadius. Dans sa lettre à Joseph l'exarque, il accuse énergiquement l'auteur du *Traité des Lois* de vouloir « ressusciter le Polythéisme ». Cette épître, qui n'est pas sans éloquence, contient des passages remarquables, celui-ci entre autres, où l'origine et les développements de l'idée religieuse sont appréciés avec une exactitude que l'analyse moderne ne dépasse pas, — depuis le Fétichisme initial jusqu'au final Monothéisme : — « Premièrement » le culte fut... rendu aux éléments, ensuite aux astres,... » ensuite au ciel, ensuite, progressant, aux âmes qu'ils » adaptèrent à ces corps, au ciel, dis-je, et aux choses » célestes, ensuite à toutes les autres natures entièrement » séparées des corps ; mais les philosophes postérieurs, » mêlant tout, édifient le Dieu Un sur la raison et l'obser- » vation, contraints par la vérité, mais ils combinent » avec lui tout ce qui a été dit auparavant, et font les » Dieux co-partageants en lui de sa Divinité, de sa puis- » sance créatrice et de toute sa dignité... »

Et Gennadius, s'étendant sur ce qu'il appelle l'absurdité de ces philosophes, apostrophe ainsi Pléthon qu'il leur assimile : « — Par quel motif, ô homme, possédant » la vraie théologie de tes pères, t'es-tu livré davantage

» au babil le plus incohérent, et as-tu consacré à cette » œuvre tous tes efforts?... Certes, si tu en avais eu la » puissance,... tu aurais rouvert aux chrétiens la voie » des martyres. Mais aussi, tu as fait de ce côté tout ce » qui t'était possible; car, dans une de tes dernières » hypothèses, tu décrètes la mort contre ceux qui vou- » dront contredire ces lois. »

C'est ce que fait Jean-Jacques dans son *Contrat social.*

Gennadius compare Gémiste à Mahomet, avec cette différence que le prophète de l'Islam « enseigne un seul » Dieu et ne combat pas complétement nos autres » dogmes. Et puis, il a eu la puissance au service de » l'audace et la force d'user de l'épée... ».

CHAPITRE II.

L'UNION DES DEUX ÉGLISES. — NICOLAS V.

Pour comprendre le problème posé au concile de Florence, dont — contraste singulier ! — le polythéiste Pléthon fut une des lumières, il faut résumer les solutions théologiques qui précédèrent cette assemblée.

Depuis Arius (324), il s'agit de savoir si le Fils est de même essence que le Père (ὁμοούσιος), ou seulement de substance semblable (ὁμοιούσιος). Puis, quand cette difficulté est tranchée contre la diphthongue οι, deux hérésies se produisent en sens inverse.

Du moment que le Christ, Verbe éternel, égal et consubstantiel au Père, est devenu sans conteste la seconde personne de la Trinité, apparue un jour sur la terre, la logique grecque se demande quelle fut la nature précise de cette apparition.

Ou bien un homme en Jésus existe tout entier : corps, âme, volonté, personne intégrale à laquelle la divinité s'ajouta miraculeusement ; telle est l'idée de Nestorius. Ou bien la personne divine, dans cette union, absorba totalement la personne humaine. C'est la thèse d'Eutychès revenant à peu près à la conception gnostique : —

Dieu se manifestant sous l'apparence d'un corps d'homme, pur spectre, sans réalité.

Au premier cas, la divinité du Messie est un fait secondaire, puisque l'Homme-Jésus subsiste en lui-même et par lui-même, puisqu'il est une personne à laquelle Dieu s'est simplement adapté, unissant à une individualité, à une conscience humaine, sa personnalité, sa conscience infinie. Mais, alors, dans la présence de cette personnalité, le croyant peut être conduit à ne voir qu'une inspiration spéciale, une *théopneustie* aussi vague que le démon de Socrate. Tel le Verbe, qui, soufflant par la bouche des prophètes, leur valut le titre de Fils de Dieu. A l'opposé, l'explication eutychienne réduit à une apparence l'humaine personne du Messie. Si cette croyance laisse sans ombre sa divinité, elle bouleverse entièrement l'économie chétienne. Un Dieu ne saurait souffrir, et, n'ayant plus jointe à son essence la nature humaine, accomplir la passion rédemptrice. Le Christ ne tient plus à la terre, il n'est plus qu'un reflet de la lumière éternelle sur la face obscure et souillée du genre humain.

Aussi l'Église, entre Nestorius et Eutychès, s'établit sur un terrain mixte. Repoussant des conclusions extrêmes, elle n'admit dans Jésus Homme-Dieu qu'une personne, mais en deux natures. L'unité du principe divin incarné dans un homme fut maintenue, le dogme platonicien du *Logos* se fondit avec la notion juive du Messie. Jésus, véritable homme, vrai Dieu, fut de plus muni de deux volontés dans ses deux natures et dans sa

personne unique; car le parti de l'unité s'était réduit à un effort suprême: le monothélisme. Cette doctrine, n'attribuant au Christ qu'une seule volonté, éludait ainsi les conséquences de la double nature, elle n'était qu'une transformation de l'hérésie eutychienne.

D'ailleurs, en se séparant de Byzance pour un intérêt politique plus que pour de légers dissentiments sur le dogme, Rome compléta les définitions de l'orthodoxie au profit de l'autorité papale. L'énoncé des décisions conciliaires, avant et après le schisme des deux Églises, permet d'embrasser d'un coup d'œil les progrès accomplis dans ce sens du quatrième au treizième siècle, — de Constantin à Innocent III.

Le premier concile de Nicée (325), premier œcuménique, proclame l'égalité consubstantielle du Père et du Fils.

Le premier concile de Constantinople (381), second œcuménique, établit contre Macédonius la divinité du Saint-Esprit et sa procession du Père.

Le premier concile d'Éphèse (431), troisième œcuménique, contre Nestorius, reconnut en Jésus-Christ une seule personne en deux natures ; décision qui, permettant d'attribuer à la Vierge le titre de mère de Dieu, favorisa la tendance à diviniser la femme par le culte croissant de Marie.

Le concile de Chalcédoine (451), quatrième œcuménique, maintient contre Eutychès la nature humaine de Jésus.

Le second concile de Constantinople (546), cinquième œcuménique, confirme les deux précédents, et anathématise les opinions d'Origène sur la préexistence des âmes et la réconciliation finale avec Dieu des damnés et des démons.

Le troisième concile de Constantinople (680), sixième œcuménique, accorde contre les monothélites deux volontés au Fils, dont l'individualité définitivement constituée renferme désormais dans *une seule personne* l'Homme-Dieu, savoir :

I. La nature et la volonté divines ;

II. Une nature et une volonté humaines, ou un homme parfait comprenant :

1° Une âme humaine composée :

a. De l'âme raisonnable (νοῦς) ;

b. De l'âme sensitive (ψυχή) ;

2° Un corps humain n'échappant que par privilége à la corruptibilité naturelle à la matière.

Le deuxième concile de Nicée (787), septième œcuménique, se prononce pour le culte des images.

Adoptée par Rome (860), la doctrine de la double procession du Saint-Esprit complète la formule de l'égalité des personnes.

Quant à la question de la grâce et de la prédestination, nul concile général ne la trancha. Mais, tout en condamnant la théorie de Pélage qui niait le péché originel, et sans se prononcer pour le semi-pélagianisme où la grâce n'est qu'une aide accordée à l'homme capable

par lui-même de bien ou de mal, l'Église favorisa toujours plus cette dernière thèse que celle d'Augustin touchant la grâce et la prédestination absolues.

Enfin le quatrième concile de Latran (1215), douzième œcuménique, définit sous le terme de Transsubstantiation le dogme encore flottant de la présence réelle. Il impose à tout fidèle adulte le devoir de se confesser une fois l'an à son curé.

Le prêtre, et le prêtre des prêtres, — le Pape, — se posent au sommet des hiérarchies sociales, entre la terre qu'ils disciplinent et le ciel d'où Dieu descend à leur voix.

Dès le sixième siècle, sans attendre les développements dogmatiques qui l'assirent, les évêques de Rome fondaient leur puissance sur la crédulité des Germains, néophytes directs de l'Église romaine. Envié par les patriarches de Constantinople, leur prestige, en les élevant au-dessus de tous les pasteurs occidentaux, les séparait de plus en plus de leurs collègues de l'Orient.

Aussi le schisme s'annonça-t-il longtemps avant que le patriarche Ignace fût remplacé sur le siége byzantin par le savant Photius (858). Photius fut déposé, puis réintégré par Basile le Macédonien à la place d'Ignace rétabli. Mais, bien que l'évêque de Rome, premier patriarche, ratifiât ces vicissitudes de la faveur impériale et populaire, sa condescendance n'affaiblit pas l'hostilité dont il était l'objet en Orient. Tandis que les Normands mettaient aux pieds du Pape l'Apulie soustraite à la juri-

diction politique et spirituelle de Byzance, — délaissée par les débiles héritiers de Constantin, Rome vit grandir l'influence de son évêque, déjà riche propriétaire, et exerçant sur l'ancienne capitale de l'empire une sorte de patronage politique ou de magistrature municipale. En même temps la légende des clés de saint Pierre transmises au Pape comme évêque des évêques se développait surtout dans l'imagination des barbares convertis par les missions de l'épiscopat romain. Grégoire le Grand (590-604) et Grégoire II (715-731) amenèrent ainsi à la foi le premier les Anglo-Saxons, le second les populations teutoniques demeurées païennes.

C'est pourtant l'un de ces papes, presque divinisés déjà par les Occidentaux, qu'au milieu de ses querelles renaissantes avec Rome Photius traite « d'évêque de ténèbres ». Il englobe Nicolas I[er] dans une accusation générale contre les patriarches romains. « Le comble de » l'impiété, c'est qu'ils ont osé ajouter des paroles nou- » velles au sacré symbole autorisé par tous les conciles, » en disant que le Saint-Esprit ne procède pas du Père » seul, mais encore du Fils [1]. »

Le *Filioque* venait d'être admis par Nicolas I[er] (860).

En 879 un concile, regardé comme le huitième par les Grecs et rejeté par les Latins, se sépara définitivement de l'Église occidentale sur cette question de la procession du Saint-Esprit. Il anathématisa le huitième

1. PHOTIUS, édit. de Lond., et ap. Baron., an 883, cit. par Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. VII, liv. I, ch. LVI.

concile œcuménique des Latins, tenu comme le précédent à Constantinople, dix ans auparavant. C'est le dernier concile oriental reconnu par l'Église romaine.

Les Fausses Décrétales aidant, la primatie romaine était devenue au onzième siècle le suprême pontificat que les Grecs ne pouvaient reconnaître. Outre la double procession, de pures questions de rite, l'usage du rasoir pour les clercs, ou du pain azyme, etc., le moindre prétexte, devaient suffire à consommer la séparation. Elle eut lieu en 1054 : les légats du pape Léon IX excommunièrent publiquement à Constantinople le patriarche Michel Cérularius.

L'histoire signale depuis quelques tentatives pour la cessation du schisme, jusqu'au concile de Lyon où, sous Grégoire X et Michel Paléologue, la réunion fut prononcée. Mais Andronic II y renonça en 1282. En 1369, un empereur de la même dynastie, Jean Ier, se soumettait à Rome dans l'église du Saint-Esprit au symbole occidental et à l'autorité papale. Un incident curieux signala son séjour en Italie. Cet autocrate adoré à genoux, et qui portait le globe du monde, fut retenu prisonnier par Venise pour une dette de quelques milliers de ducats.

En 1418, à la suite du voyage d'un autre Paléologue, Manuel, pressé par les Turcs, une ambassade grecque parut au concile de Constance. L'obstacle à la réunion était l'obstination fanatique des moines et de la plèbe de Constantinople. L'extrême péril de l'empire agonisant dans sa capitale ne modifia point ces dispositions hostiles

où se brisa l'accord enfin réalisé par le concile de Florence.

Ce schisme était dans le courant des choses.

D'un côté, une église fondée sur la sujétion au pouvoir laïque ; de l'autre, le catholicisme occidental sacrant un empereur en Charlemagne, disciplinant les barbares et les agrégeant à la civilisation, fille de la Grèce et de Rome.

Ici, une société progressive née des débris de l'antiquité transformés par le christianisme et l'esprit germanique. Là, dans un cercle qui se resserre, la culture grecque sophistiquée par le théologisme, immobilisée par l'autocratie, efféminée par la tradition des sérails.

Quatre questions furent résolues au concile :

1° L'usage du pain azyme, particulier aux Latins ;

2° Le dogme du Purgatoire, formulé moins nettement dans l'Église grecque que dans la romaine ;

3° La procession du Saint-Esprit, double d'après les Latins, simple selon les Orientaux ;

4° La suprématie papale.

Le premier point fut regardé comme un usage d'importance minime et pouvant varier selon les temps et la convenance des églises particulières.

Quant à la seconde question, il fut reconnu que les Grecs, sans se servir du terme de Purgatoire, admettaient un état intermédiaire de purification pour les péchés véniels des justes. Mais, malgré cet accord, il n'en subsista pas moins une différence dans la manière dont

chacune des deux Églises entendait les mystères de la vie future. Marc d'Éphèse, pour les Grecs, persistait à n'attribuer la souffrance complète aux damnés, la parfaite béatitude aux élus, qu'après la résurrection. Bessarion, pour les Latins, soutint que, pour la perfection de leur béatitude, leur corps seul manquait aux élus.

Sur le troisième point, on établit que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un principe et d'une substance ; qu'il procède du Père par une spiration et une production, qu'il procède du Fils comme étant de la même nature et de la même substance.

La question grave était la suprématie du Pape. Tranchée par un compromis entre les chefs des deux clergés, elle continua de diviser, comme auparavant, Constantinople et Rome. Jamais, laïques et prêtres, la masse orientale ne reconnut la décision du concile. L'imminence du joug ottoman ne put la faire plier : l'empire schismatique fut abandonné des Latins.

Le patriarche de Constantinople, Joseph, était mort subitement vers la fin du concile, laissant une déclaration écrite par laquelle il reconnaissait « croire et enseigner tout ce que croit et enseigne la Sainte Église Catholique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, celle de l'ancienne Rome, et confesser que le pape de l'ancienne Rome est le bienheureux père des pères, le Très-Grand-Pontife et le Vicaire de Jésus-Christ. »

En conformité des décisions conciliaires, le 6 juillet 1439, le décret du Pape constatant la réunion fut lu

en latin et en grec dans la cathédrale de Florence [1]. Mais, malgré les concessions des Byzantins et leurs déclarations explicites, toujours subsistait l'équivoque où se fonde la puissance papale. Jamais les Grecs n'avaient contesté à l'évêque romain le rang de premier patriarche. Ils semblaient alors lui reconnaître une autorité supérieure. Mais, au fond, en la concédant, leur réserve expresse du droit des autres patriarches [2], leur insistance à considérer le pape comme le premier d'entre eux, n'indiquaient-ils pas dans leur esprit une arrière-pensée opposée à l'orthodoxie occidentale ? Si l'accord eût duré, quel renfort n'eût-il pas apporté aux docteurs catholiques persistant à soutenir que le pape n'était que le président des évêques, le délégué général des églises!

Que disait alors même le futur cardinal de Cusa ? — « Bien que le pontife romain, à raison et du séjour et » du siége de Pierre, et du rang de capitale qu'occupe » la ville où il réside, soit vénéré pour sa primauté entre » les autres évêques du monde, comme le principal et le » plus honorable président (*præses*) d'une telle répu» blique (*civitatis*), et comme occupant le siége si consi» dérable de Pierre, cependant, si, du consentement de » tous ceux qui occupent les autres siéges, élection n'é» tait pas faite de lui, je ne croirais pas qu'il fût le pré» sident et le prince ou le juge de tous les autres. C'est » pourquoi, s'il était possible que l'archevêque de Trèves

1. FLEURY, *Hist. ecclésiast.*, liv. CVIII, ch. XXXVI.
2. De Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem.

» fût élu par l'Église assemblée président et chef, à pro-
» prement parler il serait, plus que l'évêque romain, le
» successeur de saint Pierre dans le principat ecclésias-
» tique[1]. »

Pour les chefs de l'Église et de l'Empire orientaux, l'union n'était qu'une affaire, la couverture religieuse d'une alliance politique imposée par la nécessité. Le pape promettait à l'empereur : 1° de payer la dépense de son retour ; 2° d'entretenir tous les ans trois cents soldats et deux galères pour garder Constantinople ; 3° que les galères portant les pèlerins à Jérusalem s'arrêteraient en passant à Constantinople ; 4° que, quand l'empereur aurait besoin de vingt galères pour six mois, ou de dix pour un an, le pape les lui fournirait ; 5° que, s'il avait aussi besoin de troupes de terre, le pape solliciterait avec instance les princes chrétiens d'Occident de lui en fournir[2].

Mais, malgré l'intérêt politique, Marc d'Éphèse se sépara du concile dont les décrets furent repoussés par les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem.

Ainsi, l'accord échoua, quand, dernier débris du monde antique, l'Orient byzantin succombait sous le sabre ottoman.

Avant qu'il rendît le dernier souffle, il envoyait à travers l'Europe ses meilleurs représentants, pour convertir

1. NICOLAS DE CUSA, *De Catholica concordantia*, lib. II, c. XXXIV ; HAAG, *Hist. des dogm. chrét.*, 1re partie, p. 299, note.

2. *Acta græca concil. florent.*, t. XIII ; *Concil.* LABBE, p. 486 ; FLEURY, *Hist. ecclésiast.*, liv. CVIII, ch. XXIII.

et supplier son ingrate fille, stimulant par la parole des sages, des érudits et des poètes, le culte de l'antiquité grecque inauguré depuis un siècle en Italie par les Boccace et les Pétrarque.

L'adage : *Græcum est, non legitur*, avait cessé d'avoir cours dans les écoles.

On avait passé le temps où la langue d'Homère et de Platon n'était guère plus connue qu'au début de notre siècle l'idiome sacré de l'Inde, dont la notion propagée devait lever le sceau d'une civilisation, notre trisaïeule.

La bisaïeule apparaissait aux humanistes de l'Italie, et, bientôt après, à ceux de la France, sous les traits de ces missionnaires de l'hellénisme : Pléthon, Théodore Gaza, Bessarion, Jean Argyropule, Georges de Trébizonde, Marc Musurus, Constantin et André Lascaris, Démétrius Chalcondyle, etc., dont l'arrivée précéda de peu ou suivit la catastrophe finale de leur patrie. Salués comme des hiérophantes par leurs sectateurs d'Italie, ils ne débarquaient pas seuls de leurs galères, ces hommes, vêtus d'amples simarres, dont les barbes hiératiques étonnaient les badauds des cités maritimes, le peuple des ports et des arsenaux. Ils apportaient avec eux l'âme des anciens Hellènes vivante dans les manuscrits et les œuvres de l'ébauchoir, et le verbe toujours jeune de la Grèce,

L'antique et naïve beauté
De ces muses dont le langage

Est brillant comme leur visage
De force, de douceur, de grâce et de fierté [1].

Et dès que, venue à point pour cette tâche de conservation et de propagande, la typographie s'est établie à Venise et au moutier de Subiaco, près de Rome, ces affluents de richesses intellectuelles s'écoulant vers l'ouest, de Byzance, de l'Asie et de l'Archipel, ont trouvé leur confluent, leur réservoir commun. Le premier des Aldes publie en 1484 l'édition princeps d'Aristophane, éditée par Marc Musurus.

Deux grands papes ont leur gloire attachée à cette invasion pacifique. Leurs règnes ne sont séparés que par le court pontificat de Calixte III (1455-1458), oncle maternel d'Alexandre VI.

Nicolas V (1447-1455), Pie II (1458-1464), annoncèrent Léon X, qu'ils dépassèrent, sinon par le dilettantisme universel et dégagé, du moins par le sérieux et l'élévation de la vie.

Avant d'être élu pape, le 6 mars 1447, le premier, Thomas de Sarzane, figura au concile de Florence. Il assista dans ses labeurs d'érudit, il accompagna dans ses négociations diplomatiques le cardinal de Sainte-Croix, Nicolas Albergati, évêque de Bologne, auquel il succéda dans ce siége et à la pourpre. Fondateur de la Vaticane, il fit cardinal Nicolas de Cusa, le prédécesseur de Copernic dans la théorie du vrai mouvement terrestre, et com-

1. André Chénier.

manda la première traduction de l'*Iliade*. Parmi les humanistes, Poggio Bracciolini, Georges de Trébizonde, Giovanni Manetti, François Filelfe, Laurent Valla, Thomas de Sarzane parut exercer le premier, avec le souverain pontificat de l'Église, la grande prêtrise des lettres, de l'érudition et de la tolérance. Les pensées de Marc-Aurèle étaient un de ses livres de chevet.

Malgré ses efforts pour armer l'Europe à la défense de l'Orient chrétien, Constantinople succomba sous son règne. Caractère d'une trempe égale, esprit du même ordre, mais d'un tour plus ingénieux et plus vif, Æneas Sylvius, sous le nom de Pie II, va tenter à son tour d'arracher au Turc, avec la cité de Constantin, l'empire délétère du croissant sur les contrées qui furent la source et auraient dû demeurer le poste avancé de notre civilisation.

CHAPITRE III.

ÆNEAS SYLVIUS. — LES TURCS.

Quatorze ans après le concile de Florence, le 29 mai 1453, Mahomet II chevauchait à travers Constantinople. Escorté de timariots, entouré de pachas et de visirs, il parut dans l'Hippodrome, frappant de sa masse de fer le trépied delphique aux trois serpents. Trophée de Byzance chrétienne arraché à la Grèce polythéiste, au milieu des cadavres et des statues brisées jonchant le sol, l'Apollon, — colosse de Phidias, — semblait sourire, impassible comme l'idéal, aux fortunes diverses des empires et des cultes : à Sainte-Sophie des mains iconoclastes lacéraient sur les murs les images de l'Homme-Dieu, son vainqueur aujourd'hui vaincu.

Deux religions parurent ainsi frappées par le coup qui abattit les derniers restes de l'empire oriental.

La seconde Rome était tombée, délaissée par les Latins, sauf une poignée de Vénitiens et de Génois. Vainement le héros de cette époque, le grand duc de Bourgogne, Philippe le Bon, avait juré par les dames et le faisan de sauver Constantinople assiégée. En vain, nonce ou légat, Æneas Sylvius négocia laborieusement

la ligue sainte à travers l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême. Nous avons dans sa correspondance le narré plein de vie de sa diplomatique odyssée. Tout cet effort se brisa contre l'égoïsme des rois, occupés à greffer la centralisation despotique sur l'arbre féodal ébranché.

Æneas Sylvius échoua à raviver l'ancien esprit de la fédération catholique. A une œuvre impossible, diplomate papal, puis secrétaire de l'empereur, il usa son influence; Souverain-Pontife (1458), il dévoua sans fruit son autorité.

L'assemblée de Mantoue, par lui convoquée en 1460, réunit Thomas Paléologue, frère du dernier empereur byzantin, Constantin Dragosès, et qui, sous le titre de despote, maintenait dans le Péloponèse un dernier lambeau d'empire, — les envoyés de l'empereur Frédéric, ceux de Chypre, de Rhodes, de Lesbos, d'Albanie, d'Épire, de Bosnie, d'Illyrie, de Raguse, de Ferdinand Ier de Sicile et de son rival, René d'Anjou, de Gênes, de Milan, de Modène, de Bohême, de Hongrie, de Pologne, de Savoie, des ducs de Bourgogne et de Bretagne, des rois de Portugal et de Castille, et les quatre ambassadeurs du roi de France : l'archevêque de Tours, l'évêque de Paris, le théologien Thomas de Courcelles, et le bailli de Rouen.

Sous les déclamations d'un zèle d'apparat affiché par les envoyés des grands monarques, les passions égoïstes de ceux-ci se dissimulent mal. Frédéric III ne prête à la croisade qu'un apathique concours. Louis XI proteste

de son dévouement à la chrétienté, mais, tout à l'absolutisme qu'il fonde, le royal et prosaïque niveleur des seigneurs ne pouvait aborder, même en pensée, une aventure devant laquelle reculait son *beau cousin* de Bourgogne, épris des pompes chevaleresques, bien qu'au fond très-calculateur.

Le Moyen-Age agonise. L'effort essayé par Pie II n'est qu'une sorte de gageure désespérée contre l'esprit du siècle, — une de ces tentatives que le respect humain commande et dont le promoteur lui-même s'impose l'illusion comme un devoir. Prêt à céder, faute d'une foi suffisante, aux difficultés que son enthousiasme a l'air de braver, le pape, qui prêche une croisade dans un âge positif et tout tourné aux politiques purement nationales, va mourir à temps pour sa gloire. Il gardera dans l'histoire l'honneur d'une initiative qu'il n'eût probablement pas soutenue.

Esprit actif, élégant, plein de souplesse et de finesse, type du clerc politique de ce temps, tout saturé du mythe et de l'histoire classiques, sans que cette érudition nuise à sa notion des hommes contemporains, Æneas Sylvius donne la mesure des convictions des meilleurs du clergé à cette époque. Le paganisme s'impose à leur pensée, au moins par leur rhétorique affolée des formes antiques ; le christianisme est, aussi bien qu'une attache de leur conscience, un intérêt de leur position.

Le 15 octobre 1405 naissait à Corsignano, dans l'État de Sienne, l'enfant qui fut Pie II.

Le jeune Æneas Sylvius appartenait à l'une de ces familles de bannis, épaves des révolutions, rejetées sur toutes rives par les tempêtes politiques. Ainsi Dante promena ses fières rancunes dans les cités d'Italie et jusque sur les bords de la Seine.

Les Piccolomini étaient nobles siennois. Il ne paraît pas, d'ailleurs, que la proscription qu'ils subirent comme tels se soit étendue à leur fortune. Car, l'historien Platina le remarque, Æneas, qui fit ses premières études à Corsignano, y « vivait avec autant d'austérité » et d'économie que s'il eût été contraint par l'indigence » à remplir tous les devoirs d'un office rustique ». Il montra dès l'enfance les dispositions les plus heureuses et le plus grand zèle à apprendre. A dix-huit ans, malgré l'exil de ses parents, il put étudier à Sienne, d'abord les lettres profanes, puis le droit civil, qu'il quitta bientôt pour la théologie.

Cette nouvelle étude fut d'ailleurs tempérée par le culte des muses antiques et les emplois, autant politiques que religieux, que le jeune clerc occupa successivement au milieu d'une vie de voyages et d'aventures.

Abri des esprits laborieux et délicats, des tempéraments timides que réclamaient loin des conflits du siècle l'étude et la contemplation, l'Église attirait par d'autres mobiles les hommes doués du génie politique.

A cet égard, elle fut une grande école, moins encore par les emprunts que les pouvoirs laïques firent à son personnel que par l'exemple de sa diplomatie, de son

administration hiérarchique et de ses assemblées. Elle devait fournir longtemps après le Moyen-Age, à côté de quelques saints, bien des politiques.

Sans être un saint, Æneas Sylvius ne donna aucun de ces exemples de désordre dans les mœurs si fréquents alors parmi les ecclésiastiques. Lettré et politique, les *Mémoires* qu'il inspira, s'il ne les écrivit sous le nom de Gobellini, son secrétaire, ses lettres, le font connaître, soit qu'attaché à la maison du cardinal Dominique de Capranica « il passe les Alpes glacées » et se rende au concile de Bâle par « le pont d'Enfer et le lac de Lucerne », soit qu'il accompagne à Florence l'évêque Barthélemy de Novare devant le pape Eugène IV. On le voit de là suivre à Arras le cardinal Nicolas de Sainte-Croix envoyé par Eugène pour rétablir la paix entre le roi de France et le duc de Bourgogne.

Élu secrétaire du concile de Bâle, il y fit aussi partie, sous le titre de *duodecemvir*, de la commission de douze membres chargée de prononcer sur la capacité des consulteurs admis à éclairer l'assemblée de leurs lumières. Il présida plusieurs fois la députation de la Foi dans laquelle il est inscrit, et qui, avec celle de la Paix, de la Réformation et des Affaires ecclésiastiques, avait pour emploi de préparer les délibérations des Pères [1].

Il remplit ensuite diverses missions au nom du concile : à Strasbourg, à Francfort, à Constance, en Savoie,

1. Platina, *Vit. Pontific.*, vita Pii II.

chez les Grisons, et obtint la prévôté de l'église collégiale de Saint-Laurent de Milan. Pris pour secrétaire par l'antipape Félix (Amédée de Savoie), il va comme nonce auprès de l'empereur Frédéric III, qu'il séduit par les talents et les grâces de son esprit. Comme Pétrarque, il reçoit le titre de poète-lauréat, et, sous celui de protonotaire, l'office de secrétaire impérial.

La chrétienté subissait une crise qui devait décider de son avenir. L'unité spirituelle tendait à se reconstituer sous la forme d'une autorité représentative. Abattue depuis Hildebrand sous le pouvoir de l'un d'entre eux, la puissance des évêques se relevait par les canons des conciles de Constance (1414-1418) et de Bâle (1431-1444). Le Protestantisme fit à l'Église catholique une autre fortune. Comme toujours, l'attaque révolutionnaire imprima à la résistance un mouvement de concentration. L'infaillibilité des papes tendit de nouveau à prévaloir aux dépens de l'ancienne théorie qui leur reconnaissait seulement la présidence de l'Église.

A Bâle, comme depuis, jusqu'à nos jours, le clergé français maintint ce principe, — que l'Église est une monarchie représentative dont l'évêque de Rome n'est que le premier magistrat. Thomas de Courcelles défendit compendieusement les huit thèses suivantes :

« 1° C'est une vérité de la foi catholique que le sacré concile général a la puissance sur le Pape et sur tout autre que ce soit ;

» 2° Le Pontife romain ne peut de son autorité dis-

soudre, transférer ou proroger pour un temps le concile général légitimement assemblé, sans le consentement de ce même concile, et ceci est de la même vérité que l'article précédent ;

» 3° Celui qui s'oppose avec obstination à ces vérités doit être tenu pour hérétique ;

» 4° Le pape Eugène IV s'est opposé à ces vérités, lorsque premièrement il tente, de la plénitude de son pouvoir apostolique, de dissoudre et de transférer le concile de Bâle ;

» 5° Eugène, enfin, averti par le Sacré Concile, a renoncé aux erreurs contraires à ces vérités ;

» 6° La dissolution ou la translation secondement tentée par Eugène est contraire aux susdites vérités, et contient contre la foi une erreur inexcusable ;

» 7° Eugène, tentant de nouveau de dissoudre ou de transférer le concile, retombe dans les erreurs auxquelles il avait renoncé ;

» 8° Averti par le concile de révoquer la dissolution ou la translation tentée pour la seconde fois, comme par une désobéissance déclarée, il persiste dans la révolte et convoque un conciliabule à Ferrare : Eugène se déclare lui-même obstiné dans sa rébellion [1]. »

En soutenant ces propositions, le célèbre théologien de Paris s'appuyait sur ce principe, — qu'en toute société, — spirituelle ou temporelle, — le pouvoir diri-

1. ÆN. SYLV. PICCOLOMINÆI *senensis opera quæ exstant omnia*. Basileæ ; 1551, in-fol. — *De Gestis Basil. concil.*, lib. I, p. 5.

geant doit être l'expression de la majorité. « Le Pape, » disait Thomas de Courcelles, est dans l'Église comme » le roi dans le royaume. Il est absurde de prétendre » que le roi puisse plus que tout le royaume. Pareille- » ment, il est absurde de soutenir que le pape puisse » plus que l'Église. Et de même que, parfois, quand les » rois gouvernent mal ou exercent la tyrannie, on les » chasse du trône, ainsi il n'est pas douteux que les » pontifes romains puissent être déposés par l'Église, » c'est-à-dire par les conciles généraux.

» Il n'y avait pas de rois dans l'origine. Les rois ne » furent établis que pour protéger contre les grands » la plèbe. — C'est seulement contre l'Église que les » portes de l'enfer ne prévaudront pas.

» Le pape, il est vrai, est plus grand que tout autre » chrétien ; mais, comme chaque baron est soumis au » roi, et que les barons réunis lui sont supérieurs, de » même chacun des prélats de l'Église, mais non l'Église » entière, est soumis au pape. —Si les portes de l'enfer, » c'est-à-dire les péchés, ne peuvent rien contre l'Église, » l'Église elle-même est impeccable; ce qui ne peut se » dire du souverain pontife, homme et mortel[1]. »

Telles étaient les visées du grand parti qu'Æneas favorisa, jusqu'à ce que le prestige du pouvoir, dont il devait atteindre le faîte, adoucît peu à peu son opposition. Sa bulle du 24 avril 1463, quand il fut pape, démentit

1. ÆN. SYLV., etc., *De Gest. Basil. Concil.*, lib. I, p. 8, 9.

officiellement ses premières opinions. On le voit successivement se justifier devant Eugène IV « comme ayant » suivi l'autorité de ceux par la sentence desquels le » concile de Bâle avait été approuvé[1]; » puis apporter à ce pontife la soumission de Frédéric III. Il reproche à la même époque aux Allemands « de refuser au pape la » plénitude de sa puissance[2] ». Appelé à l'évêché de Trieste, puis à celui de Sienne par Nicolas V, l'infatigable négociateur courut l'Autriche, la Hongrie, la Moravie, la Bohême, la Silésie, invectivant contre le Turc, prêchant la ligue sainte dans les diètes de Ratisbonne et de Francfort (1458).

Dans ces régions mouvantes et plus qu'à moitié barbares, il est curieux de suivre l'humaniste disert, l'Italien aux mœurs délicates, au milieu des gros mangeurs et des buveurs de bière. Il s'y fait des amis et des admirateurs, entre autres le roi Mathias Corvin, un de ses correspondants les plus assidus. D'autres reçoivent la confidence des tortures que les habitudes de ces contrées sauvages imposent au Siennois raffiné, la nourriture lourde et les lourds propos de ses convives, et les poêles dont la chaleur pèse comme un plomb sur sa tête.

Sa recherche du bien-dire, selon la règle des anciens, ne l'abandonne jamais. On la retrouve dans ses harangues aux diètes d'Allemagne, à l'assemblée de Mantoue,

1. PLATINA, *Vita Pii* II.
2. ÆN. SYLV., *Epist.* 387, à Martin Meyer, juriscons. et chancel. de l'élect. de Mayence. — FLEURY, *Hist. ecclésiast.*, t. XV, l. CXI, ch. XXXIII.

et à celle d'Ancône, où, pape, il mourra en essayant de soulever contre le croissant, comme aux jours des croisades, les rois et les peuples chrétiens.

Maître de Constantinople, jusqu'où Mahomet II pousserait-il ses conquêtes à l'Occident? Les puissances chrétiennes refouleraient-elles au delà du Bosphore, jusqu'aux steppes de la Haute-Asie, les hordes qui venaient d'anéantir les débris de l'empire romain? En même temps que le triomphe du Turc portait au comble la menace des armes musulmanes, la lumière se faisait sur l'Islam si calomnié au Moyen-Age. Le rigide monothéisme de Mahomet, si longtemps traité de paganisme, apparaissait sous son vrai jour, — non plus comme une végétation religieuse différente du christianisme, mais comme un rejeton, pervers, il est vrai, de l'arbre des révélations orthodoxes. Ce point de vue marquait dans l'opinion de l'élite européenne un progrès décisif. Æneas s'y plaça des premiers. « Ne va pas, écrit-il au terrible » conquérant, clore tes oreilles et détourner les yeux, » quand nous nommons le Christ, que la loi mahomé- » tane, sous laquelle tu es né, reconnaît pour un homme » saint, pour un grand prophète, fils d'une vierge et » fameux pour ses miracles. Beaucoup de biens t'ad- » viendront par lui, si tu crois en lui, et si tu veux être » initié à ses mystères. Tu auras en horreur mes paroles, » quand tu en ouïras le début; mais il faut écouter en » son entier l'exposé de ma Loi et ensuite émettre ton » jugement. »

Il y a loin de cette insinuante apostrophe aux philippiques enflammées que le nom seul de *Mahom*, l'idole *Mahom* (!), provoquait au Moyen-Age ! Puis, le pontife disert aborde les raisons politiques qui doivent porter l'Émir des Croyants à embrasser le christianisme dont il essaye de lui démontrer la vérité théologique. Il la déduit dans une amplification bâtie d'après les préceptes de Quintilien et développée avec toutes les plantureuses circonlocutions du cicéronisme à la mode. L'épître est trop longue, trop *artificielle* et en dehors des formes diplomatiques, pour qu'on ne soupçonne pas le pape de ne l'avoir écrite que comme une sorte de manifeste, ou même d'exercice littéraire, pour ne pas douter, tout au moins, qu'il l'ait envoyée à son adresse.

Mais il est une solution originale qui tranchera le problème pour le bien de tous, sauf pourtant les Paléologues et le clergé grec. Que Mahomet II se convertisse au catholicisme latin, — Æneas le lui demande formellement, — et Rome, qui posa le diadème des Césars sur la tête d'un chef de Francs, sacrera comme l'impérial champion de la véritable Église le sultan de Byzance, devenu le monarque suprême des chrétiens, et, comme dit le poète, l'une

> *Des* deux moitiés de Dieu : le Pape et l'Empereur [1].

« Une seule chose te peut rendre le plus grand, le plus » puissant et le plus illustre des potentats... Cette petite

1. V. HUGO, *Hernani*, acte IV.

» chose se trouve partout... c'est de l'eau... Il n'y a pas
» de prince qui égalerait en pouvoir Mahomet baptisé.
» On l'appellerait l'empereur des Grecs; ce qu'il occupe
» maintenant par la force, il le détiendrait justement...
» Tous les chrétiens le vénéreraient comme leur suprême
» arbitre... L'Église romaine s'appuierait sur lui... Elle
» implorerait son bras contre ceux qui usurpent les
» droits de l'Église et dressent leur *corne* contre leur
» mère. Et de même que les papes Étienne, Adrien,
» Léon, appelèrent contre Astolphe et Didier, rois des
» Lombards, Pépin et Charlemagne, et, délivrés de la
» main tyrannique de ces rois, transportèrent l'empire
» grec aux Teutons, ainsi Rome, pour le même bienfait,
» récompenserait de même son libérateur... »

Le 14 août 1464, le pape Pie II mourait à Ancône, au moment de s'embarquer pour la Grèce sur les galères de Venise.

Le port plein de navires, les quais peuplés de marins et de soldats croisés, semblaient le rendez-vous de la République chrétienne. Jamais ce titre de l'unité européenne, s'ébauchant sous la croix comme elle s'essaya d'abord sous l'aigle, jamais ce grand nom de la Chrétienté n'avait retenti avec plus d'éclat qu'à cette époque. Au moment où l'idée qu'elle figure, éclipsée par les rivalités des rois, va disparaître, la bannière catholique est arborée par le chef religieux de l'Occident appelé pour la dernière fois à une commune action contre l'islamisme.

Ce spectacle (le mot convient bien à un mouvement

plus apparent que réel) clôt le Moyen-Age avec une pompe pleine de majesté. Les civilisations épuisées offrent de ces mirages, — réveil de leur vie expirante affirmée dans un suprême effort. A les voir ainsi se lever dans leur tombe, comme si elles ressuscitaient, on songe aux panoplies vides qui combattent dans le *Faust :*

Rois, empereurs, barons, — esprits sous la cuirasse, —
Chevauchant des coursiers la lourde carapace !
Coque d'un escargot vidée, homme et cheval,
Surgit, bardé de fer, le spectre féodal [1].

1. *Faust*, 2e partie, acte IV.

CHAPITRE IV.

LE ROMAN D'UN PAPE.

A quoi Sylvius, diplomate et canoniste, occupa-t-il ses loisirs ?

— A écrire un roman d'amour : l'*Histoire d'Euryale et Lucrèce* [1].

Cette œuvre est souvent, dans le détail, piquante et bien fouillée. La vérité des mœurs du temps y perce sous la convention classique. Pendant que les peintres vêtent apôtres et saints en patriciens de Venise ou en *meynheers* flamands, Æneas met au lieu du pourpoint la chlamyde à ses héros. Comme Bélise des *Femmes savantes*,

> .....au lieu d'écus, de livres et de francs,
> *Il exprime* une dot en mines, en talents,
> Et *date* par les mots d'ides et de calendes [2].

« Cette histoire, mande-t-il à son compatriote Ma-
» riano Sozini, t'apprendra l'amour mutuel et presque

1. *Histoire d'Euryale et Lucrèce*, par Æneas Piccolomini, terminée à Vienne le v des nones de juillet de l'an 1443, dans les œuvr. compl. d'Æn. Sylvius, éd. de Bâle.

2. Molière, *Femmes sav.*, acte V, sc. III.

» incroyable dont brûlèrent deux amants, pour ne pas » dire deux délirants. — *Referam autem mirum amo-* » *rem peneque incredibilem, quo duo amantes, ne* » *dicam amentes, invicem exarsere.* »

« *Amantes, amentes!* » On n'est qu'au début de ces ragoûts d'assonances et d'antithèses. L'auteur, du reste, entend moraliser « par ce récit amusant et qu'il n'em- » prunte pas aux exemples antiques et oubliés. Ce n'est » amours de Troie ou de Babylone, mais de notre cité, » bien que l'un de nos deux amants soit né sous le ciel » de l'Ourse [1] ».

Le récit est dédié au chevalier Gaspard Schlick, seigneur de Neufchâtel, chancelier, capitaine des terres d'Égra, etc. Par une allusion directe, ce patron de l'histoire en apparaît le héros réel et vivant.

« J'ai écrit [2] les aventures de deux amants, mais sans nulle fiction. L'aventure eut lieu à Sienne durant le séjour de l'empereur Sigismond. Tu étais là, et, si l'on ne m'a pas trompé, tu fis œuvre d'amant. Notre ville est à Vénus. Ceux qui t'ont connu alors disent que tu brûlas d'une ardente flamme, et que personne ne fut plus vert galant que toi. On pense qu'aucun fait d'amour n'advint à ton insu. Aussi, je te prie de lire cette histoire et de voir si ce que je conte est vrai. Et, si chose semblable est arrivée, n'aie honte de t'en souvenir : tu étais homme. Qui ne sentit jamais les feux de l'amour est pierre ou bête. Partout s'épand sa flamme, même aux veines des dieux... »

Le héros n'aura pas à se plaindre de son historien.

1. Æn. Sylv., *Op. omn.; Epist.*, lib., I, epist. CXII, p. 622-645.
2. Id., *ibid.*

Pour la partie descriptive, pour l'étude des caractères et des phases de la passion, notre auteur en remontrerait à bien des romanciers d'aujourd'hui. Quant au style, il est souvent factice, déclamateur. Il est d'un néo-latinisant appliqué à prouver ses accointances avec les « dives Camœnes » et le bien-dire des écrivains de Rome païenne, de Cicéron à Boëce, de Catulle à Apulée. Il n'épargne ni allusion à la Fable, ni centon de bons auteurs. Un humaniste de cet âge, pour spirituel qu'il soit, se privera-t-il du charme de faire redonder la période, glisser l'incise, scintiller l'antithèse, chatoyer le diminutif?

Nous sommes à Sienne, dans les premières années du quinzième siècle.

On attend l'empereur Sigismond.

La foule se presse sur la belle place *del Campo*, creusée en forme de coquille, et que domine la haute tour *del Mangia.*

En loyale Gibeline, Sienne fête le César, avec des sourires de femmes et des pluies de fleurs. Les bannières flottent, les tapisseries drapent les murs des palais.

« On avait construit en bois... un logis provisoire pour l'empereur, près de l'église Sainte-Marthe, sur la rue qui mène à la porte Cofforo. Là, quand les cérémonies furent terminées, Sa Majesté fut reçue par quatre dames mariées presque égales entre elles par la noblesse, la beauté, l'âge et la parure. On les tenait divines, non mortelles. Si elles eussent été trois, on les eût prises pour les trois déesses qui se montrèrent à Pâris... Sigismond

était vieux et porté à la galanterie... Dès qu'il les voit, il saute de cheval : elles lui font accueil... »

Passons les phœbus d'Æneas sur la pudique rougeur des quatre dames : *Quales indicum ebur ostro violatum!...*

« Entre elles resplendissait Lucrèce, jeune femme qui n'avait pas encore vingt ans, née dans la famille des Camilles et mariée à Ménélas, homme opulent. Il ne méritait pas de recevoir dans sa maison un don si précieux, mais il méritait bien que sa femme le trompât, et, — selon l'usage, — le rendît cornu comme un cerf...

» Sa taille dépassait celle de ses compagnes. Sa luxuriante chevelure paraît formée de lames d'or, car elle ne la porte pas flottante à la nuque, à la mode des vierges, mais serrée, nattée dans un cercle d'or et de rubis. Elle a le front haut, large à proportion, sans la moindre ride. Les sourcils font deux arcs ombragés de peu de poils noirs, droit plantés à la distance voulue. Ses yeux brillent d'un tel lustre qu'ils éblouissent comme soleils. Leurs rayons, à son gré, peuvent occire ou ressusciter. D'une rectitude complète en son aplomb, le nez sépare l'une de l'autre avec la même régularité des joues de rose. Quoi de plus aimable, de plus délectant à voir, que ces joues, qui, d'abord qu'elle rit, se replient de chaque part en deux fossettes adorables ! Qui les regarde et ne brûle de les baiser ? Petite est la bouche, bien coupée, avec lèvres coralines appelant douces morsures, mignonnes dents, bien ordonnées, cristallines. D'elles, mobile, la langue, trémoussant, fait sonner, non paroles, mais très-suave harmonie. Que dire du menton et des blancheurs de la gorge ? Tout ce corps est parfait. »

A ces charmes, Lucrèce joint toutes les vertus, tous les dons de l'esprit. « Les regards de Sigismond accom-

pagnaient partout Lucrèce. » A la peindre, il épuise les parallèles tirés de l'histoire et du mythe. Cornélie pour la sagesse, elle séduit comme Hélène. Ses attraits, comme la lyre d'Orphée, meuvent rocs et bois. Le bel Euryale s'énamoure à en perdre la raison. Il a trente ans, la beauté mâle et douce à la fois, au front l'auréole du preux, « les habits de pourpre tissés du fil que produit le lointain pays des Sères », les armes brillantes, varlets, pages, autant de destriers que Memnon en mena jadis à Troie ; — il a (sans doute) les blonds cheveux, les yeux d'azur, le regard profond et rêveur du Germain. Suppléons à ces détails que tait l'auteur. Le lecteur moderne a besoin de trouver *mélancolique* ce regard dont l'homme de la Renaissance ne voit que le fier éclat tempéré de grâce (*illustris oculis ad gratiam tumescentibus*).

Les deux amants, — cela va sans dire, — s'enflamment à brûle-pourpoint.

« Qui maintenant, s'exclame Sylvius, admirera la » fable de Pyrame et de Thisbé ? Le voisinage de leurs » demeures les rapprocha... Et nos deux amants » ne s'étaient jamais vus... Leurs regards seuls s'expli» quaient. » Je fais grâce des tourments de Lucrèce, de ses insomnies, des prosopopées qu'elle s'adresse : « Bannis, si tu peux, malheureuse, les ardeurs de ta » chaste poitrine. Infortunée, etc. » Mélange assez naïf de périodes ampoulées et d'un *réalisme* allant droit au but ! « Dès qu'elle l'a vu, son époux est oublié, elle le

déteste. » Puis, parmi les objurgations dont elle s'interpelle, j'admire cette apostrophe d'un bon sens par trop pratique : « Pourquoi brûler pour un étranger ?
» Si ton mari t'ennuie, ce pays-ci peut te fournir un
» galant. — *Si virum fastidis, hæc etiam dare potest*
» *terra quem ames.* »

Le quinzième siècle n'a pas nos miévreries de sentiment, et ces aspirations à l'Idéal dont, par une sorte d'hypocrisie de bonne foi, la passion la moins éthérée s'autorise et se pare aujourd'hui. Mme Bovary, l'hystérique héroïne de M. Flaubert, en remontrerait sur ce point à l'ingénue Lucrèce.

Expérience et rhétorique ! Des phrases fleuries, le terre-à-terre sensuel émerge ; on sent et l'amplificateur qui s'écoute, et le clerc italien déluré, jaugeant à sa mesure le réel de la vie. A travers ces contrastes, le récit d'Æneas se soutient par un charme de sincérité et de grâce candide, — à la Longus : « — Je suis si belle
» qu'il me voudra comme je le veux... Il me voudra tou-
» jours s'il m'obtient une fois... Mais mes parents !...
» Et leur vigilance, et la jalousie de mon mari, ses pré-
» cautions !... Et les paysans de nos domaines qui veil-
» leront à ma porte !... J'y mettrai ordre. Ou il demeu-
» rera ici près de moi, ou il m'enlèvera... Je quitterai
» ma mère, mon époux, mon pays... »

Elle en prend vite son parti. « Ma mère est sévère,
» ennemie de mes plaisirs. Mieux vaut se passer de mère
» que d'en avoir une mauvaise... La patrie est partout

» où l'on vit heureux... Mais ma renommée ?... Qu'im-
» portent des rumeurs que je n'entendrai pas !... Qui
» trop s'en soucie, n'ose rien... Bien d'autres n'en tin-
» rent compte. Hélène voulut être enlevée, Médée, etc. »

L'empereur avec Euryale, son écuyer, chevauchait souvent devant le logis de Lucrèce. Elle guettait de sa fenêtre ce bienheureux moment. « Or Euryale était à
» l'empereur ce que fut Mécène à Octavien. » L'effet produit par le chevalier n'échappa point au monarque. « Se tournant vers lui :

« — Vraiment, Euryale, est-ce ainsi que tu incendies
» les belles ? Cette femme brûle pour toi.

» Une autre fois qu'ils passaient à cheval devant la
» demeure de Lucrèce, Sigismond couvrit de son cha-
» peau les yeux d'Euryale, comme s'il enviait son bon-
» heur.

» — Tu ne la verras pas, dit-il ; moi, j'aurai ce spec-
» tacle.

» Alors Euryale :

» — Que prétendez-vous, Sire ?... Il n'y a rien entre
» nous. Mais l'imprudence de Votre Majesté peut attirer
» d'injustes soupçons. »

Lucrèce n'y tient plus. Elle ne peut porter son secret et cherche le confident voulu. « *Nam qui tacitus ardet magis uritur.* » D'ailleurs, pour déclarer sa flamme, elle a besoin d'un messager sûr. Elle s'ouvre à un vieux domestique. Sosie, Allemand, doit compatir à un seigneur de son pays. Les paroles d'amour qu'il lui portera

auront plus d'éloquence dans sa langue maternelle. Mais Sosie est honnête et prudent. Il chapitre sa maîtresse au nom de l'honneur, de Dieu, de sa réputation, du péril à courir. Lucrèce menace de se tuer. Le bon Sosie se rend, de peur qu'elle ne s'adresse à un serviteur moins bien intentionné que lui. Il compte l'amuser de délais, de prétextes. Mais la belle ne lui laisse pas de repos qu'il n'ait parlé à Euryale. Le brave Teuton se décide alors ; mais, par un tempérament de conscience, digne d'un casuiste, Sosie aborde le chevalier, se bornant à lui dire : « — Oh ! si vous saviez comme on vous aime » ici ! » Et, comme Euryale le priait de s'expliquer, il ne dit rien de plus.

C'est bien assez pour un amant. Le chevalier envoie par une entremetteuse sa déclaration. Ici, une scène de mœurs dans le goût de Boccace. « La matrone s'en vint » promptement chez Lucrèce. L'ayant trouvée seule :— » Je t'apporte, dit-elle, cette lettre de la part du plus » noble et du plus illustre des chevaliers de César. Ce » gentilhomme te supplie d'avoir pitié de lui. — Cette » femme était connue par son infâme commerce : Lu- » crèce ne l'ignorait pas. Elle s'indigne de ce qu'on lui » dépêche pareille créature. — Coquine, as-tu bien le » front de pénétrer ici ? Quelle impudence ! Entrer dans » les maisons de la noblesse ! Tenter la vertu des dames » et la foi du mariage !... Si je ne me retenais, je t'arra- » cherais les cheveux... Je te..., etc... Ne me porte plus » de ces messages. Donne cette lettre, que je la déchire, que

» je la jette au feu. — Et, saisissant la missive, elle la » met en pièces, et la foule aux pieds, etc... Puis elle » dit à la vieille : — Va-t'en vite, que mon mari ne te » voie pas... Il serait moins indulgent... Et que je ne » te revoie plus ! »

» Une autre femme aurait eu peur, mais la vieille » savait les mœurs des dames; elle se dit, comme par- » lant à Lucrèce : — Ma belle, c'est à présent que tu en » veux bien, car tu dis que tu n'en veux pas. — Puis, » s'adressant à Lucrèce : — Pardonnez-moi, Madame; » je croyais bien faire et vous être agréable. S'il en est » autrement, grâce pour mon imprudence. Si vous ne » voulez pas que je revienne, j'obéirai. »

» Cela dit, elle se retire, et, revenue près d'Euryale: » — Respire, dit-elle, heureux galant, elle aime plus » qu'elle n'est aimée. Mais elle n'a pas eu le loisir de » répondre. J'ai trouvé Lucrèce triste; mais, dès que » je t'ai eu nommé, ta lettre rendue, son visage s'est » égayé. Elle a baisé mille fois la missive. N'en doute pas: » elle va te répondre. — Et, par une retraite prompte, » la vieille coupe court à toute enquête, de peur de tro- » quer contre des coups des paroles (*ne pro verbis re- » ferret verbera*).

» Mais Lucrèce, d'abord que la matrone s'est retirée, » rassemble les morceaux de la lettre, les remet chacun » à sa place, et les rejoint les uns aux autres. Le texte » rétabli est lu, relu, mangé de baisers. »

Une série de lettres mène au dénouement. A part

quelques retours pédantesques, ces épîtres sont charmantes de naturel et de grâce. L'auteur est à l'aise dans son latin assoupli, facile, dégagé de l'amphase érudite.

« *Ne dubita, suavium meum Lucretia, meum cor, spes mea. Si vivere absque corde possum et te relinquere possum, age : jam tandem miserere amantis tui, qui, tanquam ad solem nix, liquescit... Vide quam macer sum, quam pallidus sum !... Ah ! mea Lucretia, mea hera, mea salus, meum refrigerium...* »

Et Lucrèce : « *Non possum tibi ultra adversari, nec te amplius, Euryale, mei amoris expertem habere : vicisti. Jamque sum tua... Do me jam tibi, tuamque prosequor fidem, nec tua esse incipio, nisi ut sim perpetua tua. Vale, meum præsidium, meæque ductor vitæ.* »

Comment rendre les mignardises de ce latin plein de caresses, mêlant aux mollesses enflammées de Catulle les mysticités attendries des litanies de la Vierge ? « Ma suavité, mon cœur, mon espoir, ma dame, mon salut, mon rafraîchissement... Vois comme je suis maigre, comme je suis pâle ! »

Les amants, pour se réunir, emploient divers stratagèmes. Au premier rendez-vous, l'époux Ménélas arrive inopinément pour chercher dans la chambre nuptiale des papiers qu'il y croit déposés. Prévenue par Sosie, Lucrèce n'a que le temps de cacher Euryale dans une armoire. Le pauvre amant s'y livre à des repentirs aussi édifiants que fugitifs. « Que sont joies d'amour si cher payées ?

» Courte volupté ! Longs tourments ! Oh ! si, pour le » royaume des cieux, on montrait ce courage !... Mais, » pour des joies sans fin, nous n'osons soutenir les » moindres peines. Pour la fumée d'amour on s'expose » à d'infinies angoisses. »

Avec un serviteur de confiance, Ménélas recherche ses papiers. Ils se dirigent, pour voir s'ils s'y trouvent, vers l'armoire, ou le coffre, où se tient, mort de peur, le galant.

Lucrèce alors au mari : « Vois, mon ami, dans cette » corbeille placée sur l'appui de la fenêtre... Je me rap- » pelle que tu y as mis des papiers. — Courant à la croi- » sée comme si elle voulait ôter le couvercle du panier, » elle le pousse adroitement dans la rue comme s'il tom- » bait par hasard. » Ménélas et son domestique descendent pour ramasser la corbeille. Euryale, cependant, sort de son coffre et se tapit dans une autre cachette déjà explorée par le vieillard. N'ayant pas trouvé les papiers, celui-ci quitte le champ libre aux amants. — Ils mettent bien à profit, — Æneas tient à le dire, — ce qui leur reste. « *Nec veneris hanc satietatem, et Hamoni Thamar cognita peperit, sed majorem sitim excitavit amoris...* »

Une autre fois, Euryale attend l'heure du berger, caché dans un grenier sous de la paille. Un palefrenier va remuer le tas de sa fourche, quand le secourable Sosie pare au danger. Passons d'autres tableaux comiques et grivois : L'Escalade, le Déguisement rustique, — une série de Fragonards anticipés.

Après l'entremetteuse, le proxénète. Euryale s'ouvre à Pandalus, cousin de sa maîtresse. Il lui promet, s'il sert leurs amours, de le faire nommer comte palatin par l'empereur. A ce propos, le romancier émet sur l'origine de la noblesse une opinion pareille à celle de notre Paul-Louis[1].

« Ce Pandalus, pour prix de sa complaisance (*lenocinii*), obtint le titre de comte ; une bulle d'or transmit sa noblesse à sa postérité. Il y a beaucoup de degrés dans la noblesse ; mais, si tu t'enquiers de l'origine de chacun, tu ne trouveras aucune noblesse, ou, du moins, tu en trouveras très-peu qui n'aient pas dans le crime leur origine. Comme, en effet, nous voyons appeler nobles ceux qui abondent en richesses, et que les richesses sont rarement les compagnes de la vertu, qui ne voit pas la triste source de la noblesse ? Celui-ci s'est enrichi par l'usure, celui-là par le pillage, un autre par la trahison, celui-ci par l'empoisonnement, celui-là par les flatteries, cet autre fait profit de l'adultère. A quelques-uns le mensonge sert. Certains exploitent leurs femmes ; d'autres, leurs enfants ; le plus grand nombre se pousse par le meurtre... Tous applaudissent à cette pensée : — Nul ne s'enquiert d'où vient, mais comment viendra la fortune. —Quand la caisse est pleine, on recherche la noblesse. Ainsi cherchée, elle n'est rien autre que le prix de l'iniquité. Mes ancêtres furent nobles ; mais je ne veux pas me flatter : je n'estime pas que mes aïeux aient été meilleurs que les autres, que leur seule ancienneté protège ; car on ne se rappelle plus leurs vices. A mon sens, nul autre n'est noble que l'ami de la vertu. »

1. « Sachez qu'il n'y a pas... une seule famille noble, mais je dis noble de race et d'antique origine, qui ne doive sa fortune aux femmes ; vous m'entendez..., etc. » (Paul-Louis COURIER, *Simple Discours*.)

La fortune cruelle sépare enfin les deux amants. Euryale suit son maître qui va se faire couronner à Rome. Il jure de revenir, mais refuse à Lucrèce de l'enlever : son honneur à elle, à lui, ne permet pas qu'il l'expose au mépris à la cour, dans les camps. Le chevalier tombe malade à Rome, où l'empereur le laisse : une lettre de Lucrèce achève sa guérison. Il traverse Sienne pour rejoindre Sigismond. Mais il ne peut qu'entrevoir son amie et lui faire un muet adieu... Elle meurt de douleur dans les bras de sa mère. Euryale, d'abord inconsolable, se laisse marier par l'empereur à une beauté de sang ducal.

En platonicien qu'il est, Æneas profite de ce dénouement pour exposer ses idées sur l'union mystérieuse des âmes. Comme Guido Cavalcanti, le vieux trouvère florentin, ou Dante dans sa *Vita Nuova*, il couronne de métaphysique l'élégie :

« L'âme se plaint de mourir, parce qu'elle quitte un corps aimé ; mais le corps, quand l'esprit s'en est allé, ne se plaint ni ne se sent. Or, comme tous les deux sont conjoints par l'amour d'une seule âme, la séparation est d'autant plus pénible que l'amour mutuel de chaque partie se fait plus sentir. Mais ici, assurément, il n'y avait pas deux esprits ; mais, de même qu'Aristophane pense que cela se passe entre deux amis, d'une âme deux corps semblaient faits. C'est pourquoi l'âme ne se séparait pas de l'âme, mais un amour unique les scindait en deux. Alors le cœur se divisait en parts ; une partie de l'esprit s'en allait, une autre demeurait, et tous les sentiments à l'envi se désagrégeaient l'un de l'autre et pleuraient de se séparer d'eux-mêmes. »

Æneas avait trente-neuf ans lorsqu'il écrivit ce récit d'amour. Quand donc, bien des années après, le Pape Pie II se repent de l'avoir composé, l'excuse de la jeunesse qu'il invoque semble fort déplacée, ou du moins bien relative.

« Quand nous nous rappelons, dit-il, ô Charles, mon très-cher fils, que nous avons écrit autrefois, jeune que nous étions alors de sens et d'âge, un traité sur l'amour, un extrême repentir, la honte et le remords harcèlent cruellement notre âme. Nous savons, il est vrai, et nous affirmons expressément qu'il y a deux parties dans ce petit ouvrage : une simple histoire d'amour, trop libre, hélas! trop brûlante d'un feu profane, et une conclusion morale qui accompagne et édifie. La première, je le vois, bien des insensés et des pécheurs s'y attachent. La seconde, hélas! presque personne ne s'y arrête. Tant la malheureuse espèce humaine est aveuglée et dépravée! Donc, ce que, jeune autrefois, nous écrivîmes sur l'amour, méprisez-le, ô mortels, rejetez-le : mais suivez ce que nous disons maintenant, et croyez plutôt au vieillard qu'au jeune homme. Ne prisez pas un particulier plus qu'un pape. Repoussez Æneas, accueillez Pie[1]. »

Puis, poète anacréontique, le pieux pontife décrit en latin les piéges du séduisant démon. En sa rigueur dévote, on sent quelque complaisance envers l'idole qu'il a célébrée :

D'Amour lascif naguère ai vu la face :
Trop chère était
A mon esprit. De barbe il n'avait trace
Et poil n'avait

1. Æn. Sylv. *Op. omn.* — Æneas Sylvius se repent d'avoir composé autrefois l'*Histoire de deux amants*, Epist. cxcv, p. 869.

Au corps du tout ; pareillement les cuisses,
Le pied, la main,
Le dos avait tout polis et tout lisses,
Aussi le sein ;
Double aileron aux épaules s'attache,
D'où bel arc pend...
— Sous tes longs cils, nul regard ne se cache,
Aveugle enfant. —
Adonc, pourquoi sans barbe est sa figure,
Et son corps net ?
Pourquoi va-t-il tout nu sous la froidure,
Ce garçonnet ?
Pourquoi cet arc, ce carquois et ces ailes ?
— Çà, dis-le-moi,
O Calliope, ô prime des pucelles
D'Apollon-Roi. —
Elle, sur ce : — Qui sait, dit-elle, évite
Le trait malsain...
Tant seulement au cœur d'enfant se gîte
Amour malin.
Est peint enfant Éros, pour ce qu'il semble
Un damoiseau,
Un apprenti d'amour qui geint et tremble
Pour un museau...
Il est peint nu, n'ayant en sa simplesse
Pudeur ni loi,
Au grand jour aime, aveugle en sa jeunesse ;
Car il ne voit
L'honnêteté, ne distingue son vice ;
Car il ne sait
De la vertu soutenir le service ;
Il croit secret
Tenir à tous son mal, bien qu'on le voie.
Ainsi l'amant
Ignore tout, à son plaisir en proie,
Et dédaignant

Conseils, parents, dieux, droits et renommée.
S'il lance traits,
Ce sont les dards que dans l'âme pâmée,
Éros, tu mets.
Comme l'Amour de çà, de là, voltige,
Il est ailé,
Change cent fois, et revient par prestige,
Lorsque, envolé,
Tu le crois loin. — Ainsi dit la Déesse.
Or cet enfant,
Dont je voyais l'image enchanteresse
Un arc portant,
N'a dans sa main le clair flambeau que prête
A Cupidon
Des temps passés plus d'un divin poète.
— Çà, d'où vient donc,
Repris-je, que l'Amour porte une flamme ? —
D'un propos court,
Me répondit alors la noble dame :
— Flamme est Amour. —
D'Amour lascif contemple l'effigie,
Ami lecteur ;
Et garde-toi de ce Dieu dans ta vie :
Garde ton cœur.

Ainsi le pontife humaniste regrette les frivoles passe-temps de sa jeunesse. Mais, dans son mètre érudit, il scande avec quelque douceur l'excommunication majeure d'Aphrodite et d'Éros.

CHAPITRE V.

LAURENT VALLA. — DÉVELOPPEMENT DE LA PAPAUTÉ.

« La Lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici-
» bas, que tout y est; mais l'Arioste ne vous dit cela
» qu'à l'oreille, tout y est... jusqu'à la donation de Cons-
» tantin. C'est que les papes ont prétendu être les
» maîtres de Rome et de l'Italie, en vertu d'une donation
» que l'empereur Constantin leur en avait faite, et la
» vérité est qu'on ne saurait dire ce qu'elle est devenue.
» Mais devinez de quelle sorte de chose on ne trouve
» point dans la Lune[1] ! »

Le narquois Fontenelle rappelle ainsi une des fables soutenant la théocratie romaine. Colossal édifice, qui, en droit, repose, au spirituel, sur le calembour: *Tu es Petrus;* au temporel, sur la donation de Constantin reconnue fausse par l'Église elle-même, sur la donation de Pépin, dont l'authenticité n'est guère mieux établie.

Le courageux écrivain que nous allons étudier ne s'éleva que contre la première base, si longtemps inattaquée, de la puissance romaine par lui respectée sous le rapport religieux. Mais, pour comprendre la brèche que

1. FONTENELLE, *Entret. sur la pluralité des mondes*, deuxième soirée.

fit son pamphlet : *De falsa donatione*, il faut connaître au moins en résumé, dans son développement intégral, le phénomène historique de la papauté.

Au point de vue religieux, le pape est :

1° Évêque de Rome ;

2° Métropolitain des évêchés suburbicaires, suffragants de Rome ;

3° Primat d'Italie ;

4° Patriarche d'Occident ;

5° Chef de l'Église.

Ce cinquième pouvoir dérive de huit sources :

1° Une certaine primatie de saint Pierre sur ses collègues, les Apôtres, résultant des évangiles, et que le protestantisme instruit et de bonne foi a fini par admettre[1];

2° Ce fait douteux, mais généralement accepté dès le temps de Constantin, que le premier Apôtre est venu à Rome, — que les évêques de cette ville sont ses successeurs ;

3° L'institution à Rome d'un patriarcat ;

4° Ce patriarcat reconnu par l'opinion, proclamé par les empereurs comme le premier en rang, d'après la prééminence de Rome, capitale de l'empire[2];

5° La circonscription du patriarcat romain, unique de l'Occident, englobant tous les Latins, accrus bientôt

1. Voy. *Histoire des dogmes chrétiens*, par M. HAAG, 2e partie, p. 229, 230. — *Év.*ss. MATTH., X, 2. — MARC, III, 16. — MATTH., X, 6, 7, 16. — Id., XVI, 18. — Id., XVI, 16.

2. *Édit de Valentinien*, III, 425-455. — *Lettre de Justinien à l'évêque de Rome*, in *Cod. Justin.*, lib. I, tit. I, *De summa Trinitate*, post § 8.

des Germains christianisés, et sa séparation de l'Orient par le schisme grec ;

6° La conversion des barbares du Nord par les missionnaires directs du patriarche romain, — par suite accession d'ouailles que leur ignorance dispose à croire toute fable ;

7° L'ambition des Karolingiens demandant leur sacre de pseudo-César à l'héritier prétendu de saint Pierre ;

8° Enfin, et surtout, la nécessité civilisatrice qui veut que la mission d'unifier l'Europe, commencée par Rome guerrière et païenne, s'achève par Rome catholique inaugurant dans le monde un pouvoir spirituel séparé du temporel.

Au point de vue temporel, la Papauté, dont nous verrons les Borgia et Jules II établir par la conquête et l'intrigue le domaine régalien, ne possède réellement que depuis le seizième siècle une vraie souveraineté politique. Les circonstances lui permirent seulement alors d'étendre la portée des titres qui lui assuraient, non la royauté, mais une situation exceptionnelle entre les seigneuries ecclésiastiques.

Ces titres sont :

1° Le droit de propriété ou le domaine utile des patriarches de Rome sur de nombreux territoires, — droit dont la confusion graduelle avec la souveraineté est un des caractères du Moyen-Age[1] ;

1. Parmi les intéressantes découvertes archéologiques faites à Rome

2° La juridiction forcée sur les clercs et la juridiction volontaire sur les laïques accordée aux évêques, et l'espèce de protectorat politique que l'empire leur reconnut sur les municipes ;

3° Le patronage temporel assumé par les papes en faveur de la République romaine abandonnée par les Césars de Byzance aux attaques des Lombards;

4° La position équivoque du pape à la fois vassal et suzerain de l'empire occidental rétabli depuis Charlemagne.

L'apôtre Paul exhorte les chrétiens à recourir dans leurs différends à l'arbitrage ecclésiastique :

« Lorsque quelqu'un de vous a une affaire contre un autre, se fera-t-il juger par les iniques et non par les saints?

» Ne savez-vous pas que les saints jugent le monde ? Or, si le monde doit être jugé par vous, êtes-vous indignes de juger en des causes bien moindres ?

» Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? Combien plus donc devons-nous juger des choses qui concernent cette vie !

» Si donc vous avez des procès pour les affaires de cette vie,

ces derniers temps, sous la direction de M. de Rossi, figurent des colliers de chien. L'un de ces derniers, très-remarquable, porte le monogramme du Christ et cette indication que le chien appartient au chef des bergers de la basilique de Saint-Paul. Ce monument mentionne le domaine de la basilique comme appartenant à trois maîtres (*dominorum trium nostrorum*). Voilà une précieuse indication qui prouve que, dès le début du quatrième siècle, le domaine de l'Église était déjà très-considérable, puisqu'on y pouvait élever des troupeaux dont l'entretien exigeait une administration (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 28 août 1874).

prenez pour juges ceux qui sont des moins estimés dans l'Église.

» Je le dis à votre honte, n'y a-t-il donc point de sage parmi vous ? Non, pas même un seul qui puisse juger entre ses frères ?

» Mais un frère a des procès contre son frère, et cela devant les infidèles[1] ! »

Par suite, la société spirituelle se trouvait dès l'origine investie d'un pouvoir de fait en matière temporelle. Ce mélange de puissance s'explique par les dispositions morales des fidèles envers César et ses ministres. D'un autre côté, leur défiance envers les magistrats romains fait comprendre à l'égard du christianisme l'hostilité de la politique impériale, si indifférente d'ordinaire aux questions du dogme, mais qui voyait dans l'Église se constituer un État dans l'État.

Se posant comme le juge suprême du péché, la société chrétienne, à mesure que les individus et les pouvoirs laïques se soumettaient à son autorité sur le dogme et sur les mœurs, devait logiquement prétendre à intervenir dans la même solution des problèmes sociaux. Par les pénitences et l'excommunication, elle influait souverainement sur l'opinion publique, déclarant que tel acte de la puissance temporelle était conforme ou opposé aux lois de la conscience. On mesure les suites de cette intervention, les résistances qu'elle rencontra, mais aussi sa légitimité logique. J. de Maistre la définit bien. Sa critique sur ce point, comme en bien d'autres, s'accorde

1. SAINT PAUL, *I Corinth.*, ch. VI, vers. 1-6.

avec les conclusions de la science indépendante. Où il s'en sépare, c'est quand, par voie de conséquence, il tire du droit de l'Église, en tant que pouvoir d'opinion, la consécration d'une théocratie officielle.

« Jamais, dit-il, les souverains pontifes n'ont prétendu... gêner l'exercice de la souveraineté chez les princes, ni moins encore s'en emparer. Ils n'ont jamais prétendu que *le droit de juger les princes qui leur étaient soumis, dans l'ordre spirituel, lorsque ces princes s'étaient rendus coupables de certains crimes.* — Ceci est bien différent, et non-seulement ce droit, s'il existe, ne saurait s'appeler *toute-puissance temporelle*, mais il s'appellerait beaucoup plus exactement *toute-puissance spirituelle*, puisque les papes ne se sont jamais rien attribué qu'en vertu de la puissance spirituelle, et que la question se réduit absolument à la légitimité et à l'étendue de cette puissance. Que si l'exercice de ce pouvoir, reconnu légitime, amène des conséquences temporelles, les papes ne sauraient en répondre, puisque les conséquences d'un principe vrai ne peuvent être des torts[1]. »

Quoi qu'il en soit, dès l'adoption légale du catholicisme, l'influence de ses chefs, qui devait si aisément se transformer de fait en pouvoir politique, fut de droit reconnue comme tel par les empereurs. L'organisation judiciaire des Romains laissait aux plaideurs toute latitude pour la récusation du juge et pour le recours à de simples arbitres[2].

En vertu de ce principe, Constantin autorisa légale-

1. J. DE MAISTRE, *Le Pape*, liv. II, ch. VIII.
2. *Hist. de la législat. romaine*, par ORTOLAN, 3e édition ; Paris, Joubert, 1846, in-8°, p. 337.

ment la juridiction amiable dont les évêques étaient investis par leurs ouailles. « Forcée à l'égard de certaines » personnes pour des affaires concernant le culte des » Églises, cette juridiction n'était que volontaire dans » les autres cas[1]. »

Le premier empereur chrétien reconnut de plus aux évêques, soit comme surveillants, soit comme suppléants des magistrats, des attributions administratives importantes. Développées par ses successeurs, et en particulier par Justinien, ces fonctions donnent au chef de la hiérarchie ecclésiastique des droits très-sérieux, principalement sur les municipes[2].

A la fin du cinquième siècle, l'Occident appartenait à des bandes barbares, mal travesties en légions. Grossièrement *romanisés*, si je puis dire, l'Allaman, le Hérule, le Goth, le Ruge, le Hun, constituant les dernières armées de l'Empire, s'implantaient violemment dans une société décrépite dont ils admiraient la grandeur. Tout en le désolant, ils prétendaient maintenir l'Empire.

Un des chefs de ces bandes romaines, Odoacre, se lasse du fantôme d'empereur dont il est le général. D'un heurt, le géant demi-sauvage abat l'héritier nain d'Auguste.

1. Voy. ORTOLAN, *Hist. de la legisl. romaine*, p. 33.

2. Voy. ORTOLAN, *Législ. rom.*, p. 33. — Corp. Jur., *Just. Cod.*, liv. I, tit. IV, *De Episcopali audientia*, §§ 27-28, etc. Pour cette catégorie d'attributions temporelles, voy. *Cod.*, liv. I, t. IV, § 17, *De defens. civit.*, et l'ensemble du titre : *De Episcopali audientia*.

Voilà le fait brutal : voici la parade officielle. A l'ordre du barbare, ce qui s'appelle le Sénat s'assemble et libelle ce message au César byzantin : « Un seul chef suffisant désormais pour administrer et défendre les deux parties de l'Empire, Zénon sera ce prince unique. Le Sénat de Rome a désigné à cet effet pour l'Occident Odoacre, homme distingué dans la science du gouvernement, non moins que dans celle des armes : il prie Sa Majesté Sacrée de conférer à ce roi la dignité de patrice en même temps que l'administration de l'Italie. »

Théodoric (493) sollicite et obtient comme Odoacre un titre qui consacrait le droit des Césars de Constantinople sur l'Occident. Cette autorité nominale, Justinien va la rendre effective pour une partie de l'Italie.

En 554, elle est tout entière rattachée à l'Empire par la défaite des Ostrogoths. Malgré la conquête lombarde (568), Byzance garde Rome, et des territoires importants sous le nom d'exarchat de Ravenne.

Entre temps, les papes ont acquis de nombreuses possessions. Par suite de la confusion entre le domaine utile et le pouvoir politique, leur droit de propriétaire terrien se transforme en *seigneurie*. C'est la loi de l'époque, la *féodalité*, dont les caractères apparaissent avant les grandes invasions des Barbares, d'après la nature et le développement des intérêts économiques sous les Césars.

La propriété de terres immenses (*latifundia*) cultivées par des esclaves et des colons à moitié libres « com-

» prenait toujours un certain pouvoir sur la vie des » hommes et se rapprochait des magistratures [1]. »

Type du régime féodal, apparaît déjà la confusion de la propriété foncière et de la souveraineté.

« En voyant la féodalité poindre déjà sous l'empire et » finalement arriver à la possession de la société, on est » autorisé à soutenir que telle était la tendance natu- » relle, spontanée, des choses, et que, sans doute, pour » la détourner, il aurait fallu plus de puissance que n'en » avaient même les empereurs, et des événements plus » graves même que ceux qui advinrent. L'empire au- » rait donc dû, s'il avait eu un système réel de politique, » favoriser l'avénement de cette aristocratie spon- » tanée... [2] »

La Féodalité fut une phase nécessaire. Le lien mutuel des provinces se relâchant, il se fût naturellement constitué dans chacune d'elles une nationalité, mélange de l'élément gréco-romain prépondérant et du génie propre aux populations indigènes. « La réalisation essentielle » du système de conquête, faisant désormais passer né- » cessairement l'activité militaire du caractère offensif au » caractère défensif, cette immense organisation tempo- » relle ne pouvait plus avoir d'objet suffisant, et tendait » dès lors à se décomposer [3]. » On le vit bien dès l'époque dite des Trente Tyrans. Les provinces semblaient

1. SISMONDI, *Hist. des Français*, t. III, ch. XI, p. 221.
2. *Étude sur les Barbares et le Moyen-Age*, par É. LITTRÉ, p. 45.
3. Aug. COMTE, *Cours de Philosophie posit.*, 2e édition, t. V, p. 204.

préluder, sous des empereurs de leur choix, à cette séparation qui était dans le destin de l'empire. Le seul obstacle à cette évolution tint aux circonstances qui amenèrent à la fois la ruine de l'organisation romaine et l'éclipse prolongée, bien que partielle, de la civilisation gréco-latine.

Cette crise résultait de l'impossibilité pour le pouvoir central affaibli de prévenir les invasions violentes en continuant, comme ce fut longtemps sa politique, l'annexion des Barbares à la nationalité romaine par les colonies et le recrutement.

Quant au servage et à la reconstitution de la propriété terrienne au moyen du *bénéfice* ou du fief, ces deux faits, qui semblent caractériser le Moyen-Age, sont bien antérieurs à l'ère d'où on les date ordinairement.

Dès la fin du second siècle, on n'avait plus assez d'esclaves pour cultiver les terres, parce que l'esclavage se perpétue peu par lui-même, et que, la conquête ayant atteint ses limites, la traite devenait insuffisante à recruter des travailleurs. De là le servage, état meilleur auquel la loi éleva l'homme soumis à la servitude personnelle ; état pire auquel elle abaissa le cultivateur libre, mais qui, devant mettre complétement fin à l'esclavage proprement dit, fut en somme un immense progrès. Bien avant Constantin et Théodose, qui réglèrent par des lois l'état des colons, l'histoire signale des populations de plus en plus nombreuses attachées à la glèbe,

et que le *Code* de Justinien [1] partage en deux classes : les *Adscriptitii*, dont le pécule appartient à leur maître, et les *Inquilini*, qui ne sont tenus envers ces derniers qu'à l'acquit d'une redevance (*Canon*). Ainsi l'on enchaînait au sol le laboureur libre désertant la charrue pour se soustraire à l'avidité du fisc.

A côté de cette institution du servage, l'établissement de bénéfices militaires, concédés à des vétérans sous certaines conditions de service défensif, indique à quel point la constitution sociale qui s'établit durant la grande transition moderne fut un fait normal et presque en tout indépendant de la révolution violente à laquelle on l'attribue exclusivement : l'invasion barbare. « Alexan-» dre Sévère commença le premier, en 225, à distribuer » aux soldats les terres des cités pour les intéresser ainsi » à la défense de leur patrie. Son exemple fut ensuite » fréquemment imité par tous ses successeurs ; mais, avec » quelque générosité qu'ils partageassent quelquefois » des provinces presque entières, ils ne purent épuiser » les fonds de terre qui appartenaient à l'État, car ils » se renouvelaient sans cesse par l'extinction des géné-» rations successives [2]. »

L'établissement des comtes, des ducs, commandants territoriaux des troupes, fixés dans certains cantonnements, est un autre pas vers le régime fédératif militaire ou la féodalité. « A la même époque, on voit...

1. Corp. Juris, JUSTINIANI *Codex*, lib. XI, tit. XLVII, 18.
2. SISMONDI, *Hist. des Français*, t. I, ch. II.

» indépendamment des soldats de l'armée active que » les Romains nommaient *præsentes* ou *præsentales*, » des corps de barbares, qui, lorsqu'ils servaient sous » leurs chefs héréditaires avec les armes qui leur étaient » propres, en conservant leur langue, leurs mœurs et » leurs usages, étaient désignés par le nom de *fœderati;* » des vétérans qui paraissent aussi d'origine barbare et » auxquels on avait donné des terres à cultiver : ils sont » désignés par le nom de *læti;* enfin les soldats des » colonies militaires, qui tenaient par une sorte d'inféo- » dation leurs terres du gouvernement, sous condition » qu'eux et leurs enfants dès l'âge de dix-huit ans » seraient toujours prêts à prendre les armes pour la » défense de leur province : on les nommait *limi-* » *tanei* [1]. »

L'empire n'eût-il pas disparu sous le déluge des barbares, il devait se transformer en une confédération de peuples. Il s'opérait une décentralisation nécessaire qui eût permis, sans rupture avec la civilisation antique, aux éléments nationaux de l'Europe moderne de se constituer. — On suit, par exemple, l'influence croissante des associations fraternelles ouvrières et marchandes (*universitates*, *collegia*, *cœtus*), surveillées avec une jalouse inquiétude par le despotisme impérial : on retrouve dans ces organisations le caractère anticipé des communautés bourgeoises et populaires du Moyen-Age.

1. Sismondi, *Hist. des Franç.*, t. I, ch. L, cit. Lamprid. Alex. Sever. — *Notitia dignitat. imper.*, *scriptor. rer. francic.*, t. I, p. 125.

Le travail libre s'y substituait par degrés au travail esclave. Ainsi, le régime industriel qui prévalut sous l'égide du catholicisme sortait naturellement de l'antiquité païenne.

Sur cette base, sur leurs richesses mobilières, leur titre de Patriarche, leur influence depuis longtemps servie par les conjonctures religieuses et politiques, va s'édifier la haute situation sociale indispensable aux évêques romains pour asseoir leur suprême pontificat.

Mais, à côté de cette couronne qui se prépare pour elle, devenue un simple municipe, Rome poursuit obscurément son destin particulier. Elle retourne à son origine républicaine. D'accord avec leur évêque, dont ils combattront un jour si persévéramment la domination temporelle, les Romains défendent leur indépendance contre les Barbares, puis contre leurs maîtres byzantins affaiblis.

Leur république subsiste ainsi dans l'ombre. Ses annales ténébreuses s'éclairent parfois d'une courte lueur au récit d'un siége soutenu contre le Lombard ou le Sarrazin, d'une négociation du pape avec l'exarque de Ravenne ou l'empereur délaissant à ses débiles ressources l'ancienne capitale du monde. *Orientalisé* de plus en plus, livré à l'hérésie iconoclaste, l'empire perdait à la fois sur les Romains orthodoxes et sa puissance et son prestige. A la voix de Grégoire II, une première révolte éclata contre Léon l'Isaurien (717-741). Ces divisions s'aggravent sous Grégoire III, non moins acharné que

son prédécesseur contre Léon. Mais la flotte envoyée par le Briseur d'images périt dans une tempête. Rome dès lors n'est plus rattachée à Constantinople que par un lien nominal.

Un schisme religieux favorisait ainsi par avance les obstacles qui s'opposèrent à l'extension de l'empire oriental, légitime représentant de la tradition césarienne, aux provinces où l'on parlait latin. Cet agrandissement fut l'œuvre éphémère et très incomplète de Justinien par Bélisaire et Narsès. Tandis que les Musulmans arracheront l'Afrique aux Romains-Grecs de Byzance, l'ascendant de la France orthodoxe arrêtera dans son germe cette restauration du véritable empire dans l'ouest. Entre leurs ennemis, Lombards et Grecs, et les Francs, se présentant comme leurs champions, les évêques de Rome ne pouvaient hésiter. Leur avenir temporel se dégagea dès lors de leur situation à l'égard des puissances nouvelles établies en Occident. Aux yeux des Barbares *latinisés*, ils apparaissent avec la double auréole d'héritiers de saint Pierre et de patrons de la République romaine, en qui, dans ses abaissements, persiste l'image de la cité-reine.

L'influence sacrée du pape, non moins que les fonctions temporelles que, comme tous les évêques de l'empire, il tenait des césars chrétiens, assura dès le huitième siècle au pontificat romain un pouvoir mal défini, mais effectif, en vertu duquel il put instituer patrices Pépin le Bref et son fils Charles.

La création du Saint-Empire, franc, puis germanique, sous l'épithète de romain, fut le résultat d'un long travail. L'ambition des Karolingiens et celle des patriarches de Rome y coopérèrent, unissant, avec un mélange d'illusions sincères et de calcul, les combinaisons politiques et la foi. Dans l'état d'esprit de ces siècles, la croyance au merveilleux était presque en tout commune aux fidèles et à leurs pasteurs. Ces derniers s'estimaient de bonne foi délégués par la Providence au salut des particuliers et des nations. Les dévots stratagèmes qu'ils employèrent parfois finirent par s'imposer à eux-mêmes dans leur forme concrète et populaire. Ainsi faut-il comprendre la célèbre épître que le pape Étienne II assurait avoir reçue de saint Pierre pour la transmettre à Pépin le Bref et à ses enfants.

Quant à la fameuse donation de Pépin confirmée par Charlemagne, elle augmentait beaucoup le *patrimoine* de saint Pierre, sans constituer pourtant en faveur de l'évêque de Rome une souveraineté politique bien spécifiée sur cette ville et son territoire.

La République romaine subsistait toujours, compliquée depuis Charlemagne de la fiction impériale dont les rois des Francs, puis ceux des Allemands, décorèrent leur pouvoir ou leur impuissance. Assumé par un Tudesque, ce titre de César devint à la fois l'orgueil, l'espoir, la terreur des habitants de Rome, qui se croyaient naïvement les arbitres de l'univers. Si, d'une part, le pape édifiait peu à peu son droit de souveraineté sur sa

prérogative de seigneur terrien, de l'autre, son autorité politique dans la ville éternelle se développait par le patronage qui l'associait à la République romaine.

En conférant à Pépin le patriciat, Étienne II n'était que l'organe du corps politique (ducs, comtes, tribuns, soldats) et de l'Église, corporation reconnue dans l'État, propriétaire d'immeubles, et, comme telle, prenant part à l'administration temporelle. D'ailleurs, ce domaine *utile*, possédé par le pape au nom du clergé, n'emportait pas en droit la souveraineté du sol réservée à la République sous la suzeraineté impériale, au terme des actes de donation. Mais on conçoit de quelles confusions lucratives est grosse déjà la situation faite aux pontifes par la largesse des princes et des particuliers. Toutefois, si le peuple élit le pape d'après le droit, aboli peu à peu, des fidèles à choisir leur évêque, le pontife de Rome n'est point par le fait de cette nomination le souverain temporel de son diocèse. Il n'est toujours qu'un personnage vénéré, très-influent parfois, en qui l'expérience des ouailles distingue du pasteur l'homme faible et plus d'une fois chargé de crimes, la créature d'une courtisane Marosie. Les scandales de la cour de Rome, au commencement du dixième siècle, n'étaient pas faits pour relever dans l'opinion le *patronat* des papes sur la République. Mais leur influence temporelle s'était imposée durant l'époque précédente par des titres solides. Ils s'étaient montrés négociateurs habiles, pasteurs dévoués. Léon IV défendit Rome assiégée par les Sarrazins. « Il était né Romain ;

» le courage des premiers âges de la République revivait » en lui dans cet âge de lâcheté et de corruption, tel » qu'un beau monument de l'ancienne Rome qu'on » trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle [1]. »

Lorsque Othon le Grand attacha finalement à la couronne germanique le prestige de la dignité césarienne, la puissance spirituelle de l'évêque de Rome était près de son apogée. Mais la souveraineté politique des papes devait longtemps encore demeurer indéfinie, précaire, énergiquement contestée par leurs prétendus sujets.

On ne peut que rappeler les revendications armées par lesquelles le peuple de Rome, en modifiant graduellement ses institutions républicaines, sut en faire respecter le principe. Depuis Crescentius (993), le premier des tribuns et des martyrs de cette lutte, jusqu'à Stefano Porcari (1447), qui donna sa vie à la même cause, on peut suivre à la trace d'âge en âge la voie héroïque de la liberté romaine : — Arnaud de Brescia (1150), Brancaleone (1254), et ce Rienzi (1354), l'ami de Pétrarque, ce tribun sur qui le poète patriote fonda un moment son espoir « du retour de la liberté italienne [2] ».

Étrange figure que celle de ce Cola, sévère et clément, « auguste tribun de liberté, de paix et de justice, libérateur illustre de la sainte République romaine, candidat

1. Voltaire, *Essais sur les mœurs*, ch. xxviii.

2. *Diu ante mihi cognitum dilectumque... iis in locis contractæ olim amicitiæ memoria.* — *Epist. Fam.*, lib. XIII, ep. vi. — Cité par de Sade, *Mém. pour la vie de Pétrarque*, tirés de ses œuvres, etc., Amsterdam, 1764, t. I, p. 65, note.

du Saint-Esprit, chevalier libérateur de la ville, zélateur de l'Italie, amateur du monde, etc. ! »

Il tient du rhéteur antique, du paladin, et aussi du cuistre universitaire, — proclamant du Capitole le Bon État, commentant au peuple un texte de Tribonien. Puis, frappant l'air de son épée dans la direction des trois parties du monde, il répète : *Ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi !* Et, diadème en tête, il « *juge le globe de la terre selon la justice, et les peuples selon l'équité* ».

Chaussant au Capitole l'éperon d'or des chevaliers, Rienzi rappelle les Gracques, comme le Virgile mystagogue du Dante reproduit le chantre de l'*Énéide*. Idées et formes, — le Moyen-Age et l'antiquité s'accouplent en lui par une sorte de travestissement hybride familier à l'imagination de cette époque.

A chaque page de cette histoire, dans tous les documents qui s'y réfèrent, Rome apparaît comme une République. « Les Romains ne voulurent jamais consentir » à la destruction du Sénat et des consuls, et à l'abolition de l'ancienne république ; mais, après un long » combat, un traité fut enfin conclu[1]. » N'oublions pas deux faits importants : 1° la donation de la comtesse Mathilde ; 2° l'acquisition d'Avignon et du comtat Venaissin.

A propos des libéralités de la célèbre amie de Gré-

1. GRAVINA, *Gov. civ.* .

goire VII, « il ne paraît pas, fait observer Fleury, que » l'on eût alors égard aux donations que cette princesse » avait faites à l'Église romaine, ni que le pape Pascal se » soit mis en devoir d'en prendre possession [1]. »

La cour de Rome, en tout cas, allègue trois actes à l'appui de ses droits sur les domaines de la Grande Comtesse :

Une première donation faite au château de Canosse, en 1077 ;

Une seconde datée de Rome et qui renouvelle la première... égarée, paraît-il ;

Le testament de la Comtesse.

Les deux premiers titres existent. Sont-ils authentiques ?

L'Église n'a jamais pu produire le troisième. Elle ajoute à ces titres la concession par l'empereur Henri III de l'usufruit de la marche d'Ancône, redonnée par la Comtesse ; car la mère de celle-ci, malgré cette concession d'usufruit, s'en était mise en possession [2].

Le comtat Venaissin revint au Saint-Siége par suite du traité de Paris (1228), par lequel Raymond VII, comte de Toulouse, fit sa paix avec l'Église et avec saint Louis.

Quant à Avignon, Clément VI l'eut de Jeanne Ire de Provence et de Naples, par contrat de vente du 19 juin

1. FLEURY, *Hist. ecclésiast.*, t. IX, liv. XVI, ch. XL, p. 627.

2. VOLTAIRE, *Dict. philosoph.*, article *Donations.* — *Essais sur les mœurs*, chap. XLVI.

1348, au prix de quatre-vingt mille florins d'or de Florence[1].

Il faut joindre à ces acquisitions en Italie et en Provence la haquenée que le Saint-Siége reçut annuellement du roi de Naples jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, en vertu de l'hommage de Robert Guiscard et de Richard de Capoue à Nicolas II (1059).

Vers la fin du grand schisme commencé en 1378 par la double élection d'Urbain VI et de l'anti-pape Clément VII, le peuple permit le retour à Rome du chef de l'Église. Boniface IX profita de cette disposition des esprits, mais, s'il obtint des conditions meilleures pour son patronat temporel, le traité qui les lui accorda fut librement débattu avec les Romains.

La papauté viola ce pacte : elle en fut punie par une série d'insurrections terminées par la tentative et le supplice de Porcari.

Avant la fin du quinzième siècle, on ne rencontre pas dans l'autorité temporelle des évêques de Rome, grandissante il est vrai, mais toute d'influence, d'opinion, d'usurpation, les éléments d'une royauté véritable et pleinement reconnue.

Du seizième siècle date réellement leur souveraineté politique. Elle commence à s'affirmer sous Sixte IV. Les Borgia la fondent laborieusement par la conquête, l'intrigue et la terreur. Jules II lui assure un territoire

1. 48 000 livres de France.

compacte où elle puisse s'exercer au même titre que les royautés laïques.

Ce qu'il faut remarquer avant tout, c'est la voie ouverte à la légende, en suite de la situation exceptionnelle faite à l'évêque de Rome par l'opinion et par les faits. Dans la pénombre des temps écoulés entre Augustule et la constitution de la féodalité au dixième siècle, grâce aux illusions que l'ignorance projette sur les souvenirs brouillés, une sorte de fantasmagorie amplifia l'origine des grandes institutions du Moyen-Age, — l'Empire et la Papauté.

Adoptés dans l'ère féconde qui succède à ces bas âges, ces fantômes présidèrent aux créations de la politique comme à celles de la poésie.

Tout dans cette voie était possible, après l'apothéose de l'auteur présumé du christianisme.

Être mort homme, et se réveiller Dieu, voir devant soi son propre spectre se dresser divinisé, le monde adorant en l'hostie l'humble supplicié de Golgotha, — l'imagination rêve pour Jésus cette surprise, — et, spectacle étrange! — le Nazaréen regardant porter sur sa chaise gestatoire le Vice-Dieu qui porte le Dieu-Christ!

L'autel resplendit de mille cierges, la nef regorge de pèlerins agenouillés. Parmi les nuées d'encens, la tiare ruisselle, au-dessus des mitres d'or, les éclairs de l'escarboucle et du diamant.

Le pape reçoit l'empereur en grâce.

Alexandre III met un pied sur la nuque de Barberousse prosterné (1177).

« — Tu fouleras l'aspic et le basilic, chantent les » cardinaux; tu écraseras le lion et le dragon. »

Saint Pierre est-il venu à Rome? Cette question qui se pose tout d'abord, l'opposition protestante et la critique philosophique semblaient l'avoir négativement résolue[1]. L'érudition indépendante est aujourd'hui moins affirmative; elle incline même, d'après une série d'inductions très plausibles, à admettre que, comme Paul, l'apôtre Céphas, son antagoniste, a résidé dans la capitale de l'empire[2].

Quoi qu'il en soit de ce point obscur, il suffit, légendaire ou non, qu'il ait été reçu dè les premiers temps de l'Église comme un article de croyance, la supériorité de saint Pierre sur ses collègues n'étant plus guère mise en doute de nos jours, même par les théologiens protestants[3].

Tout esprit libre de préjugés se rendra, sur ce point de la primatie apostolique, aux arguments tirés des évangiles[4].

Il reste à comprendre comment cette primatie, transmise aux successeurs présumés du grand apôtre, aboutit à la Papauté. Pour s'expliquer ce pas décisif, il faut suivre

1. Voy. Volt., *Ess. sur les mœurs*, ch. viii. — Calvin, *Inst. chrét.*, liv. IV, ch. vi, §§ 14 et 15.
2. Ern. Renan, *L'Antéchrist*, p. 29, 30, etc.
3. Voy. *Hist. des dogmes chrétiens*, par Haag, 2e partie, p. 229-230.
4. Voy. Matth., x, 2. — Matth., xvi, 15-20. — Marc, iii, 16. — Jean, xxi, 15, 16, 17.

le développement organique de catholicisme. « De même
» que le pouvoir politique ou temporel..., après avoir
» à Rome, environ pendant cinq siècles, résidé dans les
» assemblées publiques, finit par passer aux mains d'un
» seul homme, de même le pouvoir spirituel, après avoir
» appartenu uniquement aux conciles pendant les neuf
» premiers siècles du christianisme, c'est-à-dire six
» siècles encore après Constantin, tendit à se concen-
» trer dans les mains d'un seul évêque. Les *comices* du
» peuple romain avaient fini par se changer en un *em-*
» *pereur*, et de même les *comices* du peuple chrétien
» se transformèrent en un *pape* [1]. »

Jusqu'à la conversion de Constantin (312), il ne put se tenir de concile général. Il eût été difficile aux fidèles de s'assembler secrètement pour légiférer sur le dogme ou la discipline. Jamais les empereurs n'auraient autorisé leur réunion. Persécutée ou tolérée, l'Église, dès la fin du troisième siècle, s'offre comme une vaste association occulte, une sorte de franc-maçonnerie. Elle monte sur le trône avec Constantin, qui lui fit à ses côtés une place, — place d'honneur, et pour ses priviléges et pour le rang de ses dignitaires, mais achetée d'abord par une dépendance dont ces derniers devaient bientôt sentir tout le poids. « Nous sommes, leur disait-il, vous en dedans, moi en dehors de l'Église, constitués évêques par Dieu. »

1. P. LEROUX, *Encyclopédie nouvelle*, article *Conciles*, § IV.

Aussi « cet évêque du dehors » impose-t-il souvent son autorité sur le dogme. L'organisation politique devient le type de la hiérarchie religieuse. L'Église se gouverne comme l'Empire : la hiérarchie sacrée copie la profane. L'évêché correspond à la cité ; le métropolitain, au président provincial ; le primat ou l'exarque, au vicaire du préfet du prétoire; le patriarche, à ce préfet.

Par suite de cette imitation hiérarchique, — évêque métropolitain de Rome, primat d'Italie, le pontife de la première cité de l'empire avait parmi les patriarches le premier rang.

Le gouvernement temporel consacra cette primatie d'honneur. Valentinien III (425-455) la proclame par un édit : « Nous décidons, dit-il, par ces dispositions irrévocables qu'il n'est permis ni aux évêques des Gaules, ni à ceux des autres provinces, contre l'ancienne coutume, de rien établir sans l'autorité du pape de la ville éternelle. *Sine papæ urbis æternæ auctoritate tentare, sed illis omnibusque pro lege sit quidquid sanxit vel sanxerit apostolicæ sedis auctoritas, ita ut quisquis episcoporum ad judicium romani antistitis evocatus venire neglexerit per moderatorem ejusdem provinciæ adesse cogatur*[1]. »

Justinien (527-565) écrit « au très-saint archevêque de l'illustre ville de Rome » : — « Rendant honneur au Siége apostolique, nous ne souffrirons pas que rien de

1. *Cod. Theodos.*, anno 445.

ce qui tient aux intérêts de l'Église ne soit pas connu de Votre Sainteté qui est à la tête de toutes les saintes églises.[1] »

Le concile de Nicée (325) reconnaît la division de l'Église en quatre patriarcats dont il fixe ainsi le rang : — Rome, Alexandrie, Antioche, Jérusalem.

Le concile de Sardique (344) accorde aux pontifes de Rome, non plus une simple préséance, mais une supériorité de juridiction. Il décida que tout évêque condamné par ses co-provinciaux pourrait appeler à ces pontifes, qui auraient le droit de renvoyer la sentence en appel aux évêques d'une province voisine. Le premier concile de Constantinople (381) et celui de Chalcédoine (451) accordèrent le deuxième rang comme patriarche à l'évêque de Byzance, la seconde Rome.

Sans les circonstances qui la favorisèrent, la primauté de l'évêque romain fût restée un simple droit de préséance, ou tout au plus, en quelque cas, de juridiction, pareil à celui que le patriarche de Constantinople exerce sur ses collègues grecs.

Mais, d'une part, l'Orient s'aliène l'Occident. Le schisme s'accentue du huitième siècle au onzième, où il devient définitif.

D'autre part, un fait se prête merveilleusement à l'équivoque d'où sortira la papauté. Il n'y a pour tous les *Latins*, anciens sujets de l'empire occidental, et pour les

1. *Cod. Just.*, lib. I, tit. I, *De summa Trinitate.*

barbares qui se le partagent et se mêlent aux Romains de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne et l'Afrique, qu'un seul patriarcat. De là résulte une assimilation dont tirera parti la politique sacerdotale. Les pouvoirs que l'évêque de Rome exerce en qualité de patriarche d'Occident seront graduellement confondus avec ceux qu'il prétendra comme pontife suprême. Le germe de son autorité œcuménique existe d'ailleurs dans son rang de premier patriarche. L'Orient est oublié. Les Latins s'habituent à borner la véritable Église aux confins où leur langue cesse d'être parlée. Tout est mûr pour le dernier *avatar* de l'épiscopat romain. La papauté n'attend pour accomplir son évolution dernière que l'appui des Karolingiens et l'imposture des Fausses Décrétales.

Ce qui par-dessus tout assura, ce qui légitime dans l'histoire la métamorphose du patriarche romain en souverain pontife, c'est la mission assumée par lui à l'égard des Germains. Aidé des armes franques, il incorpore définitivement à la chrétienté européenne ces tard-venus du progrès. Un tel service justifie la fortune papale. Le génie politique du peuple-roi sembla diriger l'action du catholicisme, alors moins préoccupé de sauver individuellement les âmes que d'étendre le cercle de la civilisation. « Arnon, archevêque de Salzbourg... faisait manger » à sa table tous les esclaves chrétiens et leur donnait à » boire dans des coupes dorées, tandis que leurs maîtres » païens étaient assis dehors comme des chiens, et on » leur mettait devant eux du pain, de la chair et du

» vin pour se servir eux-mêmes. Quand ils demandaient
» pourquoi on les traitait ainsi, on leur répondait :
» N'ayant pas été lavés au bain salutaire, vous n'êtes pas
» dignes de communiquer avec ceux qui ont pris une
» nouvelle naissance. Cette conduite les excitait à se
» faire instruire, et ils s'empressaient de recevoir le
» baptême. »

Tel est en résumé, sous le rapport spirituel, l'ensemble de l'évolution papale.

Quelques jalons historiques en préciseront les progrès.

Saint Augustin (*Austin*), missionnaire de Grégoire Ier (577-601), convertit les Anglo-Saxons.

Saint Boniface (*Winfrid*), missionnaire de Grégoire II (715-731), convertit les Allamans.

Grégoire III (731-741), en haine des iconoclastes, sépare de fait Rome de l'empire grec.

Étienne Ier transmet à Pépin le Bref et à ses enfants une lettre de saint Pierre exhortant ces princes à défendre le prince des apôtres. — A partir de cette époque, le Saint-Siége développe ses prétentions, grâce à des titres forgés, colligés au huitième siècle par l'Espagnol Isidore Mercator et cités pour la première fois en 785 par Enguerrand, évêque de Metz. Nicolas Ier (865) soutient l'authenticité de ces Fausses Décrétales; les évêques de France s'y soumettent (867), et le bénédictin Gratien (1158) les inscrit dans son *Décret*. Sur cette base, Grégoire VII (1073-1085) fonde son *Dictatus*, où

il formule, dans les 27 articles suivants, l'omnipotence du Saint-Siége.

1. — L'Église Romaine a été fondée par le Seigneur seul;

2. — Le Pontife Romain seul est nommé en droit Universel;

3. — Seul, il peut déposer les évêques et les réconcilier;

4. — Son légat préside seul tous les évêques dans les conciles, quand même il soit d'un rang inférieur, et il peut rendre contre eux une sentence de déposition;

5. — Le pape peut déposer les absents;

6. — On ne peut demeurer dans la même maison avec ceux qu'il a excommuniés;

7. — A lui seul il est permis d'établir la nécessité de nouvelles lois, de réunir en circonscription (*congregare*) de nouveaux peuples, de faire d'un canonicat une abbaye, et, selon les cas, de diviser un riche évêché ou d'en réunir plusieurs qui seraient pauvres;

8. — Seul, il peut user des insignes impériaux;

9. — Tous les princes doivent baiser les pieds du pape lui seul;

10. — Son nom seul doit être récité dans les églises;

11. — Son nom est unique dans le monde;

12. — Il lui est permis de déposer les empereurs;

13. — Il lui est permis, si la nécessité l'exige, de transférer les évêques d'un siége à un autre;

14. — Il lui est permis d'ordonner clerc dans toute église qui il veut;

15. — Celui qui a été ordonné par lui peut présider à une autre église, mais non faire la guerre (*militare*), et il ne doit pas recevoir d'un autre évêque un grade supérieur;

16. — Aucun Synode ne peut être appelé général sans son autorisation;

17. — Aucune loi (*capitulum*) ni aucun livre canonique ne peuvent être publiés sans sa sanction;

18. — Nulle sentence de lui ne peut être réformée par personne, et lui seul peut réformer les sentences de tous;

19. — Il ne peut être jugé par personne;

20. — Nul ne doit oser condamner qui en appelle au Siége apostolique;

21. — Les causes majeures de toutes les églises doivent lui être portées;

22. — L'Église romaine n'a jamais erré, et jamais, au témoignage de l'Écriture, elle n'errera;

23. — Le pontife romain, s'il a été canoniquement élu, devient Saint sans aucun doute par les mérites du bienheureux Pierre, au témoignage du saint évêque de Pavie Ennodius, et selon l'opinion favorable d'un grand nombre des saints Pères, comme il est dit dans les décrets du bienheureux pape Symmaque;

24. — Par sa permission et sa licence, il est permis aux sujets d'accuser leur prince;

25. — En dehors de toute Assemblée Synodale, il lui est permis de déposer et de réconcilier les évêques;

26. — Que celui qui ne s'accorde pas avec l'Église romaine ne soit pas tenu pour catholique ;

27. — Le pape peut délier les sujets de leur fidélité à un prince inique.

Innocent III (1138-1216), qui prit le premier le titre de vicaire de Dieu, s'exprime ainsi dans son deuxième sermon sur la consécration du Souverain Pontife : « *Fides apostolicæ sedis in nulla unquam turbatione defecit, sed integra semper et illibata permansit, ut Petri privilegium persisteret inconcussum.* »

Il compare la dignité pontificale et la royale aux deux grands luminaires placés dans le ciel, l'un brillant de son propre éclat, l'autre d'une lumière empruntée au premier. Dans une phrase de la glose de Zenzelinus sur les *Extravagantes* de Jean XXII (1316-1334)[1], ce commentateur parle de *Notre Seigneur* DIEU *le Pape*. L'édition de Paris porte le mot *Deum* supprimé dans les éditions postérieures. « *Credere autem dominum* DEUM *nostrum Papam conditorem dictæ decretalis, si non potuisset statuere prout statuit, hæreticum censeretur.* »

Deux théologiens espagnols écrivent vers la fin du quinzième siècle : « Le souverain pontife n'a pas été élevé » seulement à la royauté humaine, mais à la divine, au » commandement des seuls mortels, des hommes, mais » des anges, non-seulement au jugement des vivants, » mais des morts, et cela non-seulement sur la terre,

1. Tit. XIV, ch. IV.

» mais dans le ciel. Il n'a pas été appelé à gouverner » uniquement les seuls fidèles, mais aussi les infidèles, et, » pour abréger, il a été institué et élevé par Dieu tout- » puissant et à sa place à la dignité suprême de Dieu, à » sa juridiction et à son empire, à sa souveraine autorité » sur l'univers. »

Un des Pères du concile de Latran (1512) s'adresse ainsi à Jules II : « — Tu es le Pasteur, tu es le Médecin, » tu es le Pilote, tu es le Prêtre, tu es enfin un second » DIEU sur la terre. »

CHAPITRE VI.

LAURENT VALLA. — LA FAUSSE DONATION DE CONSTANTIN.

A cette puissance colossale édifiée sur la foi des peuples, leur imagination prêtait ses prestiges, emmaillottant de fables l'enfance de la papauté.

La Donation de Constantin figure au premier rang de ces légendes. Le Moyen-Age entier l'admit, compris Dante lui-même, peu suspect d'illusions à l'égard des papes, — Dante, qui en damna cinq : Anastase II (496-498), Nicolas III (1277-1281), Célestin V (1294), Boniface VIII (1294-1303), Clément V (1305-1314) ;

Le premier [1], pour hérésie ;

Le troisième [2], pour lâcheté ;

Le second [3], le quatrième [4], le cinquième [5], pour simonie.

Dante déplore, donc il croit la donation de Constantin :

1. DANTE, *Infern.*, c. XI, t. 3.
2. *Ibid.*, id., c. III, t. 20.
3. *Ibid.*, id., c. XIX, t. 18-41.
4. *Ibid.*, id., c. XIX, t. 18
5. *Ibid.*, id., c. XIX, t. 11.

Ahi, Costantin, di quanto mal fu matre,
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco patre[1] !

On sait l'origine de la donation.

Le monarque a la lèpre : il épuise sans succès tous les remèdes. Après les médecins, les prêtres du Capitole se présentent. — « Il y a dans la vieille forteresse une » citerne où ils le plongeront dans le sang de petits » enfants égorgés. Ce bain le purifiera. » Prévenu par la grâce divine, Constantin renvoie à leurs mères ces enfants. Le soir même, Pierre et Paul lui apparaissent en songe. « — Parce que, disent-ils, tu n'as pas voulu » te souiller du sang innocent, le Christ, notre Seigneur » et notre Dieu, nous envoie te dire que, si tu suis nos » avis, tu seras guéri... Va près de Sylvestre, l'évêque » de cette ville, qui, pour fuir tes persécutions, se ca- » che dans les cavernes du mont Soracte... Il te bai- » gnera trois fois dans la citerne de la vraie religion, et » tu seras nettoyé de toute lèpre... Et, reconnaissant » envers ton sauveur, tu feras triompher l'Église par » toute la terre... »

Ce qui s'accomplit de tout point. Constantin va trouver le Pontife. Il veut savoir quels sont ces dieux qu'on appelle Pierre et Paul. Ils ne sont pas des dieux, mais des envoyés de Dieu.

« Alors (c'est l'empereur qui le raconte dans le préam-

1. *Inferno.*, c. XIX, t. 39.

bule de son édit), j'interrogeai le bienheureux Père : — S'il y a, dis-je, des portraits de ceux que tu appelles apôtres, montre-les-moi, que je puisse connaître si ceux qui m'ont apparu sont bien ces apôtres. — Aussitôt ce Père, digne de toute révérence, commande à des diacres de m'apporter ces images, et, devant mes satrapes, je reconnais et confesse que c'est bien celles des personnages que j'ai vus en rêve. » L'empereur décrit la pénitence que Sylvestre lui imposa : « à savoir, revêtir un cilice en notre palais de Latran pour que j'expiasse auprès du Seigneur notre Dieu et Sauveur, par jeûnes, vigiles, larmes et oraisons, tous les actes accomplis par moi avec impiété et perpétrés contre la justice. » — Il renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et confesse sa foi au Dieu Triple et Un : *Patrem omnipotentem factorem cœli et terræ*, etc., *et in unum Dominum Jesum Christum filium Dei unigenitum, Dominum nostrum, qui genitus est ex Spiritu Sancto et Maria Virgine, spontanea voluntate coram omni populo confessus sum*... Plongé dans la piscine sacrée, il voit une main le toucher du ciel. Il est guéri et chrétien, et sa gratitude s'exprime par ce fantastique édit :

« Nous, avec nos satrapes et tout le Sénat, et le peuple soumis au glorieux Empire, nous avons jugé utile de donner au successeur du prince des apôtres une plus grande puissance que celle que notre Sérénité et notre Mansuétude ont sur la terre. Nous avons résolu de faire honorer la sacro-sainte Église romaine plus que notre puissance impériale qui n'est que terrestre ; et nous attribuons au sacré siége du bienheureux Pierre.

toute la dignité, toute la gloire et toute la puissance impériale. Nous possédons les corps glorieux de saint Pierre et de saint Paul, et nous les avons honorablement mis dans des caisses d'ambre, que la force des quatre éléments ne peut casser. Nous avons donné plusieurs grandes possessions en Judée, en Grèce, dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Italie, pour fournir aux frais de leurs luminaires. Nous donnons en outre à Sylvestre et à ses successeurs notre palais de Latran, qui est plus beau que tous les autres palais du monde.

» Nous lui donnons notre diadème, notre couronne, notre mitre, tous ces habits impériaux que nous portons, et nous lui remettons la dignité impériale et le commandement de la cavalerie. Nous voulons que les révérendissimes clercs de la sacrosainte Église romaine jouissent de tous les droits du Sénat. Nous les créons tous patrices et consuls. Nous voulons que leurs chevaux soient toujours ornés de caparaçons blancs, et que nos principaux officiers tiennent ces chevaux par la bride, comme nous avons conduit nous-même par la bride le cheval du sacré pontife.

» Nous donnons en pur don au bienheureux pontife la ville de Rome, et toutes les villes occidentales de l'Italie, comme aussi les autres villes occidentales des autres pays. Nous cédons la place au Saint-Père ; nous nous démettons de la domination sur toutes ces provinces ; nous nous retirons de Rome, et transportons le siége de notre empire à Byzance, n'étant pas juste qu'un empereur terrestre ait le moindre pouvoir dans les lieux où Dieu a établi le chef de la religion chrétienne.

» Nous ordonnons que cette donation demeure ferme jusqu'à la fin du monde ; et, si quelqu'un désobéit à notre décret, nous voulons qu'il soit damné éternellement, et que les apôtres Pierre et Paul lui soient contraires en cette vie et en l'autre, et qu'il soit plongé au plus profond de l'enfer avec le diable. Donné sous le consulat de Constantin et de Gallicanus[1]. »

1. Voy. *Edictum Domini Constantini imp.*, dans les *Fausses Décrétales*, édit. Merlin, 1535, in-folio : — « Unde ut pontificalis apex non vilescat, sed

Voilà l'étrange *factum* qui garda durant huit siècles une autorité souveraine. Le premier auteur qui l'invoqua est l'évêque Énée, dans son *Traité contre les Grecs* (868). La prétendue donation fut insérée dans la collection des *Fausses Décrétales*, publiée à la fin du huitième siècle par le prêtre espagnol Isidore Mercator. Alléguée par le pape Nicolas I[er] à la fin du neuvième siècle, par Léon IX dans sa lettre au patriarche de Constantinople (1053), par Pierre Damien (1062), par saint Bernard (1152), l'authenticité de cet acte apocryphe fut reconnue même par un Grec, Théodore Balsamon (1194). Mais Godefroi de Viterbe, dans sa *Chronique*, tout en soutenant l'autorité suprême des papes sur les rois, admet déjà le doute sur la réalité de la fameuse donation (1186).

L'esprit critique s'affermissant, la dernière moitié du quinzième siècle voit crouler cet ouvrage avancé de la théocratie sous le bélier de Laurent Valla.

On retrouvera Valla dans le groupe des humanistes romains, formidable lutteur dans les âpres querelles des lettrés, homme d'aventures et d'érudition patiente, type curieux. Pour l'instant, nous regardons le meneur de la croisade anti-papale, le David dont la fronde atteint au front le géant romain.

magis quam imperii dignitas gloria et potentia decoretur, ecce tam palatium nostrum, quam romanam urbem et omnis Italiæ seu occidentalium regionum provincias, loca et civitates beatissimo pontifici nostro Sylvestro universali papæ concedimus, contradimus atque relinquimus, e c...

Jamais légende plus hasardée que la prétendue donation de Constantin n'étaya plus colossal pouvoir que la théocratie romaine.

La bonne foi de ceux qui profitèrent de ce faux paraît toutefois hors de cause. L'absence de critique, la confusion, le travestissement des idées et des traditions, font comprendre qu'un Hildebrand n'ait peut-être jamais douté de l'authenticité d'aucun des titres justifiant son omnipotence. Aussi bien, le profond penseur qui rajeunit au sens moderne la théorie catholico-féodale, Joseph de Maistre, donne du fait une explication, plausible quant à la sincérité de ceux qui crurent à la donation, mais laissant subsister l'impossibilité que, même indirectement, Constantin ait pu se dessaisir de Rome : — « La » même enceinte ne pouvait renfermer l'empereur et le » pontife. Constantin céda Rome au pape. La conscience » du genre humain, qui est infaillible, ne l'entendit pas » autrement, et de là naquit la *fable* de la donation qui » est *très-vraie*. L'antiquité, qui aime assez à voir et » toucher tout, fit bientôt de l'*abandon*, qu'elle n'aurait » pas même su nommer, une *donation* dans les formes. » Elle la vit écrite sur le parchemin et déposée sur l'au» tel de Saint-Pierre. Les modernes crient à la *fausseté*, » et c'est l'innocence même qui racontait ainsi ses pen» sées. Il n'y a donc rien de si vrai que la donation de » Constantin [1]. »

1. J. DE MAISTRE, *Du Pape*, liv. II, ch. VI, p. 181 (Lyon, Pélagaud, 8e édition, 1845, in-8o).

L'interprétation philosophique est le poignard de miséricorde qui achève les légendes. Il appartenait à un preux de l'ultramontanisme de lui donner gracieusement le coup de grâce. Mais, au quinzième siècle, qu'on l'attaque ou la défende, on n'en est pas à expliquer philosophiquement la papauté.

Laurent Valla n'y va pas de main morte dans sa *Fausse donation de Constantin.*

Commencé sous Eugène IV, ce pamphlet fut repris et terminé sous Nicolas V, pontife lettré, qui paraît avoir toléré cet assaut sacrilége d'un lettré qu'il protégea. A côté de rigueurs révoltant l'humanité moderne, il est à cette heure de la Renaissance d'étranges ménagements dans l'âme des chefs de la hiérarchie. Le culte de l'esprit eut ses exigences qui dominèrent les convictions ou l'hypocrisie politique des chefs du clergé.

Les audaces de Valla ne pouvaient cependant échapper tout à fait à la répression. Dès 1440, après le concile de Florence, il avait fait connaître en manuscrit une partie de son travail. Laurent dut se réfugièr à Naples auprès du roi Alphonse. Mais les récits de persécution plus cruelles, — emprisonnement, fustigation, — qu'il aurait subis dans un couvent de dominicains semblent controuvés. L'inquisition lui fut du moins très indulgente; et il put soutenir sans plus d'inconvénients, contre *fra* Antonio da Bitonto, que chacun des articles du Symbole n'avait pas été composé par un apôtre. Il ne croyait pas non plus à la lettre écrite par Jésus-Christ

à Abgar, ni même à l'existence de ce roi d'Édesse [1].

Notez que c'est un chanoine de Latran, un secrétaire apostolique, qui parle ainsi des papes :

« Je n'écris pas seulement [2] contre les morts, mais aussi contre les vivants ; je n'écris pas contre l'un ou l'autre, mais contre la plupart, et non contre des particuliers seulement, mais contre des magistrats. Et quels magistrats ! A savoir contre le Souverain Pontife, qui n'est pas seulement armé du glaive temporel, à la manière des rois et des princes, mais qui l'est aussi du glaive ecclésiastique ; tellement que tu ne pourrais te protéger contre lui, sous le bouclier même, pour ainsi parler, de quelque prince, sans que tu en fusses moins frappé d'excommunication et d'anathème. Et si, comme il a parlé prudemment, il a été réputé avoir agi de même celui qui s'écria : Je ne veux pas écrire

1. Voy. TIRABOSCHI, *Stor. della letterat. ital.*, t. VI, part. III, lib. III, cap. V, §§ XXXIV-XXXIX, p. 1029-1043. — GINGUENÉ, *Hist. de la Litt. d'It.*, chez Michaud, 1811, t. III, 1re partie, ch. XIX, p. 348-355. — BAYLE, *Dictionn. histor.*, article *Valla*. — VOLTAIRE, *Ess. sur les mœurs*, ch. IX. — FLEURY, *Histoire ecclésiastique*, t. V, liv. XXXIII, § VIII, p. 283-284.

2. « Non tantum adversus mortuos scribo, sed adversus etiam vivos, nec in unum alterumve, sed in plurimos : nec contra privatos modo, verum etiam contra magistratus. At quos magistratus? Nempe Summum Pontificem, qui non temporali solum armatus est gladio, regum ac principum more, sed ecclesiastico quoque : ut ab eo, neque subter ipsum, ut sic loquar, clypeum alicujus principum protegere te possis, quo minus excommunicatione, anathemate feriare. Quod si prudenter, ut dixit, sic fecisse existimatus est qui inquit : Nolo scribere in eos qui possunt scribere, — quanto mihi magis idem faciendum esse videtur cum qui nec proscriptioni quidem reliquerit locum, quique invisibilibus me potestatis suæ jaculis persequatur, ut jure possum dicere : Quo ibo a spiritu tuo et quo a tua fugiam facie? »

(LAURENTII VALLENSIS PATRITII ROMANI : *De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio*, p. 761 ; dans les : *Laurentii Vallæ opera, nunc primo non mediocribus vigiliis et judicio quorumdam eruditissimorum virorum in unum volumen collecta, etc.* Basileæ, apud Henrichum Petrum, mense augusto, anno MDXLIII. — Bibliothèque Mazarine, n° 443.)

contre ceux qui peuvent écrire ; — combien plus paraît-il qu'il me faudrait agir ainsi à l'égard de qui ne me laisse pas un lieu de refuge contre sa proscription et qui me poursuivrait des dards invisibles de sa puissance ! combien je puis dire : — Où irai-je loin de ton esprit, où fuirai-je loin de ta face ? »

On n'assaille pas impunément un pouvoir qui s'étend sur plus de la moitié du monde alors connu.

Il n'y avait pas encore de Hollande pour abriter les proscrits de la pensée. Cet asile aux philosophes persécutés fut à leur égard presque le seul bénéfice de l'hérésie, ailleurs intolérante comme Rome.

Fondées sur la croyance en un absolu dont elles estiment posséder la notion exclusive, les théologies pourraient-elles être jamais tolérantes?... Les pouvoirs temporels ou des exigences passagères de situation leur imposent seuls le support des propagandes adverses. Il est dans la logique de leur doctrine d'étouffer la voix du sceptique ou du novateur. Si la violence, au prix d'un mal éphémère, peut arrêter leur parole qui perd les âmes pour l'éternité, la tentation est irrésistible de les supprimer, de les bâillonner au moins.

Les conditions de l'intolérance théologique changent (heureusement !) : l'intolérance en elle-même ne change pas. Seulement, d'une part, les répressions s'adoucissent; de l'autre, en raison du rationalisme croissant, se dilate le cercle des opinions tolérées. — Hier, il fallait croire que le monde fut fait en six jours de vingt-quatre heures : demain, il suffira d'admettre pour l'œuvre de

Jéhova six périodes de plusieurs milliers d'années.

Il est de foi au quatorzième siècle que le Saint-Esprit a dicté à Constantin sa donation. Au seizième, la vérité s'imposera sur ce point, elle ne sera plus, du moins, une hérésie. De nos jours l'explication de l'auteur du *Pape* s'enseigne au séminaire. On admet comme très-conciliable avec l'orthodoxie cette interprétation naturelle d'un miracle : « — L'innocence ne voyait-elle pas... un ange » qui effrayait Attila devant saint Léon? Nous n'y voyons, » nous autres modernes, que l'*ascendant* du pontife; » mais comment peindre un *ascendant?* Sans la langue » pittoresque des hommes du cinquième siècle, c'en était » fait d'un chef-d'œuvre de Raphaël; au reste, nous » sommes tous d'accord sur le prodige. Un *ascendant* » qui arrête Attila est bien aussi surnaturel qu'un ange; » et qui sait même si ce sont deux choses[1]! »

L'érudition progressait trop au quinzième siècle pour que l'Église n'abandonnât pas bientôt un terrain d'une défense impossible. A Valla reste toujours l'honneur d'un appel direct à l'opinion. De là des proscriptions qui ne tardèrent pas à atteindre le livre, si, grâce à l'aménité d un pontife humaniste, elles épargnèrent l'auteur. De là aussi la popularité de ce pamphlet traduit plus ou moins librement en diverses langues et secrètement répandu.

La France, scolastique et parlementaire, où, avec

1 J. DE MAISTRE, *Du Pape*, liv. II, ch. VI, p. 18, note.

Rabelais, la pensée libre, avec les Berquin et les Le Clerc, un christianisme indépendant allaient naître, la France devait avoir ses traductions du grand libelle.

Comme signe de l'état des esprits, il est curieux de rapprocher du texte une version française qui ne s'en éloigne que par quelques amplifications accentuant, avec toute la *furia* gauloise, la pensée si âprement hostile du polémiste italien.

Très-parisien d'aspect, ce petit volume, en caractères gothiques, ne porte ni indication de l'année et du lieu de la publication, ni mention d'imprimeur ou de libraire [1]. On remarquera ces signes de clandestinité, d'autant que le texte latin est rare [2]. Parmi les éditions complètes des

1. Laurent VALLE, poète, orateur romain, — *Sur la donation de Constantin, empereur.* — In-18, Bibliothèque Sainte-Geneviève, nº 3035.

2. Cette clandestinité est d'ailleurs confirmée par l'existence d'une édition latine (in-18), qui ne porte également aucune indication d'éditeur, d'imprimeur et de lieu de publication (Bibl. Sainte-Geneviève, nº 3035, E, provenant du fonds de la Bibliothèque du couvent de Sainte-Geneviève (1752).

Donationis, quæ Constantini dicitur privilegium, Bartholomeo Picerno de Monte Arduo ad Julium II Pontif. Max. interprete;

Laurentii Vallæ patritii romani contra ipsum, ut falso creditum et ementitum, privilegium declamatio; cum Ulrichi Hutteni quiritis germani ad Leonem X Pontif. Max. præfatione;

Nicolaus de Cusa, Tit. Sancti Petri ad Vincula de donatione Constantini; Antoninus, archiepiscopus florentinus, de eadem re;

R. P. D. Hieronymus Paulus Cathalanus, juris utriusque doctor, ac cubicularius Alexandri VI, Pontif. Max., de eadem donatione.

Remarquons, en tête de cette collection de pièces hostiles à la cour de Rome, l'épître dédicatoire à Jules II, suivie du texte de la donation attaquée. Cette épître semble plutôt insérée là comme le passe-port qui amène le correctif de ces pamphlets. Quoi qu'il en soit, au langage de Bartholomeo Picerni, on voit que Rome n'avait pas encore sur ce point de l'origine abandonné ses prétentions.

œuvres de Valla, celle d'Henri Pètre de Bâle déjà citée est la seule qui renferme le traité critique que nous étudions.

Outre la préface, l'ouvrage, imprimé sans divisions dans le texte original, comprend dans la traduction cinq chapitres, dont les intitulés indiquent la nature et la suite des arguments développés par l'auteur :

« Au premier chapitre sera montré que Constantin ne feit oncques la donation fausse. Car la noblesse de son cœur, l'amour de ses enfants, l'autorité du Sénat et peuple romain ne l'eût pu souffrir. Et quand ils l'eussent souffert, saint Sylvestre ne l'eût voulu accepter étant injuste, contre Dieu et conscience.

» Au second chapitre sera montré que si ladite donation fut faite et qu'elle fut acceptée, toutefois jamais la possession n'en fut baillée, qui est le principal d'un droit.

» Au tiers chapitre sera mise la fausse donation, et réprouvée de mot à mot. Et sera démontré comment la légende de saint Sylvestre quant à la lèpre de Constantin, quant au dragon et quant à plusieurs et autres choses, est fausse et apocriphe.

» Au quart sera mise la division des empires d'Orient et d'Occident. — Et comment celui d'Occident fut donné premièrement aux François à la personne de Charlemagne. Et que sans preuves ni raisons il fut (translaté es Allemaignes) transmis aux Allemands par l'ambition de Léon tiers qui estoit allemand.

» Au quint sera montré comment les papes ne peuvent et ne doivent répéter, par armes ou autrement, chose quelconque de la donation de Constantin ; jà soit que ladite donation eût esté bonne, ensemble la possession. »

Après un assez long préambule sur les dangers de son entreprise, Valla se pose cette objection :

« Par adventure (me dira quelqu'un), les papes et souverains évesques sont et seront plus patients et benings ès choses qui

se diront et escriront à l'encontre d'eulx que ne seroyent les roys et aultres princes séculiers. Ensemble se sçauront corriger, ou, s'ils te veulent encuyre, quelque roy ou prince te saulvera de leur main. A iceluy je réponds, quant au premier, que ce n'est pas leur coustume de user de pitié, mais de tyrannie, envers ceulx qui les reprennent et parlent d'eulx : ains les font mourir cruellement, excommunient, mauldissent et condemnent hérétiques : jà soit qu'ils souffrent que l'on die mal de Dieu et de sa cour supercéleste, qui continuellement en leur palais est blasphémée sans soy esmouvoir... »

Le traducteur amplifie ; il force le ton. Valla dit seulement : « *Nisi forte putemus : patientius hæc esse laturum summum Pontificem, quam cæteri facerent...* »

Il rappelle ensuite les Grands-Pontifes Ananie faisant flageller saint Paul ; Phassur, emprisonner Jérémie. Un tribun délivre l'apôtre, un roi sauve le prophète.

La puissance séculière opposée à l'ecclésiastique, le monarque appui de la vérité contre le prêtre... C'est déjà la tactique voltairienne !

L'auteur proteste de son respect pour le successeur de saint Pierre, monarque légitime de l'Église et représentant du Seigneur. Mais Dieu est aussi par son esprit en tout fidèle « qui garde ses commandements ». Aussi, ce que fit saint Paul réprimandant saint Pierre, tout chrétien le peut faire à son tour.

« Je proteste... ne vouloir escripre Philippiques ne invectives à l'encontre des papes, ou l'auctorité et saincteté de leur siége. Aussy ne veulx induire aultres docteurs à ce faire ne imposer faulx crimes et parolles controuvées. Mais je souhaite, aussy

désire que la vigne plantée par nostre Seigneur et Rédempteur Jésus, arrousée de son sang et cultivée par ses apostres, laquelle en court romaine est tant falade, gaye et luxuriante, qu'elle ne fait que produire lambrusches ou raisins sauvages, qui font ce vin lequel rend ceulx qui en boivent maniaques, furieux et oublieux, soit tellement taillée, essarmentée et nettoyée, qu'elle produise les beaux et bons raisins, dont le précieux vin létificatif de Dieu et des hommes soit extraict. Et à ce faire, aussy persuader, je auroye toujours la bouche ouverte que l'on ne me doit fermer... »

Valla démontre ensuite, selon tous les formes scolastiques :

Que Constantin n'a pu vouloir donner Rome;

L'eût-il pu, il ne l'eût voulu;

Le pape Sylvestre n'a pu ni voulu accepter;

Supposées la donation et l'acceptation, l'acte est nul en droit, la livraison n'ayant pas eu lieu...

Quelle raison pouvait pousser Constantin à se dépouiller? — Sa nouvelle croyance? « — Mais quelle » royale ou impériale majesté est répugnante au bap» tesme et à la religion chrétienne...? Et quel prince » doit être diminué de son estat pour avoir prins la sainte » foi? » Puis l'auteur amène devant Constantin, et, dans un langage *cornélien*, fait parler Rome éplorée.

« S'il est ainsy, ô invictissime César, que tu n'aies égard ne pitié quelconque de toy ne de tes enfans et que tu les prives de leur héritage, tes familiers de richesses, et tes amys d'honneurs; et que tu ne ayes cure d'avoir tout l'empire, ains le veuilles départir à toy et à un aultre, le Sénat et peuple romain ne doibt et ne veut perdre sa dignité. Sçaches que ce n'est pas

toy ne les tiens qui avez conquis et uny l'empire; mais c'est notre sang et celluy de nos prédécesseurs qui l'a uni et mis en ung corps duquel tu es le chef. Et ores tu veulx partir ce corps en deux par la moitié et faire d'ung royaulme deux... D'advantage ne cuyde point que les Romains que tu auras ainsy délaissez et abandonnez te veuillent secourir un faict d'armes si (par adventure) tu les laisses. Ains courront plus tost à l'encontre de toy et si defferont si tôt qu'ils veoirront leur advantage celluy à qui tu laisses ton empire, comme cil qui n'est digne de régner... Pour ces causes pense et advise bien à ton affaire. Car nous penserons du notre... »

Mâle langage du citoyen, cri d'indépendance et de dignité, compris par Valla et rendu dans la version française avec une naïveté d'expression qui relève l'énergie du sentiment !

Plus loin, c'est Sylvestre lui-même qui, achevant la prosopopée, refuse le don de l'empereur, au nom du précepte évangélique : « Vous avez reçu gratuitement, donnez de même. » Il revendique pour les ministres de l'Église qu'on veut enrichir la croix de bois du Calvaire.

« Jadis Dieu donna et octroya à son peuple qui estoit les enfants d'Israël, non point roys, mais seulement juges. Et ne print à plaisir que le peuple luy demandast roy... La quelle chose fut révoquée au Nouveau-Testament. Et tu veulx que je soye roy. »

La critique porte au delà de la royauté temporelle du Pape, mais enveloppée et par une échappée furtive. Pas plus qu'au temps de Voltaire, ce n'est le moment de se brouiller avec les rois.

Abrégeons... Aussi bien, ces objurgations entraînent par leur sincérité chaleureuse, un peu aussi parce qu'elles ne restent pas sans applications actuelles. Comment suivre l'auteur dans la déduction des nombreux arguments de droit et de fait à l'appui de sa thèse ? Il y en a de bien naïfs pour nous, entre autres le défaut d'acceptation mentionnée dans l'acte et de toute formalité indiquant, aux termes du droit romain, la tradition de la chose donnée. « *Num quid Sylvestrem Constantinus in Capitolium quasi triumphantem, inter frequentium Quiritum, sed infidelium, plausum duxit? in sella aurea, simul assistente universo senatu, collocavit? magistratus pro sua quemque dignitate regem salutare et adorare jussit?* »

C'est par trop évident. Mais il faut se reporter aux idées alors en cours, aux étranges déformations imposées par la légende aux hommes et aux choses antiques. Juriste et érudit, Valla devait plaider et disserter en forme contre le préjugé d'une science fantastique. Avec un sérieux imperturbable, il arguë de ce que Constantin n'a pas mené lui-même ou fait conduire Sylvestre en Italie, en Gaule, en Espagne, pour lui transmettre légalement la possession de ces contrées. Et, supposé qu'il l'eût transmise, « qui, dit-il, en aurait en ce cas privé le cessionnaire?...
» Car il n'a point toujours été en possession, au moins
» nul de ses successeurs n'y fut jusqu'à, et compris,
» Grégoire le Grand. Qui n'a pas la possession et ne
» peut prouver qu'il l'a perdue, n'a certainement jamais
» possédé, et, s'il dit le contraire, il délire. Qui a

» dépouillé le pape? — Constantin lui-même, ses fils,
» Julien, ou quelque autre César?... Quand cette expro-
» priation est-elle advenue? Comment? Par révolte ou
» par meurtre? Les nations se levèrent-elles? Quelle
» fut la première à secouer le joug? Parle. . »

« O admirabilem casum! Imperium romanum tantis laboribus, tanto cruore partum, tam placide, tam quiete a christianis sacerdotibus vel partum est vel amissum, ut nullus cruor, nullum bellum, nulla querela intercesserit! »

Il y a là trop de thèmes à bien dire, pour que l'auteur des *Élégances latines* [1] en néglige aucun, variant les figures de la rhétorique, de l'hyperbole à l'ironie :

« Quod non minus admirari debeas, per quos hoc gestum sit, quo tempore, quo modo, quam diu, prorsus ignotum. Putes in Sylvis inter arbores regnasse Sylvestrem (!), non Romæ et inter homines, et ab hibernis imbribus frigoribusque, non ab hominibus ejectum. »

Si la concision manque, le trait n'est pas absent, ni l'érudition vraie. Le traité de Jovien avec Sapor est invoqué d'après Eutrope. Parlant des pays abandonnés aux Perses par le successeur de Julien, cet historien de Constantinople rappelle que jamais aucune cession de territoire n'avait eu lieu depuis la fondation de Rome. Où

1. LAURENTII VALLÆ, *Elegantiarum libri sex deque reciprocatione libellus cum Antonii Mancinelli lima suis locis apposita, etc.* Argentorati, ex ædibus Mathiæ Shuterii, mense augusto, anno Christi MDXVII, regnante imperatore Maximiliano; petit in-4°.

sont les médailles, les monnaies, témoignant de la souveraineté des papes sous Constantin et ses successeurs? Quand les Damase, les Syrinus, les Anastase, les Jean, soutinrent-ils contre Théodore, Arcadius, Honorius, les droits usurpés, affirmés avec tant d'audace par les souverains pontifes des derniers temps? « Je te le demande, » dit Valla, s'adressant à Eugène IV, je te le demande, » à toi qui ne vis que par la clémence de Félix. »

Il s'agit ici de l'anti-pape Amédée de Savoie proclamé sous le nom de Félix V. Valla tint donc pour les Pères schismatiques du concile de Bâle.

Le courageux polémiste aborde enfin le texte de la prétendue donation. Il rappelle l'origine de cette pièce glissée par un faussaire dans la collection de Décrets publiée par Gratien, où elle coupe brusquement le fil des matières. Gratien, s'il l'eût insérée lui-même, ne l'aurait pas si gauchement placée : il en eût fait d'ailleurs mention à propos des traités intervenus entre les empereurs francs et allemands et Rome touchant les droits du Saint-Siége [1]. Sans parler du style barbare, de contradictions fréquentes entre les autres actes du recueil et la donation, la rédaction de ce morceau accuse la plus complète ignorance de la constitution impériale au quatrième siècle de notre ère... Quand des Césars s'exprimèrent-ils ainsi? Qui jamais ouït parler de satrapes romains? Qu'est-ce que ces sénateurs qu'on dit soumis à l'Église romaine?...

1. « In eo loco meminisset... ubi agit de Ludovici pactione. »

De longtemps encore nul membre de l'ordre sénatorial n'embrassa le christianisme, et ce n'est qu'à prix d'argent que Constantin put recruter des néophytes au baptême. « *Longo tempore neminem senatorii ordinis voluisse accipere religionem christianam, et Constantinum pauperes sollicitasse pretio ad baptisma !* »

Le dix-huitième siècle reprendra pour son compte, en l'accentuant, cette remarque sur la pauvreté des premiers chrétiens, « ces gueux, ces fripiers grouillant dans » les galetas de Rome ». Mais Voltaire, en parlant ainsi, ne les accuse pas de vénalité. Valla n'a pas cette mesure. Sa passion hostile le déborde, elle l'entraîne hors de la prudence, et aussi de la vérité. Mais, s'il s'emporte à ce point, c'est qu'il est blessé au cœur, atteint dans sa religion de latinisant épris des splendeurs de Rome païenne. Il appartient au groupe de l'Académie romaine, qui, tandis que les platoniciens de Florence se rattachent à l'antiquité grecque, revendique, lui, l'héritage du peuple-roi, l'éloquence de Cicéron, la muse austère de Tacite.

« Quelle est, s'écrie-t-il, cette nouvelle injure du faussaire, cette expression du protocole : — Nous Constantin, etc., avons jugé bon, etc., avec notre sénat et tout le peuple soumis à l'Église romaine ?... On ose dire sujet de cette Église ce peuple dont le prince des poètes a dit :

Tu regere imperio populos, Romane, memento...

Si encore cet *âne*[1] de faussaire se contentait d'exas-

1. Textuel.

pérer le civisme rétrospectif de Valla... Mais il ne respecte rien, pas même la syntaxe, mettant le datif pour le génitif, accolant sans copule deux épithètes (*terrena imperialis potentia*)... Bref, les scribes, que dis-je ! les palefreniers de Constantin ne parlaient pas ainsi. » — « *Huncne in modum ævo loquebantur Cæsarum scribæ, ne dicam agasones?* »

Les bévues abondent, du reste, même à l'encontre du but poursuivi par l'apocryphe. Ainsi ces expressions : « *Decernentes sancimus ut principatum teneat tam super quatuor sedes, Alexandrinam, Antiochenam, Hierosolimitaneam, et Constantinopolitanam...* « sonnent » que la principalité et primace de l'Église de Rome ne » fust oncques donnée ne instituée de nostre Dieu Jésus- » Christ. »... *Ce qui peut par adventure estre*, ajoute de son crû le traducteur français. Insinuation étrangère au texte. L'écrivain latin, sans malignité apparente, se borne à noter que les paroles prêtées à Constantin attribueraient la suprématie du Saint-Siége, non à la déclaration évangélique fixée par le huitième concile général, mais à un simple octroi impérial. Ce qui va sans aucun doute contre la pensée du faussaire et accuse son ignorance ou sa légèreté.

Le plus étrange, c'est Constantin parlant du patriarche de Constantinople, et cette ville n'existe pas encore !... Et ces redevances imposées sur les terres de la Judée, de la Grèce, de l'Asie, de la Thrace, de l'Afrique, de l'Italie, etc., pour l'entretien du luminaire des basiliques

de Saint-Pierre et de Saint-Paul? « — O pendard (*furcifer*), quelles étaient ces églises élevées à Rome à ces apôtres? Qui eût osé les bâtir au milieu des persécutions?... »

« Ores est-il qu'il n'y avoit aultres églises pour lhors que petitz oratoires soubz terre, moult secrêt mussés, etc... Après, tu viens racompter comment l'empereur donna son dyadesme, qui est, comme tu exposes, une couronne d'or et de pierres précieuses, jà soit que le dyadesme fust ung ornement faict de moult riche drap ou toile, selon qu'il est escript... Et tu doibz sçavoir que les empereurs romains ne portoyent point nom ne enseignes de roys. Car où il y a roy, il n'est chose publique, et sous icelle peuvent estre plusieurs empereurs. Pour ce Cicero en ses épistoles se nomme souvent empereur... »

« — O saint Jésus (nous traduisons le texte latin de Valla), à celui qui enveloppe ces opinions de paroles inhabiles ne répondras-tu pas du haut de la nue? Ne tonneras-tu point? Et, parmi tant de blasphèmes, ne lanceras-tu pas tes foudres vengeresses? Supporteras-tu un tel forfait dans ta famille? Mais tu es patient et très-miséricordieux. Je crains cependant que ta patience en ce cas ne soit plutôt colère, et condamnation, telle que celle qui tomba sur ceux dont tu as dit : — Je les ai renvoyés selon le désir de leur cœur; ils s'égareront dans leurs machinations. Et ailleurs : — Je les ai livrés à leur sens réprouvé, pour qu'ils fassent ce qui ne convient pas, parce qu'ils n'estimèrent point d'avoir connaissance de moi. Ordonne-moi, je t'en supplie, Seigneur, de crier contre eux, et peut-être ils se convertiront. O pontifes romains, exemples de tous les crimes pour les autres pontifes, ô scribes et pharisiens scélérats, qui siégez dans la chaire de Moïse et faites les œuvres de Dathan et d'Abiron, les vêtements, l'apparat, la pompe, les cavalcades et toute la vie d'un César conviennent-ils au vicaire du Christ? Quel rapport entre le prêtre et César? »

Très-vive déjà, cette prose s'accentue et s'envenime sous la plume gauloise du traducteur.

« Je ne peux, pour mon humaine fragilité, non invéhir... qui faict de la saincte église compuncte, dévote et mortifiée une gendarmerie dissolue et paillardise deshonnête. Car il donne généralement au pape tous les vestements dont est aorné l'empereur, soit en guerre, conseil, chasse, danse, à pied ou à cheval. Aussy les sceptres, lances, espées et hacquebuttes, et les bannières, armes ou enseignes... Il donne puis après à l'église romaine *concubiteurs* (qui est un terme de bordeau), afin qu'elle ne soit paoreuse en dormant. Aussy des cubiculaires et huissiers. Puis donne et veult qu'elle ayt chevaulx bardez de blanc, comme si elle ne debvoit aller sur asnes ne asnesses, comme feit Nostre Seigneur. O sacrilége licence, qui donne et octroye à l'église diverse et dissolue pompe, de laquelle les nobles et gentz séculiers se abstiennent. Davantaige il faict de moult grandes menaces à la fin, si comme font nos papes à la conclusion de leurs bulles, qui ne sentent point leur empereur ne leur prince, mais seulement le clergie. Car ilz menacent de la malédiction de Dieu, de l'indignation des apostres et de l'éternelle damnation. Qui est ung grand signe et indice que cecy est provenu de la cuysinne ecclésiaste, non pas séculière... »

Voilà, pris sur le vif, l'esprit de la révolution qui se préparait contre les abus de la hiérarchie romaine, mais qui se compliqua malheureusement en Allemagne d'un réveil du christianisme augustinien, d'un retour au dogme et aux institutions d'une soi-disant église primitive. Tandis que s'accuse et se généralise la résistance à l'autocratie romaine, cette dégénération d'un mouvement tout politique et social en schisme religieux est le

seul danger à craindre pour l'émancipation philosophique et l'unité de l'Occident.

A cette heure on pouvait espérer d'éviter ce péril, et que la république européenne, ébauchée par Rome païenne et par Rome catholique, ne se scinderait pas en deux fractions ennemies.

Les penseurs de la Renaissance s'attaquaient avec une vigueur qui n'excluait pas la prudence à une autorité devenue abêtissante et oppressive. Cette autorité elle-même passait à des hommes imbus plus ou moins de l'esprit nouveau. La situation était donc des plus favorables. Des pamphlets comme celui de Valla le prouvent. Écrits par des libres penseurs, au moins par des hommes plus dégagés des superstitions que les Luther et les Zwingle, ces livres de combat égalent en audace la polémique anti-cléricale des réformateurs qui vont venir. Je veux bien que l'auteur de la *Fausse donation* n'ait jamais dit qu'il « avait des flèches dans son carquois contre le Christ » lui-même ». Pontanus[1], qui rapporte ce propos, est son ennemi implacable. En tout cas, le christianisme de Valla est bien pâle près de celui de Luther.

Une même passion rapproche toutefois par un côté leurs œuvres divergentes. Attaque à la légende constan-

1. Vid. *Johannis* JOVIANI PONTANI *opera omnia*. Venetiis, in ædibus Aldi et Andreæ soceri, MDXVIII et MDXIX, 3 vol. in-8, t, II : *Johannis Joviani Pontani ad eloquentissimum e predicatorum ordine fratrem Jacobum Mantuanum de sermone*, lib. I, p. 193 : « Qui ne dubitaverit ipse quoque dicere profiterique palam habere se quoque in Christo spiculam. »

Voy. aussi BAYLE, *Dict. histor.*, article *Valla*, notes (C) et (I).

tinienne, doutes sur les autres donations attribuées à Pépin, à Charlemagne, à Louis le Débonnaire, et, — chose plus grave, — sur la source divine d'une suprématie dont le titre incontestable est un intérêt d'ordre public assimilant l'organisation de l'Église à celle de l'empire, le centre religieux au centre politique, enfin violentes objurgations contre l'achat des absolutions ecclésiastiques,— tout cela, c'est le protestantisme en ce qu'il eut de rationnel : la protestation du génie laïque contre la hiérarchie ! C'est l'esprit libéral, la démocratie menaçant derrière l'absolutisme théocratique tous les absolutismes. Valla le laisse bien voir : — « La loi de » nature, dit-il, ne veut pas qu'un peuple soit l'esclave » d'un autre peuple.— *Neque vero lege naturæ compa-* » *ratum est, ut populus sibi populum subigat.* »

Sur le trafic des indulgences, la Réforme tiendra-t-elle plus âpre propos, ménagera-t-elle moins des scandales qui n'ont pas encore atteint le comble ? Écoutez Valla :

« Nulla unquam religio, nulla sanctitas, et, quod referens quoque horresco, omnium scelerum impii homines a papa sumunt excusationem. In illo enim comitibusque ejus est omnis facinoris exemplum, et, cum Esaia et Paulo, in papam et papæ proximos dicere possumus : Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes. »

Un cardinal, le précurseur de Copernic, Nicolas de Cusa, s'associait à cette œuvre de critique et de rénovation, où nous avons suivi Æneas Sylvius avant son pontificat. Esprit conciliateur et indépendant, ce cardinal,

un des plus nobles représentants de la Renaissance au sein de l'Église, n'avait pas craint de démontrer en plein concile de Bâle la fausseté de la donation attaquée par Valla [1].

Cette thèse fut reprise par un chanoine catalan, camérier d'Alexandre VI. Cet écrivain montra la donation omise par tous les historiens autorisés : Eusèbe, Jérôme, Augustin, Ambroise, Basile, Jean Chrysostome, Ammien Marcellin, l'auteur de l'*Histoire tripartite*, Orose, Beda [2].

Il se formait ainsi dans les hauts rangs de la hiérarchie une élite en communion intellectuelle avec l'esprit nouveau et capable de le servir, au moins de le patronner.

Telle est la situation qui se prépare et qui s'offrira sous Léon X. Il semble que la vieille discipline catholique puisse se transformer sans schisme, laissant finir de sa belle mort, sur un lit de respect, la superstition où elle se fonde et qu'atteint de toute part l'incrédulité. De son donjon de Steckelberg, Ulrich von Hutten dédie à Léon X une nouvelle édition du traité de Valla. Ce vaillant de l'épée et de la plume s'adresse au pape, homme de

1. Nicolas de Cusa, au concile de Bâle, déclara qu'il n'avait trouvé la donation de Constantin, ni dans des recueils authentiques, ni dans les histoires de ce temps. —Voir dans le petit volume cité, contenant le texte latin du *De falsa donatione*, etc... *Nicolai de Cusa, cardinalis tituli Sancti Petri ad Vincula, sententia de Donatione Constantini, quam scripsit ad concilium Basiliense, de concordantia catholica*, lib. III, cap. II.

2. *Vid.* ibid..., *R. P. D. Hieronymus Paul. Cathalanus, canonicus Barcinonensis, juris utriusque doctor, ac cubicularius Alexandri VI, pontificis maximi, vir fide dignissimus, in libello quem vocant Praticam cancellariæ apostolicæ sic scribit...*, etc.

lettres, comme au promoteur de la véritable réforme, au défaut de laquelle, en haine d'abus invétérés, il servira Luther. Mais on sent bien à son langage qu'il n'est pas un mystique, un croyant étroit. Polémiste et soldat, ami des Muses libres, ennemi du froc, l'auteur des *Epistolæ obscurorum virorum* représente bien la foule qui vit avant tout dans la Réforme une brèche faite à l'autorité.

On entrevoit ainsi derrière le protestantisme en préparation tout un libre mouvement d'idées dévié depuis par le réveil théologique.

« Tibi vero gratissimum facere me confidam qui rejectum nuper et damnatum hac de re Vallæ libellum, veluti ex tenebris in lucem, ab interitu ad vitam revocem. Quin etiam ipsum tibi illum dedico, ut testatum sit quantum, te pontifice, renata libertate, verum dicere licuerit omnibus, verumque scribere. Quod etsi non dubitem quin valde tibi placeat : tamen, ubi hoc publico alio testimonio adprobatum abs te intellexero, dabo operam ut sæpe aliquid tale inveniam. Interea Christus optimus maximus sic bonum te, sic verum pontificem, nobis diu incolumem servet. Ex arce Steckelberg, calend. decemb. anno post millesimum et quingentesimum decimo septimo. »

1517 !... c'est l'année des indulgences. Luther pose ses premières thèses.

Quelles qu'eussent pu être les conséquences de la critique érudite maintenue entre les bornes du respect à la hiérarchie, elle n'en a pas moins atteint le but immédiat qu'elle se proposait. Les plus audacieux champions de la curie romaine n'osèrent plus invoquer les titres dont

Valla démontra la fausseté. Dès 1509, dans une discussion avec les envoyés de Venise, à propos du droit que cette république prétendait tenir de Clément VI de nommer à Ferrare le magistrat appelé *vis-domino*, Jules II défiait l'un de ces ambassadeurs, Jérôme Donato, de lui montrer l'original de cette concession. — « Elle est, ré-
» pondit celui-ci, au dos de la donation de Rome par
» Constantin au pape Sylvestre [1]. »

1. Voy. GUICHARDIN, *Hist. d'Italie*, liv. VIII, ch. v, note, éd. du *Panthéon littéraire*.

CHAPITRE VII.

FLORENCE. — LES PRINCES DU COMPTOIR.

Florence, comme foyer de lumières et d'élégances sociales, atteignait tout son éclat à la fin du quinzième siècle. Mais, alors même, sa décadence politique s'accusait par l'oubli des libertés qui la firent si grande.

Quand je dis : Libertés, — il faut s'entendre. Il s'agit, non d'un système d'individuelles garanties protégeant l'indépendance de chacun, sa vie, sa fortune, le développement de ses activités, mais de la liberté au sens antique, de la part de chaque citoyen dans la souveraineté du corps social.

Ce n'est pas que, sous ce régime municipal, la situation d'un des membres de ces républiques d'Italie et de Flandre ne fût meilleure que celle d'un bourgeois du roi de France ou d'Angleterre. Le progrès de l'industrie et du commerce, à Florence comme à Bruges, à Pise comme à Gand, la fière attitude de ces républicains du Moyen-Age en face des princes et des seigneurs féodaux, les distingue essentiellement de notre tiers état à peine émancipé du servage. Trop souvent, toutefois, dans ces

Communes, l'individu ou les minorités plient écrasés sous les majorités tyranniques proscrivant les partis vaincus, réglementant jusqu'à la minutie la vie privée, l'absorbant dans la vie publique au delà de ce qu'exige la garantie du bien-être de chacun. Il semble que ces sociétés ont une sorte de but mystique à atteindre, un idéal de gloire collective primant tout, qu'elles forment un être ayant son âme propre, sa vie, exclusive des vies particulières dont elle n'est que la somme et l'expression.

Les cités antiques étaient des castes fermées. Un patriciat, une plèbe: au-dessous, quelques prolétaires, quelques étrangers (*métœques*), et l'immense tourbe des esclaves. Par suite de cette organisation, qui, réservant aux citoyens oisifs, ou à peu près, les fonctions nobles de combattre et de gouverner, faisait d'eux seuls des *personnes*, des mains serviles exerçaient l'industrie. Simple organe de la production matérielle, l'esclave fut une *chose*. De là ce qu'on pourrait appeler le grand *anonymat* de l'histoire, ce silence dédaigneux sur ce qui constitue la vie même de l'humanité : l'industrie qui la nourrit, les puissances désormais souveraines de la production et du crédit, les labeurs, les souffrances, l'ascension lente et tourmentée de la masse vers les lumières et le bien-être. Tant que le seul, puis le principal moyen de s'enrichir est la conquête, l'organe industriel demeure subalterne, esclave ou méprisé. La possibilité d'accomplir par les bras d'innombrables servitudes des entreprises industrielles qui, pour être

exécutées par un petit nombre, exigent des raffinements de calcul, de subtiles applications du savoir positif, permit à l'élite sociale de se désintéresser à peu près de toutes les préoccupations. De cet état social il ne reste guère trace que dans quelques préjugés et dans cette expression d'œuvre *servile*, consacrée par la morale catholique.

Au Moyen-Age, en dépit des traditions antiques subsistant par débris, une immense évolution s'est faite. Le travailleur manuel a cessé d'être esclave. Le bourgeois succède au plébéien oisif, — agriculteur tout au plus. Sous ce rapport essentiel, la Commune italienne du Moyen-Age ne ressemble en rien à la République de l'Antiquité. Ce changement contient tous les progrès de l'avenir, et entraîne nécessairement une autre définition du droit et des libertés civiques.

Les libertés et le droit de la démocratie moderne existent en germe dans l'organisation politico-industrielle de Florence, de Sienne et de Pise. On les retrouve dans les puissantes communes de la Flandre.

Au premier abord, l'apparence est la même que dans l'antiquité. Il semble que tout le droit du citoyen consiste dans la part qu'il a, par son vote, à la formation de la loi, qu'il s'agisse pour lui moins de garanties, de sécurités, de dignité, de bien-être à obtenir, que de l'orgueil d'être, — selon l'expression de Rousseau, l'utopiste rétrospectif du système, — un membre du souverain.

Si l'on ne s'attache qu'au dehors, l'écrasement de l'individu paraît plus grand qu'il ne le fut dans l'anti-

quité. L'oppression des minorités y prend une forme monstrueuse, inouïe, par l'institution des magistratures des partis. Croirait-on qu'à côté de la Seigneurie, pouvoir légal, les Guelfes florentins, pour régner et proscrire à leur compte, ont leurs capitaines et leurs officiers! Malgré tout, cependant, la démocratie moderne se fait jour, bien différente de l'antique. Dans Rome païenne, par exemple, en dépit des compétitions qui les divisent, patriciens et plébéiens ont pour but commun de conserver ou d'agrandir un privilége de conquérant. « La » plèbe formait un corps essentiellement propriétaire et, » à vrai dire, une aristocratie intermédiaire entre les » patriciens et la tourbe libre dont on ne tenait compte » ni pour la paix ni pour la guerre[1]. »

Aussi, que demandait la plèbe par les Gracques? un partage égal des terres publiques conquises sur l'ennemi. La loi agraire n'est pas autre chose.

Dans une société industrielle, au contraire, le but est autre. Il ne s'agit pas avant tout, pour chacun de ses membres, de participer plus largement aux fruits de la conquête, mais d'obtenir pour l'exercice de son industrie une protection, s'il se peut, privilégiée. A résumer, sous le rapport économique, la différence des deux systèmes, l'un apparaît comme une garantie de propriété terrienne (plus ou moins oisive), l'autre comme une garantie de monopole industriel, partant de travail. Là

1. *Le Moyen-Age et les Barbares*, par É. LITTRÉ, introd., p. VII.

est le progrès. Dans le premier système, l'État est une armée, la loi une discipline; dans le second, la Commune est une réunion d'ateliers et de comptoirs, organisés pour la mutuelle protéction de leurs monopoles. A Venise, « les inquisiteurs d'État faisaient poignarder l'ouvrier » qui transportait ailleurs une industrie utile à la Répu» blique[1] ».

La liberté moderne, telle qu'elle éclôt à peine, n'est pas encore là, fondée sur le respect de l'individu et le sentiment d'une justice égale. La raison d'État domine toujours; mais, comparée à ce qu'elle fut dans l'antiquité, elle semble plus compréhensible et plus humaine. Elle s'exerce au profit d'un plus grand nombre d'hommes et protége ou respecte des intérêts plus divers. Conséquemment, la vraie démocratie est un progrès, malgré des actes d'une tyrannie âpre, sauvage parfois, et qui méconnaît souvent les plus élémentaires garanties de la personne. Ce farouche apophthegme subsiste toujours en droit : *Adversus hostem æterna auctoritas.*

C'est toujours la souveraineté confondue avec la propriété. Qu'un roi ou qu'un peuple l'exerce, individuelle ou collective, elle est également privilégiée. Le droit antique continue à régler la situation des pays conquis. Pise, Lucques, sont les sujettes de Florence. A la Révolution française il est réservé d'inaugurer, à l'encontre du vieux droit des gens qui n'est que la sanction de la

1. DARU *Hist. de Venise*, pièces justific., État des Inquisiteurs d'État, cité par M. Michelet, *Précis d'hist. moderne*, t. I, p. 11.

force, le droit de l'homme en tant qu'homme, le droit des nations, collections d'hommes. Ne demandons pas cette abstraction supérieure au Moyen-Age, mais reconnaissons les conditions meilleures qu'il fit aux travailleurs en élargissant par la Commune le cadre de la Cité.

L'industrie s'y fit place victorieusement : elle s'y groupe en corporations, opposant à la féodalité, organisme de la guerre défensive, un système fondé sur la prédominance du labeur pacifique. La dignité du bourgeois éclipse celle du baron. Évolution immense dans ses résultats immédiats et futurs !

L'Ordonnance florentine de justice anoblit les criminels d'État pour les dégrader. On sollicite la roture. Les nobles se font inscrire dans l'Art de la laine. Ils changent de nom, comme les Buonarroti qui se font inscrire en 1325, avec celui de Serragli, sous le gonfalon du Dragon.

Deux organisations coexistent dans la Cité, l'une de la Guerre, l'autre du Travail.

D'une part, quatre quartiers, seize compagnies (quatre par quartier) :

San-Spirito, à l'écu d'azur avec une colombe d'argent ceinte de rayons d'or (quatre gonfalons de compagnies : la *Coquille*, le *Fouet*, le *Dragon*, l'*Échelle*) ;

Santa-Croce, d'azur à croix d'or (quatre gonfalons : le *Char*, la *Roue*, le *Taureau*, le *Lion d'or*) ;

Santa-Maria-Novella, d'azur au soleil d'or rayonnant (pour gonfalons : le *Lion blanc*, la *Vipère*, le *Lion rouge*, la *Licorne*) ;

San-Giovanni, à champ d'azur avec l'image du Baptistère, flanquée de deux clés d'or (gonfalons : le *Vair*, les *Clés*, le *Lion noir*, le *Dragon*).

D'autre part, milice de paix après la guerrière :

Les sept Arts majeurs : — Changeurs, — Juges et Notaires, — Apothicaires et Médecins, — Gens de la laine (*Lanaioli*), — Gens de la soie (*Setaioli*), — Pelletiers, — Marchands.

Les quatorze Arts mineurs : — Bouchers, — Cordonniers, — Forgerons, — Tanneurs, — Charpentiers, — Taverniers, — Boulangers, — Marchands d'huile, — Tisserands, — Serruriers, — Armuriers, — Fondeurs, — Menuisiers, — Aubergistes.

Les changeurs ont le champ vermeil semé de florins d'or. Les juges portent d'azur à l'étoile d'or; les marchands, de gueule à l'aigle d'or; les pelletiers, d'azur avec l'*Agnus Dei*. Les médecins ont la Madone et le *Bambino*. La bannière de la Soie est blanche avec la porte rouge de Sainte-Marie; celle de la Laine, vermeille, au mouton blanc, etc...

Ainsi, la puissance productive, à côté de la force guerrière, jadis omnipotente, devient peu à peu l'élément principal de la politique. La commune du Moyen-Age apporte un type nouveau de gouvernement qui, tranchant avec la cité antique, prélude à l'ordre moderne. Cette prépondérance du génie industriel sur l'esprit guerrier eut d'ailleurs des suites funestes pour

ces républiques. Parmi les monarchies militaires qui les convoitaient, oubliant l'arme pour l'outil [1], elles abandonnèrent leur défense à des mercenaires qui les trahirent ou ne surent les protéger. Vainement proposé par Machiavel, le remède à ce mal était dans un retour à l'esprit civique qui confondît dans le même homme le citoyen et le soldat [2].

Ce qu'on ne peut assez admirer, c'est que ces sociétés trop tôt désarmées, quand le despotisme s'armait de pied en cap, offrirent une ébauche déjà expressive du monde occidental tel qu'il se transforme à cette heure. Le crédit se pose comme un nouveau principe de cohésion sociale : le commandement prend forme de commandite. Par là, par les habitudes que crée la pratique des grandes spéculations industrielles, l'initiative de l'individu inaugure, même sous l'oppression des majorités, une nouvelle conception de la liberté. Dès la fin du quatorzième siècle, le *self government* se produit à Gênes sous une forme abusivement excentrique. Grâce à la nouvelle force politique du crédit, une association privée s'établit, État dans l'État.

1. ... « Corrompendosi la generosità degli animi dei nostri cittadini, era stata interamente dismessa e abbandonata l'arte militare. » (*Istor. della città di Firenze*, di Jacopo NARDI, vol. I, Firenze, Le Monnier, 1858.)

2. On ne donne ici que l'ensemble de ces deux divisions, vers la fin du quinzième siècle. Elles varièrent d'ailleurs, et leurs attributions ne furent pas toujours si bien définies. On voit les Arts s'armer, avoir des capitaines. Les compagnies du peuple n'en sont pas moins l'organisation militaire principale. Elles furent longtemps aussi pour les citoyens le cadre d'une organisation politique que l'institution des États subalternisa tout à fait. (Voy. MACHIAVEL, *Hist. de Florence*, liv. II.)

« Après que les Génois eurent fait la paix avec les Vénitiens, à la suite de la terrible guerre qui avait duré si longtemps entre eux, la République de Gênes, ne pouvant satisfaire les citoyens qui lui avaient prêté de grandes sommes d'argent, leur concéda les droits d'entrée de la douane. Elle voulut que chacun, au prorata de sa créance en principal, participât à la jouissance de ces droits, jusqu'à ce qu'il fût entièrement satisfait par la Commune. Et, afin qu'ils pussent conférer sur leurs intérêts, ils leur cédèrent le palais qui est au-dessus de la douane. Ces créanciers établirent entre eux en conséquence une sorte de gouvernement. Ils créèrent un conseil de cent des leurs pour délibérer sur les choses communes, et une magistrature de huit citoyens pour exécuter comme délégués de tous ces délibérations. Ils divisèrent aussi leurs créances en parts qu'ils appelèrent *Luoghi*, et donnèrent à tout le corps le nom de Saint-Georges. Quand leur gouvernement fut ainsi constitué, le gouvernement de la cité eut d'autres besoins. Aussi recourut-il à Saint-Georges pour de nouvelles aides. La corporation, se trouvant riche et bien administrée, put encore obliger la Commune. Celle-ci, en retour, de même qu'elle lui avait d'abord concédé la douane, commença à lui octroyer des portions de son territoire, en garantie des deniers empruntés. Cet état de choses, né des besoins de la Commune et des services de Saint-Georges, en vint à ce point que cette compagnie a rangé sous son administration la majeure partie des territoires et des cités soumis à la puissance de Gênes. Elle les gouverne et défend, et, chaque année, par le suffrage public de ses associés, elle y envoie ses recteurs sans que la Commune intervienne aucunement pour le choix de ces officiers. D'où il est arrivé que les citoyens ont retiré toute leur affection à la Commune, la regardant comme tyrannisée, et qu'ils se sont attachés à Saint-Georges comme à un corps administré selon les règles de la sagesse et de l'égalité. Telle est la cause de ces changements d'État si fréquents et si faciles, les Génois obéissant tantôt à un de leurs concitoyens, tantôt à un étranger ; car ce n'est pas Saint-Georges, mais la Commune qui change de gouvernement. Aussi, quand

les Fregosi et les Adorni se disputent le pouvoir, comme on ne combat alors que pour le gouvernement communal, la majorité des citoyens se tient à l'écart, et laisse l'autorité en proie au vainqueur. Mais la compagnie de Saint-Georges ne fait autre chose que, quand une faction est maîtresse de l'État, de lui faire jurer l'exécution de ses lois, qui jusqu'à ce jour n'ont pas été altérées. Exemple vraiment rare, et qu'on n'a pas encore rencontré dans les plans de République imaginaires tracés par les philosophes, de voir dans un même cercle, entre les mêmes citoyens, la liberté et la tyrannie, la vie réglée par la loi et la vie désordonnée, la justice et la licence. C'est cette institution seule qui maintient dans la cité les coutumes antiques et vénérables. Et s'il advenait (ce qui pour sûr adviendra avec le temps) que Saint-Georges s'emparât de toute la cité, Gênes deviendrait une république plus mémorable que Venise[1]. »

C'est pour les affaires de la compagnie de Saint-Georges qu'un Bonaparte, de Sarzane, tige des Napoléon, s'établit en Corse en 1490.

Au temps où nous sommes parvenus, l'évolution sociale accomplie par les grandes communes aboutit, à Florence, à un régime singulier : la Royauté de la Banque.

Quelles que soient à cet égard les solutions de l'avenir, l'Europe occidentale entre dans une phase analogue à celle que traversa Florence. La puissance du crédit remplaçant la force du glaive, ceux qui dirigent les glaives dépendent de plus en plus de ceux qui distribuent le crédit. Les banquiers succèderont-ils aux rois ?

Qu'y a-t-il de légitime dans cette conception qui ne

1. Machiavel, *Istor. Fiorent.*, t. II, liv. VIII, p. 363.

tient aucun compte de la démocratie? En quoi les faits sont-ils appelés à la justifier ?

Si l'on regarde l'histoire du passé, celle du présent surtout, à côté des pouvoirs qui s'imposent de force (militaires ou industriels, qu'importe !) on voit la démocratie persister et grandir, l'autorité des gouvernants prendre de plus en plus sa source ou sa sanction dans la volonté et le concours d'un plus grand nombre de gouvernés.

Si, d'un autre côté, l'autorité est une force qui doive à jamais se poser et s'imposer, deux termes irréductibles forment par leur antagonisme nécessaire le jeu des civilisations : l'Égalité (ou le Nombre), la Hiérarchie (ou la Force). Le progrès en ce cas ne consiste pas à supprimer des forces qui, de par le « NOMINOR LEO », se placent au sommet social, mais, dans la mesure du possible, à les réduire, à les neutraliser. La Démocratie n'est qu'une protestation éternelle, mais de plus en plus écoutée par la Force de moins en moins maîtresse. De l'anthropophage au maître d'esclaves, au seigneur de serfs, au propriétaire, au patron moderne; du sultan au roi, du roi au banquier, le progrès est évident. Les termes de cette progression se marquent par les garanties qu'obtiennent contre les puissants les faibles combinant toujours avec plus d'intelligence et d'accord leur action collective. Mais les forts, bien que réduits, n'en restent pas moins les forts, les chefs réels. Qu'importent les apparences et les titres? Cosme de Médicis est vraiment roi de Florence, parce que, dans une société où le travail pré-

vaut sur la guerre, sa puissante maison monopolise le crédit.

C'est là évidemment une forme plus douce du commandement, du droit primitif de vie et de mort réduit (pour le pire) au pouvoir extrême d'affamer, outre que, par la nature même des choses, le concours volontaire des subordonnés est plus nécessaire dans un atelier que dans une armée. La démocratie balance mieux sous ce régime que sous le précédent l'autorité de la force.

La République florentine, par l'effet de circonstances spéciales, anticipe sur l'ère relativement pacifique qui s'ouvre pour les nations de notre occident. Le caractère que nous signalons en elles : une hiérarchie d'industriels héritiers des aristocraties guerrières se combinant avec la démocratie, distingue la constitution où Florence s'assit après ses révolutions. Le développement du commerce amenant la substitution d'un patriciat à la noblesse, se couronne, comme jadis la République romaine, d'une sorte de principat supérieur. Et, de même que la puissance des généraux romains produisit l'omnipotence d'un chef militaire, la prépondérance des grands commerçants florentins aboutit à la politique suprématie d'un banquier. Sous ce rapport, les Médicis rappellent les premiers Césars. Octave est un dictateur-soldat, Cosme un dictateur-négociant. Les formes, ici d'une commune marchande, là d'une république militaire, subsistent sous leur autocratie dissimulée par les magistratures qu'ils exercent tour à tour ou qu'ils

réunissent sur leur tête [1]. Ni l'un ni l'autre n'est légalement un monarque; le second surtout, qui n'a pas, comme Octave sous le titre d'*imperator*, le commandement perpétuel des troupes. « Ainsi, dit Nardi, parlant » de Laurent, un homme s'est rencontré, qui, n'étant » ni roi ni prince, n'étant qu'un simple citoyen obéissant » aux magistrats, égalait les plus grands rois et princes, » tellement que le nom de sa famille est devenu un type » pour l'avenir. »

Cet ancêtre d'une puissante famille qui devait être une dynastie [2] gouverna la République plus encore par son influence dominante que par les charges qu'il occupait.

« Il fut le chef de cette maison et la commença, homme digne d'être nommé entre les très-grands; et en son cas, qui estoit de marchandise, estoit la plus grande maison que je crois qui jamais ait esté au monde... *Son auctorité* fut douce et aimable, et telle qu'estoit nécessaire à une ville de liberté [3]. »

Cosme devait d'ailleurs les fondements de sa fortune à Jean, son père, qui, « par ses immenses richesses et » ses autres qualités, s'éleva au-dessus de l'égalité » civile [4] ».

L'histoire a raconté les magnificences du *Père de la Patrie*, célébré son goût, sa pénétration naturelle dans

1. « S'il (Laurent) eut l'amour du pouvoir, il n'en eut pas la cruauté, et il fit servir à ses fins toutes les anciennes constitutions. » (PERRENS, *J. Savonarole*, 2e édit., introd., p. 27.)
2. Voy. la généalogie des Médicis aux pages 200-201.
3. *Mémoires de* PH. DE COMMINES, liv. VII, ch. V.
4. *Istor. Fior.*, di J. NARDI, t. I, lib. I.

les choses de l'esprit, d'autant plus remarquée qu'il était sans instruction. Machiavel l'assure dans le beau portrait qu'il a tracé de Cosme[1]. Mais ses dons heureux suppléaient à l'érudition qui distingua ses descendants et qu'ils puisèrent aux sources si libéralement ouvertes par lui. D'après les *Ricordi* ou mémoires de son petit-fils Laurent, le compte des largesses de sa maison, de 1434 à 1471, s'élève à 663 755 florins d'or, équivalant à 7 965 060 francs. Large et féconde existence que celle de ce marchand plus riche qu'un prince et qui, comme un grand baron de la banque moderne, commanditait les rois !

« Ses serviteurs ou facteurs, dit Commines, ont eu tant de crédit, soubs couleur de ce nom de Médicis, que ce serait merveilles à croire à ce que j'en ay veu en Flandres et en Angleterre. J'en ay veu un, appelé Guerard Quanvèse, presque estre occasion de soustenir Edouard le quart en son Estat, estant guerre en son royaume d'Angleterre, et fournir parfois audict roy plus de 620 000 écus; où il fict peu de profit pour son maistre ; toutes fois il recouvra ses pièces à la longue. Un autre ay veu nommé et appelé Thomas Portunay estre pleige entre ledict roy Edouard et le duc Charles de Bourgogne pour 50 000 escus, et une autre fois, en un lieu, pour 80 000. Je ne loue point les marchands d'ainsi le faire ; mais je loue bien un prince de tenir bon terme aux marchands et leur tenir vérité ; car ils ne savent à quelle heure ils en pourront avoir besoin ; car quelquefois peu d'argent fait grand service. »

Le madré Commines en savait quelque chose, ayant appris la valeur de l'épargne de ses maîtres successifs,

1. *Istor. Fiorent.*, lib. VII.

GÉNÉALOGIE

ÉVERARD,

JEAN,

COSME L'ANCIEN,
Père de la Patrie (1389-1464),
épousa *Contessina Bardi.*

PIERRE Ier
(1416-1472),
épousa *Lucrèce Tornabuoni.*

- LAURENT LE MAGNIFIQUE[1] (1448-1492), épousa *Clarisse Orsini.*
  - PIERRE II (1471-1503), épousa *Alphonsine Orsini.*
    - LAURENT II, duc d'Urbin (1492-1519), épousa *Madeleine de la Tour.*
      - *Catherine* (1519-1589) épousa le duc d'Orléans, depuis Henri II, roi de France.
      - ALEXANDRE, duc de Florence (1510-1537), fils naturel (attribué aussi à Clément VII), épousa *Marguerite d'Autriche,* fille naturelle de Charles-Quint, sans postérité légitime.
  - JEAN (LÉON X) (1475-1521).
  - JULIEN II (1478-1516), épousa *Philiberte de Savoie.*
    - HIPPOLYTE, cardinal (1511-1535), fils naturel.
- JULIEN Ier (1453-1478).
  - JULES (CLÉMENT VII) (1478-1534), fils naturel.

1. Laurent le Magnifique eut aussi trois filles : *Madeleine,* mariée à François Cibo;

·ES MÉDICIS.

vait en 1400.

nfalonier (1360-1428).

LAURENT (1394-1440),
épousa
Geneviève Cavalcanti.

PIERRE-FRANÇOIS (1431-1477),
épousa
Laudamie Acciajuoli.

LAURENT (1463-?),
épousa
Sémiramis d'Appiano.

:RRE-FRANÇOIS (1486-1525),
épousa
Marie Soderini.

LAURENT dit LORENZINO
(1514-1547),
ssassin du duc Alexandre.

JEAN (1467-1504),
épousa
Catherine Sforza.

JEAN des Bandes-Noires
(1498-1526),
épousa
Marie Salviati.

COSME Ier, premier grand-duc
de Toscane (1519-1574),
épousa
Éléonore, fille de Pierre
de Tolède.

FRANÇOIS MARIE (1541-1587),
épousa
1° *Jeanne d'Autriche;*
2° *Bianca Capello.*

De sa première femme :
Marie (1575-1643),
épousa
Henri IV, roi de France.

FERDINAND Ier (1549-1609),
épousa
Christine de Lorraine.

COSME II (1590-1621),
épousa
Marie-Madeleine d'Autriche.

FERDINAND II (1610-1670),
épousa
Victoire de la Rovere.

COSME III (1642-1723),
épousa
Marguerite-Louise d'Orléans.

JEAN-GASTON (1671-1737),
sans postérité.

Lucrèce, mariée à Jacques Salviati; *Contessina,* mariée à Pierre Ridolfi.

le prodigue Charles de Bourgogne, le prudent Louis XI. Ce roi bourgeois, mais qui se connaissait en grandeur, admirait, comme son ministre, le dictateur marchand et bon ménager dont la générosité ne donnait rien au faste onéreux où se fondaient les trésors des princes féodaux contemporains.

« De tous les citoyens qui ne sont point adonnés à la profession des armes, Côme fut le plus illustre et le plus renommé qui ait existé, soit dans Florence, soit même dans les autres pays dont on connaît l'histoire. Non-seulement il surpassa tous ses contemporains en crédit et en richesse, mais en libéralité et en prudence, et, parmi toutes ses grandes qualités, celle qui contribua davantage à lui donner le premier rang dans sa patrie, ce fut d'être le plus généreux et le plus magnifique des hommes. Ce fut après sa mort que l'on connut jusqu'où s'étendait sa libéralité ; car Pierre, son fils, ayant voulu faire le recensement de ce qu'il possédait, on vit qu'il n'y avait dans la ville aucun citoyen de quelque considération auquel Côme n'eût prêté de fortes sommes d'argent, souvent même sans qu'on lui demandât : il lui suffisait de connaître les besoins d'un homme noble pour venir à son secours. Sa magnificence éclate dans le grand nombre d'édifices qu'il a fait élever. Non-seulement il restaura, mais il fit bâtir depuis les fondements, dans Florence, les couvents et les églises de Saint-Marc et de Saint-Laurent, et le monastère de Santa-Verdiana ; dans les montagnes de Fiesole, San-Girolamo et son abbaye, et, dans le Mugello, une église des Frères-Mineurs. En outre, Santa-Croce, les Servi, les Agnoli, San-Miniato, furent enrichis par lui d'autels et de chapelles splendides qu'il ne se contenta pas d'élever, mais qu'il couvrit d'ornements et de tous les objets propres à rehausser la majesté du culte divin. Il faut joindre à ces édifices sacrés ses maisons particulières dont une dans la ville, telle en tout point qu'il convenait à un si grand citoyen, et quatre dans les

environs, à Careggi, à Fiesole, à Cofignolo et à Trebbio ; tous palais dignes, non d'un simple particulier, mais d'un roi. Non content de la renommée que lui avait méritée en Italie la magnificence de ses bâtiments, il fit construire à Jérusalem un asile pour les pèlerins pauvres et infirmes. Il employa à ces constructions des sommes très-considérables. Enfin, quoique ses édifices, ses entreprises, ses actions, eussent tous quelque chose de royal, et qu'il fût en effet le véritable prince de Florence, il était doué de tant de prudence qu'il ne sortit jamais des bornes que la modestie impose à un citoyen. Dans les assemblées, dans son domestique, dans ses équipages, dans toute sa manière de vivre, ainsi que dans ses alliances, il se montra toujours l'égal des plus simples citoyens, parce qu'il savait que toutes les choses extraordinaires qui frappent à toute heure les regards font naître dans le cœur des hommes bien plus d'envie que celles qui le sont en effet et qu'on peut colorer d'un prétexte honnête. Lorsqu'il voulut marier ses fils, il ne chercha point l'alliance des princes, mais il donna à Jean Cornelia degli Alessandri, et à Pierre Lucrezia de' Tornabuoni. Il maria ses deux petites-filles Bianca et Nannina, nées de Pierre, la première à Guglielmo de' Pazzi, la seconde à Bernardo Ruccellaï. Dans aucune des souverainetés ou des républiques de son temps, nul homme ne l'égala en intelligence et en pénétration. Aussi, au milieu de tant de changements de fortune, dans une ville aussi remuante, parmi un peuple aussi inconstant, il sut pendant trente et un ans se maintenir à la tête de l'État. Son extrême prudence lui faisait de loin prévoir les dangers, et il était toujours à temps ou pour les empêcher de croître, ou pour s'y préparer en telle sorte qu'ils pussent croître sans l'atteindre [1]. »

L'histoire devenue scientifique et couronnant, comme telle, la série des études positives, s'étaye à la méthode

1. TIRABOSCHI, *Ist. della Letterat. ital.;* Firenze, éd. Landi et C°, t. VI, p. 34.

et aux résultats de la science qui lui est immédiatement antérieure, avant de demander à sa méthode propre, à ses expériences, à ses procédés particuliers d'analyse, l'explication des faits dont la biologie échoue à rendre raison.

Pour la solution de ces problèmes, la loi organique de filiation fournit ces clartés prépondérantes que la physiologie obtient surtout de la comparaison des caractères propres aux espèces et aux individus. Ce n'est pas que l'historien doive dédaigner ces comparaisons. Il est physiologiste à sa manière et par ses procédés, recherchant en tout peuple, en toute famille, en tout homme, qu'il étudie, le trait dominant, ce qu'un éminent penseur appelle la faculté maîtresse. L'étude des dynasties rentre surtout dans cette sorte d'histoire naturelle. Chacune de ces familles constitue une espèce dont les traits se résument en quelques individus et se retrouvent, soit dans l'espace, soit dans le temps, diversement modifiés en des congénères : espèces ou individus analogues, contemporains ou succédanés.

Il y a les races militaires, comme celle de Gustave Vasa et de Gustave-Adolphe, artistes affolés parfois de férocité et de luxure. Charles XII rappelle Pyrrhus, la cour de Henri III celle d'un Héliogabale efféminé, avec ses mœurs de Sodome, ses curiosités d'érudition et de grammaire.

On retrouve dans la Prusse de Frédéric la Macédoine d'Alexandre. Les Médicis sont des Césars banquiers.

Leur originalité exprime le milieu qui les produisit. Le progrès de cette famille vers le pouvoir se marque par la prépondérance croissante des intérêts bourgeois dans leur république. Florence ressemble à Athènes par cette alliance, qui la distingue, du commerce avec le génie des arts et des lettres.

Son Périclès, Laurent de Médicis, fut un marchand philosophe et lettré, un financier artiste.

L'histoire de Florence tend à cette situation unique d'une famille maîtresse du pouvoir par le crédit. Si les Médicis n'y fussent parvenus, d'autres, les Albizzi par exemple, eussent pris cette position.

Le développement des affaires était énorme à Florence, au quatorzième siècle. Les banquiers soutenaient, créditaient les rois; leurs faillites équivalaient à des révolutions. Les Bardi et les Peruzzi avaient prêté à Édouard III 16 millions de francs équivalant à plus de 50 millions d'aujourd'hui. Ce prince n'ayant pu tenir ses engagements, les deux maisons cessèrent leurs payements, entraînant dans leur ruine mille ruines et la perte momentanée de l'influence politique de la grande bourgeoisie.

C'est une histoire très-curieuse que celle de l'origine des vicissitudes et des grandeurs de la bourgeoisie florentine. Elle se lie de près à l'évolution dont on ne saurait mieux résumer les phases qu'en énumérant ces perpétuels changements de la constitution que Dante stigmatisa dès le quatorzième siècle.

Atene e Lacedemone, che fenno
L'antiche leggi, e furon sì civili,
Fecero al viver bene un picciol cenno
Verso di te, che fai tanto sottili
Provvedimenti, ch'a mezzo novembre
Non giunge quel che tu d'ottobre fili.
Quante volte, nel tempo che rimembre,
Legge, moneta, ed ufficio e costume
Hai tu mutato, e rinnovato membre?
E se ben ti ricordi, e vedi lume,
Vedrai te somigliante a quella inferma,
Che non può trovar posa in su le piume,
Ma con dar volta suo dolore scherma[1].

Obscure, inextricable histoire, qu'on n'éclaire qu'en dégageant deux grands faits : — Nobles vaincus par le peuple ; lutte des vainqueurs divisés en deux factions : aristocratie d'argent et plèbe.

On n'a là qu'un simple cadre des classes, des partis morcelés tous les jours, et qui s'unissent ou se re-

1. DANTE, *Div. Com.*, *Purgat.*, c. VI, terc. 47, 48, 49, 50, 51 :

Athènes et Lacédémone, qui firent
Les antiques lois, et furent si civiles,
Donnèrent au bien vivre un petit exemple

Près de toi, qui fais tant de subtils
Règlements, tant qu'à la mi-novembre
Ne joint pas ce qu'en octobre tu files.

Combien de fois, depuis le temps que tu remémores,
Lois, monnaies, et offices et coutumes,
As-tu mué, et renouvelé tes membres?

Et, si bien tu te souviens et vois lumière,
Te verras semblable à cette malade
Qui ne peut trouver repos *dessus* les plumes,

Mais, en se retournant, s'escrime contre sa douleur.

poussent entre eux selon la loi complexe de leur mobile intérêt.

« Les maux que nous souffrons, l'Italie les a épuisés ; » les questions qui nous agitent, elle les a traversées ; » révolutions politiques et sociales, guerres de classes, » combats séculaires des bourgeois et des ouvriers, pro- » scriptions du peuple par la noblesse, de la noblesse » par le peuple, des riches par les pauvres, des pauvres » par les riches...[1] »

Et cette similitude de situation, elle éclate surtout à Florence, à raison du caractère industriel de son histoire où semble s'ébaucher par avance ce résultat de la civilisation moderne : l'intérêt du travail pacifique déterminant de plus en plus les phases de la politique.

Cette prépondérance se marque en deux périodes dans l'histoire florentine.

Jusqu'en 1250 les nobles dominent. Mais une première victoire des classes industrielles les a arrachés à leurs manoirs, fixant dans la cité les possesseurs des fiefs ruraux du voisinage. *Embourgeoisé* malgré lui, le seigneur se dédommage de sa défaite par la part du lion qu'il se fait dans la commune. La noblesse tend à se changer en patriciat.

Tel est le caractère de la première constitution sous un conseil de cent sénateurs, deux, bientôt six consuls,

1. *Révolutions d'Italie*, par Ed. QUINET, introduction.

un podestat, juge étranger qui succède à un vicaire impérial.

Depuis 1250, à la suite de la première expulsion des Gibelins, cet état de choses change au profit des classes bourgeoises. Transformé par l'élément roturier, l'élément féodal n'aspire plus à dominer directement, mais à garder, à étendre son influence en s'alliant à l'une des factions populaires.

Cette seconde période embrasse presque toutes les annales florentines.

C'est d'abord la classe moyenne qui fait la révolution contre la noblesse (1250). Elle guide le peuple armé, sous trente-six *caporaux*. Le pouvoir est ôté au podestat. Un capitaine du peuple, deux anciens pour chacun des six quartiers, gouvernent les cinquante-six compagnies ou gonfalons, — vingt de la ville, trente-six de la campagne.

Malgré le retour des nobles gibelins vainqueurs à l'Arbia (1260), la roture progresse.

Deux podestats jugent, trente-six bons-hommes, marchands et artisans, administrent[1]. L'industrie, — révolution décisive, — devient, par la nouvelle organisation des Arts, une des bases de l'institution politique.

Ce sont d'abord les sept Arts majeurs, puis bientôt, avec eux, les cinq premiers Arts mineurs qui, rangés

1. G. VILLANI, *Chroniq.*, liv. VII, ch. XIII-XVII.

sous des consuls et des capitaines, prennent part à l'administration et à la défense de l'État.

La démocratie gagne du terrain avec les Guelfes (1267). Douze Bons-Hommes gouvernent. La politique italienne prélude à ses combinaisons savantes, où se prendra à son propre piége la liberté par la complication de son organisme : cinq Chambres ! cinq degrés successifs de délibération ! du conseil des cent bons-hommes du peuple à celui des capitaines des Arts majeurs, à celui de la Crédence (quatre-vingt-dix membres plébéiens et guelfes), à celui de la Podesta (huit nobles et plébéiens et capitaines des Arts), enfin au conseil général ou conseil opportun composé de trois cents membres de toute condition. On a vu (à Gênes) une compagnie de prêteurs investie comme telle d'un pouvoir politique. Ici, fait non moins étrange, c'est un parti politique qui s'organise officiellement comme pouvoir public.

A côté des magistrats légaux, le parti guelfe a ses conseils et ses magistratures légalement reconnus et dotés par la confiscation des biens gibelins : — 1° Conseil secret de quatorze membres ; 2° Grand conseil de soixante nobles et plébéiens nommant au scrutin trois capitaines du parti guelfe pour deux mois, six prieurs du parti gardes des sceaux et des monnaies et syndics accusateurs des Gibelins, — trois plébéiens, trois nobles.

En 1278, nouveaux changements. Le nombre des Bons-Hommes est porté à quatorze, — huit guelfes, six

gibelins : l'élection qui avait lieu d'abord pour un an devient bi-mensuelle.

Ces modifications préparent une révolution : le triomphe des Arts, la victoire du principe industriel. Ce sont d'abord en 1282 trois prieurs des Arts, — un pour la Laine, le second pour le Change, l'autre pour le Drap. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce dernier représente les fabricants étrangers qui habitent le faubourg de Calimala. Logés et nourris aux frais et dans le palais de la commune, ces nouveaux magistrats entrent en charge en juin pour une durée de deux mois.

Les trois autres Arts majeurs : Médecins, Ouvreurs de soie, Pelletiers, obtiennent bientôt des prieurs nobles ou plébéiens ; les candidats, pour être éligibles, doivent réellement exercer l'une de ces professions.

Il ne suffit pas d'une affiliation honoraire à la corporation. Quant à l'Art des Juges et Notaires, il ne fournit pas de prieurs, puisque l'emploi de ses membres est une magistrature incompatible avec la fonction administrative.

Voilà donc le patriciat bourgeois subordonnant, absorbant les nobles, les chefs guerriers subalternisés par les chefs de l'industrie. Aussitôt, la prépondérance de ceux-ci doit compter avec la plèbe. Il se passe ici ce qu'on vit à Rome, quand la lutte des partis se déplaça par le triomphe de l'aristocratie de richesse sur celle de race. La véritable démocratie, le Nombre, revendiquant ses droits contre la fortune, le combat s'engage entre

eux, non plus compétition de castes, mais de classes, où le Nombre a finalement le dernier mot.

D'abord les cinq premiers Arts mineurs obtiennent une organisation politique et militaire semblable à celle des Arts majeurs.

A l'aide de ces auxiliaires : Fripiers, Bouchers, Cordonniers, Charpentiers, Serruriers, les Arts patriciens viennent à bout des nobles. Dès lors, à la démocràtie brèche est faite où passeront les neuf Arts restants : Tanneurs, Taverniers, Boulangers, Tailleurs, Tisserands, Armuriers, Fondeurs, Menuisiers, Aubergistes.

De ce moment l'assiette des partis se modifie profondément. D'un côté, les Grands, les *gras;* de l'autre côté, le peuple Menu, les *maigres*.

Dino Compagni a raconté cette révolution. Sa naïve chronique, si pittoresque et si vivante, nous transporte en plein cœur des faits :

« Retournés les citadins en Florence (de Campaldino), se dressa le peuple quelque peu d'années en grand et puissant estat. Mais les nobles et grands citadins, enorgueillis, faisoient maintes injures au populaire, le battant et avec autres vilenies. Pour quoy moult bons citadins populaires et marchands, entre lesquels fut grand et puissant citoyen, saige, vaillant et bon homme, appelé Giano della Bella, très-hardi et de bonne lignée, à qui déplaisaient ces injures, qui s'en fit chef et capitaine (et avec l'aide du populaire, estant nouvellement élu des seigneurs entrés en charge au jour quinze de février 1292), d'accord avec ses compagnons ils fortifièrent le peuple ; et à leur office de prieur adjoignirent un autre officier avec même charge qu'icelle des autres, lequel appelèrent Gonfalonier de Justice. Et ce fut

Baldo Ruffoli, pour le quartier de la porte du Dôme, à qui fut baillé un gonfalon aux armes du peuple, qui est la croix rouge, champ de blanc, et mille gens de pied, tous armés avec la dicte enseigne et les dictes armes, qui eussent à estre prêts à toute requeste du dict Gonfalonier en place ou partout où besoing seroit. Et se firent loix, appelées *ordres de la justice* contre les puissants qui feroient outrage à aucuns du populaire, et comme quoy l'un parent fût tenu pour l'autre, et que les griefs se pussent asseurer par deux témoings, de publique voix et renommée. Et délibérèrent qu'en toute famille qui aurait eu emmy ses membres des chevaliers, il fût entendu que ceux-là seroient grands et qu'ils ne pourroient estre du nombre des Seigneurs, ni Gonfaloniers de Justice, ni des Collèges. Les dictes familles en tout furent trente-trois. Et establirent que les anciens seigneurs avec certains adjoincts auroient à élire les nouveaux. Et ils accordèrent à ces statuts les vingt-quatre Arts, donnant à leurs consuls une certaine *balie* (pouvoir)[1]. »

Passons sur bien des vicissitudes : la dictature de Robert, roi de Naples (1313), Lando d'Agobbio, bargelli ou chefs de police terrorisant la République... Perpétuelle et fatale intervention de l'étranger, dont les factions, lasses de luttes, attendent trop souvent le repos, quand l'une d'elles n'y cherche pas la victoire. « Il est » un personnage que vous rencontrez dans chaque évé- » nement et qui est l'artisan infatigable de cette histoire : » je veux dire l'émigré. Toujours prêt à livrer cette » patrie qu'il n'a pu gouverner, il sollicite l'ennemi, il » presse, il conduit l'invasion[2]. »

A côté de la force constamment invoquée, du droit

1. *Chronique Florentine*, Dino Compagni, liv. I.
2. *Les Révolutions d'Italie*, par E. Quinet, chap. III.

toujours méconnu des minorités, un caractère essentiel de cette démocratie, c'est l'ambition jalouse du pouvoir. On tient moins à être libre que souverain pour sa part, à se garantir de l'oppression qu'à exercer son lot de souveraineté collective. De là, le sort, comme source du pouvoir, tend de plus en plus à se substituer au choix.

L'élection finit par n'être qu'en apparence combinée avec le sort dans ce singulier mode de nomination aux charges, qui gardait le nom menteur de scrutin. En dernier résultat, il ne resta que le sort et l'influence de quelques meneurs politiques très-bien placés au besoin pour l'aider. C'est ainsi que la domination indirecte, mais toute-puissante, des premiers Médicis, devait naturellement sortir de cette manière exagérée de comprendre l'égalité démocratique.

En 1328, le scrutin (*squittino*) est définitivement établi.

Sur ces opérations compliquées, citons Jean Villani. Sa description met en scène la vieille commune, brigues des partis, corporations civiles et religieuses, frocs de moines mêlés aux simarres des magistrats.

« Ceux qui estaient alors Prieurs, avec le conseil d'un bonhomme par sestier (quartier), de concorde trouvèrent ce mode en l'élection des Prieurs et Gonfaloniers, assavoir que Prieurs avecque deux adjoincts populaires par sestier fissent élection et rapport de tous citadins populaires guelfes dignes de l'office du priorat, d'âge de trente ans, en plus, et par semblable mode fissent les Gonfaloniers des compagnies du peuple, ensemble deux du populaire adjoincts par gonfalon, et semblable apport

fissent les capitaines de party guelfe avec leur conseil, et pareillement les Cinq de la Marchandise, avec le conseil des sept échevinages (*capitudini*) des Arts majeurs, deux consuls par Art. Faicts les dicts rapports en la salle des Prieurs, s'assemblèrent les Prieurs et les Gonfaloniers au commencement du mois de décembre, et avec leurs douze Bons-Hommes conseillers avec lesquels les Prieurs faisaient leurs plus graves délibérations, et avec eux dix-neuf Gonfaloniers des compagnies, deux consuls de chacun des Arts majeurs et six adjoincts ajoutés par les Prieurs, et six par leurs douze conseillers, et d'autres par tous les métiers, si bien qu'en tout estoient au nombre de nonante-huit. Chacun des noms rapportés passait alors au scrutin, moyennant fèves blanches ou noires recueillies par deux frères Mineurs, et deux de l'ordre des Prédicateurs, et deux Hermites étrangers, saiges et discrets religieux, et une partie d'iceux restoit par tour dans la salle à recueillir et compter les fèves.

» Quiconque avoyt soixante-huit fèves noires estoit approuvé et mis par escript en un registre secret lequel demeura depuis aux frères Prédicateurs. Et son nom escript sur une petite cédule estoit mis en une bourse à six temps dans l'année, comme il venait. Les dictes bourses estoient mises en une arche fermée à trois clefs et mandée en la sacristie des frères Mineurs, et l'une des clefs tenaient les frères convers de Settimo..., l'autre le Capitaine du Peuple, et l'autre le bedeau (*ministro*) des frères. Quand doncques finissoit l'office des Prieurs, avant leur sortie, au moins par trois jours, les Prieurs sortants avec le Capitaine, sonnant et assemblant le conseil, faisoient venir la dicte arche, et en présence du conseil s'ouvroit, et de deux en deux mois s'ouvroient les dictes bourses, mêlant les bulletins et puis les tirant à l'aventure. Et celui qui estoit tiré estoit Prieur[1]. »

En résumé, et selon nos formules plus précises :

1. Jean VILLANI, *Chr.*, liv. X, chap. CXII.

1° Une liste d'éligibles est formée pour deux ans, par les Prieurs, le Gonfalonier de Justice, les Gonfaloniers des compagnies, les capitaines du parti guelfe, les juges du Commerce, les consuls des Arts, et des adjoints plébéiens.

2° Ces éligibles « doivent être dignes des offices[1] », appartenir à certaines familles bourgeoises. Sous le nom de *statuali*, de *beneficiati*, ils forment un corps politique comparable à celui des *gentiluomini* de Venise[2].

3° La liste où ils figurent est soumise à une *balia* de tous les offices réunis.

4° Les premiers noms de la liste, tirés au sort de deux mois en deux mois, forment la Seigneurie[3].

On n'est pas au bout des complications où la démocratie florentine cherchait ses garanties. Jamais pourtant la complexité de ses scrutins n'égala les combinaisons électorales de l'aristocratie vénitienne.

Trente membres, tirés au sort dans le Grand-Conseil se réduisent à neuf par un second tirage. — Ceux-ci choisissent, à la majorité de sept voix, quarante membres du Grand-Conseil, que le sort réduit à douze. — Les douze en nomment vingt-cinq que le sort réduit à neuf.

Ces neuf en nomment quarante-cinq, réduits par le sort à onze. Ces derniers nomment enfin les quarante et

1. J. Villani, *Chronique*, liv. X, ch. cxii.
2. J. Villani, *Ibid.*
3. J. Villani, *Ibid.*

un électeurs qui, à la majorité de vingt-cinq voix, élisent le doge.

En tout, dix opérations : cinq tirages au sort, cinq élections.

Mais, pendant que Venise fixe sa constitution, Florence poursuit son changement. « La malade renouvelle ses membres. »

Trois conseils supprimés (1328) : la Crédence, les Cent, les Quatre-vingt-dix, sont remplacés par deux conseils nommés pour quatre mois, l'un, du peuple, de trois cents plébéiens, l'autre, de la Commune, comptant, pour un petit nombre de nobles, deux cent vingt-cinq roturiers.

Dans cette revue d'institutions changeantes qui aboutissent à la domination d'un banquier, on se borne à signaler les modifications ayant une portée définitive, constitutionnelle.

On omet toutes celles qui, plus ou moins prolongées, n'ont que le caractère de dictature, de *balie*, comme on dit alors : — les pouvoirs confiés en 1335 au capitaine du peuple Gabriel d'Agobbio, la balie des Vingt, la Seigneurie de Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, en 1342.

Cette dernière *tyrannie*, dirigée d'abord contre le patriciat bourgeois, s'établit par l'accord de la plèbe et de la noblesse. Mais la cruelle rapacité du duc d'Athènes rallie bientôt contre lui tous les partis. Il est renversé en 1343 par l'insurrection des grands, des artisans, du bas

peuple et des nobles. D'abord le mouvement profite à ceux-ci. Par l'abolition des Ordres de la Justice, ils sont admis au Priorat.

Au lieu de six, la ville a désormais quatre quartiers : *San-Spirito*, *Santa-Croce*, *Santa-Maria-Novella*, et *San-Giovanni*. On établit cent quinze prieurs, dont vingt-cinq prieurs par quartier (dix-sept plébéiens et huit nobles), qui, retenant la délibération des affaires, en délèguent l'exécution à douze d'entre eux, nommés Prieurs d'office (trois par quartier : deux roturiers et un noble). Huit conseillers (un noble et un plébéien par quartier) les assistent.

Un mois après, révolution nouvelle. Les nobles sont exclus du pouvoir : les *Huit* sont remplacés par les *Douze* (tous du peuple), les *Cent quinze* par les *Trois cents* (soixante-quinze plébéiens par quartier).

Sous cette constitution, le pouvoir revenait à la bourgeoisie riche. Un mois après, à la suite d'une tentative d'insurrection des nobles, les Arts mineurs, unis à la basse plèbe, établissent leur suprématie. Les scrutins sont réformés au profit des petits bourgeois dont les noms sont admis dans les bourses. Huit prieurs, — deux par quartier, — gouvernent.

Définitivement abaissée, la noblesse disparaît de la scène[1] où se combattent les trois classes de la roture :

1. « Come avviene nel progresso delle cose naturali, che la corruzione d'una cosa è generazione d'un' altra, in quella nuova riforma di governo alzarono la testa alcune famiglie potenti tra' cittadini popolani, che sareb-

Arts majeurs (les Grands), — Arts mineurs, — Plèbe ou *Ciompi*.

Les ordonnances de la justice ayant été rétablies, une disposition de cette loi — le *Divieto* — favorisait les petites gens. Leurs familles comptant peu de branches, elles se voyaient bien plus rarement que les Grands exclues de la première magistrature par la présence au nombre des prieurs d'une personne de leur nom.

Mais à peine les petits artisans jouissent-ils de leur victoire, que leurs alliés de la veille, les ouvriers, ne faisant pas partie des Arts dont ils dépendent, s'insurgent contre ce nouveau privilége (1378). Un Médicis, Sylvestre, apparaît à la tête des cardeurs de laine, qui finissent par proclamer Gonfalonier de Justice l'un d'entre eux, Michel Lando. Cette basse plèbe des *Ciompi* forme trois Arts ajoutés aux trois Arts mineurs; sa domination dura deux ans, illustrée par la sagesse du dictateur Lando[1]. Mais les nouveaux Arts : — Cardeurs, Teinturiers, Barbiers, — furent abolis en 1381.

bero state degne d'essere raffrenate con gli ordinamenti della giustizia, non meno che erano stati al tempo di Giano della Bella gli antichi nobili e grandi per la loro superbia e alterigia. E così andò seguitando la nostra città inferma di varj umori insino all' anno 1375. Dal qual tempo in qua è da sapere, che quando facciamo menzione de' grandi o della nobiltà o di famiglia, non intendiamo ragionare di quegli antichi grandi e nobili che in questa mutazione di stato erano rimasi oppressi e abbattuti, ma di quelli popolani spezialmente ch' ad essi nella medesima grandezza e superbia erano succeduti. » (Jacopo NARDI, *Istorie della città di Firenze*, pubblicate per cura di Agenore Gelli; Firenze, Felice Lemonnier, in-18, 1858, vol. I, lib. I, c. I, p. 3.)

1. J. NARDI, t. I, lib. I, cap. III, p. 6-9.

Vaincue par l'accord des riches et de la classe moyenne, la plèbe salariée est définitivement exclue du pouvoir qui se partage entre sept Arts majeurs et quatorze Arts mineurs : — un tiers des charges de prieurs à ceux-ci, le Gonfalon de Justice aux premiers.

De ces luttes, par la balance ménagée des partis, par la puissance du crédit et des richesses, émergèrent en un demi-siècle à la prépondérance deux familles bourgeoises rivales, les Albizzi et les Médicis. Le chef de ces derniers, Cosme le Grand, fut l'homme de la plèbe. Banni en 1428 par une balie de quatre cents citoyens, il rentra un an après en triomphe. La vieille Commune se mourait.

Alors s'établit ce gouvernement singulier des Médicis, dictatorial, presque monarchique et héréditaire, sous des formes républicaines. Légalement, les chefs successifs de cette famille n'exercent l'autorité qu'au titre des diverses magistratures qu'ils obtiennent. En fait, leur influence est souveraine, mais dissimulée comme la politique qui la leur a value.

« Cosme, dit Machiavel, pouvait s'emparer par force du gouvernement à l'aide des nombreux partisans qui lui restaient et en renversant tous ses rivaux, ou laisser les choses suivre leur cours et faire avec le temps sentir à ses amis que ce n'était point à lui, mais à eux-mêmes, qu'ils avaient enlevé l'autorité et la considération. Il choisit le dernier de ces deux remèdes parce qu'il savait bien qu'un tel gouvernement n'avait rien de redoutable pour lui, puisque les bourses étaient pleines des

noms de ses amis, et qu'il pourrait, quand il voudrait, ressaisir son pouvoir[1]. »

Le système si compliqué de l'emboursement portait ses fruits. « Car, dit l'honnête Nardi[2], les scrutins » n'étant pas composés au jour le jour (*alla giornata*), » comme cela eût été convenable, mais plusieurs années » d'avance,... il advint que ceux qui une fois avaient » obtenu et vaincu le sort (*coloro che avevano ottenuto » e vinto il partito*), et étaient emboursés dans les bourses » pour ce établies, étant sûrs d'arriver de toute façon » quelque jour aux offices et aux honneurs, se mon- » trèrent négligents et désordonnés dans leur conduite. » D'une part, on renouvelle de plus en plus rarement les bourses ; de l'autre, toutes les délibérations sont enfin attribuées à une balie composée des amis de Cosme. Alors on substitue l'élection au sort. Les électeurs du scrutin et la Seigneurie, joints à un certain nombre d'*accopiatori*, choisissent les magistrats. Et ce droit d'élire va se concentrant de telle sorte qu'il finit par appartenir à cinq citoyens dévoués à la famille dominante. Le tour se joue au nom des franchises électorales : il aboutit à un bourg-pourri en faveur des Médicis.

Étayé à la plèbe, Cosme ne néglige nul appui subsidiaire, jusqu'à celui des nobles auxquels il fait rendre l'éligibilité au priorat. Qu'aurait-il à craindre d'une classe rabaissée,

1. MACHIAV., *Hist. de Florence*, liv. VII.
2. J. NARDI, *Ist. Fior.*, lib. I, c. III.

où les vanités qu'on adule, les cupidités alléchées avec adresse, offrent tant de prises au pouvoir nouveau? La dictature marchande triomphait ainsi et de la noblesse et de la démocratie. Progressive dans la première partie de cette œuvre, elle fut dans la seconde rétrograde et corruptrice. Car elle faussait à son profit la balance entre le droit du nombre et la double influence de la capacité et de la richesse, représentées par les Médicis. Mais, dans cette prépondérance abusive, une utile évolution s'annonçait, — à la fois économique et politique. Banquière des rois, Florence opposait aux seigneuries féodales, aux monarchies militaires, son patriciat bourgeois, ses potentats du comptoir sans couronne et sans titres.

On admirait, on imitera ses institutions financières, qu'il est intéressant d'étudier. Dès le milieu du quatorzième siècle, l'État florentin offre une organisation savante de l'impôt et du crédit public.

Les recettes de la République étaient d'un peu plus de trois cent mille florins d'or (302 700 florins) ou 3 600 000 francs, représentant en valeur actuelle près de quinze millions de notre monnaie.

Les dépenses spécifiées par l'historien Villani montent un peu au-dessus de quarante mille florins (40 350 flor.), soit 480 000 francs, en valant aujourd'hui plus d'un million neuf cent mille. Ne sont pas compris dans ce total les frais de construction et d'entretien des ponts et chaussées, routes, édifices publics, et la solde des

troupes ordinaires de la commune (mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie).

Chacun de ces soldats ne pouvant coûter en moyenne plus d'un quart de florin par jour, soit environ 91 florins (1 095 fr.) par an, l'ensemble des troupes revenait à 180 000 florins (2 160 000 fr.), qui, ajoutés à la dépense indiquée (40 350 flor. ou 480000 fr.), porte celle-ci à 220 350 florins (2 640 000 fr.).

Les documents manquent pour établir le montant des frais de construction et de voirie. Mais il est aisé de voir que cette dépense est couverte, et au delà, par la différence entre 302 700 florins (3 600 000 fr.), total de la recette, et la dépense connue évaluée à 220 350 florins (2 640 000 fr.). On remarquera de plus que le produit des Quatre Gabelles, indiquées dans ce budget, était appliqué aux dépenses extraordinaires de guerre [1].

Dès le quatorzième siècle, on trouve mentionné parmi les fonctionnaires de la République, sous le titre de Camerlingue du Mont, un véritable directeur de la Dette inscrite. Ce terme de Mont, désignant en France une œuvre de prêt sur nantissement, vient des Italiens qui imaginèrent ces institutions de bienfaisance [2]. Mais il s'appliquait aussi chez eux au service organisé des rentes sur les divers États.

1. VILLANI, *Istor.*, lib. XI, cap. XC, XCI, XCII.

2. Voy. RANKE, *Histoire de la Papauté aux seizième et dix-septième siècles;* traduction Saint-Chéron. — Le premier Mont-de-Piété fut établi à Pérouse. Sixte IV fonda le second à Savone, en 1479.

Il devait advenir, et il arriva des finances publiques à Florence ce que la confusion entre l'influence du premier banquier et l'autorité des magistrats amena pour les pouvoirs publics : une équivoque, par laquelle les Médicis se rendirent finalement maîtres des unes et des autres. Du moment que leur suprématie croissante dans l'État détourna leur attention de leurs affaires commerciales, ils durent comprendre que le sacrifice de leur intérêt de marchands profiterait au centuple à leur fortune princière. A ce but ils immolèrent leur prudence et leur économie traditionnelles, constituant d'ailleurs autour d'eux, par leurs libéralités, une *gens* d'obligés, une sorte de vasselage financier, instrument de leurs projets politiques.

Ce patronage ne se traduisit pas toujours en pertes. « Il ne manquait pas de gens à qui il suffisait que Laurent prêtât son nom et l'idée qu'il était associé à leurs affaires, pour que ceux-ci le fissent participer aux bénéfices de leurs divers trafics [1]. » A ce moyen se joignaient les fournitures de drap aux troupes, qu'il leur faisait accorder par la Seigneurie [2].

En fin de compte, les pertes des Médicis dépassèrent leurs gains. Distraits du négoce par la politique, ils ne surent pas, aux dépens de leur popularité, défendre leur caisse contre l'appétit envahissant de leurs créatures. Mais, pour parer à ces découverts, tout naturellement

1. Voy. Nardi.
2. *Ibid.*

cette caisse allait se confondant avec celle de l'État. Mille florins sortaient du trésor public pour sauver de la faillite la maison de banque Thomas de' Portinari, commanditée par eux à Bruges.

Nardi s'indigne des expédients auxquels ils recouraient dans leur détresse, empruntant au trésor de la Commune, grâce à la connivence des camerlingues, les fonds qui leur manquaient[1].

1. Voy. NARDI, *Istor. Fiorentin.*, t. I, lib. I, p. 19.

CHAPITRE VIII.

I RICORDI.

Bonne fortune aux usurpateurs que d'avoir patronné l'esprit! La science protège, l'art transfigure leur mémoire. Homère édité plaide pour Pisistrate, Aristote pour Alexandre, l'*Énéide* pour Actium !

Plus bénins, les Césars de Florence ont moins besoin de cette brillante excuse, et ils peuvent, à meilleur droit encore, l'invoquer. Marsile Ficin, Politien, Michel-Ange, se groupent à leur défense. Machiavel lui-même, un adversaire, est séduit : son opposition, parfois mal contenue, désarme devant les services littéraires de Laurent le Magnifique et de Léon X.

On sait gré à la force d'être parfois bienfaisante... Tribut pénible dont le progrès de la démocratie semblerait devoir un jour dispenser les hommes... Hélas! quels que soient les triomphes de la justice, l'infirmité de notre nature arrachera-t-elle jamais à la violence et à la ruse toute part dans la conduite des sociétés? Après le despote, père du peuple, propagateur des lumières, rêvons le banquier philanthrope commanditant le progrès.

L'Italie offrait déjà ce type.

Les Médicis y représentent l'avénement de la bourgeoisie. Ils en ont toutes les vertus, d'ordre, de modération relative, de calcul pratique. Les *Ricordi*, ou Mémoires, rédigés par les chefs successifs de cette maison, témoignent de ses qualités patientes, *voulues*, de ses énergies aménagées par le sens de l'utile, éclatante antithèse des vertus chevaleresques. Rien de curieux comme ces registres où chacun d'eux détaille avec ses réflexions, ses espérances et ses regrets, les profits et pertes de son commerce, ses revenus en terres, en maisons, les événements domestiques de la famille, les faits publics auxquels elle est mêlée; compte par doit et avoir des biens de la race, de ses gestes et de ses aptitudes.

Le plus ancien de ces mémoires commence en 1373 :
« — Au nom de Dieu et de Sa Très-Sainte Mère Ma-
» dame Sainte Marie, et de toute la Cour du Paradis,
» lesquels nous fassent la grâce de bien faire et de bien
» dire. »

C'est Filigno di Chonte de' Medici qui parle :

« Voyant, dit-il, les fortunes passées des guerres de la ville et du dehors, et les funestes pestilences de mortalité que le Seigneur Dieu a envoyées à cette terre et que l'on craint qu'il y envoie encore, les voyant chez nos voisins, je ferai mémoire des choses passées qu'il peut vous être besoin de savoir, à vous qui resterez ou qui viendrez après moi, à cette fin que vous les puissiez consulter, s'il en est besoin, en chaque cas, vous priant d'écrire ici de même d'ores en avant, et que vous conserviez ces terres et maisons que trouverez inscrites au dit livre, et dont la

majeure part fut acquise par le noble chevalier de digne mémoire, messire Giovanni di Chonte, mon digne frère, depuis la mort duquel j'entreprends ce livre, continuant du sien et d'autres, et vous prie que ce livre bien gardiez et teniez en lieu secret, de peur qu'il ne vienne en mains étrangères... »

Filigno insiste sur ces traditions à transmettre avec scrupule, — trésor de leçons et d'exemples accru d'âge en âge et dont rien n'est à perdre. L'avisé marchand voit loin... « *Gli stati mutano, et non hanno fermezza...* » Il faut être prêt à tout.

« Je prie encore, ajoute-t-il, que non-seulement vous conserviez l'avoir, mais encore l'état acquis par nos anciens, lequel est grand et voulait être plus grand, et commence à manquer pour disette de vaillants hommes qu'avions... Et tant était notre famille que l'on disait : Il tousse comme un Médicis. — Et chacun de trembler. Et ce disait-on encore, quand un citoyen faisait violence ou injure à aucun : Que serait-ce s'il le faisait à un Médicis !

» Ce néanmoins toujours la famille est grande d'amis et de richesses, et plaise à Dieu nous conserver...

» J'écrirai en plusieurs parties ce livre. D'abord je tiendrai compte de tous actes à mon su, assavoir : dots, contrats, compromis et autres, puis j'inscrirai tous les achats faits et les noms de ceux qui ont fait les actes, puis relaterai toutes les maisons et terres limitées que nous possédons aujourd'hui[1]. »

Il y a plaisir à surprendre en robe de chambre ses héros. Quittant cette branche collatérale (ce Filigno est le frère de Jean, père du grand Cosme), on pourrait

1. Texte tiré des pièces et notes de FABRONIUS, *ad vitam Laurent. Medic.*, dans Roscoë, *Vie de Laurent de Médicis*, t. I, note I.

suivre, à la trace de pareils documents, les succès et les revers des Médicis de la lignée principale, leurs espérances, le progrès de leur fortune, de Cosme au premier Pierre, à Laurent. Mais celui-ci, — le Magnifique, — nous dispense de ces recherches. Résumant ces annales domestiques, il prend la plume le 15 mars 1472.

« Je trouve, écrit-il en ses *Ricordi*, dans les livres de Pierre, notre père, que je suis né le premier janvier 1448. Et mon susdit père eut de Marie-Lucrèce, fille de François Tornabuoni, notre mère, sept enfants, quatre mâles et trois du sexe féminin, desquels survivent à présent quatre enfants : deux garçons et deux filles, savoir mon frère Julien, moi âgé de vingt-quatre ans, Blanche mariée à Guillaume des Pazzi, et Nannina, femme de Bernard Ruccellaï.

» Jean d'Avérard, ou de Bicci des Medici, notre bisaïeul, — à ce je trouve, mourut le vingtième de février 1428 à quatre heures de la nuit, sans vouloir faire de testament. Il laissa de vaillant 178 221 florins au total, comme il appert par un mémoire de la main de Cosme notre aïeul, contenu dans son livre secret de cuir rouge. Ledit Jean vécut soixante-huit ans.

» De lui restèrent deux fils, savoir : Cosme, notre aïeul, alors âgé de quarante, et Laurent, son frère, âgé de trente ans.

» De Laurent naquit, en 1430, Pierre-François, qui pour le présent est en vie...

» De Cosme naquirent Pierre, notre père, et Jean, notre oncle...

» Le jour... de septembre 1433, fut détenu au palais Cosme, notre aïeul, à grand péril de la peine capitale.

» Et le neuvième jour de septembre il fut confiné et relégué à Padoue, lui et Laurent, son frère, et le onzième jour du même mois leur sentence fut confirmée par la Baillie de 1433.

» Et le 16 de décembre 1433, il lui fut accordé de pouvoir résider sur toutes les terres des Vénitiens, pourvu qu'il ne s'ap-

prochât pas de Florence plus près qu'à la distance qui sépare Padoue de cette ville.

» Le vingt-neuvième jour de septembre 1434, par décision de la Baillie, il fut rappelé dans sa patrie, au grand contentement de toute la cité et presque de toute l'Italie, et il vécut à Florence jusqu'à la fin de ses jours, investi de l'autorité principale dans le gouvernement de notre République. »

Le Magnifique relate ensuite le décès de son grand-oncle Laurent, le montant de la succession (235 137 florins) échue au fils mineur de celui-ci, Pierre-François, les comptes rendus par Cosme à la majorité de son neveu, et jusqu'aux noms des arbitres qui firent le partage des biens revenant à chacune des deux branches de la famille. Le notaire Antonio Pugi passa l'acte. Parmi ces minuties, le *regardant* narrateur n'oublie pas les « avantages » faits à Pierre-François aux dépens de l'autre branche. De plus, remarque-t-il, « notre aïeul » s'associa en même temps pour un tiers aux bénéfices » de nos divers trafics, où il a plus profité que nous, » puisque sa mise de fonds était moindre. »

Est-ce le bout de l'oreille bourgeoise qui passe par là?... Mais le Magnifique, dans ce document intime, ne prétend pas dissimuler sa bourgeoisie. Il y songe d'autant moins qu'en sa vie publique il n'a jamais cette vanité du parvenu, satisfait qu'il est des réalités de l'influence et du pouvoir, traité de pair par Louis XI, le despote aux mœurs bourgeoises : « L'an 1465, pour la » familiarité de notre aïeul et de notre père avec la » maison de France, la Majesté du roi Loys distingua et

» orna nos armes de trois lys d'or sur champ d'azur, que » nous portons à présent, de quoi nous avons lettres » patentes, avec le sceau royal pendant : ce qui fut » approuvé et confirmé au Palais par les huit fèves » des Prieurs. » Mais Laurent n'est pas moins fier et moins heureux du don que lui a fait Sixte IV « de deux » têtes de marbre à l'effigie d'Auguste et d'Agrippa[1] ».

Aussi la muse plaide-t-elle pour l'usurpation. Je n'ai rien dissimulé des vices des Médicis, de leurs ambitions vulgaires qui les assimilent à tous les autres tyrans, à ces hommes de ruse et de proie qui encombrent l'histoire de leur gloire bruyante et monotone. Mais le cortége des penseurs, des artistes et des poètes les entoure et plaide pour eux :

Fanno*li* onore, e di ciò fanno bene[2].

1. *Ricordi.*
2. Dante, *Inf.*, c. iv, t. 31.

CHAPITRE IX.

MARSILE FICIN. — LE NÉO-PLATONISME.

C'est au milieu des écrivains et des artistes qu'il faut surprendre Laurent dans tout l'éclat de son patronage, en plein triomphe de l'idéalisme qu'il protége et qu'il a chanté :

« Grand Dieu, par la loi constante et le gouvernement perpétuel de qui cet univers se conserve et se régit,

. . . .

» Par ta providence tu fais que l'âme pénètre au milieu du grand corps, d'où il convient qu'elle se répande en tous les membres.

» Ce qui se meut ne se meut pas autrement dans ce bel animal, et cette âme noble enferme en elle trois natures.

» Les deux plus nobles, plus dignes et plus pures, se mouvant de soi, font deux grands cercles, retournant aussi en elles-mêmes ;

» Et elles vont autour de l'âme profonde : l'autre va droit, mue par l'amour de produire les effets qui d'elle tiennent l'être.

» Et comme ce Moteur se meut, en mouvant le ciel, ce mouvement ressemble à l'autre, comme le mouvement des membres à celui du cœur, au milieu de la poitrine.

» De toi, premier auteur, prend vie tout animal, bien que de vie moindre, bien que chétif; voilà aussi ta famille.

» Et par ta bonté infinie tu les dotes de chars légers d'un feu pur, lorsque le Ciel et la Terre les appellent à la vie.

» Puis, quand leurs jours mortels sont accomplis, ta loi

bénigne leur concède que le char de chacun monte et retourne à toi.

» Concède-moi, ô Père, qu'à la haute et sainte demeure monte mon âme, et que je voie la source vive, la source du vrai bien, d'où tout bien procède.

» Montre la vraie lumière à mon front, et, dès que ton beau Soleil lui est connu, fixe en lui les regards rapides de l'âme.

» Dissipe les brouillards, décharge-moi de la masse terrestre, illumine-moi de ta splendeur, toi qui es le souverain bien que chacun veut.

» En toi le doux repos s'apprête, et toute âme pieuse te voit comme sa fin; tu es le principe, l'appui et le guide, la vie et le terme, toi seul, grand Dieu[1]. »

Cet hymne est l'écho poétique d'une philosophie.

Laurent s'inspire de Ficin, qui, sur les traces de Gémiste Pléthon, essaye de concilier dans sa *Théologie platonique* la doctrine fataliste et celle du libre arbitre, le dogme panthéiste de l'unité et ce principe de l'immortelle individualité, de la liberté des âmes dont le polythéisme est l'expression la plus haute. D'un côté, ce système est « un panthéisme d'une espèce tout à fait particulière.
» La Divinité y est non-seulement représentée comme le
» Créateur du monde, mais encore identifiée avec l'uni-
» vers. En effet, elle est la forme primitive et éternelle
» de toutes les formes; toutes les choses existent par
» elle et en elle; la matière absolue elle-même ne tient
» son existence que de Dieu qui l'a créée de rien, pour

1. *Poesie del Magnifico Lorenzo de' Medici;* Bergamo, 1760, appresso Pietro Lancellotti, *Rime sacre,* Orazione IV, p. 51.

» me servir d'une expression généralement reçue ; toutes » les choses se rapportent à la Divinité, mais suivant » des degrés plus ou moins éloignés ; elles tendent à » s'y réunir et à ne former avec elle qu'un ensemble, » dont le dernier but final est l'existence la plus parfaite, » le repos le plus absolu, et la félicité suprême.

» Mais, d'un autre côté, Ficin distingue le monde » de son auteur, et, sous ce point de vue, on peut don- » ner le nom de déisme à son système... 'Le monde » est l'image de Dieu, il naquit avec le temps, ou le » temps parut à la même époque que lui ; il renferme » différents genres d'êtres, qui descendent par un » nombre incalculable de degrés de perfection jus- » qu'à la matière absolue, et parmi lesquels un genre » est toujours la cause formatrice et déterminante de » celui qui vient immédiatement après. Quoique les » âmes raisonnables soient déterminées par les anges, » supérieurs, et que ceux-ci le soient enfin par la Divi- » nité, Ficin n'en soutient pas moins que toutes les in- » telligences sont libres, et que toutes, particulièrement » les âmes des hommes, jouissent d'une existence per- » sonnelle et numérique indépendante et indestruc- » tible[1]. »

Du moment qu'il admet comme impérissables ces âmes et les anges, le syncrétisme est complet dans sa doctrine. Déjà rattachée aux théories panthéiste et déiste, elle em-

1. *Hist. de la Philosophie moderne*, par BUHLE, t. II, p. 283.

prunte un dernier caractère au polythéisme, tel que nous l'avons défini, d'après sa distinctive essence.

L'idéalisme platonicien eut toujours une affinité naturelle avec le génie artistique des Florentins. Il inspira le *Banquet* de Dante. Même dans le débordement de vie sensuelle qui suit le progrès du luxe et le culte passionné des jouissances, prédomine la recherche désintéressée du beau dans sa pureté. D'où le succès d'une doctrine qu'un épicuréisme vulgaire eût remplacée dans un milieu moins artiste que le monde de voluptueux raffinés d'esprit groupés autour des Médicis.

Quand le philosophe n'est pas un poète, comme Platon, c'est une fortune pour une philosophie, qu'un poète plein d'atticisme et de goût, comme Laurent, sinon de génie, comme Dante, lui prête sa muse et la vulgarise, qu'un grand siècle littéraire soit le contemporain de ses systèmes, entourant les penseurs austères de la pléiade des chantres divins...

Aussi,—je l'avoue, — ce dernier siècle, dont le règne de Léon X fut l'apogée, et qu'on peut dater de la prise de Constantinople et des commencements de l'imprimerie, ce temps me semble entre tous plein d'attraits : l'imagination y rêve de préférence une vie idéale, sérieuse et passionnée, parmi les enchantements de la spéculation libre, de l'art, et le mouvement d'une existence si semblable encore à celle du Moyen-Age, et dont la monotonie des habitudes modernes n'avait pas nivelé la variété turbulente et pittoresque. Athènes est trop loin de nous,

ses mœurs s'éloignent trop des mœurs actuelles, pour que nous y fussions bien à l'aise sous les galeries du Pœcile ou dans les jardins d'Académos. Nous revivrions moins volontiers dans l'âge majestueux dont Boileau fut le Pindare eunuque, quand, le génie se pliant à l'étiquette monarchique, le *libertinage* d'un Saint-Évremond, le christianisme sérieux d'un Pascal, étaient des révoltes contre le roi-soleil de Versailles et la religion du convenu.

C'est à Fiesole, dans la villa du Magnifique, que, chaque année, le 14 novembre, l'Académie platonicienne, fondée par le grand Cosme, célèbre par un banquet le jour où naquit Platon[1].

La table est dressée dans une allée de pins dominant les terrasses, étagées à l'italienne, d'où le regard s'abaisse sur la riante vallée, sur Florence qu'on distingue au fond, et le méandre argenté de l'Arno.

Contemplez quelque temps les *Noces de Cana*... Il vient un moment où l'œuvre de Véronèse prend aux yeux le relief du réel. La vaisselle miroite, les lévriers

1. MARSILII FICINI *opera;* Basileæ, ex officina Henricpetrina, t. I, p. 657, *Epistol.*, lib. I.

M. F. à Jacques Bracciolini, fils de l'orateur Poggio, et héritier des talents paternels :

« Les anciens platoniciens célébraient chaque année, dans la ville (d'Athènes), l'anniversaire de la naissance de Platon. Mais, ô Bracciolini, les nouveaux platoniciens célébrèrent, à notre époque, cet anniversaire, à la ville et dans la banlieue. L'anniversaire *suburbain* fut célébré chez le Magnanime Laurent de Médicis, en sa villa de Careggi... François Bandini, homme excellent par le génie et la magnificence, célébra avec une dépense royale l'anniversaire *urbain*. Bindaccio da Ricasoli, Cavalcanti et beaucoup d'autres académiciens y assistèrent avec vous, et moi-même parmi eux... »

aboient, le vin miraculeux ruisselle, le luth se marie aux voix. Dans une chaude lippée de couleurs on se repaît de lumière, et de la toile muette on évoque des sons. A l'éclat de vie luxuriante et saine qui déborde, une joyeuse harmonie répond en nous. On est loin d'un faux monde mystique, et, pourtant, dans cette poésie qui parle aux sens, rien de bas. Les figures sont nobles, pleines de sérénité ; le Christ, humanisé par la Renaissance, rayonne de dignité sympathique.

Tel est l'aspect qui s'offre à nous, mêlés aux groupes pittoresques des convives, dans l'abandon d'un repas qui s'achève... Les valets se pressent, portant des plats d'or d'où la lumière jaillit en éclairs sur les robes de soie aux couleurs éclatantes, sur le brocart des pourpoints et des manteaux. C'est un va-et-vient, sur les terrasses du palais, de serviteurs disposant les mets, versant le vin des amphores ou dressant les viandes et les pyramides de fruits, tandis que chanteurs et musiciens font entendre par intervalles leurs instruments et leurs voix. Au milieu de l'allée, placé sur un socle de marbre, le buste de Platon semble présider à la fête.

Comme dans les dialogues du maître, le sel attique relève les discussions affadies, la Fantaisie enguirlande la Controverse, comme l'acanthe un vase de Paros. L'âme, ses destins, son existence distincte, sont niés, mis en doute, affirmés, par les tenants divers de ces joutes savantes, philologues, moralistes, poètes, mêlés aux peintres et aux sculpteurs. On voit là, près du Ghir-

landajo, le Grec Chalcondyle, Benivieni le médecin, le poète Jérôme, son frère, le vieux Gentile d'Urbin, qui fut le précepteur de Laurent, Ange Politien, qui éleva Léon X.

Assis côte à côte, deux convives discutent avec ardeur. Le premier a vingt-huit ans, blonde tête aux grâces de femme, au sourire d'une idéalité charmante ; le deuxième est un adolescent, titanesque figure à la barbe déjà rude et touffue. On lit dans ses traits heurtés l'indomptable vouloir du génie.

L'un, déjà célèbre, s'appelle Pic de la Mirandole ; l'autre, statuaire inconnu, protégé du Magnifique, Michel-Ange Buonarroti.

Puis un homme se lève, de taille exiguë, de chétive apparence : c'est Marsile Ficin, l'oracle et comme le pontife de l'école.

« Mes frères en Platon[1], dit-il, l'esprit divin m'inspire à mon tour. Il me dit : O vous qui marchez dans la lumière, baissez les yeux vers la voie ténébreuse où chemine la foule. — De menteuses clartés éclipseront-elles les splendeurs que le monde a repoussées, qu'il faut lui porter encore ? Les mystères sacrés les ont transmises jusqu'à nous sous des voiles que soulevaient les seuls initiés. Ecbatane, Memphis, enseignèrent Éleusis et Samothrace ; la Perse et l'Égypte léguèrent à la Grèce le flambeau des doctrines saintes. Zoroastre, le chef des

1. Cette appellation était alors familière aux docteurs du néo-platonisme s'adressant à leurs disciples.

mages, Mercure Trismégiste, le chef des prêtres, Orphée, Aglaophane, qu'il initia aux secrets des Dieux, Pythagore enfin, et Platon notre maître, telle est la chaîne pieuse de nos instituteurs. Par eux, comme par les Sibylles et par les prophètes, le Verbe a parlé, avant de se révéler dans le plus divin des enfants de Dieu, Verbe de Dieu, Dieu lui-même.

» Jupiter est tout ce que tu vois, tout ce qui se meut dans le cycle infini des êtres. *Deus, ecce Deus ! Jovem omnibus infusum corporibus continere, atque alere cuncta, ut non immerito dictum sit :*

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Ἐν αὐτῷ γὰρ ζῶμεν, καὶ κινούμεθα, καὶ ἐσμέν... τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν [1].

« Cœlum et terram ego impleo, et penetro, et contineo. Impleo, non impleor, quia ipsa sum plenitudo. Penetro, non penetror, quia ipsa sum penetrandi potestas. Contineo, non contineor, quia ipsa sum continendi facultas [2].

» Tel est le Dieu des divins Mystères, le Dieu de saint Paul et de Moïse, et celui de Platon, le Dieu des Dieux de la Terre, de l'Hadès et du Ciel, le *Sommo Giove* deviné par notre Dante, l'être immense, égal au tout et pourtant distinct de lui, de qui la matière émane, changeante et périssable, et découle l'immortelle hiérar-

1. *Actes des Apôtres*, XVII, 28.
2. MARS. FIC., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. I, *Dialogus inter Deum et animam theologicus*, p. 610.

chie des formes pures qui sont les Dieux. C'est là cette spirale infinie que tout enserre, mais qu'on n'embrasse, qu'on ne comprend, qu'en s'élevant toujours plus, des modes infimes aux suprêmes émanations de l'être, — de la matière au pouvoir actif, à l'âme raisonnable, à l'ange, à la divinité ; de la fange à la plante, de la plante à la bête, de la bête à l'homme, de l'homme au génie, du génie à Dieu. »

« O volupté au-dessus des sens ! ô joie au-dessus de l'âme ! ô allégresse au-dessus de l'intelligence ! Et cependant, je ne suis pas sans intelligence parce que je suis au-dessus... Quel délire ! — délire effréné ! — Il ne m'absorbe pas pourtant, il m'exalte dans les régions sublimes. Partout je me porte, je m'épands, et je ne me dissipe pas. C'est qu'il me recueille avec toi, ô mon âme, c'est qu'il vit en moi, l'unité des unités, DIEU ! Réjouissez-vous avec moi, vous tous dont Dieu est la joie. Le Dieu de l'univers m'a embrassé. Le Dieu des Dieux me pénètre. Déjà, déjà Dieu te nourrit tout entière, ô mon âme, et celui qui m'engendra me régénère. Il engendra mon âme ; il la transforme en ange ; il la convertit en Dieu... Quelles grâces te rendre, ô Grâce des Grâces[1] ? »

Ainsi parle Marsile résumant un système approfondi.

Avant d'apprécier en détail le système, il faut connaître l'homme ; laissons Marsile se raconter, comme nous lui laisserons la parole, autant qu'il se pourra, quand nous tenterons de résumer ses idées. Aussi bien, outre l'avantage d'une restitution plus fidèle des temps, des opinions et des personnes, cette méthode d'interroger

1. MARSIL. FIC., *Oper. omn.* ; Basil., *Epist.*, lib. I, epist. VI.

ses héros sur eux-mêmes offre un attrait particulier. Et d'ailleurs, elle ne mérite pas le dédain, cette latinité renaissante, retrempée chez l'hellénisant Marsile aux sources pures de l'atticisme platonicien.

Pour ce qu'il y a d'artificiel dans les formes, il ne faut pas s'exagérer le pédantisme, l'absence d'originalité de ce style. Quand on pénètre ces périodes empesées trop souvent, sous les centons juxtaposés des bons auteurs, sous la marqueterie classique on découvre parfois, dans l'imitation servile, un tour de pensée à soi, un fond d'aisance, une sorte d'appropriation revivifiée d'une littérature en apparence morte.

Ce fait ne saurait surprendre. Chez les peuples de l'Occident, l'étude des langues classiques est justifiée par la nécessité de retremper sans cesse à leur source les formes d'expression atteintes de corruption ou de barbarie. Jusqu'au dix-septième siècle, d'ailleurs, le latin n'était pas tout à fait une langue morte. On peut même regretter l'emploi d'un idiome commun à tous les membres de la République lettrée que Leibniz écrivit, qui revêt, presque aussi transparent que le français de Voltaire, la verve caustique d'Érasme. Loin d'arrêter l'essor des littératures nationales, loin de châtrer leur originalité primesautière, la Renaissance classique ouvrit un libre cours à la pensée s'exprimant dans les langues du peuple. Frappant ces langues au coin antique, elle les marqua d'une empreinte magistrale, que la prose moderne n'avait pas encore reçue, et que tiennent

de leur commerce, avec Athènes et Rome, Rabelais et Machiavel.

Et puis, dans ce style hyperbolique, ce qui nous semble allégorie démodée, mythologie à la glace, friperie du vieil Olympe, — ne l'oublions pas, — c'est presque de la religion pour ces *dilettanti*, plus qu'à moitié convaincus, du Polythéisme. Où cesse l'érudit, où le croyant commence-t-il? C'est ce que nous ne saurons jamais avec eux... La métaphore païenne est transfusée dans l'imagination, dans la pensée, et, si l'on ose le dire, dans le sang de ces sectomanes du rythme et du rite helléniques.

Bessarion consolait en ces termes de la mort de leur père les fils de Gémiste Pléthon :

« — J'ai appris que notre père et précepteur, s'étant dépouillé de tout ce qu'il avait de terrestre, s'est envolé vers les cieux dans un lieu de pureté, pour y danser avec les dieux célestes la danse mystique d'Iacchos (Bacchus). Je me félicite d'avoir eu commerce avec un si grand homme. La Grèce n'en a point produit de plus sage depuis Platon, si vous en exceptez Aristote ; de sorte que, si l'on veut admettre le sentiment de Pythagore sur la descente et le retour éternel des âmes, je ne ferai point de difficulté d'avancer que l'âme de Platon, engagée par les liens indissolubles du destin pour achever la période de ses révolutions, avait choisi Gémiste pour sa demeure. »

Ce cardinal platonise. D'autres, — prélats aussi ou prêtres, — *cicéronisaient* la langue de l'Église, appelant le Saint-Esprit le Souffle ou le Zéphyr Céleste, le Diable le Sycophante, la Vierge Diane, et le Christ Esculape ou

Apollon. Dans la période suivante, assez voisine du reste, un cynique, un bouffon (ses audaces n'étaient qu'apparentes, il n'avançait que couvert), l'Arétin, osa comparer l'œuvre du Pigeon divin dans l'Incarnation à celle du Dieu-Cygne, Zeus, fécondant Léda[1]. Érasme a, dans un pastiche ironique, composé de leurs locutions accoutumées le *Credo* des prêtres humanistes romains :

« L'interprète et le fils de Jupiter[2] Très-Bon et Très-Grand, notre Sauveur et notre Roi, selon les prédictions des oracles, a pris son vol de l'Olympe sur la terre, et, ayant revêtu la forme humaine, il s'est lui-même dévoué aux Dieux mânes pour le salut de la République. Il a détourné la foudre du Très-Grand et Très-Bon Jupiter, suspendue sur nos têtes. Il nous a lui-même restitués en grâce, afin que, rétablis dans l'innocence par la munificence de son intervention, et affranchis de la domination du sycophante, nous soyons admis dans la cité d'en haut, et que, persévérant dans la communauté de la République, lorsque les destins nous appelleront hors de cette vie, nous ayons part au souverain Bien dans le commerce des Dieux immortels. »

On connaît la paraphrase du *Pater* par Dante :

O notre Père qui es dans les cieux,
Non circonscrit, mais pour le plus d'amour
Que pour les premiers *créés* de là haut tu as,

1. *Quattro libri della humanita di Christo*; Venet., 1538.
2. Voy. *Ciceronianus, sive de optimo dicendi genere Dialogus.* — DESIDERII ERASMI ROTT. *Oper. omnia;* Lugduni Batavorum, 1703, t. II, p. 974.

Loués soient ton nom et ta vertu.
De toute créature, comme il est digne
De rendre grâce à ta douce *vapeur*.

Vienne vers nous la paix de ton règne!
Car nous à elle ne pouvons aller de nous-mêmes,
Si elle ne vient à nous, malgré tout notre esprit.

Comme de leur vouloir tes anges
Font sacrifice à toi, chantant : Hosanna!
Ainsi fassent les hommes du leur.

Donne-nous aujourd'hui la quotidienne manne,
Sans laquelle par cet âpre désert
En arrière va qui plus pour avancer se fatigue.

Et comme nous le mal qu'avons souffert
Nous pardonnons à chacun, et toi pardonne,
Bénin, et ne regarde à notre mérite.

Notre vertu qui légèrement succombe,
Ne l'éprouve pas contre l'antique adversaire,
Mais délivre-la de lui, qui tant l'éperonne.

Cette dernière prière, Seigneur cher,
Déjà ne se fait pour nous, qui n'en avons besoin,
Mais pour ceux qui derrière nous sont restés[1].

Moins orthodoxe de forme, sinon de fond, est la prière en vers grecs de Politien. Que devient le Dieu de l'Évangile dans cette transposition classique et panthéiste?

Προσευχὴ πρὸς τὸν Θεόν.

« O notre Père, au Trône d'or, Habitant de l'Éther, ô Roi de Tout, Tout-Immortel, Tout-Éthéré, Voyant-Tout, Mouvant-Tout, Dominant-Tout, plus vieux que le Temps, Principe et Fin de

1. Dante, *Div. Coméd.*, *Purgat.*, c. XI, terc. 1-9.

tout, Base de tous les bienheureux et Clarté des astres, Toi, Père, tu as établi le grand Soleil et la Lune brillante, les Sources et les Fleuves, la Terre et la Mer, emplissant de ton souffle toute espèce animale. Les êtres célestes, les terrestres, et ceux qui souffrent en bas, habitants des entrailles du sol, accomplissent ton décret; maintenant, je t'invoque, moi ta créature, en ce monde où, comme la feuille légère, le faible humain, pétri de terre, coule, misérable, sa courte destinée. Souffrant, j'ai péché contre toi, et je verse des larmes. Sois donc pour moi, je t'en supplie, ô Père, miséricordieux, et de moi chasse l'amour d'un monde décevant, et les tromperies du démon, et le crime qui t'outrage. Baigne mon cœur de l'ondée bienfaisante de ton esprit, pour que j'obtienne de t'aimer toi seul, ô Très-Haut! »

Littérairement (sans parler ici du rapprochement qu'il tente d'opérer entre les doctrines), l'œuvre entière de Marsile rappelle ces pieuses paraphrases, ce Calvaire olympisé dans le goût païen du bel air.

On retrouve Bacchus et les Muses, mêlés aux saints et aux patriarches. Admirez le changement des époques. Ces Dieux, — le poète du Moyen-Age ne pouvait s'en séparer, Dante en peuplait l'enfer, — les écrivains de la Renaissance semblaient les confondre dans leur paradis avec les anges. C'est, sauf l'impiété, la mascarade pagano-chrétienne du poème de Parny.

Au début de son livre *De triplici vita*, esquissant le plan de cet ouvrage où il traite — de la vie sainte, — de la vie longue, — de la vie pieusement ordonnée, — Marsile s'adresse ainsi au Magnifique :

« Les poètes chantent que Bacchus, le prêtre suprême, est né deux fois. Veulent-ils dire que le futur prêtre, dès qu'il est

initié, doit renaître, ou que l'âme du prêtre devenu parfait, s'enivrant de Dieu, semble alors renaître? Peut-être, dans un sens moins relevé, faut-il dire que le vin, produit de Bacchus, quand le cep a été mûri par Phœbus, est engendré une première fois dans la vigne, comme Bacchus le fut de Sémélé, et que ce vin, après la fulguration vindémiale, est réengendré dans les vaisseaux qui le recueillent, comme le Dieu le fut lui-même dans la cuisse de Jupiter... En quelque sens qu'on l'entende, Bacchus, prince des prêtres, eut, dit-on, deux mères. Et Melchisédech, prêtre suprême, eut à peine une mère, eut à peine un père. Moi, chétif petit prêtre, j'ai eu deux pères : Ficin, *Médecin*, et Cosme *Medici*. Du premier je naquis, du second je renaquis. Celui-là me consacra à Galien, celui-ci au divin Platon. Et l'un et l'autre m'ont mis sous le patronage d'un médecin. Galien en effet est médecin des corps, Platon est médecin des âmes[1]. »

Juste ce que dit à Argan le jeune Diafoirus : « Monsieur, je vais saluer, reconnaître, chérir et révérer en » vous un second père, mais un second père auquel j'ose » dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. » Le premier m'a engendré, mais vous m'avez choisi ; il » m'a reçu par nécessité, mais vous m'avez accepté par » grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son » corps, mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de » votre volonté !... » Et Toinette : « Vivent les colléges » d'où l'on sort si habile homme[2] ! » Il y a dans cette saillie toute une évolution de la pensée, l'arrêt définitif de la raison moderne sur un passé scolastique qui per-

1. MARSIL. FIC., *Op. omn.;* Basileæ, t. I, in lib. *de Vita*, p. 493.
2. MOLIÈRE, *Malade imaginaire*, acte II, sc. VI.

sista jusqu'au dix-septième siècle à travers les élégances et les clartés d'un nouvel esprit.

C'est dans un de ces colléges, — à la célèbre université de Bologne, — que s'était formé le fils du médecin de Cosme. Né à Florence le 18 octobre 1433, très-chétif, Marsile, durant les soixante-dix ans de sa vie, resta débile et valétudinaire. Il était de petite taille (presque un nain), particularité commune au chef du néo-platonisme et à l'aristotélicien Pomponace[1]. La vive intelligence de Ficin, son application à l'étude, se révélèrent dès l'enfance sous la conduite de son précepteur le grammairien Quarqualio de San Geminiano pour les soins duquel il garda une reconnaissance profonde[2].

Destiné à succéder à son père dans sa profession, le jeune Marsile fit des études médicales complètes. La première partie de son *De vita* est, comme le livre célèbre de Tissot, un traité de l'hygiène des Gens de lettres : *De*

1. Voy. *Epist.*, lib. IV, p. 761 :

M. F. AMICIS SUIS.

« Quid totiens, amici, quæritis quomodo valeam? Interrogate potius nunquid denique convaluerim. Cæteri siquidem ad hoc nati videntur, ut bene valerent. Ego autem contra ob hoc ipsum natus videor, ut male continue valeam. Nam mihi imbecillitate quadam naturæ datum est ab initio, ut nunquam diem integrum firmam corporis valetudinem sim expertus. »

2. *Epist.*, lib. I, p. 640 :

« Recommandation en raison du besoin et du mérite du recommandé.

« MARSILE FICIN A MATTEO PALMERI, THÉOLOGIEN.

« Bien que je sache certainement que les gens lettrés n'ont pas besoin de recommandation auprès de Palmieri, palme des muses, néanmoins, pour

studiosorum sanitate tuenda. On reviendra sur cet ouvrage à propos des croyances astrologiques qui le dominent, et dont l'analyse s'éclairera par celles des idées générales du philosophe. Comme exemple des étranges théories du médecin, veut-on savoir la cause *céleste* du tempérament mélancolique des gens de lettres (il y en a deux autres, une humaine, une naturelle) ?

« C'est que Mercure qui nous invite à poursuivre la science, Saturne qui nous fait persévérer dans cette poursuite et en conserve les résultats acquis, sont froids en quelque manière et secs, au dire des astronomes. Car, si Mercure n'est pas, à proprement parler, froid, il est très-sec à cause de sa proximité du soleil[1]. »

« — Et voilà pourquoi votre fille est muette... ! »

Mais les aptitudes contemplatives de Marsile le détournaient de la pratique ordinaire de l'art, qu'il exerça parfois : — sa correspondance en fait preuve[2].

Le grand Cosme, qui cherchait un successeur à Gémiste Pléthon, jeta les yeux sur le jeune Ficin. Pré-

satisfaire au devoir de l'amitié, je te recommande de la manière la plus pressante Luca de San Geminiano, autrefois mon professeur de grammaire, concurremment avec Comando. Je dois beaucoup à Luca, si parler avec art est meilleur que jeter au hasard des paroles vides. A celui-ci, pour deux motifs, tu dois te montrer bienveillant, et parce qu'il est dans l'indigence, et parce qu'il mérite beaucoup. Être bienveillant envers l'indigent est le devoir du miséricordieux ; envers le méritant, c'est celui du juste, et je sais que tu as coutume d'être miséricordieux et juste. Adieu ! »

1. MARS. FIC., *Op. omn.*, *De Vita...*, lib. I, *De studiosorum sanitate tuenda.*

2. Voy. MARS. FIC., *Epistol.*, passim.

senté par son père au protecteur du platonisme, il étonna celui-ci de son savoir et de son enthousiasme pour le maître de l'école académique. « — Tu m'as été donné, » dit-il au vieux docteur, pour guérir les corps, mais » celui-ci, ton fils, a reçu du ciel le don de guérir les » âmes. »

Il prit avec lui l'adolescent, que, délivré par ses soins de toute préoccupation matérielle, il vouait à la Philosophie. Dans sa ferveur de néophyte, il le sacrait par avance pontife de l'Idéalisme. Son culte allait jusque-là. Il se formait autour du demi-dieu Platon une sorte d'église dont Marsile devait être le prêtre, et, — auprès des Médicis, — comme le chapelain domestique. « C'est » moi, écrit Ficin à Laurent, moi, fils de son savant » médecin, que le grand Cosme dévolut à cet office. Il » mit tous ses soins à me procurer, non-seulement tous » les livres de Platon en grec, mais encore tous ceux de » Plotin[1]. »

En sa dévotion systématique et un peu apprêtée pour le maître, Cosme veut avoir son platonicien ordinaire, comme Frédéric de Prusse aura en d'Argens son « athée royal ».

Prolongée sous Pierre, fils de Cosme, la faveur de Marsile fut au comble quand Laurent parvint aux

1. MARSIL. FIC., *Op. omnia;* Basileæ, etc., t. II, *Marsilii Ficini Florentini in Plotini Epitome, seu Argumenta, Commentaria et Annotationes, ad magnificissimum Laurentium Medicem, patriæ servatorem :* Procemium, p. 1537.

affaires. Cosme lui avait donné une habitation près de la sienne à Careggi. C'est là que Ficin engage le prêtre Grégoire Epifanio « à venir contempler la splendeur de » Dieu dans le miroir stable et unique de l'esprit. Tu » connais le proverbe : Sans compagnon, la possession » d'aucun bien n'est agréable[1]. »

Au logis de ses patrons, dans la Via Larga, ou sous les ombrages de leur villa de Careggi, l'existence coula douce pour lui entre les livres, les savants entretiens et la musique qu'il cultivait près du virtuose Squarcialupi, le chanteur favori du Magnifique. Ayant lu dans Platon que la musique est descendue du ciel pour apaiser les passions mortelles, il voulut être musicien.

Archaïque toujours, il s'accompagnait de la lyre[2] en chantant les hymnes attribués à Orphée, traduits par lui-même en latin. C'était sans doute un des curieux contrastes de ces temps étranges que ce chanoine de Sainte-Marie-de-Florence récitant après ses Heures ces litanies du Panthéisme alexandrin :

Physis, Mère de tout, Artiste souveraine,
Céleste, Vénérable, et Très-Habile Reine,
Domptant tout, Indomptable et Pleine de clarté,
Pouvant tout, Adorée, Insigne Déité,
Commune en toute chose, et seule en ton essence,
Toi seule es tout, car tout de toi tient la naissance.

1. M. F., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. I, p. 616.
2. « Per aures vero concentus quosdam numerosque suavissimos animus haurit, hisque imaginibus admonetur. » MARSIL. FIC., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. I, p. 614.

O Déesse, en ce jour j'implore tes bienfaits :
La santé précieuse, et la joie, et la paix[1].

« Hier, lui écrit Cosme, je me suis rendu à mes champs de Careggi, non pour cultiver mes champs, mais mon esprit. Accours à nous, ô Marsile, au plus vite. Porte avec toi le livre *Du souverain bien* de notre Platon, que j'estime que, selon ta promesse, tu as déjà traduit du grec en latin. Car je ne désire rien de plus ardemment, que de connaître la voie qui conduit le plus utilement au bonheur. Adieu! viens, et non sans la lyre d'Orphée. »

Et Marsile répond :

« Je viendrai auprès de toi dès que je le pourrai, et avec joie. Quelle grâce en effet que de s'entretenir à Careggi, séjour des Grâces, avec Cosme, père des Grâces! Accueille en attendant ces quelques pages où tu trouveras la voie du bonheur telle que les platoniciens l'ont frayée[2]. »

Élevé pour ce pontificat païen, Ficin répondait aux espérances de Cosme. Séquestré en son œuvre de résurrection, il a désormais pour maxime : « Apprends, apprends aujourd'hui. *Qui cras discit, nunquam discit*[3]. » Ses protecteurs étaient parvenus « à imprégner son âme encore jeune des préceptes des Sages de la Grèce[4] ». De là ce qu'il y a d'artificiel dans le personnage, et jusque dans l'enthousiasme, très-sincère

1. *Orphic. Hymn.*, X, Φύσεως θυμίαμα.
2. M. F., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. I, p. 608.
3. *Epist.*, lib. I, p. 617.
4. *Vie de Laurent de Médicis*, par Roscoe ; trad. Thurot, Paris, an VII, t. I, ch. I, p. 46.

pourtant, qui le distingue et colore parfois ses écrits d'un reflet d'austère poésie. Tandis que l'école d'Aristote, plus *avancée* (comme on dirait aujourd'hui) que celle de Platon, demeure sans influence littéraire, grâce à cet enthousiasme poétique [1] et au moindre emploi des barbares formules, le néo-platonisme donnera la poésie et l'art; le mysticisme systématique inspire des génies pleins de sensualité élégante et de caprice, un Louis Pulci, un Laurent de Médicis. En dépit de toute glose, les Divins Dialogues portèrent bonheur aux disciples.

« J'exposerai, écrit Ficin à l'un de ses nombreux correspondants, ce que pense de l'enthousiasme notre Platon, — ce qu'il est, cet enthousiasme, — en combien d'espèces il se distingue, — quel Dieu préside à chacune. Platon estime que notre âme, avant de tomber dans un corps, résidait dans les demeures célestes où, comme Socrate le dit dans le *Phèdre*, elle se nourrissait et se réjouissait en contemplant la vérité. Ensuite quelques sages de la Grèce apprirent de Mercure Trismégiste, le plus sage des Égyptiens, l'existence de Dieu, souveraine source et lumière, où brillent les exemplaires de toutes choses, appelés les Idées. Ils jugèrent que, par l'assidue contemplation de la Raison éternelle de Dieu, l'âme apercevait plus clairement la nature de chaque chose. Elle y voyait la Justice elle-même, elle voyait la Sagesse, elle voyait l'Harmonie et chacune des admirables beautés de la nature divine... [2] »

Suit la théorie si connue : oubli des beautés divines par l'obscurcissement des passions du corps, réminiscence de ces splendeurs dans l'âme éclairée et purgée

1. Divinus ille furor. — M. F., *Op. omn.*, *Epist.*, lib. I, p. 612.
2. *Epist.*, lib. I, p. 612.

par la philosophie, et revolant à Dieu sur la double aile des vertus actives et contemplatives.

De là, pour lui, un nouvel étai à ses idées sur les pressentiments, les apparitions, le commerce de l'invisible au visible. D'après le système des vies antérieures et du retour à Dieu, ce ne sont plus seulement des esprits *troublés* (*perturbed Spirits*) qui reviennent surnaturellement comme le père d'Hamlet, appelés dans ce monde par leurs souffrances, mais des âmes qui se communiquent naturellement en vertu de la dignité supérieure à laquelle les éleva leur détachement de la terre. Ficin abonde en merveilleux récits.

Un jour, la mère de Marsile, Alexandra, reçoit à Fighini, près de Florence, une lettre où Angela, sa mère, restée à la ville, lui annonce qu'elle se porte bien. Pareille missive d'Angela arrive en même temps dans une autre bourgade à Jean, son mari, père d'Alexandra.

Celle-ci, la nuit suivante, apparaît en songe à son époux et à sa fille, et leur demande pour elle-même des prières et des messes. Aussitôt l'un et l'autre la jugent morte.

« Ils envoient à Florence, et on leur annonce qu'elle a succombé cette nuit-là. Mais oyez un fait non moins notable. Ma mère avait confié à une nourrice de la campagne un fils nouveau-né. Voilà qu'une nuit, en proie à une poignante angoisse, elle se voit soulevée entre les bras de sa mère, morte précédemment, qui lui dit : Ne t'afflige pas, ma fille. Le jour suivant, on lui apprend que l'enfant a été étouffé par sa nourrice. Passons le rêve qui lui montra le médecin, son mari, tombant

de cheval; ce qui arriva au lieu même où elle songea qu'aurait lieu cette chute.

» Je laisse bien des faits semblables... D'où je tire ces deux conclusions importantes : Premièrement, les âmes des hommes qui, à raison de leur constitution tempérée, de la pureté de leur vie et de leur abstraction du corps, en sont en quelque manière séparées, comme en effet elles sont divines par nature, quand elles reviennent à soi, elles exercent cette divinité. Secondement, les âmes des morts, délivrées des liens du corps, ne sont pas sans notion et sans action sur les choses humaines. C'est ce qu'Hésiode a chanté, ce que Platon, notre maître, a confirmé dans son livre des *Lois*. Et toute l'antiquité les appela des Héros[1]. »

A propos de ces croyances, un historien catholique[2] cite, d'après un écrivain du Nord[3], une assez pittoresque anecdote. Il s'agit de Michel Mercati, un des disciples et des correspondants habituels de notre philosophe. « Un jour qu'il discutait avec Ficin sur les destinées futures de l'homme : Maître, lui dit-il, faisons » un pacte. — Et lequel? répondit le professeur. — Que » celui qui mourra le premier vienne dire à l'autre s'il » y a quelque chose là-haut. — Et, en prononçant ces » mots, Mercati regardait tristement le ciel. Ficin prit » la main de Mercati et inclina la tête. A quelque temps » de là, un matin, quand tout dormait à Florence, Mercati est réveillé par le bruit des pas d'un cheval et la

1. M. F., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. I, p. 615.
2. AUDIN, *Hist. de Léon X*, t. I, chap. II, p. 31.
3. MARC. ZWERII BOXHORNII, *Monumenta illustrium virorum et elogia*, 1638, in-4°, p. 44.

» voix rauque d'un cavalier qui crie : Mercati ! L'homme
» du doute se lève, entr'ouvre sa fenêtre, et aperçoit sur
» un cheval blanc un fantôme qui du doigt lui montre
» le ciel en murmurant : « Michel ! Michel ! cela est
» vrai ! » Mercati descend précipitamment l'escalier,
» pousse la porte, regarde de tous côtés, la vision avait
» disparu. Il se rappelle alors le pacte qu'il avait fait
» avec Ficin, et prend le chemin de la demeure du
» néo-platonicien. Il frappe. — Que voulez-vous ? de-
» mande une vieille femme. — Parler à mon ami Ficin.
» — Mon maître vient de mourir, dit la servante; priez
» Dieu pour son âme [1]. »

Ce récit, par malheur, semble copié sur une histoire que cite M. Renan, d'après l'historien arabe Djemâl-eddîn [2]. « J'étais lié, dit celui-ci, avec Joseph-ben-Juda
» d'une étroite amitié. Un jour, je lui dis : S'il est vrai
» que l'âme survive au corps, et qu'elle conserve après
» la mort la connaissance des choses extérieures,
» donne-moi ta parole que, si tu meurs avant moi, tu
» viendras me dire ce qu'il en est, et moi, si je meurs
» avant toi, je ferai de même. Nous reçûmes nos pro-
» messes réciproques. Il mourut, et se fit attendre
» quelques années. Enfin, je le vis en songe : Médecin,
» lui dis-je, n'étions-nous pas convenus que tu vien-
» drais me faire part de tes aventures d'outre-tombe?
» Il détourna son visage en riant ; je le saisis par la

1. Vid. BARONIUS, *Annal. eccl.*, ad ann. 411.
2. *Averroès et l'Averroïsme*, par M. E. RENAN, p. 182.

» main, et lui dis : « Il faut absolument que tu me » contes ce qui t'est arrivé, et comment on est après la » mort. — L'*universel*, me répondit-il, s'est joint à » l'*univers*, et le *particulier* est rentré dans la *partie*. »

Étrange retour ! contée d'abord à l'appui du système opposé à l'immortalité personnelle, cette anecdote est ensuite travestie à la défense de ce dogme.

Toute cette métaphysique du retour à Dieu, si poétiquement symbolisée par le grand artiste de l'Académie, est, par un effort constant de Marsile, rattachée au dogme chrétien de la rédemption. Ses maîtres favoris, ceux qu'il appelle les vieux théologiens (*theologi veteres*)[1], se réclament constamment de Paul et de l'Aréopagite, « les plus sages des théologiens du christianisme[2] ». Bon gré, mal gré, tirée à lui, l'orthodoxie catholique sert de passeport à sa pensée, et, en lui-même, peut-être de couverture à sa propre tendance. Mais ce « souverain Jupiter », qu'il célèbre avec Virgile et Orphée, est-il bien, comme le *Sommo Giove*[3] du Dante, « le Dieu crucifié pour nous[4] » ?

Ab jove principium, Musæ, Jovis omnia plena.

Ille animus, qui Jupiter dicitur, viget atque implet omnia, et cœlum, quasi citharam quamdam, exagitans cœlestem efficit harmoniam.

1. M. F., *Epist.*, lib. I, p. 614.
2. *Ibid.*, p. 613.
3. DANTE, *Purg.*, c. VI, terc. 40.
4. *Ibid.*

Jupiter primus est,
Jupiter novissimus,
Jupiter caput,
Jupiter medium :
Universa Jove nata sunt,
Jupiter fundamentum terræ ac cœli stelliferi,
Jupiter prodiit masculus,
Jupiter incorruptibilis sponsa,
Jupiter spiritus speciesque omnium,
Jupiter radix ponti,
Jupiter indefessi ignis motus,
Jupiter Sol et Luna,
Jupiter Rex et Princeps omnium !

— Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris[1].

Universus mundus Jupiter est,
Animal ex animalibus,
Deus ex diis constitutus,
Cuncta creat intelligendo[2].

Ipse est principium, mediumque, et exitus idem[3].

Au sein de ce Dieu, dans l'abîme idéal, le chrétien s'oublie parfois. Ne dirait-on pas d'un néo-platonicien du troisième siècle, cette gracieuse, mais assurément peu catholique *Consolation à un époux ?*

MARSILE FICIN A SISMUNDE STUFA.

« Si chacun de nous est surtout ce qui en nous est le plus grand, ce qui demeure toujours le même, ce par où nous nous comprenons nous-mêmes, assurément l'âme est l'homme lui-même ; mais le corps est l'ombre de l'homme. Aussi, quiconque délire au point de penser que l'ombre de l'homme est l'homme,

1. M. FIC., *Epist.*, lib. I, p. 614.
2. *Ibid.*, lib. XI, p. 935.
3. *Ibid.*, lib. XI, p. 934.

celui-là, misérable, se résout en larmes à l'instar de Narcisse. Tu cesseras, ô Sismunde, de pleurer, quand tu auras cessé de chercher ton Alberia Albitia dans son ombre noire, et que tu commenceras à la poursuivre en sa blanche lumière. Alors, en effet, tu la trouveras d'autant plus belle que tu étais accoutumé de la voir, qu'elle sera plus éloignée de son ombre informe. Abstrais, je te prie, ton âme : là tu possèderas son âme très-belle et à toi très-chère. Bien plus! De ton âme recueille-toi en Dieu : là tu contempleras l'idée très-belle d'après laquelle le divin Artiste avait créé ton Alberia. Et d'autant qu'elle est plus belle en la forme de son ouvrier qu'en elle-même, là, d'autant, avec plus de béatitude tu l'embrasseras. Adieu! — 1er août 1473, à Florence[1]. »

Ce jeune Florentin, Stufa, se distingua cinq ans après par son dévouement aux Médicis, lors de l'attentat des Pazzi. Ce fut lui qui, apercevant de la tribune des orgues le cadavre du frère de Laurent, appela au secours de celui-ci[2].

Unissant sa plainte poétique aux consolations du philosophe, Politien célébra dans une élégie les vertus et les charmes d'Alberia :

« ... Hélas! tu condamnes en vain les astres cruels, ô Sismunde, et tu invoques en vain des dieux sourds. O douleur! Que de pleurs tu répands pour une épouse ravie!....

» Ton épouse a fui, hélas! hélas! telle que nul autre siècle n'en produisit de semblable, telle qu'aucun autre temps n'en apportera de pareille. Tout ce que la Nature possède de beauté, elle l'avait donné à une seule; tout ce que la Grâce possède, elle l'avait aussi donné à une seule. La candeur était infuse en son

1. MARSIL. FIC., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. I, p. 617.
2. POLITIANI *Conjurat. Pactianæ*, anni 1478.

sang plein de suavité, telle que les lis éclatants de blancheur l'offrent, mêlés aux roses empourprées. Ses gentils petits yeux rayonnaient comme un astre brillant ; souvent Amour y alluma ses torches. Chaque fois qu'elle dénouait ses cheveux épandus au hasard, Diane semblait paraître, redoutée des bêtes tremblantes des forêts ; ou, si elle les assemble encore par un lien d'or rutilant, Vénus semble apparaître, la chevelure peignée avec tout l'art de Cythère... Tu succombes, ô Alberia, fraudée de ta première jeunesse, quand tu accomplissais les trois lustres de ta vie[1]. »

Marsile paraît tout entier, mais trop souvent le même, dans sa correspondance. Il faut se borner et choisir, mais le suivre jusqu'au bout de ces sortes de mémoires

1. ...... Heu! frustra crudelia sidera damnas,
Sismunde, et frustra numina surda vocas.
Proh dolor! Ah! quantos rapta pro conjuge fletus
Ingeminas!......
Uxor abest, heu! heu! sed qualem nulla tulerunt
Sæcula, sed qualem tempora nulla ferent.
Uni quicquid habet dederat natura decoris;
Uni etiam dederat gratia quicquid habet.
Candor erat dulci suffusus sanguine, qualem
Alba ferunt rubris lilia mixta rosis.
Ut nitidum læti radiabant sidus ocelli;
Sæpe amor accensas rettulit inde faces.
Solverat effusos quotiens sine lege capillos,
Infesta est trepidis visa Diana feris;
Sive iterum adductos fulvum collegit in aurum,
Compta cytheriaco est pectine visa Venus.
. . . .
Occidis, Albiere, prima fraudata juventa,
Exigeres vitæ cum tria lustra tuæ.

ANGEL POLIT. Oper. omn., *Elegia sive Epicedion in Albiere Albicæ immaturum exitum ad Sismundum Stupham ejus sponsum.* — In-folio; Venetiis, in ædibus Aldi Romani, mense Julio MIID (1498). *Impetravimus ab Illustrissimo Senatu Veneto in hoc libro idem quod in aliis nostris.*)

écrits par lui sous forme de lettres. La vie de tels hommes, tout intérieure et sans faits, c'est l'histoire de leur pensée et de leurs travaux, et quand, comme le successeur de Gemiste Pléthon, ils marquèrent moins par la valeur de leurs œuvres que par leur action sur les esprits, l'exposé des rapports qu'ils entretinrent avec leur milieu. Marsile, dans les douze livres de ses Lettres, nous a ménagé les éléments d'une telle histoire : précaution, du reste, commune aux principaux écrivains de ce temps.

Se seraient-ils livrés à de tels frais de pensée et de bien-dire, ces infatigables épistoliers, s'ils n'eussent pas mis en tiers dans leur correspondance la postérité, le genre humain, auquel Ficin s'adresse d'ailleurs directement?

« Marsile Ficin donne au genre humain le salut, savoir la connaissance et le respect de soi. — *Marsilius Ficinus hominum generi :... Quid tamdiu vituperas, homo, mundum tamquam immundum... Mundus certe, quamvis a ratione quadam pulcherrima optimaque disponatur,... tibi tamen immundus est, quia immundus vivis in mundo*[1]. »

Le grave Marsile ne hait pas le calembour.

Mais le jeu de mots favori qui revient, comme trop d'autres choses en cette correspondance, c'est l'éternelle allusion aux *Medicus*, *Medici*, *Medicis !* « — Si Florence avait des *médecins* pareils aux Médicis

1. *Epist.*, lib. II, p. 738.

(*medicos medicis*) qu'elle a, jamais elle ne serait malade,... etc. (!) »

Enfin, nul n'est oublié dans ce flux épistolaire : philosophes, rhéteurs, antiquaires, poètes, médecins, astronomes, prélats et princes, et jusqu'à... Ficin, car l'indigable *ratiocinateur* s'écrit à lui-même entre temps.

Dans la lettre portant cette rubrique : *Benefacta male locata malefacta arbitror : — Marsilius Marsilio Ficino*, il se console de l'ingratitude des hommes par la réflexion suivante :

« D'après l'exemple d'Aristote, il ne fallait pas donner à cet homme, mais à l'homme ; à l'exemple de Platon, il ne fallait pas donner à cet homme, mais à Dieu. »

L'homme, en Ficin, est suffisamment connu. Éclairée par la pléiade dont il fut le centre intellectuel, sa physionomie, un peu terne sans ce reflet, se détache assez de son cadre pour que, derrière le plus abstrait des abstracteurs, l'artiste (chacun l'était en ce milieu) se découvre sans trop d'effort et intéresse.

Aussi bien, sans ce côté vivant de sa personne et de son œuvre, Marsile eût-il obtenu le rang qu'il occupe aux yeux de ses contemporains et de la génération qui les suivit ? Aurait-il passé pour « le plus grand homme de Florence [1]» ? C'est demander si Platon, son immortel aïeul, eût gagné sa gloire à écrire des phrases comme

1. El maggior huomo che habbi mai havuto Fiorenza.

celle-ci : « Sachez qu'il y a huit puissances dans tout le » ciel, sœurs les unes des autres [1]. » Mais il ajoute : « Je les ai vues, et je n'ai fait là rien de difficile (!), chacun peut en faire autant [2]. »

Oui, allons-y voir !...

Et pourtant ces affirmations réussirent aux docteurs de la métaphysique comme aux apôtres de la théologie ; les uns apportaient du ciel des nouvelles directes ; les autres, par des abstractions, anticipèrent sur les mythes, ou par leur glose symbolique rajeunirent des dogmes vieillis.

Voilà comment en Ficin le catholique et le néo-platonicien purent coexister de très-bonne foi.

Chanoine, il prêchait en philosophe ; philosophe, et professant dans les églises la philosophie, il osa dire : « La philosophie platonique, étant sacrée, doit être en- » seignée dans le sanctuaire [3]. »

Et dans ses sermons il s'adresse à la fois « aux philosophes et aux théologiens ». Il réfute au nom « de la » raison ceux qui disent que l'âme est corporelle et » mortelle » ; il confond « les disciples d'Aristippe, les » Épicuriens, les sectateurs de Lucrèce, avec les argu- » ments de Platon ».

S'il platonise l'Évangile, il christianise l'enseignement de Platon. Dans une église il ouvre un cours de philosophie par cette invocation mystique :

1. PLATON, *Op. omn.*; Teubner, vol. V, Ἐπινομίς, IX, p. 434.
2. *Ibid.*
3. MARSIL. FICIN., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. VIII, p. 886.

ORATIO MARSILII IN PRINCIPIO LECTIONIS.

« Aspira nobis, precor, alme Deus. Narrabo nomen tuum fratribus meis, in medio Ecclesiæ laudabo te, in conspectu angelorum psallam tibi. »

« Ceux qui obtenaient le plus abondamment de Dieu les fruits qu'ils avaient demandés, ceux-là, très-chers frères, avaient accoutumé de rendre à Dieu les prémices de ses fruits. Mais les pythagoriciens, que les platoniciens, nos maîtres, ont suivis, rendant à Dieu la sagesse qu'ils avaient sollicitée avant tout et reçue de Dieu, méditaient et enseignaient dans les temples les sacrés mystères de la philosophie.

» Nous, donc, marchant, selon nos forces, sur les traces des antiques sages, nous poursuivrons au milieu de cette église l'enseignement de la religieuse philosophie de notre Platon. De cette demeure des anges, nous contemplerons la vérité divine. Mais, ô frères très-chéris, entrons avec un esprit de pureté dans cette demeure que Dieu Tout-Puissant a remplie d'anges plus purs à la place de ceux qui naguère tombèrent dans les ténèbres... »

Quels sont ces anges déchus? L'allusion qui suit est plus claire et s'adresse sans doute à un Médicis :

« Dieu a rétabli cette demeure par les soins d'un citoyen éminent par sa piété, que tous vous connaissez, que vous vénérez tous.

» Maintenant, pour affermir votre espoir, — que nos âmes peuvent voler parfois plus haut vers les demeures des anges, — venez, oyez, voyez combien Dieu a fait pour notre âme. Mais déjà sommes-nous entrés dans ce temple angélique pour contempler ce Dieu admirable et pour jouir avec délices de ce Dieu contemplé? Aussitôt, à ceux qui y pénètrent, ce précepte est adressé : *Connais-toi toi-même*. Nous devons d'abord connaître

notre âme par laquelle, comme en un miroir, nous pouvons heureusement regarder la face de notre père vénérable[1].»

Christianisme de choix, prêché à la pléiade des beaux esprits, des politiques et des artistes, à cette élite dont les noms se lisent sur une colonne dans les *Orti Oricellari*, lieu de réunion de l'école platonique. Et si cette société ne devint pas une église, selon le plan du premier fondateur, Gémiste, elle resta, sous Ficin, une sorte de confrérie d'initiés, à mi-chemin du Calvaire et de l'Olympe. On le verra bien aux attaques dirigées par Savonarole contre ces néo-platoniciens, tous, ou à peu près, partisans plus ou moins dissimulés des Médicis.

Celui qui présida l'École presque en pontife échappera pourtant à l'anathème. Le dôme de Florence garde les os de ce chrétien si mitigé, dont le peuple florentin adopta la gloire après le retour des Médicis.

Le touriste, entrant à *Santa-Maria-del-Fiore*, rencontre, sur le mur de la travée de droite, cette inscription à son adresse :

Ici, voyageur, ici gît Marsile, père de la Sagesse, qui, éclaircissant le dogme de Platon enfoui dans la poussière par l'injure du temps, et conservant l'élégance attique, transporta les écrits du maître dans la langue latine. Il ouvrit le premier, avec l'aide divine, les trésors sacrés de ce divin esprit. Il vécut heureux d'abord par les soins de Cosme et de Laurent de Médicis, et main-

1. M. F., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. VIII, p. 886.

tenant il revit par la munificence publique du Sénat et du peuple de Florence. — L'an 1521.

Deux ouvrages capitaux permettent d'apprécier en détail les doctrines de Ficin.

Le premier, dans l'ordre suivi par les anciens éditeurs, est le traité qui a pour titre : *De christiana religione liber*, dédié à Laurent de Médicis, Père de la Patrie.

Le second, exposition complète de sa métaphysique, a pour titre : *Theologiæ platonicæ, de immortalitate animorum, libri XVIII.*

CHAPITRE X.

MARSILE FICIN.

DE CHRISTIANA RELIGIONE LIBER.

Le traité de la *Religion chrétienne* est un manifeste de la foi catholique de Ficin et comme une sorte d'apologie préalable de son orthodoxie contestée.

En dépit des efforts du néo-platonicien pour se contenir dans les limites de la croyance révélée, on aperçoit qu'il poursuit un but supérieur. Fidèle autant que possible à la pensée de Gémiste, il s'attache à concilier des traditions adverses, associant les dogmes issus de la Judée aux théories des penseurs grecs, aux mythes des théologies orientales et helléniques. D'après cette conception, dominée par le syncrétisme rationaliste de son maître byzantin, le christianisme peut aboutir à une interprétation symbolique assez rapprochée du système de Pléthon.

La métaphysique polythéiste gardait d'ailleurs une place dans la théologie catholique. Laissons de côté le gnosticisme qui a laissé tant de traces dans son dogme, et qui réduisait la personne humaine du *Logos* à une

apparence, fort semblable aux *théophanies* des divinités de l'Olympe, à celle de Zeus et d'Hermès, par exemple, dans la légende de Philémon et Baucis. Directement inspirée par la philosophie alexandrine, l'hérésie d'Origène marque la transition du polythéisme néo-platonicien au catholicisme définitif. Selon cet ingénieux et clément esprit (il admettait la réconciliation finale avec Dieu des réprouvés et même des démons), « ce vaste enchaînement » de puissances qui compose l'univers, au lieu d'être » l'effet des ordonnances du créateur, n'est, comme » l'ordre humain, qu'une suite des déterminations spon- » tanées des diverses créatures. — Je pense, dit-il » dans le *Periarchon*, que ce n'est pas fortuitement que » telle fonction est la propriété de tel ange ; par exemple, » que Raphaël a la charge de guérir et de veiller à la » médecine ; Gabriel, la direction des guerres ; Michel, » le soin des prières et des supplications des hommes. » Il faut croire qu'ils ont acquis ces divers offices, cha- » cun par l'effet de ses mérites particuliers, en raison » du zèle et des vertus qu'ils ont déployés antérieurement » à l'établissement de ce monde. — On ne pouvait dé- » crire plus largement la liberté. Les poétiques déités du » monde hellénique sont donc reçues par Origène, au » moins dans leur forme générale et leur fonction, sinon » dans leur qualité de naissance, et non-seulement » celles de la nature physique, Pan, Cérès, les Nymphes; » mais celles mêmes de la nature morale, Apollon, Mer- » cure, les Muses. Ces êtres ne sont point à ses yeux de

» vains fantômes de l'imagination des hommes, mais de » véritables vivants[1]. »

Au moment où il devient le culte officiel, sous Constantin (312), le christianisme se préoccupait surtout de s'agréger les doctrines comme les forces du monde converti ou rallié. De là ses avances à la philosophie et aux philosophes, et, chez les chefs de la hiérarchie, une largeur remarquable de conduite et de vues.

La pensée qui dirigea Ficin fut celle d'Abélard au Moyen-Age : elle ne cessa jamais d'être représentée dans l'Église, avant qu'elle reparût mieux accusée dans le *De christiana religione* du disciple et du continuateur amendé de Pléthon.

L'Église elle-même ne semblait-elle pas autoriser cette tentative par son attitude dans le passé à l'égard des doctrines fondamentales du christianisme formulées par Paul et par Augustin?

Tenue à les respecter en principe, elle avait bien su, dans les mauvais jours où elle exerça une influence civilisatrice incontestable, en atténuer les trop dangereux effets.

En elle-même, la théorie évangélique est une doctrine de renoncement et, pour ainsi parler, d'exception.

Un petit nombre de prédestinés attendant l'avénement prochain de Jésus ; puis, quand les démentis infli-

1. *Encyclopédie nouvelle*, par P. LEROUX et Jean REYNAUD, article *Origène*, p. 127, col. 2, et p. 128, col. 1; Paris, 1843.

gés par les faits à la théorie première forcèrent de reculer indéfiniment le règne du Christ, ces élus remplaçant l'espoir du *millenium* par l'expectative de la résurrection corporelle, l'idée d'une société de croyants étrangère au monde, et qui le dédaigne pour le ciel, tel est le fond de la doctrine chrétienne. La notion du salut personnel de l'âme, de l'expiation par le sang divin, y atteint la même conséquence que, dans le Bouddhisme, le dogme du repos de l'Esprit cherché dans le Nirvâna ou le final anéantissement de la matière.

Ces deux théories, d'ailleurs, se confondant sans cesse, se repoussent constamment. C'est là un fait curieux qui tient sans doute à l'individualiste génie de l'Occident chrétien, à l'esprit panthéiste du bouddhiste Orient. Mais dans le christianisme, comme dans le bouddhisme, on oublie le fondement anti-social de la doctrine devant les services sociaux qu'elle rendit à son heure.

Le catholicisme en particulier se recommande comme une transformation populaire des notions de progrès moral, de fraternité, d'unité humaine, que la Grèce avait posées, que Rome propagea par la discipline de ses armes et de sa loi.

Aussi l'honneur de l'Église est-il d'avoir continué Rome à cet égard, tempérant par la pratique cette orthodoxie exclusive qu'elle est contrainte d'admettre en principe.

C'est la grandeur et la force du catholicisme, d'avoir été moins une doctrine qu'une organisation sociale, une

forme de développement humain. Constantin lui fit cet avenir, en soudant à la tradition romaine la théologie de saint Paul.

Il disciplina comme instrument de règne les forces indépendantes d'un nouveau mysticisme. La hiérarchie religieuse, constituée par l'alliance de la société chrétienne avec le pouvoir temporel, finira par assurer à l'égard de celui-ci l'indépendance et par suite la supériorité de l'autorité spirituelle qu'elle représentait. L'Église dès lors fut moins préoccupée de questions théologiques que de problèmes sociaux. Réglementer les mœurs de l'aristocratie féodale, dont la barbarie, remontant par delà le droit romain, s'attaquait à la monogamie, défendre les classes inférieures au nom de l'égalité devant Dieu, amoindrir les conflits entre les puissances qui morcelaient les nations encore en germe, tel fut le rôle de la papauté. Sa persévérante politique se résume dans la Trève de Dieu, dans les canons sur le divorce et les mariages consanguins.

En vrai platonicien qu'il est, Marsile établit d'abord la connexion de la philosophie avec la religion. S'appuyant de la révélation hébraïque et des traditions égyptiennes et persanes, de la légende orphique et des souvenirs du polythéisme romain, il déclare que prêtres et sages ont toujours poursuivi une foi commune. Ces deux classes de théologiens ne diffèrent dans leur recherche du divin que par le mode que chacune d'elles y emploie plus spécialement.

« Notre âme, comme dit notre Platon, ne pouvant revoler vers le Père et la Patrie céleste qu'au moyen de deux ailes, savoir par l'intelligence et par la volonté, et le philosophe se servant, à cet effet, surtout de l'intelligence, le prêtre, de la volonté; — attendu que l'intelligence illumine la volonté, et la volonté éclaire l'intelligence, il est évident que les premiers qui, par l'intelligence, ou découvrirent d'eux-mêmes, ou pénétrèrent au moyen de la révélation le Divin, ont les premiers cultivé ce Divin par la volonté, et enseigné aux autres le culte légitime et la raison de ces choses. »

De son commerce avec le suave poète de l'Idéal, le style de Ficin a gardé quelques lueurs; il renvoie parfois l'écho du verbe ému et brillant qui suspendait Athènes aux lèvres de Platon. Il a par instant sa période harmonieuse, colorée et calme, déroulée en longs circuits comme un thiase d'initiés.

« Notre Platon, dans son *Protagoras*, tient pour la marque insigne de notre divinité, que nous seuls sur la terre, comme participants de la nature divine, et en vertu d'une certaine parenté, nous reconnaissons Dieu, nous le désirons, nous l'invoquons comme auteur, nous l'aimons comme père, nous le vénérons comme roi, nous le craignons comme maître. Ainsi, en effet, que le soleil n'est pas aperçu sans le soleil, que l'air sans l'air n'est pas entendu, et que l'œil plein de lumière voit la lumière, que l'oreille pleine d'air entend résonner l'air, ainsi Dieu ne saurait être connu sans Dieu. Mais l'âme, pleine de Dieu, s'élève autant en Dieu, qu'éclairée par la divine lumière elle reconnaît Dieu, et qu'enflammée par le feu divin elle a soif de lui; car elle ne s'élève à l'essence suprême et infinie que par la vertu du suprême et de l'infini, par où l'âme est faite temple de Dieu, selon l'opinion de Xistos le Pythagorique, qui estime que le temple du vrai Dieu éternel ne saurait périr jamais. »

Et Ficin dit ici magnifiquement : « *Deum agitat mens humana quotidie.* »

Il y a là, pourtant, superbement rendue, une équivoque, où perce l'indécision du philosophe entre le déisme et le panthéisme pur. Son énoncé appelle nécessairement la réciproque : *Deus agitat mentem humanam quotidie.* Et l'on entend comme l'écho anticipé d'un dogmatisme inflexible, comme une intuition entrevue du théorème spinoziste :

« La pensée est un attribut de Dieu ; en d'autres » termes, Dieu est une chose pensante. »

« Les pensées particulières, je veux dire telle ou telle » pensée, sont autant de modes qui expriment la nature » de Dieu d'une certaine façon déterminée. Il faut donc » que cet attribut, dont toutes les pensées particulières » enveloppent le concept, et par lequel toutes sont con- » çues, convienne nécessairement à Dieu. La pensée » est donc un des attributs infinis de Dieu, lequel ex- » prime son infinie et éternelle essence ; en d'autres » termes, Dieu est une chose pensante, C. Q. F. D.[1] »

Mais, répétons-le, Ficin n'a pas cette unité de doctrine. Immédiatement après la formule où son panthéisme se laisse apercevoir, sa foi au Dieu personnel et vivant éclate dans ce transport enthousiaste :

« Pour Dieu brûle notre cœur, pour Dieu notre poitrine soupire, la langue le chante, la tête, les mains, les genoux

1. SPINOZA, *Éthique*, trad. Saisset, t. II, p. 52.

l'adorent, les œuvres des hommes le reflètent. Si Dieu n'entend pas cela, il est ignorant; ingrat, s'il ne nous exauce; et tout à fait cruel, si nous, qu'il n'exauce pas, il nous force à l'invoquer chaque jour. Mais Dieu, qui est sagesse, bonté, clarté infinie, ne peut être ingrat ou cruel. »

Ficin s'efforce ensuite d'établir l'origine surnaturelle du christianisme. Il montre une profonde connaissance des Écritures, et fonde son apologétique sur ces deux arguments que Pascal devait développer: « Les disciples » du Christ n'ont trompé personne, *Discipuli Christi* » *neminem deceperunt*. Les disciples du Christ n'ont » été trompés par personne, *Discipuli Christi a nemine* » *fuerunt decepti.* » Il n'est pas jusqu'au mot si connu du penseur janséniste : « Je crois des témoins qui se font égorger », qui, sous une forme moins vive, ne se trouve sous la plume de l'apologiste platonicien: « Des milliers d'hommes tant Juifs que Gentils ont » souffert une mort cruelle pour attester la gloire » de Jésus publiquement et ignominieusement cru- » cifié. »

En énumérant les preuves et les bienfaits de la révélation chrétienne, Marsile fait honneur à la doctrine orthodoxe d'une tolérance qui, selon lui, la distingue des fausses religions. « Elle n'ordonne pas, dit-il, » comme le font le Talmud et le Koran, de tuer les » ennemis de la foi, mais de les supporter avec pa- » tience, si l'on ne peut les convertir par les exhorta- » tions et le raisonnement. »

Le génie de la Renaissance respire dans ces paroles opposées, sinon à l'esprit chrétien, du moins à la tradition des églises, depuis Augustin, interprétant à la lettre le *compelle intrare*, jusqu'aux pères de Constance, brûlant Jean Huss; depuis Calvin combinant, Mélanchton approuvant l'*auto-da-fé* de Servet, jusqu'au pape actuel qui flétrit l'hérésie de la tolérance.

Marsile établit ensuite le vrai caractère de divinité qui, selon lui, appartient au christianisme. Ses considérations intéressent en ce qu'elles révèlent à la fois la participation de ce philosophe à l'une des erreurs scientifiques de son temps et la portée, sous un rapport, scientifique de sa conception générale.

Ficin croit à l'astrologie judiciaire. Or cette fausse science reposait sur une nature positive et véritable. Les phénomènes vitaux dépendant des phénomènes chimiques, ceux-ci des physiques, soumis à leur tour aux lois astronomiques de la gravitation, il est évident que les astrologues ne se trompèrent qu'en supprimant les intermédiaires qui relient le terme inférieur au terme supérieur de la série. Au fond, ils devinaient l'enchaînement des phénomènes, qu'à l'encontre des théologiens, qui soumettent le monde à des volontés, ils reconnaissaient gouvernés seulement par des lois.

Pic de la Mirandole, plus avancé que Marsile à cet égard, attaquait à la même époque la foi astrologique. Ses arguments finirent même par triompher des opinions de Ficin. Dans une curieuse épître à Politien,

notre philosophe se défend, avec un embarras d'ailleurs visible, de croire à l'influence des astres.

« Pic, nourrisson de Pallas, et toi, Politien, soldat d'Hercule, vous avez heureusement terrassé les astrologues qui, comme les Géants, s'efforcent avec autant d'impuissance que d'orgueil d'arracher le ciel à Jupiter... En ces efforts, je conspire avec vous, et, si j'ai moins de vaillance, je n'ai pas moins de décision... Les autres platoniciens, à la vérité, signalent, à l'occasion, les images célestes décrites par l'astronomie, et, s'ils ne les réprouvent pas, ils ne cherchent pas non plus à les approuver. Platon rit de telles choses qu'il juge invérifiables. Moi aussi, dans mes commentaires sur lui, je m'en ris justement, et parce que je me fie à son autorité, et parce que je n'ai par moi-même nulle raison sûre de la réalité de tels faits... Mais, dans mon livre de la *Vie*, où je professe la médecine, cherchant de tous côtés la vérité avec zèle, je ne méprise pas tout à fait les images et ces règles astrologiques. Si, en effet, j'estime qu'elles ne se fondent sur aucune raison certaine, pourtant, comme très-diligent dipensateur de la médecine humaine, je suis non-seulement les remèdes certains aux yeux des sages, mais encore ceux qui semblent probables à bien des gens, afin d'accumuler les secours qui, de quelque manière que ce soit, peuvent profiter à la vie...

» Mais, quant à ce que je parais dire au commencement du livre troisième, que les images disposées dans le ciel par les platoniciens plus anciens existent, je ne soutiens pas cela assurément. Cette opinion n'est pas la mienne. Les platoniciens, partisans des images célestes, l'affirment, mais ce qu'ils disent n'est rien ou est de mince valeur. Cependant l'opinion de certains platoniciens a été que l'âme du monde *s'est engendré* les corps célestes, et les étoiles avec le ciel, et que, au delà de chacune des étoiles, si toutefois il y a là des images, elle a aussi engendré des images de cette sorte. Je décris là les dispositions des signes et des images, non telles que chez les platoniciens, mais telles que tu as pu les observer chez les astrologues ; mais

aussi la suite du livre fait voir comment je crois aux images, soit célestes, soit faites par l'art. En outre, dans le livre du *Soleil*, je ne suis pas tant occupé d'enseigner les choses astronomiques que par elles de pousser au Divin les moralités et les allégories. Enfin, tant dans les livres de la *Vie* que dans ceux du *Soleil* et de la lumière, mêlant les choses poétiques aux philosophiques, j'ai par instant et, peut-être, avec plus de licence donné carrière à ma fantaisie. J'agis à l'égard de Plotin avec plus de parcimonie et de sobriété, à telle fin que je n'aie pas l'ingratitude d'oublier que les *monstruosités* astrologiques ont été particulièrement réfutées par notre Pic de la Mirandole.

» Le vingtième jour d'août 1494 [1]. »

Quel que soit l'effort de Marsile pour établir sur ce point l'unité de ses convictions, — à la date où nous sommes (1474), sa foi dans l'astrologie ne semble pas douteuse.

Mais, s'il admet cette erreur, c'est par des motifs justifiables dans l'état des connaissances à son époque. S'il n'établit point, comme Spinoza le fera plus tard, que le miracle, dérogation à l'ordre naturel ou divin, loin de prouver, nie l'action de Dieu [2], — du moins, en définissant avec netteté la nature et la portée de ces faits dont il restreint le nombre si imprudemment grossi, il pose sur ses vraies bases la notion des lois naturelles.

« Il me paraît, Magnanime Laurent, qu'il faut s'opposer avec insistance à ceux qui, chaque jour, avec autant d'obstination que

1. MARS. FIC., *Epist.*, lib. XII, p. 958.

2. Voy. SPINOZA, *Traité théologico-politique*, trad. Saisset; Paris, 1843, t. I, ch. VI, p. 142-161.

Voy. aussi *Vie de Jésus*, de STRAUSS, trad. de M. Littré, préface du traducteur, et Strauss, *passim*.

d'*imprudence*, exigent de nouveaux miracles pour confirmer la foi au Christ. Si, en effet, les miracles sont rares, ils sont des prodiges; s'ils ont lieu très-fréquemment, ou ils paraissent artificiels, ou ils semblent des phénomènes *naturels*. Qu'il nous suffise de savoir que le monde, jadis, outre les miracles merveilleusement opérés et bien avérés, n'a pas été témoin de tant d'événements miraculeux et de prodiges[1]. »

Cette réserve à admettre de trop fréquentes dérogations à l'ordre naturel est un regard très sagace de Ficin, indispensable garantie d'une foi un peu éclairée et solide au surnaturel. A côté des périls dont, à ses yeux, l'autorité du christianisme est menacée par l'imagination des colporteurs de légendes merveilleuses, si fréquents au Moyen-Age, Marsile signale un autre danger dans l'explication que les astrologues donnaient, paraît-il, aux miracles. En attribuant à l'influence des astres le cours des faits évangéliques comme de tous les autres événements de l'histoire, ils réduisaient l'existence et le développement de l'Église à un pur phénomène naturel. Mais Ficin, ici très-orthodoxe, distingue deux opérations de la Providence : — son action naturelle, soumise à des lois fixes, à un enchaînement d'influences dont l'astrologie peut prédire les phases, et l'action surnaturelle de Dieu, les coups d'état de sa grâce, que la science humaine échoue à prévoir : ils révèlent la vérité religieuse et sauvent les âmes déchues. Cette doctrine fort ingénieuse se déduit de ses considérations sur les pou-

1. *De Christiana religione*, cap. x, p. 13.

voirs comparés de l'astrologue et du prophète : « *Adventus Christi tanquam divinus ab initio mundi prædictus a prophetis sibyllisque fuit, non in astrologia peritis, sed divinitus inspiratis*[1]. » L'opinion qu'il combat paraît très ancienne, et, semble-t-il, les astrologues qui la défendaient ne le faisaient pas tous dans une intention bienveillante au christianisme[2].

Marsile, plus loin, repousse une autre hypothèse des ennemis de la foi. Voici en substance son raisonnement : « Les apôtres n'ont pas opéré leurs prodiges à l'aide de la magie... Comment des magiciens (classe si orgueilleuse !) ne se fussent-ils pas *prêchés eux-mêmes* plutôt que de prêcher Jésus, un mendiant mis à mort comme un malfaiteur ?... Comment des pêcheurs ignorants eussent-ils pu convaincre tant d'hommes de doctrine et de génie[3] ? »

Après s'être élevé contre la tendance à multiplier les miracles, dont la foi naïve du Moyen-Age affaiblissait ainsi l'autorité, Ficin se montre conséquent à sa théorie en admettant que l'action surnaturelle de la Providence n'est pas, comme les protestants ont tenté de l'établir plus tard, limitée à une période de l'histoire. Dieu ma-

1. « L'avénement du Christ, en tant que divin, a été prédit dès l'origine du monde par les prophètes et par les sibylles, ignorants de l'astrologie, mais divinement inspirés. » — Voy. tout le curieux chapitre : « Auctoritas Christi non ab astris, sed a Deo...; » *De Christiana religione*, cap. IX, p. 12.

2. *De Christ. relig.*, cap. XXX, p. 55-56. — Voy. l'histoire de Cecco d'Ascoli dans notre introduction, p. 16-17.

3. M. F., *De Chr. relig.*, cap. XXX, p. 55-56.

nifeste sa puissance spéciale quand, où, et pour qui il veut.

« Plusieurs milliers d'hommes encore vivants n'ont-ils pas été témoins de deux prodiges très-manifestes accomplis en l'an du Seigneur 1470 ? A Ancône, une jeune fille, paralytique dès le berceau, était contrainte par l'empêchement de ses cuisses à se servir pour la locomotion des muscles du fémur. Un certain Bindelli, Florentin, par suite d'une lésion à la gorge et à la poitrine, resta plusieurs années privé de la parole. Tous les deux, s'étant recommandés dans le même lieu à la Bienheureuse Marie, furent guéris, et le peuple, témoin de leurs infirmités, les vit plusieurs années dans une santé parfaite [1]. »

Cette précaution de justifier par des exemples récents sa propre foi au merveilleux montre bien d'ailleurs que la notion du miracle était déjà dans les esprits éclairés gravement compromise.

« Ne t'étonne pas, s'écrie-t-il, ô Laurent, si Marsile Ficin, un philosophe, introduit ici les miracles ; ce que nous écrivons est vrai, et le devoir du philosophe est de confirmer par ses raisons propres chaque vérité. Or les raisons propres des choses naturelles sont celles qui se puisent dans la nature, mais les raisons des choses divines, qui sont au-dessus de la nature, sont ou les preuves métaphysiques, ou surtout les miracles. Dieu, en effet, ne prouve pas tant ses mystères et ne confirme pas tant ses préceptes par des paroles que par des œuvres merveilleuses. D'où cette déclaration : Si vous ne voulez pas croire aux paroles, croyez aux œuvres. »

L'insistance de l'apologiste à accorder la foi au miracle avec la philosophie, surtout la surprise contre laquelle il

1. MARS. FIC., *Op. omn.*, t. I, *De Christ. relig.*, p. 15.

met en garde à cet égard le scepticisme de Laurent témoignent sans conteste d'une situation nouvelle des intelligences. Évidemment, le mystique Marsile, néo-platonicien et catholique, a dû se défendre plus d'une fois des fines ironies de son patron. Quand l'ancien précepteur des Médicis exposait dans l'Académie platonicienne quelque théorie ardue et savante sur la Trinité, l'action miraculeuse de la grâce, ou les trois « hiérarchies des » esprits divins contenant chacune trois ordres qui ren- » ferment respectivement 6666 légions, chacune de » 6666 Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, » Vertus, Puissances, Principautés, Archanges ou » Anges », devant cet effectif gravement énuméré des armées célestes, j'imagine les révoltes du bon sens, les rires auxquels Ficin fait sans doute allusion. On a de Laurent ce sonnet très-subtil et qui prouve à quelle profondeur atteignait son doute :

SUR LA GRACE.

Question à Georges Benoît Salviati.

Mon esprit, qui s'arrache aux tempêtes du monde,
Se recueille en lui-même ainsi que dans un port,
Et je médite alors dans une paix profonde
Deux faits mytérieux dont je poursuis l'accord.

S'il est vrai que de Dieu vient la béatitude,
Si, sans lui, rien n'existe excepté le péché,
Si par sa grâce seule, et non par notre étude,
Le souverain Bonheur veut être recherché,

Et si cette faveur ne descend que sur l'âme

Disposée à ce bien précieux, je réclame
Une claire réponse à cette question :

Qui donc commencera l'œuvre qui régénère,
La grâce du Seigneur qui sur nos cœurs opère,
Ou de ces mêmes cœurs la disposition[1] ?

Salviati, théologien très-expert, prit la peine de répondre au doute du Médicis par un traité en sept points: *Georgii Benigni Salviati in rhythmum acutissimum magni Laurentii Medicis quæstiones septem*, etc.

D'après la cosmologie de Ptolémée combinée avec l'utopie des théologiens sur les mondes invisibles, l'univers était divisé en cercles ou sphères. Marsile connaît parfaitement ces sphères. Il parcourt sans broncher ces régions inaccessibles, il en classe les habitants, comme un naturaliste les genres et espèces d'une faune ou d'une flore. Il a pourtant des scrupules à propos du nombre exact des légions célestes et des soldats de ces légions que d'autres, moins timorés que lui, affirment

1. Lo spirito talora a se ridutto,
E dal mar tempestoso e travagliato
Fuggito in porto tranquillo e pacato,
Pensando ha dubbio e vuolne trar costrutto.
S'egli è ver che da Dio proceda tutto,
E senza lui nulla è, cioè il peccato;
Per sua grazia se ci è concesso e dato
Seminar quì per corre eterno frutto;
Tal grazia in quel sol fa operazione,
Ch' a riceverla è volto e ben disposto;
Dunque che cosa è quella ne dispone?
Qual prima sia, vorrei mi fosse esposto,
O tal grazia, o la bona inclinazione:
Rispondi or tu al dubbio, ch'è proposto.

s'élever au chiffre de 6666. On pense aux copieux dénombrements du *Gargantua* et du *Pantagruel*, où les milliers et les millions s'alignent avec les unités et les centaines... « sans les femmes et les petits enfants », ajoute le malicieux Alcofribas, qui connaissait bien la rigueur mathématique des abstracteurs de quintessence, inventoriant le grand peuple des chimères, oisons bridés et coquecigrues ! Ce vaste et profond bon sens, qui prélude aux résultats de la science positive, éclaira quelques-uns des grands hommes de la Renaissance, Rabelais en France, Machiavel et d'autres en Italie. Il les distingue profondément des génies plus ou moins mystiques qui brillèrent au Moyen-Age. Pour cela nous aimons la Renaissance, comme pour le large sentiment d'humanité qui, manifesté déjà par Dante quand il met Trajan au Paradis, éclate dans Ficin, et, malgré ses croyances arriérées et sa métaphysique à outrance, le rattache à la phalange des génies libéraux et compréhensifs qui entreprirent de réconcilier l'Europe chrétienne avec l'antiquité.

Ainsi Marsile s'efforce d'étayer le christianisme [1] à la doctrine platonicienne, mais il est surtout préoccupé de reculer dans l'espace aussi bien que dans le temps les bornes de la chrétienté, de la confondre avec la grande société qu'il conçoit en dehors d'elle : le genre humain. C'est ainsi qu'il tient pour chrétiens les Mahométans,

1. Voy. chap. XIII (*De Christ. relig.*), *De generatione filii Dei in æternitate*, p. 18.

« hérétiques à l'instar des Ariens, mais honorant le » Christ comme né de la Vierge Marie par l'opération » mystérieuse du souffle divin[1] ». Joseph de Maistre aura pour l'Islamisme la même bienveillance, en contraste avec la haine du Moyen-Age pour Mahomet et ses païens sectateurs.

Un savant écrivain protestant a très bien marqué la largeur de vues qui distingue Ficin des précédents apologistes : « La polémique contre les Musulmans aurait dû, » à ce qu'il semble, s'attacher avant tout à faire valoir » le spiritualisme et la noble simplicité de l'Évangile ; » mais les apologistes chrétiens aimèrent mieux persister à répandre la calomnie sur la religion de Mahomet, » qu'ils connaissaient à peine...

» C'est seulement lorsque la Renaissance eut répandu » le goût des études philosophiques, et brisé en partie » les entraves que la scolastique mettait à l'esprit humain, » qu'il s'introduisit dans l'apologétique une méthode » plus raisonnable. Il était temps que cette réforme » s'opérât; car, dans leur enthousiasme pour les anciens » classiques et pour la philosophie platonicienne, beau» coup d'excellents esprits dissimulaient à peine leur » mépris pour le christianisme, qu'ils confondaient na» turellement avec le catholicisme tel que l'exposaient » les scolastiques dans leur langage obscur et barbare; » c'eût été sans doute un devoir pour les théologiens de

1. Voy. chap. XII (*De Christ. relig.*), p. 17.

» leur remontrer leurs erreurs; mais ils laissèrent ce soin » à un philosophe, à Marsile Ficin, qui vint défendre ha» bilement le christianisme et contre les incrédules et » contre les Juifs par des arguments pris tour à tour » dans la raison et dans l'histoire [1]. »

L'idée que se fait Marsile de l'univers visible et invisible est encore celle de Thomas d'Aquin si merveilleusement poétisée par Dante.

Au-dessus de la région élémentaire, — la Terre, immobile au centre du monde, l'Eau, qui couvre en grande partie sa surface, l'Air, au-dessus de la terre, le Feu, dont la sphère est placée au-dessus de l'air, — s'élève la région éthérée.

D'abord les cieux des Planètes, qui, immuables par leur substance, ne diffèrent et ne changent en quelque sorte de l'un à l'autre que par leur qualité et leur disposition [2], ces cieux formant sept cercles ou sphères, placés dans l'ordre suivant :

Ciel de la Lune,
— de Mercure,
— de Vénus,
— du Soleil,
— de Mars,
— de Jupiter,
— de Saturne.

1. *Hist. des Dogmes chrét.;* Paris-Genève, Joël Cherbuliez, 1862, t. I, p. 307-308.

2. *De Christ. relig.*, cap. XIV, p. 19.

Au-dessus, la sphère des étoiles fixes « mue d'une double impulsion, — de l'est à l'ouest, et réciproquement[1]. »

A mesure qu'on s'élève de l'un des cercles au cercle supérieur, rayonne plus éclatante la lumière ; car, dit le poète,

> La gloria di Colui, che tutto muove,
> Per l'universo penetra, e risplende
> In una parte più, e meno altrove[2].

Et ces cieux, dit ailleurs Dante, « disposent pour leurs » fins, et comme des semences, des vertus distinctes par » des différences variées qu'ils ont en eux.

» Ces organes du monde[3]... vont ainsi de degré en » degré, recevant d'au-dessus et opérant au-dessous. »

De la sphère des étoiles fixes, on parvient, par le second et le premier crystallin, au Premier Mobile.

Au delà de tous les cercles est l'Empyrée, source de pureté (*candor*) et de lumière.

1. *De Christ. relig.;* conf. avec DANTE, *Div. Com.*, trad. Lamennais, intr., p. CXX.

2. *Div. Com.*, *Paradis*, c. I, terc. 1 :
« La gloire de celui qui tout meut, par l'univers pénètre, et resplendit en une partie plus, et moins en l'autre. »

3. Gli altri giron per varie differenze
Le distinzion, che dentro da sè hanno,
Dispongono a lor fine, e lor semenze.
Questi organi del mondo così vanno,
Come tu vedi omai, di grado in grado,
Che di su prendono, e di sotto fanno.
(*Div. Com.*, *Paradis*, c. II, terc. 40, 41.)

Dans ces vertus dont les cieux disposent pour « leurs fins comme de

Marsile décrit minutieusement cette ineffable région, où réside la Très-Sainte et Indivisible Trinité. — Neuf ordres d'anges l'y servent. Éclairée par la révélation, la Science distingue leurs rangs, les noms de leurs chefs. L'art suave et subtilement naïf d'un Fra Angelico reproduit les traits et jusqu'au costume des divins messagers qui visitent les favoris du Seigneur dans leurs extases.

« Il y a trois hiérarchies d'esprits célestes, contenant chacune trois ordres. Chaque ordre, d'après quelques théologiens, renferme six mille six cent soixante-six légions de six mille six cent soixante-six esprits. Mais j'estime avec Denys l'Aréopagite que la capacité humaine est impuissante à les compter... »

Précieux scrupule du timoré Marsile !

« L'essence unique de Dieu se déduit en un nombre ternaire de personnes, qu'un autre ternaire de hiérarchies et un novennaire enveloppent de leurs cercles, comme par un circuit de sphères spirituelles.

» La première hiérarchie est consacrée au Père, la seconde au Fils, la troisième au Saint-Esprit.

» Dans la première : 1° les Séraphins contemplent le Père en soi ; 2° les Chérubins le considèrent comme générateur du Fils ; 3° les Trônes, comme produisant avec le Fils l'Esprit.

» semences, et que distinguent des différences variées », il s'agit, d'après Aristote, du principe *formel* ou *forme substantielle* que chaque ciel possède en propre, indépendamment de la matière, la même en tous.

Voy. la *Divine Comédie*, traduct. Lamennais, note 17 du chant II de l'*Enfer*, p. 463.

Voy. *Lois de Manou*, traduct. Loiseleur-Deslongchamps, *Panthéon littéraire*, liv. I, vers. 20 :

« Chacun des éléments acquiert la qualité de celui qui le précède, de » sorte que, plus un élément est éloigné dans la série, plus il a de qua- » lités. »

» Dans la seconde hiérarchie : 1° les Dominations contemplent le Fils en soi ; 2° les Vertus le considèrent comme procédant du Père ; 3° les Puissances, comme produisant avec le Père l'Esprit.

» Dans la troisième hiérarchie : 1° les Principautés contemplent l'Esprit en soi ; 2° les Archanges le considèrent comme venant du Père et du Fils ; 3° les Anges comme procédant du Fils et du Père.

» Mais, quoique chacun de ces ordres contemple principalement Dieu sous un aspect particulier, ils considèrent tous également la Trinité tout entière et voient tout en elle. Leur différence est surtout en ce que la première hiérarchie se désaltère directement dans le sein de la Trinité où elle puise, la seconde par l'intermédiaire de la première, et la troisième par celui de la seconde et de la première. Pareillement, les Séraphins méditent l'ordre de la divine Providence dans la bonté de Dieu comme dans sa fin, les Chérubins dans l'essence de Dieu comme dans sa forme ; les Trônes, en dernier lieu, contemplent cet ordre en lui-même. Les autres ordres descendent à l'accomplissement des œuvres. Mais les Dominations ordonnent en qualité d'architectes ce qu'exécutent les autres esprits inférieurs. Les Vertus suivent immédiatement, mouvant les cieux et concourant comme instruments de Dieu à l'opération des miracles. Les Puissances empêchent les choses qui pourraient troubler l'ordre du gouvernement divin, les autres s'abaissent successivement à des occupations plus humaines. Les Principautés s'occupent de la République des nations, des princes, des magistrats. Les Archanges dirigent à l'égard de chacun la pratique du culte divin et président aux sacrifices. Les Anges ont des soins moins élevés ; chacun assiste une âme humaine comme protecteur et gardien.

» De même qu'il y a neuf ordres angéliques, ainsi les âmes des bienheureux sont distribuées en neuf ordres. Chacune en effet (comme l'assure Platon dans le *Timée*) s'élève comme à son astre propre vers l'ordre des esprits auquel il s'est assimilé...

» La Lune est la limite de l'Élysée, et (comme les pythagori-

ciens le veulent) la frontière de la vie et de la mort. Au-dessous d'elle est envoyé tout ce qui appartient à la mort et à l'enfer, où se trouvent autant de degrés de peines en rapport avec les diverses troupes d'esprits malins qu'il y a dans les cieux de degrés de récompenses en rapport avec les divers ordres des esprits bienheureux. Neuf fois le Styx dans son cours se replie autour des damnés, neuf fois les Champs-Élysées embrassent en leurs circuits les élus[1]. »

Marsile emprunte sa théorie des hiérarchies divines à un livre qu'il a traduit, — la *Théologie mystique* du faux Denys l'Aréopagite. Ce traité célèbre est un de ces apocryphes dont la confection fut si utile au progrès des croyances chrétiennes : Ficin l'attribue au premier évêque d'Athènes institué par saint Paul, et qui représente à ses yeux l'accord de la tradition d'Israël avec le mythe et la philosophie grecs. Tout orthodoxe qu'il tienne à paraître dans l'affirmation des grands dogmes catholiques, le disciple de Pléthon, amendant la pensée première du maître, est loin de la renier tout à fait.

Quand les Gentils nommaient Dieux leurs sages, ils comprenaient que « ces hommes excellents, investis » d'une mission divine, avaient été en quelque sorte » revêtus de la divinité[2] ».

« Toute l'ancienne théologie des Gentils sur laquelle, dit-il, Zoroastre, Mercure Trismégiste, Orphée, Aglaophane, Pythagore, s'accordent, est contenue dans les œuvres de notre Platon.

1. *De Christ. relig.*, cap. XIV, p. 19.
2. *De Christ. relig.*, cap. XXI, p. 24.

Et Platon dans ses épîtres vaticine les nouveaux mystères qui s'accompliront un jour[1]. »

Mais ces hautes attestations ne suffisent pas. Il faut encore que les Démons rendent témoignage au Dieu unique. Ils fuient devant le signe de la croix, assurent les Pères de l'Église, dont Marsile partage l'opinion sur l'existence des Esprits malins. Aux yeux de l'orthodoxie primitive, les divinités du Paganisme n'étaient autres que certains démons que la divine sagesse contraignait parfois à proclamer par leurs oracles ses décrets éternels. Et croyant, avec Plutarque, que « ces démons » de l'air subissent parfois la souffrance et la mort[2] », il rapporte d'après le crédule polygraphe la légende si bien contée par notre Rabelais :

« Epitherses, pere de Æmilian rheteur, navigant de Grece en Italie dedans une nauf chargée de diverses marchandises et plusieurs voyagiers, sus le soir cessant le vent aupres des isles Echinades, lesquelles sont entre la Morée et Tunis, fut leur nauf portée pres de Paxes. Estant là abourdée, aucuns des voyagiers dormans, autres veillans, autres beuvans et souppans, fut de l'isle de Paxes ouie une voix de quelqu'un qui hautement appelloit *Thamoun*. Auquel cry tous furent espouvantés. Cestuy Thamous estoit leur pilot natif d'Ægypte, mais non connu de nom, fors à quelques uns des voyagiers. Fut secondement ouie ceste voix : laquelle appelloit *Thamoun* en cris horrifiques. Personne ne respondant, mais tous restans en silence et trepidation, en tierce fois ceste voix fut ouie plus terrible que devant. Dont advint que Thamous respondit : *Je suis icy, que me*

1. *De Christ. relig.*, cap. XXII, p. 25.
2. Voy. PLUTARQUE, vol. III, p. 510, édit. Didot.

demandes tu? que veulx tu que je face? Lors fut icelle voix plus hautement ouie, luy disant et commandant, *quand il seroit en Palodes publier et dire que Pan le grand Dieu estoit mort...* Quand donc furent pres Palodes advint qu'ilz n'eurent ne vent ne courant. Adonc Thamous montant en prore, et en terre projectant sa veue, dist ainsi que luy estoit commandé, *que Pan le grand estoit mort.* Il n'avoit encores achevé le dernier mot quand furent entenduz grands soupirs, grandes lamentations, et effroiz en terre, non d'une personne seule, mais de plusieurs ensemble[1]. »

Marsile croit que ce « grand Pan et plusieurs autres » démons se lamentèrent et moururent... Ce jour-là » (la dix-neuvième année du règne de Tibère), le Christ » descendait aux Limbes et ressuscita[2] ».

La quatrième Églogue de Virgile semble à Ficin une claire prophétie de la Rédemption. Il partage à cet égard la croyance contemporaine. Célébrant le jeune Saloninus, fils de Pollion, le poète latin aurait (sacrilége involontaire) appliqué au fils d'un consul une prédiction de la Sibylle Érythrée, annonçant la venue du Messie.

« Il est venu, le dernier âge chanté par l'oracle de » Cumes. Un ordre nouveau naît du cours des siècles. » La Vierge revient, et le règne de Saturne. Une nou» velle race descend du ciel.

» Toi, à l'enfant qui va naître, et par qui cessera » l'âge de fer, par qui l'âge d'or surgira dans le monde, » souris, chaste Lucine... S'il subsiste quelques vestiges

1. RABELAIS, *Pantagruel*, liv. IV, ch. XXVIII.
2. *De Christ. relig.*, cap. XXII, p. 24.

» de notre crime, effacés, ils délivreront la terre d'une » bien longue terreur[1]. »

Prophète ou magicien, le poète de l'*Énéide* se couronna d'une auréole légendaire.

Dans ce chantre d'un mélancolique amour plein de larmes et de pressentiments, —

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait[2].

Loin d'être un miracle, ce charme attendri, cette divination d'une société meilleure, apparurent comme le développement naturel du génie antique élevé par la philosophie grecque à la conscience de l'humanité.

Ce qui s'explique moins que sa métamorphose en prophète du Christ, c'est que le poète devienne un agent du diable, un nécroman. Nous avons vu déjà ce que Naudé raconte, d'après Hélinand, moine du seizième siècle, des statues magiques attribuées à Virgile[3].

Sur la mission orthodoxe du Mantouan, Marsile partage encore l'opinion de Dante. On sait que, le poète florentin et son guide rencontrant Stace àu Purgatoire, Virgile s'étonne de ne pas le voir aux Enfers. « Quand, » répond l'auteur de la *Thébaïde*, tu disais, ô maître :

1. VIRGILE, *Églogue IV*, vers 4-10, 13-14.
2. V. HUGO, *les Voix intérieures*, XVIII.
3. Voy. notre introduction, p. 9-10.

» *Le siècle se renouvelle, la justice revient, ...du ciel* » *descend une autre race*, par toi je devins poète, par » toi chrétien. Mais, pour que mieux tu discernes ce que » je dessine, ma main y apposera les couleurs.

» Déjà tout le monde était plein de la vraie croyance » semée par les messagers du royaume éternel. Et ta » parole... s'accordait avec celle des nouveaux prédica- » teurs, d'où je pris l'habitude de les visiter. Ensuite » ils me parurent si saints que, quand Domitien les » persécuta, à leurs pleurs je mêlai mes larmes. Et tant » que je fus depuis lors, je les secourus, et leurs » mœurs pures me firent mépriser toutes les autres » sectes. Et, avant qu'en mes vers je conduisisse les » Grecs au fleuve de Thèbes, je reçus le baptême; mais, » par peur, je me cachai d'être chrétien, et restai long- » temps païen en apparence. Cette tiédeur m'a plus de » quatre cents ans retenu dans le quatrième cercle[1]. »

Marsile ajoute une foi complète aux dires des Sibylles rapportés par Varron et par Tite-Live, aux six livres Cuméens brûlés par une vieille femme sur le refus de Tarquin le Superbe d'en payer le prix qu'elle en demandait.

« Les Romains suppléèrent à cette perte au moyen d'autres chants des Sibylles recueillis dans le monde entier par leurs délégués. Ils possédaient trois livres de celle de Cumes : le reste avait pour auteurs les autres. On ne peut savoir, ni par le nom d'une de ces prophétesses, ni par le titre des ouvrages, à qui il faut

1. *Divine Comédie*, *Purgatoire*, ch. XXII, terc. 24-32.

attribuer ces derniers livres, à l'exception des chants auxquels la Sibylle Érythrée a mis son nom. Ce sont ceux que Virgile a consultés[1]. »

Cette Érythrée a vu bien des choses : l'Incarnation, la Nativité, la Passion, la Résurrection, tous les miracles évangéliques, depuis la multiplication des pains jusqu'au voile du temple déchiré !

L'Église la chante toujours :

Dies iræ, dies illa...
Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum Sibylla.

Michel-Ange immortalisa cette tradition, de son temps encore officielle. Associées aux prophètes d'Israël sur les pendentifs de la Sixtine, les Sibylles tordent dans l'extase leurs muscles de géantes, ou l'une, — c'est la Delphique, — déroule avec une décision sereine son fatidique rouleau...

Une autre, — la Persique, — voûtée par les siècles, touche du menton le livre des oracles qu'elle tient et rapproche de ses yeux myopes et scrutateurs.

1. *De Christ. relig.*, cap. XXIII, p. 26-27. Voy. aussi *ibid.*, cap. XXIV, p. 28-29.

CHAPITRE XI.

MARSILE FICIN.

DE IMMORTALITATE ANIMORUM LIBRI XVIII[1].

La *Théologie platonicienne*, ou *De l'immortalité des âmes*, expose en dix-huit livres la philosophie de Ficin dans sa pleine indépendance.

Dans une dédicace à son protecteur Laurent, Marsile formule l'intime connexité qui rattache au dogme chrétien la philosophie académique : « *Platonicos, mutatis paucis, Christianos fore.* » Ce n'est pas qu'il ait besoin d'initier à ces hautes connaissances le docte patron du platonisme renaissant. Mais, en lui dédiant son œuvre, Ficin veut honorer celui qui, selon les vœux du Maître, unit la science du sage à l'autorité de l'homme d'État.

Le titre de ce traité : *De l'immortalité des âmes*, est déjà un programme. Réaliste comme nous l'avons vu, accordant aux entités métaphysiques une existence plus certaine que celle que l'expérience révèle, Marsile pose dans ce premier énoncé les bases d'une proposition qu'il développera longuement.

1. MARSILII FICINI FLORENTINI, *insignis Philosophi Platonici, Medici, atque Theologi clarissimi*, *Opera*, etc. — Basileæ, ex officina Henricpetrina, MDLXXVI, 2 vol. in-folio.

« Comme le genre humain, dit-il, à raison de son inquiétude d'esprit, de sa débilité corporelle et de l'indigence de toutes choses, mène sur la terre une vie plus dure que celle des bêtes, si la nature avait assigné à son existence le même terme qu'il attribue à la vie des bêtes, nul animal ne serait plus infortuné que l'homme. Mais, pour que, malgré cette mort du corps, il puisse être plus heureux, il paraît nécessaire que nos âmes, en quittant leur prison charnelle, obtiennent la jouissance d'une lumière supérieure. Par malheur, enfermées dans les ténèbres de leur aveugle cachot, les âmes humaines regardent en vain à cette lumière. D'où souvent nous sommes contraints de manquer de foi à la divinité elle-même. Ames célestes, je vous adjure, rompons, rompons tout d'abord ces entraves terrestres, afin que, portés sur les ailes dont parle Platon, ayant Dieu pour guide, nous volions plus libres vers la demeure éthérée où nous contemplerons dans la béatitude l'excellence de notre espèce[1]. »

Outre la *masse des corps*, existe la vertu efficace, la *qualité*. Au-dessus de la qualité soumise à la division par son union avec la matière, il est une *forme supérieure* qui, bien qu'elle change en quelque manière, n'admet pas néanmoins de division dans le corps. Dans cette forme est le siége de l'âme raisonnable[2]. Au-dessus est l'*esprit angélique*, qui est non-seulement indivisible, mais encore immuable. Le *soleil divin* est l'objet des contemplations de cet esprit, qui appelle et saisit la lumière du vrai : ce soleil préside à tout, il est la fin et le couronnement de l'*Être*.

1. FICIN., *Oper.*, t. I, *De Imm. anim.*, lib. I, cap. I, p. 79.
2. *De Imm. anim.*, lib. I, cap. I, p. 79.

« Ainsi, remontant à ce terme suprême, nous comparons successivement la MASSE ou MATIÈRE, la QUALITÉ, l'AME, l'ANGE et DIEU. Or l'essence de l'âme raisonnable, qui occupe dans cette échelle le degré mitoyen, apparaît comme le lien de toute la nature, régissant les qualités et les corps. Unie à l'ange et à Dieu, nous découvrons qu'elle est indissoluble, puisqu'elle jouit de ces divers degrés ; très-éminente, puisqu'elle préside à la machine du monde ; bienheureuse, puisqu'elle peut participer au Divin[1]. »

Le corps est de sa nature parfaitement passif. En tant que corps, il n'agit en rien, mais est seulement « sujet à la passion ». La matière est une sous tous les corps. Si donc l'action provenait de la matière, l'opération de tous ces corps serait une. Il n'en est pas ainsi par suite des *qualités* qui la diversifient. Ils n'opèrent donc pas en vertu de la *Masse* une, mais en raison de la *Qualité*, qui n'a rien de commun avec elle. Deux corps en effet ne peuvent occuper le même lieu, tandis que deux qualités peuvent appartenir au même corps.

Marsile déduit de sa définition de la qualité l'existence de la *Forme*, supérieure à celle-ci, puisque, les qualités diverses attachées à la matière diminuant et disparaissant avec la Forme, elles ne peuvent être conçues que ramenées à une entité supérieure, à ce qu'elles ont de commun et d'indépendant, l'idée de la Forme.

D'entité en entité (*substantielle*, *individuelle* ou de l'âme, etc.), Ficin se lance ainsi à perte de vue sur la

1. *De Immort. animorum*, lib. I, cap. I, p. 79.

piste des causes. Il s'arrête pourtant,— « *ne fiat tandem* » *in infinitum progressio* », — à la forme qui n'est mêlée à aucun corps. A cette borne arbitraire (il le faut bien), il retient cabré devant le vide asphyxiant l'hippogriffe de sa logique à outrance. Cette argumentation serrée, dont nous ne pouvons qu'indiquer les chaînons principaux, fait bien saisir et la puissance et l'inanité de la vieille métaphysique. « — La logique, dit excellemment » M. Littré, peut sans difficulté fonctionner à vide : on » l'a vu durant tout le règne scolastique du syllogisme ; » elle recevait de pures figures et ne rendait que des fi- » gures ; mais les conditions mentales de la connaissance » n'y étaient pas moins fidèlement observées. Il n'y » manquait que la réalité objective[1]. »

Curieux spectacle, preuve de la grandeur et des misères de notre esprit ! En présence de l'infini l'enserrant de toute part, il peut se restreindre à abstraire les lois du réel, ou, dédaigneux de l'expérience, tenter de réaliser l'idéal. C'est ce qu'a fait Marsile après les scolastiques, ce qu'entreprirent après lui, avec la confiance d'édifier une doctrine positive, ces poètes de l'hypothèse subjective, Spinoza, Leibniz, Hegel.

Je crois entendre le dernier : « — En ce qui tient à l'ordre universel, s'écrie Ficin, tout ce qui peut être est déjà ou sera[2] ! »

Quel est le passage du corps et des qualités inférieures

1. *Auguste Comte et la philosophie positive*, par M. LITTRÉ, p. 566.
2. *De Immortal. anim.*, lib. I, cap. III, p. 83 *bis*.

à la forme supérieure? Quelle est cette forme en elle-même? « — Il y a d'abord les corps matériels composés » des quatre éléments : la Terre, l'Eau, l'Air et le Feu. » Les cosmographes placent dans cet ordre, au-dessous du ciel de la Lune, « les sphères matérielles », réservoirs respectifs de chacun de ces éléments matériels, — réservoirs matériels aussi, mais simples. Puis on s'élève aux corps célestes, simples et immatériels. A ces trois espèces de corps correspondent trois espèces de formes. Ici, Marsile développe, d'après Averroès, l'unité nécessaire de la forme supérieure.

« Ou le tout unit les parties, ou les parties unissent le tout, ou quelque chose de supérieur, qui n'est partie de rien, ni tout d'un nombre de parties, unit entre elles les parties en un tout. Dans le premier cas, si l'on admet que le tout unit les parties, il faut qu'il soit incorporel ; car, autrement, il serait divisible et aurait lui-même besoin d'un autre principe d'union. Dans le second cas, les parties unissant le tout, il est absurde que l'unité soit faite par la multiplicité opposée à l'union qui doit résulter de l'unité. Finalement, outre chaque partie et le tout, il reste quelque chose d'*un*, cause de l'union, et qui doit être incorporel ; autrement, il aurait besoin lui-même d'un principe unificateur, et ainsi de suite à l'infini[1]. »

Ce principe subsistant par soi, cette forme supérieure est l'âme raisonnable qu'accompagne l'âme irraisonnable et sensible, associée elle-même du corps.

De même que la forme individuelle ou l'âme est au-dessus de la forme divisée ou la qualité, l'âme a au-dessus

1. *De Immortal. anim*, lib. I, cap. III, p. 84 *bis*.

d'elle l'Ange immobile: Ficin en donne la raison métaphysique.

— L'âme rationnelle, dit-il, immobile par sa substance et mobile par ses opérations, est, par sa vertu, en partie immobile, en partie mobile. D'après l'échelle hiérarchique établie entre le dernier terme de l'être et le premier, chaque degré intermédiaire participe, de nature, au terme qu'il précède et à celui qu'il suit[1]. Tel est l'enchaînement des causes. Le terme supérieur au corps et à ses qualités, cause efficiente de son action, doit donc être mobile; car son opération sur lui communique à celui-ci l'être qui s'écoule perpétuellement dans la matière et dans la qualité périssables. D'autre part, il est immobile, comme participant à l'essence supérieure.

Cette immobilité se montre dans la stabilité de la volonté et de la mémoire. La mobilité de l'opération apparaît dans la succession des pensées, des actes et des développements corporels[2].

Il y a donc, par-dessus notre âme immobile et mobile à la fois, une âme, une forme immobile, — l'Ange.

On aperçoit le lien de la théologie de Marsile avec sa théodicée. Ses trois Hiérarchies, ses neuf Ordres de la céleste milice, décrits en son *Traité de la Religion*, ne font qu'incarner en quelque sorte dans le mythe catholique son rêve alexandrin flottant du polythéisme au panthéisme.

1. *De Immort. anim.*, lib. I, cap. IV, p. 85.
2. *De Immort. anim.*, lib. I, cap. V, p. 85.

Les anges gouvernent les éléments ; « ministres de » Dieu, recteurs intellectuels du monde,... immobiles, ils » président aux âmes, comme celles-ci, en partie mo- » biles, en partie immobiles, président aux mobiles qua- » lités[1]. »

Au delà de l'ange, multitude immobile placée au-dessus de l'âme, multitude mobile, il n'y a plus que Dieu, immobile Unité.

Ficin atteint ici la plus lointaine expression de l'Être.

L'ange est immobile en essence, en action et en vertu : il est toujours identique, égal à lui-même en pouvoir et en intelligence. Il comprend à la fois toutes choses : l'acte en lui est simultané avec l'intelligence et le vouloir. L'âme, au contraire, étant mobile, passe successivement de la pensée à la pensée, du vouloir au vouloir, de l'acte à l'acte[2].

Entre elle et Dieu, l'ange est l'anneau.

Immobile comme Dieu, il n'est pas unité comme lui, mais multitude à l'instar de l'âme.

L'ange étant une pluralité, — au-dessus du nombre qui le compose, « il doit exister l'Un, origine de tout » nombre... Il est le plus puissant, parce qu'il est le » plus simple. Il n'a pas besoin d'être uni, tandis que » toute multitude a par nature besoin d'union[3] ».

Dieu est simple dans sa perfection.

1. *De Immort. anim.*, lib. I, cap. v, p. 88.
2. *De Immort. anim.*, lib. I, cap. vi, p. 89.
3. *De Immort. anim.*, lib. I, cap. vi, p. 89.

« S'il était composé de parties, il verrait en lui autre chose que lui-même, puisque la partie et le tout ne sont pas la même chose[1]... Il sera certainement plus heureux si, tout ce qu'il voit en lui, il l'est lui-même, si jamais il ne manque à lui-même, et s'il est présent à lui-même tout entier et partout. »

Au plus bas de l'intelligence dont Dieu est le couronnement suprême, l'âme donne le mouvement vital;... l'entendement ou la raison ordonne, au moyen des formes, ce mouvement dont toute la matière n'est pas douée.

De la masse sans vie et de la masse vivante — celle où sont « les semences des formes qui pullulent[2] »—à la matière *informée*, une éternelle aspiration s'élève vers le Bien, comme vers la Patrie, *tanquam ad patriam*[3].

La nature, même à son plus bas degré, « est bonne, car elle appète le bien, c'est-à-dire la Forme ».

Toute chose tendant au bien, ne tend pas pourtant à l'intelligence, à la raison ; toute chose n'y arrive pas, ne peut point y parvenir. Cependant le bien existe dans l'Ordre Universel, et ce qui atteint l'intelligence ne s'arrête pas pour cela, mais cherche encore le Bien[4].

Si l'intelligence, en comprenant, atteint la bonté, elle la puise ailleurs qu'en elle; car, si elle l'avait en elle, elle n'aurait pas besoin d'effort pour y arriver, la possédant déjà. Or la source où elle puise la bonté est le Bien lui-

1. *De immort. anim.*, lib. I, cap. VI, p. 89.
2. Formarum pullulantium semina.
3. *De Immort. anim.*, lib. I, cap. VI, p. 91.
4. *De Immort. anim.*, lib. I, cap. VI, p. 91.

même, qui est au-dessus d'elle comme le réservoir qui lui verse ses eaux.

Il est donc au-dessus de l'intelligence, et celle-ci n'a de prix que lorsqu'elle découvre, embrasse et s'assimile le bien. En pourrait-il être autrement? Même quand l'homme s'égare, il poursuit dans le vice ce qu'il juge bien. Ainsi, de toute manière, il ne peut point ne pas vouloir ce qui est bon.

Toute cette théodicée se résout dans l'idéalisme panthéiste. Marsile épuise ses distinctions à maintenir, en face de ce grand et attirant système, la personnalité des âmes et de Dieu, la séparation entre la matière et l'esprit. Mais qu'est-ce que la matière, et même l'esprit individuel, devant cette virtualité suprême, d'où tout émane, où tout évolue circulairement, — le cercle étant la figure parfaite[1] ?

« Pour atteindre Dieu, qui n'est jamais absent de lui, le monde, dit Ficin, ne procède pas en ligne droite, mais, selon ses forces, il tourne autour de Dieu[2]. »

De même que les formes inférieures à l'esprit, procédant de la matière bornée, participent à ses bornes, — les esprits rationnels, anges et âmes, entièrement étrangers à la matière, à la dimension, participent en quelque manière à l'infini du temps et de l'espace. Nulle borne à la pensée pure : elle nous transporte hors de nous, nous

1. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. II, p. 131-134.
2. *De Immort. anim.*, lib. II, cap. VI, p. 98.

rend présents les faits de l'histoire, les événements contemporains accomplis hors du cercle de notre activité... C'est que, captive dans le corps, l'âme tient « du Vrai Bien, son But[1] », une réalité supérieure à ce que le vulgaire appelle la réalité.

« Par son instinct essentiel elle atteint Dieu partout; nulle dimension assignée, nulle obligation naturelle d'occuper un lieu dans l'espace ne s'opposent à son ubiquité. Rien n'empêche l'essence de l'âme de pénétrer jusqu'à Dieu : le corps en effet ne résiste pas à l'esprit, l'esprit bien moins encore... »

Ainsi Dieu pénètre et est pénétré.

Notre auteur s'attache ensuite à accorder avec le libre arbitre qu'il admet en l'homme « la suprême nécessité d'être ou Dieu ».

Éternel, insoluble problème !

Marsile a beau insister, il a beau associer à la nécessité divine la liberté qu'il attribue aux délibérations de l'Être, cause et essence suprêmes, il a beau déclarer que, si Dieu « pouvait ou voulait être autrement qu'il n'est, il » donnerait une preuve de faiblesse et d'ignorance », cette opulence d'arguments à l'appui de deux thèses inconciliables n'aboutit qu'à poser très-nettement le fond contradictoire des théodicées.

Ficin paraît le sentir, malgré lui, quand il termine cette partie de son traité par un appel à la preuve analogique et populaire de la Providence :

1. *De Immort. anim.*, lib. II, cap. VII, p. 100-101.

« Comme chaque partie du monde provenue de semences certaines, douée d'une figure distincte, se dirige avec la plus grande magnificence et le meilleur profit vers des termes certains par la voie la plus droite, au temps et dans l'ordre opportuns, il est conséquent qu'elle soit mue d'après le même mode dont sont mues les œuvres de l'art et du génie humain [1]. »

Ce n'est pas à un horloger, d'après la métaphore banale, mais à un mécanicien que Marsile compare le Créateur. Le corps est une *boîte* à surprises, et l'homme, chef-d'œuvre du divin artiste, une sorte de poupée articulée de Nuremberg.

« Nous avons vu à Florence un coffre construit par un artisan d'Allemagne, dans lequel des figures de divers animaux, attachées et suspendues autour d'une seule sphère, étaient toutes mues simultanément par le mouvement de cette sphère. Les unes couraient à droite, les autres à gauche, en haut, en bas. D'autres, qui étaient assises, se levaient ; d'autres, qui se tenaient debout, s'inclinaient. Celles-ci couronnaient celles-là, et quelques-unes en blessaient d'autres. On entendait des sons de trompettes et de cors, des chants d'oiseaux. D'autres mouvements s'accomplissaient en même temps, suivis de mouvements semblables et très-nombreux accomplis par une seule impulsion d'une seule sphère. Ainsi Dieu, par son être même (car il est lui-même intelligence et vouloir, et il est le centre très-simple et unique duquel, comme nous l'avons dit ailleurs, toutes les autres choses divergent comme des lignes), Dieu, par une légère impulsion, met en vibration tout ce qui dépend de lui. Que l'épicurien Lucrèce se taise, lui qui veut que le monde soit le produit du hasard [2]. »

1. *De Immort. anim.*, lib. II, cap. XIII, p. 113.
2. *De Immort. anim.*, lib. II, cap. XIII, p. 112.

Après s'être élevé jusqu'à Dieu « d'où tout descend » par les degrés de l'Être, — Ange, Ame, Qualité, Corps, — Marsile revient à l'Ame comme à l'objet spécial de son traité.

Il insiste d'abord sur ce principe déjà posé : Que l'âme est « Unité et multitude, *Unum et multa*[1] ».

Cette âme est le grand intermédiaire entre le Divin ou l'Immuable et l'Univers changeant, réalisation de l'Idée divine par la Vie[2]. Partout où il y a vie, il y a de l'âme, et il y a vie, selon notre philosophe, partout où « la génération est suivie de nutrition et de croissance : *Ubi generationem nutritio et augmentum sequitur, ibi vitam animamque inesse* ».

L'analogie joue ici un grand rôle dans la doctrine de Ficin.

Sauf des développements cosmogoniques moins pittoresques, la théorie sur l'âme du monde et l'âme des sphères rappelle les fantaisies de Charles Fourier à propos de la copulation des astres et de la terre, *qui fait des petits.*

« Nous voyons la Terre, par des semences propres, engendrer en quantités innombrables des arbres et des animaux, qu'elle fait croître comme une nourrice. Les pierres s'augmentent aussi, comme si elles étaient les dents de la Terre, et les herbes, comme si elles étaient ses poils, tant qu'elles adhèrent au sol par leurs racines... Qui prétend qu'il manque de vie, le

1. *De Immort. anim.*, lib. III, cap. II, p. 120.
2. *De Immort. anim.*, lib. III, cap. II, p. 121.

ventre de cette *Femme*, qui spontanément engendre et alimente tant de fruits[1] ? »

Un autre mystique, J. de Maistre, dira juste le contraire : « La Nature !... je ne connais pas cette Femme. » Marsile poursuit sans sourciller sa thèse analogique. Il compare le corps de l'Eau à celui de la Terre et conclut : « L'Eau et la Terre ont donc une âme[2]. » Le monde entier est un animal.

Il mange.

« — *Mundum esse animatum ; esse quasdam veluti escas, quibus animati mundi et stellarum munera allicere possint mortales sibique vindicare*[3]. »

Ficin développe l'antique doctrine platonicienne sur l'âme du monde et la vie des sphères... Il estime que « certaines herbes et animaux, qui semblent naître du » sol par la putréfaction, ne sont pas moins produits par » des causes spéciales que ceux qui naissent par la géné- » ration. »

Voici la génération spontanée :

« Beaucoup d'animaux, tant sur la terre que dans l'eau, naissent par la seule putréfaction, sans aucune semence corporelle. Un grand nombre, pullulant des semences émises par un animal, sont produits, les uns avec l'intervention d'un principe

1. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 122.
2. *De Immort. anim*, lib. IV, cap. I, p. 122.
3. MARSIL. FIC., *Op. omn.*, etc., t. I, *De vita cœlitus comparanda*.

excitateur (*fomento*), les autres sans que ce principe se manifeste. Quoique le plus grand nombre des herbes et des arbres se propagent en étant semés et plantés, cependant, tous les jours, en bien des lieux, des herbes et des arbres naissent spontanément sans aucune semence et aucun germe corporels. Et j'omets ce qu'avance maint philosophe, qu'après de formidables déluges on a vu des animaux plus parfaits procréés de la terre... Il résulte de là qu'il y a partout sur la terre et dans l'eau des semences spirituelles et vivifiantes de tout, au sein d'une nature artiste et vivante[1]. »

Nature artiste et vivante !... Ces perles ne sont pas rares dans les périodes un peu ternes et alambiquées du philosophe. Toute la Renaissance est dans ces quatre mots, toute une floraison de pensées libres et sereines, de riantes images écloses de la gaîne syllogistique du Moyen-Age, qui t'enserre encore, hôte de Careggi, zélateur de Platon et du Beau !

« Cette nature produit par elle-même ces semences spirituelles partout où manquent les semences corporelles, et celles-ci, abandonnées par les animaux, sont ranimées par les premières[2]. »

L'âme de la Terre, selon Marsile, est la grande génératrice ; elle contient toutes les causes de la propagation des espèces, « leur idée naturelle et leur raison d'être. » C'est par cette raison de l'existence des mouches, » qu'elle produit les mouches[3]... »

1. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 123.
2. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 123.
3. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 123.

« Si l'art humain n'est autre qu'une imitation de la nature, et, s'il accomplit ses œuvres d'après une raison certaine de ces œuvres, semblablement agit la nature, et avec un art d'autant plus actif, d'autant plus sagace, qu'elle agit avec plus d'efficace et produit des choses plus belles[1]. »

Insistant sur la différence de la Nature et de l'Art :

« L'art humain, dit notre auteur, est une nature traitant *extrinsèquement* une matière. La Nature, elle, est un art, qui accommode *intrinsèquement* la matière, comme si un ouvrier en bois (*lignarius*) était dans le bois même qu'il travaille[2]. »

L'Eau, la Terre, le Feu, l'Air, les divers globes des cieux, et enfin les étoiles, doivent posséder, chacun, une âme spéciale, d'autant plus pure qu'elle appartient à un ordre plus élevé. Dans chacune de ces sphères vivent des êtres doués d'une âme, l'homme et les animaux sur la terre, les Néréides dans les eaux, et des créatures innombrables, génies, démons, dans l'air et dans le feu. Indépendamment de ces êtres doués d'une âme distincte, d'autres créatures, comme les pierres et les plantes, n'ayant pas une existence séparée, vivent de la vie de leur sphère. Le *nil sub sole novi* se vérifie dans ces conceptions : on y découvre, avec l'utopie *spirite* sur le monde invisible, une première vue de l'infini vivant révélé par le microscope. L'univers apparaît

1. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 123.
2. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 123.

peuplé d'âmes rationnelles et irrationnelles, d'anges, d'esprits, de Dieux. Marsile croit avec Thalès « le monde » vivant et plein de génies (δαιμόνων), — dans le Tout une » âme mêlée, — tout rempli de Dieux[1]. »

Suivent, renouvelées de Pythagore et des néo-platoniciens, d'étranges imaginations sur le rôle mystique du Nombre.

Tel est ce fameux *Duodénaire*, si cher à ces écoles!

« De même, dit Ficin, que toute multitude se ramène à un petit nombre, un petit nombre à peu d'unités, peu d'unités à une seule, ainsi la troupe innombrable des âmes, vivant dans quelque sphère de l'Univers que ce soit, peut se réduire à un petit nombre d'âmes les plus éminentes en cette sphère. »

Et il ajoute que ce petit nombre est Douze[2].

« De même qu'un seul corps du monde contient douze membres, et ces membres plusieurs articulations, ainsi une seule âme du monde renferme douze âmes, et celles-ci contiennent un grand nombre d'âmes... Dans chacun des douze animaux du Zodiaque, il y a une étoile qui est comme le cœur de cet animal qui se peint dans le ciel. Et, dans ce cœur, l'âme de l'astre principal meut la vie; — dans le cœur du Bélier, Pallas; dans le cœur du Taureau, Vénus; dans le cœur des Gémeaux, Phœbus, etc.[3].

» Dans la dernière sphère, c'est-à-dire la Terre, il y a douze vies d'homme.

» Les hommes mènent leur vie par la Raison départie au cer-

1. Κόσμον ἔμψυχον καὶ δαιμόνων πλήρη. — Ἐν τῷ ὅλῳ φησὶν τὴν ψυχὴν μεμῖχθαι. — Πάντα πλήρη Θεῶν.
2. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 125.
3. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 125-126.

veau, par la colère attribuée au cœur, par la concupiscence placée dans le foie[1]. »

Combinant ces éléments en proportions diverses, on obtient douze types de la vie humaine, six ternaires et six binaires[2].

Ces types, depuis le Philosophique, en qui la raison prédomine sur la colère, et celle-ci sur la concupiscence, jusqu'aux natures inférieures où tantôt la colère, tantôt la concupiscence est la plus forte, — englobent en douze catégories toutes les âmes terrestres. Celles-ci se réduisent donc à douze âmes *principales* (PRINCIPES) *vivant dans la même sphère.*

« Admettons ainsi douze âmes *princesses* dans chacune des douze sphères... Rapportons à douze âmes, propres chacune à l'une de ces sphères, les âmes qu'elle renferme ; ensuite les âmes de ces douze sphères se ramènent à une seule âme d'une seule et même matière. Mais, comme l'âme participe à l'esprit, et qu'au-dessus de la nature participante il doit y avoir une nature pleine de soi, le rang des âmes s'élève en conséquence au rang des libres esprits, et les esprits enfin se réduisent à un seul esprit. Et le seul esprit, parce qu'il est l'Esprit et l'Un, doit s'élever jusqu'à l'Un simple, qui n'est pas cet Un-ci ou cet Un-là, comme soit un seul esprit, soit une seule âme, mais l'Un lui-même, que Pythagore appelle l'universel Apollon. Car Apollon vient d'ἁπλοῦν (simple) qui répond à ἀπὸ πολλῶν (*a pluribus*), séparé de la pluralité... C'est pourquoi le premier Un, qui est aussi le premier Bon, préside à un Esprit. Ce premier Esprit unique préside à beaucoup d'esprits, d'abord aux douze esprits principes

1. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 126.
2. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 126.

ou conducteurs, et, sous ceux-là, à douze douzaines d'esprits, puis sous ceux-ci à d'autres en grand nombre, enfin à une seule âme du monde. Cette seule âme du monde préside aux douze âmes des douze sphères, ces douze âmes ensemble à douze douzaines d'âmes. Car l'âme de chacune de ces sphères préside aux douze âmes les plus éminentes dans sa sphère. Enfin les douze douzaines de ces dernières âmes président à d'innombrables âmes... Voilà le chœur sacré des Muses, qui, comme dit Orphée, chante et danse perpétuellement sous la conduite d'Apollon[1]. »

Les âmes des sphères composent avec celles du Monde un Olympe supérieur; mais, entre ces Dieux proprement dits et les derniers termes de cette série d'Immortels, il n'y a pas distinction de nature: les degrés seuls diffèrent.

Les âmes des sphères *connaissent*, *vivifient* et *régissent* le corps de leurs sphères respectives. Elles forment les couples suivants :

Dans la Terre : Pluton et Proserpine;

Dans l'Eau : Océan et Thétis;

Dans l'Air : Jupiter foudroyant et Junon;

Dans le Feu : Phanès et Aurore;

Dans la sphère de la Lune : Bacchus Licnitus et une Muse;

Dans celle de Mercure : Bacchus Silène et Euterpe;

Dans celle de Vénus : Lysius et Érato;

Dans celle du Soleil : Trietericus et Melpomène;

Dans celle de Mars: Bassareus et Clio;

Dans celle de Jupiter : Sabasius et Terpsichore;

1 *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 126.

Dans celle de Saturne : Amphietus et Polymnie;
Dans la huitième sphère : Pericionius et Uranie;
Dans l'âme du Monde : Bacchus Eribromus et Calliope[1].

Mais, « il est quelque chose au-dessus du Tout, Dieu, qui ne peut être, à proprement parler, le Tout, parce qu'il est l'Unité très-simple au-dessous du Nombre. Au-dessus du Tout, il y a les choses individuelles; entre les deux l'Ange, qui est le Tout immédiatement dérivé de Dieu. »

Marsile proclame ensuite la Terre immobile[2]. Quelques pages auparavant, il s'était montré à cet égard moins affirmatif. Le pressentiment du vrai système se faisait jour. Le cardinal Nicolas de Cusa venait de se prononcer, avec Pythagore, pour le mouvement de notre globe. C'est, sans doute, sous l'empire de cette vue nouvelle que Ficin émet ce doute : « Si la Terre (comme le vou- » lait Ægésias) se mouvait, elle tournerait en cercle[3]. » Et, conséquemment à sa théorie de la motion circulaire des âmes, il ajoute : « Pourtant, de l'avis du plus grand nombre, la terre demeure immobile A SA SUPERFICIE[4]. »

L'âme est immortelle, — 1° parce qu'elle se meut par soi et en cercle; — 2° parce qu'elle est stable dans sa substance; — 3° parce qu'elle adhère au Divin dans l'Ange et Dieu; — 4° parce qu'elle domine la matière; — 5° parce qu'elle est dégagée de la matière; — 6° parce

1. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 131.
2. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. II, p. 131-134.
3. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 129.
4. *De Immort. anim.*, lib. IV, cap. I, p. 129.

qu'elle est indivisible; — 7° parce qu'en elle l'être se confond avec l'essence; — 8° parce qu'elle a un être propre et ne s'écarte jamais de sa forme; — 9° parce que, d'elle-même, elle se rapporte à elle-même; — 10° parce que, d'elle-même, elle se rapporte à Dieu; — 11° parce qu'elle n'est pas composée par quelque puissance en laquelle elle puisse se résoudre; — 12° parce qu'elle n'a pas en elle la puissance de ne pas être; — 13° parce qu'elle reçoit l'être de Dieu sans intermédiaire; — 14° parce qu'elle est par elle-même la vie; — 15° parce que la vie est supérieure au corps[1].

De cette argumentation qu'il fallait résumer, citons quelques développements caractéristiques.

« Le propre des âmes est de vivre, et tout ce qui est inanimé et peut être animé est mort, c'est-à-dire privé d'existence. Donc l'âme ne peut mourir. Car, si elle pouvait manquer de vie, elle ne serait pas une vraie âme... Les raisons des choses qui sont dans l'âme seront-elles changeantes, l'âme étant liée à un corps changeant? Mais ces raisons ne peuvent être changeantes. En effet, il est toujours vrai de la même manière que deux et quatre font six, et que la différence de deux à quatre est proportionnelle à celle de quatre à huit, et il en est ainsi de toutes les vérités du même ordre, dont les cas sont si nombreux. Les raisons de ce genre existent inséparablement dans l'esprit, qui, toujours et à l'instant, en use à son arbitre. Là consiste l'art de raisonner, qui ne peut être aucunement séparé de l'esprit raisonnable. Car, si cette raison érigée en art, — l'art rationnel, — qui est un assemblage de raisons, était séparée de l'esprit, ou

1. Ces preuves sont très-bien résumées dans l'*Histoire de la philosophie*, de BUHLE (trad. Jourdan); Paris, 1816, t. II, p. 178-190.

bien il ne serait jamais, ou bien il serait dans quelque chose non vivante, ou bien il serait dans une chose vivante. Or on ne peut pas dire que de perpétuelles et immuables raisons ne soient jamais. Et il est pareillement impossible que des raisons vraies existent dans une chose non vivante, si toutefois la vie est le fondement de la raison. Mais, si la raison érigée en art (*artificiosa*) passe d'une vie dans une autre vie, cela n'aurait-il pas lieu surtout quand une personne en instruit une autre? Cependant, comme cela n'a pas lieu (personne en effet, en enseignant un autre, n'oublie sa science), la transition de la raison d'une vie à une autre ne s'opère pas. Donc l'art existe inséparablement dans l'esprit. Il existerait aussi dans le corps, si l'esprit était l'harmonie du corps; c'est pourquoi tant la raison que l'esprit seraient changeants comme le corps. Mais, comme cette Raison est immuable, et, en conséquence, comme l'essence de l'esprit à laquelle elle est attachée ainsi qu'à son sujet est immuable, l'esprit n'est pas un certain arrangement du corps[1].»

Le principe intellectuel est *un* : il compare les impressions des sens. Sans cette unité d'une essence séparée prononçant sur ce que l'œil voit, sur ce qu'entend l'oreille, comment une idée commune se formerait-elle d'après ces sensations distinctes? Comment ces sensations seraient-elles comparées, associées dans une même notion?

Pour qui renonce à découvrir le fond des existences, impénétrable comme tout absolu, depuis la matière soumise aux pures lois mécaniques jusqu'au cerveau pensant, une série se développe, où le degré supérieur peut se relier, par des chaînons intermédiaires, au point de

1. *De Immort. anim.*, lib. V, cap. xv, p. 153-154.

départ le plus infime observé dans le phénomène. Tel est le postulat de la science, irréalisable sans doute, mais dont la solution, au moins approchée, n'est pas au-dessus de nos espoirs. Marsile, lui, remonte sans trêve, comme un Sisyphe, le roc de l'Absolu ; toujours la pierre fatale retombe malgré son effort. L'esprit vital qu'il introduit entre l'âme et le corps, inexplicable comme l'un et l'autre, ne saurait, par conséquent, les expliquer. Cet esprit, par lequel l'âme du monde anime et la bête et l'homme en tant qu'animal, est engendré « par la chaleur » du cœur, de la partie la plus subtile du sang. De là, il » se répand dans le corps, avec lequel il met l'âme en relation : celle-ci, à son tour, agit par lui sur le corps [1]. »

Mais il n'est nulle borne aux concepts de cette âme rationnelle, privilége de l'homme entre toutes les créatures corporelles. « La raison unit les contraires, lumière » et ténèbres, bruit et silence, amer et doux, etc. [2] » Elle se dilate nécessairement dans l'infini. De sphère en sphère, s'élevant de l'Ange à Dieu, elle ne proclame Dieu comme le terme de son enquête que sous la contrainte d'un parti pris.

« *Elle progresserait sans terme, si elle-même ne s'imposait pas une borne* [3]... Or, la vertu de l'âme qui accomplit ce progrès est en quelque manière infinie ; ce qui apparaît non-seulement en ce qu'elle découvre l'acte infini qui est Dieu, mais encore la

1. *De Immort. anim.*, lib. VII, cap. VI, p. 177.
2. *De Immort. anim.*, lib. VIII, cap. XII, p. 197.
3. *De Immort. anim.*, lib. VIII, cap. XVI, p. 201.

puissance infinie qui est la matière soumise à Dieu et apte à recevoir des formes innombrables[1]. »

Plus l'intelligence est séparée du corps, plus elle s'élève[2]. Le corps lui répugne, et ce dégoût peut mener l'homme au suicide.

« Mais nulle bête ne se tue, parce que son âme tout animale, *pullulant* du corps, ne saurait être stimulée contre le corps[3]. »

A l'âme raisonnable seule de contempler au-dessus des idées l'essence pure de Dieu. Par cette vue suprême, gage de son immortalité, la Fantaisie prépare l'homme : elle est son précepteur.

« Mais, artiste téméraire, elle tire des cinq espèces de matière que les sens externes ont choisies... dans le monde... une image qu'elle lui présente comme la divinité. Elle a seulement soin de rendre plus excellente la matière qu'elle emprunte dans ce but à l'univers. Ainsi la Fantaisie nous offre une lumière tellement brillante qu'on ne peut en voir aucune autre douée de plus d'éclat, d'une telle grandeur qu'on ne peut en voir de plus grande. Perdue dans le vide immense, parée d'innombrables couleurs, elle tourne en cercle, et, dans cette révolution, elle vibre harmonieusement, emplissant nos oreilles des sons les plus doux... Garde-toi, âme chétive, garde-toi des prestiges de cette sophiste. Tu cherches Dieu? Reçois une lumière d'autant plus brillante que la lumière du soleil, que la lumière du soleil est plus claire que les ténèbres. A cette lumière celle du

1. *De Immort. anim.*, lib. VIII, cap. XVI, p. 201.
2. *De Immort. anim.*, lib. IX, cap. II, p. 203.
3. *De Immort. anim.*, lib. IX, cap. III, p. 206.

soleil comparée, — fût-elle un million de fois plus claire, — te paraîtrait une ombre [1]. »

De cette indépendance de la raison à l'égard du corps, Marsile conclut au franc arbitre. L'intelligence, par sa nature, saisit les idées générales. Mais, parce que de cette conception résulte une action, il faut que l'idée soit rapportée aux objets particuliers qu'elle renferme. Ces objets sont innombrables : entre eux la raison se détermine par un libre jugement.

Les êtres irraisonnables n'ont pas ce choix. Les plantes sont privées du juger. La nature détermine les bêtes à une espèce particulière de jugement. Tel l'instinct de la brebis pour fuir le loup, de l'hirondelle pour bâtir son nid, de l'abeille pour construire sa ruche, de l'araignée pour tisser sa toile [2].

Bien que le ciel ait une influence souveraine, objet de l'astrologie judiciaire, l'âme échappe au pouvoir des astres. Elle prévoit par son savoir les futurs contingents afin de les éviter par sa prudence. Si elle les doit subir, sa puissance en triomphe, soit qu'elle les tourne à son instruction, soit qu'elle les dédaigne comme n'atteignant que sa périssable enveloppe.

Essence spirituelle, comment serait-elle soumise au ciel, qui, éternel, n'est pourtant qu'un corps? Loin que le ciel serve d'intermédiaire entre les anges et nos âmes, celles-ci sont plutôt le chaînon qui le relie aux esprits

1. *De Immort. anim.*, lib. IX, cap. III, p. 204.
2. *De Immort. anim.*, lib. IX, cap. IV, p. 207.

supérieurs. Selon Plotin, Proculus et Avicenne, les mouvements des astres ne sont pas la cause des mouvements inférieurs, mais des instruments par lesquels leur sont transmises (télégraphiées, dirions-nous) les pensées des moteurs célestes [1].

En résumé, par son corps, par son âme sensitive, l'homme tient à l'animal mortel; par son âme raisonnable, il se rattache aux anges, à Dieu. Il est le résumé de l'univers, le vrai Microcosme. En lui se joignent les deux échelles des Esprits et des Corps, — descendant l'une du Ciel à la Matière, l'autre de Dieu à l'âme sensitive.

Après la hiérarchie des esprits, Ficin aborde celle de la matière des corps qui ne subsistent que par leur union avec le Stable et le Divin. Série parallèle à celle des âmes, et dans laquelle les portions infimes de chaque ordre supérieur confinent aux parties les plus éminentes de l'ordre inférieur qui le suit.

Dernière région de l'Éther, la Lune est la plus voisine des éléments : elle en reproduit par ses phases les variétés. L'élément le plus élevé, le Feu, imite le Ciel dont il est le plus rapproché : il se meut, il brille comme lui. La partie inférieure du Feu est la plus dilatée, elle l'est presque comme l'Air. La partie supérieure de l'Air est sublimée et brûle en quelque sorte comme le Feu. Nuageux, l'Air se liquéfie comme l'Eau; vaporisée, l'Eau

1. *De Immort. anim.*, lib. IX, cap. IV, p. 210.

s'exhale comme l'Air. La Terre, à sa surface, devient grasse et se lubrifie comme l'Eau. L'Eau, de son côté, s'épaissit et se glace comme la Terre.

« Ensuite, les vapeurs impures et les fumées, qui sont déjà des corps composés, sont pourtant très-près des éléments. Bientôt ces corps prennent plus de cohésion (*solidius glutinantur*), deviennent des pierres spongieuses et peu denses, dont la constitution se rapproche encore de celle des vapeurs, enfin se transforment en pierres dures et polies comme les métaux. Entre les métaux, le fer et le plomb sont les plus rapprochés des pierres; l'argent et l'or sont les plus voisins des plantes, car leur teinte et leur splendeur rappellent les fleurs coloriées de blanc et de pourpre. Parmi les plantes, l'oignon est plus éminent que les métaux, parce qu'il se nourrit et s'augmente plus manifestement; cette différence est faible encore, l'organisation de cette plante comprenant des parties diverses. Les arbres les plus nobles s'approchent des brutes, ils ont des racines au lieu de bouches, des rameaux au lieu des bras, des jambes et des autres membres des animaux. De plus, quelques espèces d'arbres sont soumises à la division des sexes : le mâle et la femelle, étant voisins, fructifient plus abondamment. Parmi les bêtes, les huîtres sont supérieures aux plantes en cela seulement qu'elles ont le sens du tact; mais, fixées à la terre, elles se nourrissent presque comme les arbres. Beaucoup de petites bêtes aussi naissent spontanément, sans copulation, comme les herbes. Il y a des animaux qui, comme les singes, les chiens, les chevaux et les éléphants, et autres bêtes, ressemblent aux hommes dans quelques-unes de leurs formes, de leurs gestes et de leurs habitudes. Viennent ensuite les hommes faibles et peu développés (comme on le voit); immédiatement au-dessus d'eux sont les hommes héroïques qui commandent aux autres, étant les plus proches des divinités. Il doit donc y avoir des esprits unis par une communauté avec les hommes, qui, par eux, initiés à l'art magique, ont pu, selon Platon, opérer des miracles.

» De même, par l'enseignement des hommes, certains animaux, les plus voisins de nous, produisent des choses merveilleuses et au-dessus des facultés de leur espèce. Les Démons et les Héros sont tellement rapprochés de nous par leur constitution, par leur situation et par leur nature, qu'ils sont affectés par quelques-unes des perturbations humaines, et que les uns favorisent certaines personnes et certains lieux; les autres, au contraire, ont sur d'autres personnes et d'autres lieux une influence malfaisante. Ainsi, les Égyptiens, suivis en ceci par Origène, Numénius et Porphyre, assurent qu'il existe de nombreux démons qui élèvent les âmes vers les choses supérieures, beaucoup qui les entraînent vers les inférieures. Les plus méchants résident à l'occident, les mauvais dans les régions du nord, les bons dans les méridionales, et les meilleurs dans celles de l'orient. Chez ces derniers, les démons inférieurs sont présidés par les supérieurs; au-dessus de ceux-ci, il en est d'autres qu'on appelle Anges. De même, les platoniciens mettent au-dessus des Anges les Archanges, au-dessus des Archanges les Principautés, au-dessus des Principautés enfin ces intelligences nommées déjà des Dieux pour leur participation à l'essence divine (*dii participatione quadam*), toujours pleines du souverain Dieu, et enivrées du divin nectar[1]. »

Au travers de ces déductions fantastiques, où aboutissent les méthodes subtiles et le peu d'ôbservations d'une science encore enfantine, admirons le concept de l'unité hiérarchique, de la série d'effets constituant pour nous les lois universelles. Marsile poursuit jusqu'au bout cette systématisation. Il montre l'âme *informant* les organes de la vie humaine, depuis les esprits sensitifs qui lui communiquent les sensations jusqu'aux os « dont

1. *De Immort. anim.*, lib. X, cap. II, p. 222-223.

» la forme est, dit-il, celle qui est le plus éloignée de » l'âme et le plus voisine de la matière, nulle sensibilité » n'existant dans l'os[1] ».

Quant à la matière :

« Dieu la dispose à la production des espèces naturelles, au moyen des qualités premières : rareté, densité, légèreté, gravité, chaleur, froid, humidité et sécheresse[2]. »

Marsile est médecin ; il possède la chimie, la physiologie de son temps, et il en éclaire ses thèses abstraites. Lueurs étranges ! par exemple, ces aphorismes imperturbablement formulés :

« Ce n'est point par les qualités élémentaires que le jaspe provoque l'enfantement, que le saphir chasse les fantômes funestes, arrête la transpiration, dispose favorablement les cœurs, que l'émeraude éteint l'ardeur amoureuse, l'améthyste dissipe les vapeurs de l'ivresse[3]. Car beaucoup d'autres substances, qui ont les mêmes qualités, donnent lieu aux mêmes effets. Elles les produisent à raison d'une vertu particulière accordée à ces espèces par les âmes des sphères. Mais ces effets ne sont pas très-éloignés de la matière (ou des corps des éléments),

1. *De Immort. anim.*, lib. X, cap. IV, p. 229.
2. *De Immort. anim.*, lib. X, cap. V, p. 229.
3. Cf. RABELAIS, *Gargantua*, chap. VIII : « Pour la braguette, furent levées seize aulnes un quartier d'iceluy mesme drap, et fut la forme d'icelle comme d'un arc boutant, bien estachée joyeusement à deux belles boucles d'or que prenoient deux crochets d'esmail, en un chascun desquelz estoit enchassée une grosse esmeraude de la grosseur d'une pomme d'orange. Car (ainsi que dit Orpheus, *libro de lapidibus*, et Pline, *libro ultimo*), elle a vertu erective et confortative du membre naturel. » — *Ibid.*, notes : Propriétés du jaspe vert, d'après Galien, entre autres d'empêcher la formation du calcul, si l'on y gravait la figure d'un scorpion, à l'heure où le soleil entrait dans le Scorpion.

parce que la propriété qui les cause est elle-même corporelle, étant communiquée par les corps des sphères [1]. »

Il en est de même pour la vie des plantes et des brutes, et pour la vie sensible de l'homme; ces phénomènes ne sauraient s'expliquer par l'opération des qualités élémentaires : il y faut l'action des corps célestes; mais, pour rendre raison de l'intelligence humaine (tout affranchie des liens de la matière), il n'y a que la vertu divine immatérielle [2].

Les lois de l'astrologie judiciaire n'en président pas moins aux faits de l'Histoire, aux actes de la vie humaine, et cela, non sans raison dans l'état des connaissances contemporaines, étant donnée une base indiscutable où repose cette chimère, « le sentiment confus, » vague mais énergique, d'une certaine liaison entre les » phénomènes vitaux et les phénomènes célestes [3] ».

Il faut interpréter dans cet esprit le livre du *Soleil* de Marsile Ficin [4].

On y apprend des choses pour nous singulières :

Que le soleil n'est que cent soixante fois plus gros que la terre (notable différence avec le volume calculé 1 399 840 fois)[5];

Que le soleil est le cœur du ciel [6].

1. Rareté, densité, légèreté, gravité, chaleur, froid, humidité et sécheresse. — *De Immort. anim.*, lib. X, cap. v, p. 230. — 2. *De Immort. anim.*, lib. X, cap. v, p. 230-231. — 3. A. Comte, *Cours de philosophie positive*, 2e édit., t. III, xle leçon, p. 280. — 4. M. Ficini, *Oper. omn.*, t. I, p. 965. — 5. Ficini, *De Sole*, p. 966. — 6. *De Sole*, p. 969.

« Il y a une âme qui remplit toute sa sphère, par laquelle, comme par un cœur igné, dardant ses rayons, il distribue à tout l'univers la vie, le sentiment, le mouvement[1].

» Comme Dieu seul nous accorde l'âme intellectuelle, de même, par l'influence du soleil, il nous l'envoie le quatrième mois après la conception[2].

» La Lune, plus humide, copulant avec le Soleil, acquérant la chaleur vitale, communique aux générations l'humeur calorique et vivifiante[3].

» Quand le Soleil entre dans le Lion, il éteint les épidémies, comme Phœbus a tué le serpent Python[4].

» La fortune annuelle du monde dépend de l'entrée du Soleil dans le Bélier.

» La température du printemps en dépend aussi.

» On juge de la qualité de l'été par l'entrée du Soleil dans le Cancer[6].

» Son entrée dans la Balance annonce la nature de l'automne[7].

» Enfin, son entrée au Capricorne marque la qualité de l'hiver[8].

» La Lune a ses quatre saisons. Chaque fois qu'elle arrive en conjonction avec le Soleil, elle indique la nature du mois futur[9].

» Saturne dans ses conjonctions donne la rigidité antique, Mars la férocité[10].

» Toutes les planètes révèrent la voie du Soleil appelée écliptique, les planètes inférieures plus que les supérieures. Les planètes-femmes, savoir la Lune et Vénus, sont celles qui la révèrent le plus[11].

» Le Soleil et la Lune revendiquent à bon droit l'empire de tout le Zodiaque. La province du Soleil s'étend sur le Lion, la

1. M. FICINI, *De Sole*, p. 969. — 2. *De Sole*, p. 969. — 3. *De Sole*, p. 969. — 4. *De Sole*, p. 966. — 5. *De Sole*, p. 966. — 6. *De Sole*, p. 966. — 7. *De Sole*, p. 966. — 8. *De Sole*, p. 966. — 9. *De Sole*, p. 967. — 10. *De Sole*, p. 967. — 11. *De Sole*, p. 967.

Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne; la province de la Lune, sur le Verseau, les Poissons, le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer [1].

» Toute l'étendue céleste est divisée en douze portions égales appelées *Maisons*, par l'horizon, par le méridien, et par quatre autres cercles passant par les extrémités Nord et Sud de l'horizon. L'*horoscope* est le commencement de la première maison ou le point de l'écliptique qui se lève au moment de l'observation. »

La première maison est celle de la *vie*, la seconde celle des *richesses*, la troisième celle des *frères*, la quatrième celle des *liens de parenté*, la cinquième celle des *enfants*, la sixième celle de la *santé*, la septième celle du *mariage*, la huitième celle de la *mort*, la neuvième celle de la *religion*, la dixième celle des *dignités*, la onzième celle de l'*amitié*, la douzième celle des *inimitiés*.

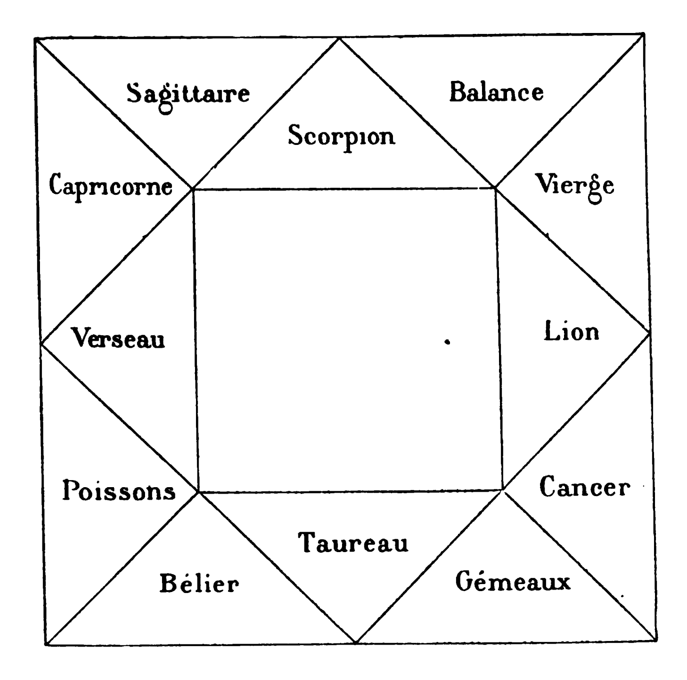
Chacune de ces maisons répond à l'un des signes du Zodiaque. Combinant la *signification* ou l'*influence* des planètes qui se trouvent dans l'une de ces maisons au moment de la naissance d'un individu avec l'influence attribuée à cette maison, l'astrologue prétend découvrir sous quel *aspect*, sous quelle *vertu* déterminante, commence une vie humaine.

Platon est né 423 ans avant notre ère.

Inscrivez à l'horizon céleste un carré. Entre quatre points pris au milieu de chacun des côtés de ce carré, menez quatre droites qui forment un second carré. De chacun des quatre angles du premier carré abaissez une perpendiculaire sur chacun des côtés du second carré.

1. M. FICINI, *De Sole*, p. 969.

Reliez entre eux les pieds de ces quatre perpendiculaires, vous obiendrez un troisième carré et douze triangles qui sont les douze maisons du ciel.



D'après la connaissance des temps et la date précise de la naissance de Platon, nous savons que son horoscope concorde avec le passage du Soleil au Verseau.

Le Verseau sera donc la première maison.

Reste à voir quels astres se trouvent dans les diverses maisons :

Au Verseau : *Mars*, *Mercure* et *Vénus;*

Aux Poissons (2me maison) : le *Soleil;*

Aux Gémeaux (5me maison) : la *Lune;*

Au Lion (7me maison) : *Jupiter ;*

A la Balance (9me maison) : *Saturne.*

Marsile rapporte très-sérieusement cet horoscope d'après Julius Firmius, et en conclut, avec cet astrologue, qu'il ne pouvait annoncer qu'un homme d'une admirable éloquence et qui, « par un génie céleste, pénétrerait tous les mystères divins [1] ».

Tout se tient dans ce système, tout est logique et sans contradiction avec les faits alors observés. Rabelais, pourtant, écrivait peu après : « La plus grande folie du » monde est de penser qu'il y ait des astres pour les » roys, papes et gros seigneurs, plus tôt que pour les » pauvres et souffreteux... *Mais je tiens* pour cer- » tain que les astres se soucient aussi peu des roys » comme des gueux, et des riches comme des ma- » raulx [2]. »

Ce sont là des pressentiments, fruits d'une induction supérieure à la science du temps, mais qui n'en a pas moins son prix. Sans ces instructions d'un bon sens suprême, le point de départ manquerait aux théories qu'une observation plus exacte et plus profonde doit substituer à ces rêves métaphysiques.

Où Marsile confine à l'esprit moderne, c'est dans le sentiment général des choses, c'est dans ce natura-

1. M. Ficini, *Vie de Platon, Epist.*, lib. IV, p. 761-763, *Op. omn.*, t. I.

2. Rabelais, édit. Didot, 1858, t. II, p. 500. *Pantagrueline pronostication.*

lisme idéaliste dont l'expression rappelle le langage des Hegel et des Schelling.

« Pénétrant tout, le divin rayonnement existe dès la pierre, mais il n'y vit pas ; il vit dans les plantes, mais il n'y brille pas ; il brille dans les bêtes, mais il ne s'y réfléchit pas lui-même, et n'y revient pas à sa source. Dans l'homme, il existe, vit, brille, et se réfléchit en soi[1]. »

Où Marsile s'éloigne du panthéisme, c'est dans l'affirmation de la personnalité divine et des destins immortels de l'âme, de la distinction des êtres créés et du créateur, de la perpétuité des consciences individuelles. Mais il tient par ce côté aux théologiens libéraux du protestantisme, comme il ressemble par un autre aux métaphysiciens de l'Allemagne contemporaine ; un Schleiermacher anticipé, voyant dans la Révélation des développements de l'Absolu, et dans le Verbe la Forme suprême de l'Esprit dont nos âmes sont une forme inférieure. Mais, quels que soient les efforts de Ficin pour y échapper, la doctrine de l'identité s'impose à lui et le domine. Dieu crée-t-il les âmes, ou descendent-elles de lui ? On peut hésiter devant des déclarations comme celle-ci : « *Ubicunque Deus adest, ibi mittitur animus*[2]. »

Dieu souffle dans l'embryon de quarante-cinq jours la compagne céleste du corps, l'immortelle Psyché[3].

1. *De Immort. anim.*, lib. X, cap. v, p. 231.
2. *De Immort. anim.*, lib. XVIII, cap. v, p. 405.
3. *De Immort. anim.*, lib. XVIII, cap. vi, p. 406.

Ficin se prononce pour cette solution orthodoxe. Quant à savoir si l'âme est créée immédiatement avant cet envoi ou si elle y préexiste éternellement [1], tout en se déclarant pour la croyance de l'Église, il cite, sans la flétrir, l'opinion contraire.

« *Qui animas ante ingressum vixisse putant, eas dæmonem vitæ ducem naturaliter elegisse dicunt in ipso descensus initio, prius quam corpus ingrederentur* [2]. »

Le chrétien ménage toujours en lui le platonicien. En tout cas, son orthodoxie serait compromise si elle n'avait pas d'expression plus explicite que ce passage sur la vie à venir, considérée comme une sorte de *Nirvâna* :

« Comme l'ascension du feu a son terme assuré qu'elle peut suivre, savoir le repos dans sa sphère, ainsi l'ascension de notre âme perpétuellement dirigée vers Dieu a sa fin établie, qui n'est autre que le repos en Dieu. Elle ne l'obtient qu'en quittant ce monde [3]. »

Dans une lettre inédite, récemment découverte à Florence, Marsile console une de ses cousines de la mort de sa sœur.

« Sait-on de quoi il lui parle? De l'ordre universel, » de la vie, qui n'est qu'une prison dont la mort dé- » livre. Il soutient même que notre affection a tout à

1. *De Immort. anim.*, lib. XVIII, cap. II, p. 400-401.
2. *De Immort. anim.*, lib. XVIII, cap. VI, p. 406.
3. *De Immort. anim.*, lib. X, cap. V, p. 231-232.

» gagner à la mort de nos proches, puisque, pendant
» leur vie, nous ne les voyons pas eux-mêmes, mais
» seulement leur corps, qui est leur ennemi, tandis que
» la pensée contemple facilement les âmes de ceux qui
» ne sont plus, et les voit libres et resplendissantes de la
» lumière divine. Du Christ et de sa religion, pas un
» mot, et il était prêtre alors, chargé à quarante-deux
» ans de la direction de deux églises à Florence [1]. »

Il présente, du reste, dans son traité les peines de l'autre vie, non-seulement comme le résultat de la volonté personnelle du Seigneur, mais comme l'effet naturel d'un état antérieur. Toujours la notion d'un développement normal, un, logique, de l'être, prévalant sur la notion du vouloir arbitraire de Dieu : « *Vitium est supplicium nascens; supplicium est vitium consummatum* [2] ».

Le traité de la *Religion chrétienne* témoignait d'ailleurs, dans un milieu relativement affranchi, de la bonne volonté du platonisme envers le dogme révélé. Quelles que dussent être les hardiesses du penseur, ce livre plaidait sa cause, n'eût-il pas établi, surtout à la fin du *De Immortalitate*, son respect pour la foi.

« *Plato... nihil prohibere videtur fidem adhibere Theologiæ Hebræorum, Christianorum, Arabumque communi, cœpisse mundum*

1. *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, publié sous la direction de A. Franck, article *Ficin*.
2. *De Immort. anim.*, lib. XVIII, cap. x, p. 418.

quandoque, angelos ab initio creatos, animos hominum immortales creari quotidie[1]. »

Il insiste en particulier sur l'accord des deux doctrines, touchant la hiérarchie des neuf ordres angéliques [2].

On est édifié sur cette théorie des anges, sur ce polythéisme panthéistique, qui inspirera tout un cycle des lettres et de l'art.

Cette doctrine s'offre sous une double forme : chrétienne dans le traité apologétique, rationaliste dans le livre dont je viens de développer les parties saillantes.

Deux dogmes compendieusement élaborés la dominent :

Le monde est une hiérarchie de Dieux : Πάντα πλήρη Θεῶν...

Le monde est Dieu : « DANS TOUS LES ÊTRES INCORPORELS ET CORPORELS, L'ÊTRE EST COMMUN ET INFINI [3]. »

« *Quid autem nostra mens est, nisi scintilla quædam mentis superioris*[4] ? » L'intelligence, comprenant, non-seulement est jointe avec la chose éternelle comprise, mais elle est aussi la chose elle-même qui est comprise [5]. »

1. *De Immort. anim.*, lib. XVIII, cap. I, p. 397.
2. *De Immort. anim.*, lib. XVIII cap. VIII, p. 410.
3. Ens autem tam incorporeis omnibus quam corporeis est commune atque infinitum. (*De Immort. anim.*, lib. X, cap. IX, p. 238.)
4. *De Immort. anim.*, lib. XI, cap. II, p. 241.
5. *De Immort. anim.*, lib. XI, cap. II, p. 241.

CHAPITRE XII.

ANGE POLITIEN.

Comme dans une fresque harmonieuse, s'ordonnent autour de Ficin et du Magnifique les principaux personnages de la Renaissance florentine. Leurs noms reviennent dans la correspondance de Marsile, empanachés, selon l'us du temps, d'épithètes cicéroniennes : orateurs clarissimes, insignes théologiens, hommes éminents et amis *suaves*, magnanimes, très-doctes ou très-puissants : — Bessarion le cardinal, Ermolao Barbaro, patriarche d'Aquilée, Gentile d'Urbin, évêque d'Arezzo, les trois Benivieni de Florence, Dominique le théologien, Antoine le médecin, Jérôme le poète, Bendaccio Ricasoli, Bernard Bembo, jurisconsulte et illustre orateur des Vénitiens, père du secrétaire de Léon X, le cardinal Jean d'Aragon, fils du roi de Naples Alphonse II, et, — à côté des princes et des lettrés italiens, — Mathias Corvin, roi de Hongrie, un duc de Wurtemberg, Jean de Ganay, premier président du Parlement de Paris, Paul de Middlebourg, *insigne* physicien et astronome, Martinus Uranius Prienynger de Constance, *ami unique*, *ami donné par le ciel*. J'en passe, et des meilleurs, pour rapprocher deux noms où se résume le mouvement intellectuel de

cette période : *Picus Mirandulanus, homo mirandus complatonicus*, et *Angelus Politianus, Homericus Poeta.*

Avec Politien, l'intime du Magnifique, l'historien du complot des Pazzi, figurent parmi les correspondants de Marsile les acteurs de ce drame fameux : le pape Sixte IV, Raphaël Riario, cardinal de Saint-Georges, son petit-neveu, Jacques Bracciolini, fils du Poggio, et l'archevêque de Pise, François Salviati.

On sait l'histoire de cette conspiration, ourdie au Vatican, et qui réunit les ennemis des Médicis : Guillaume et François Pazzi avec leur oncle Jacob, le comte Jérôme Riario, fils du pape, Jacques Poggio, Bernard Bandini, et trois hommes d'église, le secrétaire apostolique, Antonio Maffei di Volterra, Stefano Bagnoni, curé de Montemarlo, et l'archevêque de Pise.

D'une famille proscrite lors des derniers mouvements, Salviati ne pouvait pardonner aux Médicis d'avoir contrarié son élévation au siége de Pise. Par prudence ou impartialité, Marsile, malgré ses attaches à la famille dominante, le félicita sur cette promotion. Dans l'effusion de son zèle, il va, par une allusion assez claire, jusqu'à prédire à Salviati la papauté.

« — Voici que, par la faveur de Dieu, tu as obtenu un bien médiocre; car ce qui semble aux autres très-précieux est, pour mon Salviati, médiocre. Mais, s'il faut prêter foi à Marsile Ficin, et, bien plus, à Dieu même, de grandes choses t'attendent. Il est possible, il est permis de les prédire. Car, lorsque la divine Providence te fit archevêque de Pise, elle me déclara prophète. Lequel de nous deux faut-il en féliciter davantage ? J'hésite sur

ce point. Est-ce toi comme archevêque, ou moi comme prophète? Peut-être tous les deux également. Car, comme toute chose est commune aux amis, soit que je prophétise en ta faveur, soit que tu règnes, je règne avec toi. Adieu, et sois heureux[1]. »

— « *Confide, Salviate, Deo,* lui répète-t-il dans une autre lettre, *scio te non esse ad parva vel mediocria natum*[2]. »

Dans le drame des Pazzi, ce prélat eut un premier rôle. Tandis que ses amis frappaient les victimes, il fut chargé d'installer la révolution au palais seigneurial. Par une mégarde fâcheuse, pendant que l'archevêque conférait avec le gonfalonier de justice Cesare Petrucci, la troupe qu'il avait amenée pour lui prêter main-forte s'enferma elle-même dans une salle dont elle ne put rouvrir la porte pour venir à l'aide de son chef. Pendu à une fenêtre, en habits pontificaux, à côté de Jacques Poggio, Francesco, ce doux platonicien, mordit de rage aux mamelles François Pazzi qui partageait leur supplice.

Politien est implacable :

« Dieu, dit Salviati, de sa mitre orgueilleux,
Dieu du ciel, je te nie. — »
A sa corde pendu, ses crimes il expie;
Allons! il est des Dieux[3].

1. MARSILE FICIN, t. I., *Epist.*, lib. I, p. 649.
2. MARSILE FICIN, t. I, *Epist.*, lib. I, p. 667.
3. Salviatus mitræ sceleratus honore superbit :
Et quemquam cœlo credimus esse Deum?
Scilicet hæc scelera, hoc artes meruere nefandæ?
At laqueo en pendet. Estis io superi!

(ANG. POLIT., cit. d'après ROSCOE, *Vie de Laurent de Médicis*, t. I, chap. IV, p. 223, note.)

Dans les affres de la mort, du lettré aux mœurs élégantes, le sauvage se déchaînait. Nous retrouverons parmi les prêtres de ces hommes de raffinement, de savoir et de proie. L'affaire des Pazzi éclaire à fond les corruptions, les barbaries du temps, unies à une foi souvent très-sincère. Pendant qu'en pleine cathédrale, le dimanche 26 avril 1478, François des Pazzi et Bernard Bandini tuaient Julien, Laurent échappait aux deux prêtres Antonio de Volterra et Bagnoni. Mal en prit de se fier à ces mains débilitées par l'encensoir. Mais, au refus du condottiere Jean-Baptiste Montesecco de frapper dans une église, force avait été de confier le meurtre à des clercs blasés par état sur les terreurs du sanctuaire [1]. Le premier Prêtre n'était-il pas au fond de ce complot mi-partie clérical ? Sixte IV, comme le condottiere, eut son scrupule, mais de terreur bien équivoque, si l'on en croit les aveux de Montesecco à la Seigneurie. Le condottiere raconte son entrevue avec le pape, en présence de l'archevêque Salviati et du comte Jérôme Riario.

« Saint-Père, lui dis-je, — ces choses (une révolution à Florence) ne se pourront bien faire sans la mort de Laurent, de Julien et d'autres peut-être. Sa Sainteté me dit : — Je ne veux absolument la mort de personne, parce que ce n'est pas notre office de consentir à la mort de quelqu'un, et, bien que Laurent soit un misérable (*villano*), et se conduise mal avec nous, pour-

1. J. Michaël BRUTI, liv. VI, p. 48, cité par SISMONDI, *Hist. des révol. d'Ital.*, t. VII, p. 109-110.

tant, je ne veux en rien sa mort, mais un changement dans l'État, oui, bien.

» Le comte reprit : — On fera ce qu'on pourra pour que cela n'arrive pas; mais, si cela arrivait, Votre Sainteté pardonnerait bien à qui l'aurait fait!

» Et le pape répondit au comte : — *Tu es une bête*. Je te dis : Je ne veux la mort de personne ; mais, le changement de l'État, je le veux... Si Laurent était une fois hors de Florence, nous ferions de cette république ce que nous voudrions[1]. »

Restriction sans doute sincère; mais qui lirait dans ces âmes?

Hubert seul comprendra le roi Jean :

HUBERT. — Ce que vous me demandez d'entreprendre, je le ferai.

KING JOHN. — Est-ce que je ne sais pas que tu le ferais? Bon Hubert, Hubert, Hubert, jette les yeux sur ce jeune garçon... C'est un vrai serpent dans ma voie... Me comprends-tu? Tu es son gardien.

HUBERT. — Je le garderai, etc...[2].

1. « Padre santo, queste cose se potranno forse mal fare senza morte di Lorenzo e di Giuliano, e forse delli altri; sua santità mi disse : Io non voglio la morte di niuno per niente, perchè non è offizio nostro acconsentire alla morte di persona; e benchè Lorenzo sia un villano, et con noi si porte male, pure io non vorria la morte sua per niente, ma la mutazione dello stato sì. Et el conte respuose : Se farà quanto se poderà, acciò non intervenga; pure quando intervenisse, la vostra santità perdonerà bene a chi 'l fesse. El papa respuose al conte : Tu sii una bestia. Io te dico : Non voglio la morte de niuno, ma la mutazione dello statto sì... e tuttavolta ched e' fosse fuor de Fiorenza lui (Lorenzo), farissimo de quella repubblica quello vorressimo. » (*Excusatio Florentinorum* per D. Bartholomæum SCALAM, ex MS. codice Bibliothecæ Stroctianæ. — Appendix XXIII, ROSCOE, *Histoire de Laurent de Médicis*, t. I, p. 450.)

2. HUBERT.

. . . . . That what you bid me undertake,

Ce qui n'empêcha pas le pape de fulminer :

« Laurentius prædictus... assistentibus eisdem complicibus reliquis, Dei timore penitus abjecto,... ut tandem sua libidine potiti, in ecclesiasticas personas ignominiosius sævirent (proh dolor et inauditum scelus !)... publice in fenestris publici palatii eminentibus, coram populo, in die dominico, turpiter laqueo suspendi fecere (Reverendissimum Dominum Franciscum Salviatum Archiepiscopum Pisanum)... multosque deinde presbyteros et ecclesiasticos bonæ conditionis et famæ... partim suspendi, partim gladiis et fustibus confodi et necari palam et publice... — Nos igitur... declaramus filios iniquitatis Laurentium, priores, vexilliferum, etc. [1]... »

A ce bref des calendes de juin 1478, un concile du *clergé* florentin répond du même style :

« Sixte, trafiquant (*leno*) de sa mère l'Église, a couvert de confusion le visage de l'Épouse céleste, de la Colombe immaculée du Sauveur... Ministre d'adultère, il en a fait une prostituée... Vicaire du Diable, il s'est rué sur les chrétiens [2]. »

. . . .
By heaven, I'd do't.

K. JOHN.

Do not I know, thou would'st?
Good Hubert, Hubert, Hubert, throw thine eye
On yon young boy : . . . .
He is a very serpent in my way;
. . . .
. . . . Dost thou understand me?
Thou art his keeper.

HUBERT.

And I will keep, etc.....

(SHAKSP., *King John*, act III, sc. III.)

1. Bref : *Iniquitatis filius et perditionis alumnus Laurentius de Medicis*, etc. Cit. dans *Laurent de Médicis*, par ROSCOE, t. I, appendix XXI.
2. *Laur. de Méd.*, ROSCOE, t. I, appendix XXII.

Le placide Marsile intervint dans ce dialogue, et il n'en énerva pas le ton :

« Le Divin Christ, écrit-il au pape, t'a accordé l'empire, non des armes, mais des âmes. Il t'a donné, non le casque et l'épée, mais les clés, pour que tu fermes les portes de Janus et de Pluton et que tu ouvres celles du royaume céleste. Il t'a dit trois fois : M'aimes-tu ? — ajoutant : Si tu m'aimes, pais mes brebis. S'il y en a qui errent septante fois sept fois, pardonne-leur... Il ne t'a pas donné la verge, etc... Il t'a fait médecin, non bourreau... Il t'a commandé de veiller sur les brebis et de dompter les loups superbes, c'est-à-dire les barbares ennemis de la foi de Constantin (*Teucros*, appelle-t-il ailleurs les Turcs), non pas par amour de la guerre, mais pour obtenir la paix... Dans la paix et non dans la guerre consiste ton office... *Que si tu vaincs les hommes chrétiens par la guerre, tu seras vaincu toi-même par les démons et par la publique infamie*[1]. »

Peu de mois après, pour célébrer la réconciliation des Florentins avec le Saint-Siége, sa flexible faconde tourne à l'enthousiasme lyrique; il accable de prosopopées louangeuses la résipiscence du Pontife. Au point de vue des croyances du temps, le début de cette épître est curieux :

« L'année dernière, Bienheureux Père, le jour anniversaire de la naissance du Christ Très-Puissant, dans la ville de Volterre, des reliques de l'apôtre Pierre firent en un seul mois douze miracles capitaux manifestés devant tout un peuple[2]. Émus par ces nouveaux signes, nous nous réunîmes, quatre confrères en philosophie, zélés également pour la prophétie et l'astrologie.

1. MARSILE FICIN, *Oper. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. VI, p. 808-810.

2. Ficin mentionne encore ces miracles à la fin de son grand traité *De Immortalitate animorum*, lib. XVIII, cap. IX, p. 416 : «... Sanctos homines etiam vita functos fecisse miracula, atque quotidie facere. Mitto reli-

D'abord, par l'examen des mystères prophétiques, nous tombâmes d'accord que, par ces miracles opérés par les reliques de Pierre, il était prédit que Sixte succéderait à Pierre. Et ces miracles ont été portés à la connaissance de tous les peuples et nations. Ensuite, conférant sur les signes des astrologues, nous avons considéré avec zèle la conjonction passée et prochaine de Saturne et de Mars dans la Vierge; secondement le prochain accès du Soleil au Bélier, et aussi le commencement des quartiers de toute l'année suivante,... enfin une dissonante confusion de Mars avec Jupiter, et d'autres particularités, très-nombreuses. D'où nous conclûmes que les deux prochaines années seraient très malheureuses (comme on le croit très généralement), que la suprême catastrophe de ce monde était imminente, et qu'une commune et extrême calamité du genre humain, guerre, peste, famine, menaçait. Il fallait encore s'attendre au trépas de plusieurs princes de diverses familles, puis à une nouvelle hérésie qui s'élèverait sous un faux prophète. Ici, l'âme a horreur de narrer ce qui suit : La barque de Pierre (que cela jamais n'advienne !) emportée sur les ondes du Tibre, et les Barbares saccageant l'Italie. Or, comme Mars, maître de la guerre, surpassait, dans toutes les dispositions du ciel que nous avons exposées, Saturne, auteur de la peste, de la famine, de la trahison, de l'hérésie, nous nous sommes accordés en ce point, que de cette guerre tous les autres maux proviendraient. Donc, pleins d'étonnement, nous nous disions : — Où sont donc ces miracles salutaires de Sixte qui nous furent annoncés par les miracles de Pierre, si, comme nous et tous les astrologues du monde entier l'estimons, une aussi terrible ruine doit affliger sous son pontificat les peuples, les princes et l'Église ?

» Enfin une longue discussion nous conduisit par des raisons certaines à cette opinion, à savoir : — Comme les maladies et

qua, innumerabilia enim sunt. Certe nostra ætate, anno MCCCCLXXVII, Decembre atque Januario, reliquiæ quædam Petri Apostoli in urbe Volaterrana repertæ, miracula duodecim ostenderunt, et ingentia illa quidem, et omni populo manifesta. »

les tempêtes démontrent le talent des médecins et des pilotes, de même la Providence divine a permis, Sixte veillant et gouvernant, que les étoiles nombreuses et les éléments conspirassent à l'envi, soit à la perte commune du genre humain, soit surtout à la tempête qui agite violemment sur les flots cruels la nef du Christ, afin que Sixte, comme un Neptune, surgissant au milieu de la tempête avec le trident de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, apaise l'ire d'Éole, les vents furieux et calme la mer soulevée, et que, commandant plus par sa vertu céleste que par les mouvements du ciel, il dompte par sa clémence merveilleuse le cruel Mars, le rigoureux Saturne. Et en vérité, non-seulement les oracles des prophètes, mais encore les signes du ciel démontrent que Sixte fera cela bientôt...

» Sublime Phénix de la théologie, assis au-dessus de tous dans la citadelle de Pallas, Sixte consulte les divins oracles, et, dans la conduite des choses divines, il se guide, non sur le conseil de l'homme, mais sur le conseil de Dieu. Il remarque que Dieu Tout-Puissant fait tout par bonté, et que tout bienfait dépend de lui. Aussi lui-même pareillement, au jour qu'il a fixé, se réjouit d'une victoire bienfaisante qui triomphe à bon droit de tous, alors que par ses bienfaits il se soumet tous les cœurs... Comme un père pieux, après des menaces et des objurgations paternelles, Sixte embrasse plus tendrement ses fils, il les réchauffe dans son sein propice, et dans les bras de sa clémence il les étreint... Oyez maintenant tous, oyez la voix propice de notre pasteur... Il ouvre la bouche, il crie :

« Paix à vous, ô mes fils... *Nolite timere.* Je ne suis pas un loup, mais un gardien. Je ne suis pas un mercenaire, mais un bon pasteur, etc... Éloignez-vous, destins cruels ; laissez mon troupeau, armes violentes, tournez-vous contre les loups barbares. Hâtez-vous, dis-je ; le temps est propice ; hâtez-vous, avant que les loups plus féroces n'envahissent les brebis et le pasteur. Contre les Troyens, ennemis de la foi divine, Dieu lui-même combattra avec nous. L'Éther combattra pour nous, et les vents conjurés viendront contre leur flotte. Mille tomberont à notre gauche, et dix mille à notre droite. Bientôt un seul

troupeau paîtra sous un seul pasteur. Le siècle de fer se changera bientôt en un siècle d'or. Aussi bien, dompté ce Mars qui menaçait les chrétiens de combats, de rapines, d'incendies, de meurtres, dompté pareillement sera Saturne qui, de son côté, machinait pestes, famines, trahisons, hérésies. »

» Sixte dit, et ce fut fait ! A cette voix très-clémente du pasteur, *Pax vobis*, toutes les brebis crieront : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !* Voici le jour qu'a fait le Seigneur ; réjouissons-nous, exultons en ce jour. Chantez à Sixte un cantique nouveau. Pontife de nos âmes, Sixte a rétabli la paix dans l'Église. A Sixte, chantez, poètes !... A Sixte, légitime vicaire du Messie, prophètes, chantez[1] !... »

On a huit lettres de Marsile à Politien.

L'élégant érudit, le poète classique de l'école dont Ficin fut le docteur, Angiolo Ambrogini, surnommé Poliziano, du lieu de sa naissance, vint au monde à Monte-Pulciano, petite ville du territoire florentin, le 24 juillet 1454 [2]. Il était donc de vingt-deux ans plus jeune que le chef du néo-platonisme, qui fut son maître. Andronicus de Thessalonique lui apprit le grec, et Christophe Landino le latin. Admis en 1469 dans la maison des Médicis, il passa près de ces patrons sa vie courte, mais pleine. Poète grec, latin et italien, juriste, historien,

1. MARSILE FICIN, *Epist.*, lib. VI, p. 813-815, XXV dec. MCCCCLXXVIII.
2. TIRABOSCHI, *Stor. della Lett. Ital.*, t. VI, p. 1070. — GINGUENÉ, *Hist. litt. de l'Italie ;* Paris, 1803, t. III, p. 378, 516, 517, 519, 524, 528 ; t. IV, V, VI. — ROSCOE, *Hist. de Laurent de Médicis*, trad. Thurot, an VII, t. I, p. 116, 164, 167, 349, 361 ; t. II, p. 80, 85, 87, 89, 90, 108, 125, 152-158, 291, 325. — AUDIN, *Hist. de Léon X*, t. I, § 3, p. 38-47. — *La vita di M. Angelo Poliziano*, del sign. abate Pier-Antonio SERASSI, e *Notizie estratte dai Comentarj del sig. canonico* CRESCIMBENI, en tête des *Stanze di Messer* ANGELO POLIZIANO, etc. ; Padova, CIƆIƆCCLI.

philosophe, professeur de belles-lettres, prieur de la collégiale de Saint-Paul, chanoine de la Métropole de Florence, et l'un des précepteurs des fils du Magnifique, il mourut à quarante ans, en 1494.

C'est comme érudit et comme poète *trilingue* que nous aurons à l'apprécier; car Politien fut moins un philosophe qu'un poète et un érudit, un maître des recherches élégantes. On le voit bien au labeur de Marsile, écrivant au poète Homérique, pour atteindre aux *vénustés* des latinisants. Il subtilise à la Sénèque la période cicéronienne; Politien lui rend la pareille : on a un modèle d'entortillé.

MARSILE FICIN A ANGE POLITIEN, POÈTE HOMÉRIQUE, SALUT.

« J'avais pris la plume, Ange, pour exalter, selon mes forces, ta muse homérique. Mais voilà que tout à coup Cupidon m'interpelle ainsi : Que fais-tu, innocent Ficin? En resteras-tu toujours aux louanges de la Muse? Loue-moi, philosophe, si tu veux louer sans aucun soupçon de flatterie. Si tu célèbres la Muse de Politien, tu célèbres seulement Ange; si Cupidon, tu célèbres tout ensemble Ange et Marsile. Moi, en effet, je suis votre amour commun; je vous cultive l'un et l'autre, et par tous les deux je suis cultivé. — C'est ce que le Dieu me dit, ô Ange, et moi à lui : — Véridique, dis-je, est la Muse Politienne; jamais elle ne me poussa à mentir. Mais toi, Amour, chaque jour me faisant mentir, tu me forces au parjure. Ainsi, hier encore, j'aimais les délices de Politien; aussi jurais-je que je ne pourrais jamais les aimer davantage. Mais aujourd'hui je les aimerai en plus, de sorte qu'en fait je jure qu'hier je ne les aimais pas assez. Et, en même temps, j'affirme ne pouvoir demain aimer plus ardemment qu'aujourd'hui. Ce demain me déçoit semblablement chaque jour. Toujours mon amour est adulte, qui le croirait? et il est toujours adolescent. Qu'il croisse en son adolescence cependant comme il lui plaît, pourvu qu'il

ne vieillisse pas. Mais écoute, Cupidon : Ce n'est pas Vénus, mais Calliope qui est la mère de cet Amour. C'est la Muse qui le couve et l'élève soigneusement ; il croît sans cesse. Qu'il croisse indéfiniment par ces soins assidus, et qu'il persiste à se parjurer. Ce n'est pas vice en Amour.

» Donc, ô Ange, je dois et je veux cultiver ensemble notre Amour mutuel et ta Muse. Adore, toi, la Muse, mère de la Gloire et de l'Amour.— 21 mars 1473[1]. »

Mais l'alambiqué monte au cube.

ANGE POLITIEN A SON MARSILE FICIN, PHILOSOPHE PLATONICIEN.

« Pourquoi, — je te prie, — Amour s'indigne-t-il de te voir t'occuper sans cesse des louanges de notre Muse, comme si un autre plus qu'Amour la louait, Amour qui, étant aveugle, — comme ton Platon l'assure, — ne saurait faire foi sur ce point ? Aussi, d'après notre droit civil, n'est-il pas permis à un aveugle de postuler. Est-ce parce qu'il veut être loué tout d'abord de celui par qui finalement il le sera ? Serait-ce par la Muse qu'il voudrait l'être, puisque, même dans le *Phèdre*, il n'est pas loué sans les Muses ? Mais on ne croit pas aux Muses, car, — Hésiode l'assure, — elles disent le faux sous l'apparence du vrai. Elles disent aussi le vrai... quand elles le veulent. Et j'estime qu'elles le veulent auprès de Minerve, dont la servante est la chouette qui voit clair dans les ténèbres. La divinité de Minerve t'est familière, comme à moi celle des Muses. Donc, entre nous, notre Amour sera loué avec vérité, bien qu'avec moins de vérité lui-même ait loué ma Muse. Mais l'Amour (ton maître Platon l'affirme) a continué aussi de se parjurer avec la permission de Jupiter. Adieu[2]. »

Il ne faudrait pas juger sur ce spécimen le tour de pensée et de style de Politien. Il confesse tout d'abord

1. MARSILE FICIN, *Oper. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. I, p. 639.

2. ANG. POLIT., *Op. omn.*, Ald.; Venet., 1498, *Epist.*, lib. VI, epist. XIII.

son faible au début de son recueil d'épîtres, dans une lettre dédicace à Pierre de Médicis.

« On me reprochera peut-être de prendre pour émule Cicéron; je répondrai que rien n'est plus dans mes vœux que de suivre en quelque sorte pas à pas l'ombre de Cicéron. (*Nihil mihi esse magis in votis quam ut vel umbram Ciceronis assequar*)[1]. »

Cette latinité, jalousement classique, n'est pourtant pas un habit d'emprunt. Elle est, à autant de titres que l'italien, la langue, le revêtement naturel de ses idées. Et, si celles-ci tournent à la pointe, si elles aiment à se jouer aux surprises, aux chocs, au cliquetis des mots, elles ne sont pas moins à l'aise dans la recherche. Il faut citer dans le texte quelques-unes de ces épîtres, chefs-d'œuvre de concision ornée :

A. POLITIANUS CÆSARI CARMENTO SUO S. D.

« Contemni te putas, quod non rescribo. Contemnerem si rescriberem. Quos enim contemno, respondere his audeo vel occupatus, Tibi nec otiosus. Vale. »

A. P. JACOBO MODESTO SUO S. D.

« Doles quod non rescribam. Dolere desine, jam rescribo. Vale. »

A. P. AMICO S. D.

« Si te ob divitias amare cœpissem, desissem tibi nunc esse amicus, cum tu desisti esse dives ; verum si nunc desissem, ne tum quidem, cum fuisti dives, fuissem tibi amicus, sed adulator, etc.[2]... »

1. ANG. POLIT., lib. I, epist. I
2. A. POLIT., *Epist.*, lib. VII.

L'*arrangement* coule de source et, devenu une seconde nature, enveloppe sans trop le contraindre le jeu spontané de la pensée amusée et spirituelle. Intelligence et langage, ce vrai lettré est aux antipodes du méditatif Marsile. Proportion gardée, il y a entre eux la différence d'un Montaigne à un Spinoza, la diversité signalée par Pascal entre l'esprit géométrique et l'esprit fin.

Aussi bien, le chef du néo-platonisme fournit ou plutôt rédigea, dans cette première période de la Renaissance, le système incontesté qui rallia les littérateurs et les artistes. Mais ce n'est pas dans les formes mystiques dont Ficin revêtit uniquement sa doctrine, que ceux-ci cherchèrent leurs modèles. Leur idéalisme accommodant tient bien plus à la terre ; leur érudition plus variée, plus désintéressée, ne s'occupe pas seulement à rechercher dans les poètes antiques, dans la nature et dans l'histoire, les symboles de l'Invisible, les ailes de l'âme pour monter à Dieu.

Politien est le type de ces raffinés éclectiques ou sceptiques (comme on voudra). Tout en se rangeant avec Marsile sous la discipline de Platon, curieux avant tout de doctrine et de beau langage, il courra avec la même désinvolture de l'imitation de Pétrarque à celle d'Horace ou d'Anacréon, du commerce des penseurs académistes à celui des philosophes du Lycée et du Portique. Par ses poètes et par ses sages, la Grèce surtout l'attire. Traducteur de l'*Enchiridion* d'Épictète, il s'excuse auprès de

Pic de la Mirandole de « changer en un vil cuivre l'or » pur des Hellènes. Don naturel, leur atticisme, en passant la mer, dégénère. (*Quis enim nescit quam illi* » ἐπιχώριοι τοῖς Ἕλλησιν ἀττικισμοὶ *degenerent citra mare*[1]?) »

Puis, — les lauriers de l'*Anthologie* l'empêchant de dormir sans doute, — de sa traduction du penseur, il va s'égayer au pastiche des épigrammatistes ; de l'austère apophthegme, il passe au distique ciselé, et il adresse au même Pic ce nouveau produit de son érudition.

Ce grave La Mirandole, le terrible tenant des neuf cents thèses *de omni re scibili*, venait lui-même de sacrifier sur le Pinde. Mais, pris de remords, il avait jeté au feu ses petits vers d'amour, « *versiculos amatorios* ». L'holocauste inspire Politien ; il célèbre en grec la perte de ces stances latines :

Πολλάκι τοξευθεὶς, φλεχθεὶς θ' ὑπὸ Πῖκος ἐρώτων
  Οὐκ ἔτλη προτέρω, πάντα δ'ἀφείλεθ ὅπλα,
Τόξα, βέλη, φαρέτρας, καὶ, νηήσας τά γε πάντα,
  Ἧψεν ὁμοῦ σωρὸν λαμπάσι ληϊδίοις.
Σὺν δ'αὐτοὺς μάρψας, ἀμεννηνὰ χερύδρια δῆσεν
  Ταῖς νευραῖς, μέσσῃ δ'ἔμβαλε πυρκαϊῇ,
Καὶ πυρὶ φλέξε τὸ πῦρ. Τί δ'ὦ ἄφρονες αὐτὸν ἔρωτες
  Τὸν Πῖκον μουσῶν εἰσεποτᾶσθε πρόμον ;

Pic, atteint plusieurs fois par l'Amour, et brûlé,
Se révolte d'abord. Cupidon de ses armes,
Arc, flèches et carquois, est par lui dépouillé ;
Seul, Pic a triomphé de ses perfides charmes.
Il enflamme aussitôt à la torche du Dieu

1. POLIT., *Epist.*, lib. I, epist. VI. — Voy. aussi Lett. V.

Ces armes, en monceau par ses mains entassées,
Et l'on peut voir ainsi le feu brûlant le feu !
Mais, Amours, dites-moi quelles folles pensées
Égarèrent le sort de votre aile, ô vainqueurs,
Vers Pic, le favori, le guide des neuf sœurs [1] ?

On trouve de Politien d'autres vers grecs plus curieux, et sur lesquels ses ennemis, Savonarole entre autres, édifièrent la plus grave imputation contre ses mœurs. Il s'agit de la passion incongrûment qualifiée de Socratique [2], que, s'il fallait s'arrêter à une hypothèse, énergiquement combattue d'ailleurs, notre auteur aurait éprouvée et pratiquée, poussant jusqu'à l'amour d'un Bathylle l'imitation du vieillard de Téos. Il y avait des précédents illustres, ne fussent que

. . . . Tous ces clercs
Et grands lettrés

que montre à Dante Brunetto Latini, damné comme eux pour le même péché,

. . . Che tutti fur cherci,
E letterati grandi e di gran fama [3].

L'accusation, — quant à Politien, — repose surtout, comme celle dont Théodore de Bèze fut plus tard l'objet, sur des vers écrits dans sa jeunesse [4].

1. A. Polit., *Op.*, *Epist.*, lib. I, epist. vii.
2. Voy. le *Banquet.*
3. Dante, *Inf.*, c. xv, ter. 36.
4. Voy. à ce sujet, pour Politien, *La vita di M. Angelo Poliziano, scritta dal signor abate Pier-Antonio* Serassi, en tête des *Stanze di M. Angelo*

POLITIEN A UN JALOUX.

Écrit en 1471, dans la dix-septième année de son âge.

Ὦ φίλε, χαῖρε, λέγεις ὅτε σὸν ποτὶ δῶμα καθήκω,
Αὐτὰρ ἔμ' οὐκ ἔλαθεν ῥῆμα χαριζόμενον.
Οὐδ' ἐθέλεις φθονερὸς χαίρειν ἐμὲ οὔτε φιλεῖς με,
Καὶ παρασημαίνει τοῦτο τὸ χαῖρε δύο·
Ἔστιν σώζεσθαι χαίρειν, ἔστιν δ' ἀπολέσθαι.
Τοὶ γὰρ ἔγωγε λέγω σοί, φίλε, χαῖρε μάλα.

Tu me disais jadis quand j'allais près de toi :
« Salut, ami ». Point ne l'oublie...
Et maintenant, jaloux, il ne veut plus de moi ;
Amour, salut il me dénie.
Triste, gai, l'on salue. Aussi, dans mon émoi,
Je te salue, âme chérie.

Poliziano, edizione II ; Padova, 1751, appresso Giuseppe Comino, p. XXIV et XXV. — Voy. BAYLE, *Dictionnaire historique ;* Rotterdam, chez Michel Bohn, 1720, t. I, 3e édition, art. *Bèze*, p. 547 et 548, note V, même page, et l'article *Audebert*, même tome, p. 378, 379. — Voy. les pièces intitulées : *Adeodati Besæ veseliensis Juvenilia*, dans les *Deliciæ poetarum gallorum*, et entre autres l'épigramme de *Candida*, etc... *Audeberto*, p. 617 de ce recueil, cité par AUDIN, *Hist. de Calvin*, 7e édition, t. II, ch. XV, p. 302, 304, 305, etc.

« La passion criminelle qu'il avait *pour un de ses écoliers de haute qualité*, ne pouvant être assouvie, lui donna la fièvre chaude. Dans la violence de l'accès, il fit une chanson pour l'objet dont il était charmé, se leva du lit, prit un luth et se mit à chanter sur un air si tendre et si pitoyable qu'il expira en achevant le second couplet, le même jour que Charles VIII passa les Alpes pour aller à la conquête de Naples. » — VARILLAS, *Anecdotes de Florence*, liv. IV, p. 196. Cet auteur paraît également mal informé de la manière et du temps de la mort de Politien.

« Politien, ce bel esprit qui parlait si bien latin, s'appelait Ange ; mais il s'en fallait beaucoup qu'il en eût la pureté, etc... » Ab. FAYDIT, *Remarques sur Virgile et sur Homère*, etc... Menck. in *Vita Polit.*

(Cités par ROSCOE, *Vie de Laurent de Médicis*, t. II, ch. X, p. 321.)

Les distiques suivants sont dans la manière saphique. Il y court, non trop attiédi, le souffle enfiévré des stances de Sapho : *A une femme aimée*[1].

A un ami (*Jean-Baptiste Buonisegni*).

« Ah ! que tu es pour moi plus que je ne crois ! — Ta bouche est pleine des Muses et des Grâces ; — le laurier lui-même couronne tes tempes ; — chargé de fleurs, il les répand sur toi. — Avide de toi, où trouverai-je tes traces, — sur les flots, la terre, dans l'air, avec une nef, à pied, au vol ? — Toujours vers toi, piqué d'un dard suave, — comme les bœufs sauvages je cours çà et là, — inclinant la tête vers la terre et dressant l'oreille, — portant partout mes regards et mes pieds errants. — Mes genoux sont las... Où te poursuivrai-je, fugitif ? — Où fuis-tu ainsi l'ami qui t'aime ? — Pour l'ami sans son ami l'aube ténébreuse se lève, — la maison est triste[2], toute vie est mort. — Sans tout cela, je ne voudrais pas, même immortel, — vivre, et même roi des immortels[3]. »

1. Φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
Ἔμμεν ὠνὴρ ὅστις ἐναντίος τοι
Ἰσδάνει... κ. τ. λ.

Κάδδ' ἰδρὼς ψυχρὸς χέεται, τρόμος δὲ
Πᾶσαν ἀγρεῖ, χλωροτέρα δὲ ποίας
Ἐμμί... κ. τ. λ.

Égal aux Dieux, celui qui près de toi
T'entend parler, rire... Si je te voi,
J'ai froid, je sue et verdis comme l'herbe.

In ANACR. *Carmin.*, *cum* SAPPHUS *aliorumque reliquiis;* Lips., Tauchnitz, 1844, p. 52.

2. *Littér.* : Les rayons sont amers, la ruche est amère, πικροὶ δ'οἱ σχαδόνες.

3. *XVIII anno ætatis ad eumdem.*

Ὦ πόποι, ὅσσον ἔχω γε σὲ μείζονα ἠὲ πέπεισμαι,
Πλῆρές τοι μουσῶν τὸ στόμα καὶ χαρίτων,

C'est l'objurgation passionnée de la Sulamite :

« J'ai cherché mon bien-aimé et je ne l'ai point trouvé ;
» Je me lèverai maintenant, et ferai le tour de la ville ;... je chercherai celui que mon âme aime[1] ! »

Quel est cet ami qu'il cherche ainsi avec des ardeurs insensées? De quels feux brûle-t-il pour le bel éphèbe?

Comme au chant d'Alcyon, doux présage, tressaille
Le matelot joyeux,
Comme un victorieux sur son champ de bataille,
Comme un malade heureux
De guérir, ou l'amant qui monte avec ivresse
Au lit des voluptés,
Mon âme dans mes sens tressaille de tendresse,
Contemplant tes beautés[2].

Ardeur innocente d'une jeune amitié ou passion anormale, que faut-il voir dans cet érotisme apparent?

Καὶ σοὶ ἄρ'αὐτομάτως κροτάφους περιέδραμε δάφνη,
Βριθομένη πετάλοις ἄνθεα λευκὰ χέει.
'Αλλά ποὺ εὑρήσω τὰ σὰ ἴχνεα, μαιόμενός περ,
Κύματα, γῆν, αὔρας, νηὶ, ποδὶ, πτέρυγι;
Αἰὲν ἐγὼ ποτὶ σὲ, γλυκερῷ βεϐολημένος οἴστρῳ,
Ὡς ϐόες ὑλοφάγοι ἔνθα καὶ ἔνθα θέω,
'Ρῖνα μὲν ἐγκλίνων ἐπὶ γῆν, τὰ δ'οὔατ' ἀείρων,
Ὄμμασι παπταίνων πλαζόμενος δὲ ποσὶ.
Γούνατε δὴ καμέτην, ποῖ γοῦν ἁλαόν σε διώξω;
Ποῖ δ'οὕτω φεύγεις τὸν φιλέοντα φίλος;
'Ανδρὶ ἄτερ γε φίλου δνοφερή τ'ἠὼς ἀνατέλλει,
Πικροὶ δ'οἱ σχαδόνες, πᾶς δ'ὁ ϐίος θάνατος.
Χωρὶς δ'αὖ κείνων οὐδ' ἀθάνατός γε θέλοιμι
Ἔμμεναι, οὐδ' αὐτῶν κοίρανος ἀθανάτων.

1. *Cantiq. des Cantiq.*, ch. III, v. 1 et 2.
2. Pour ces diverses pièces, voy. A. POLIT., *Op. omn.*, ad finem, *Lib. Epigrammatum græcorum.*

En sa voie imitative, jusqu'où « l'amour du grec » pouvait-il pousser un érudit?

De quelque nature qu'elles soient, ces réminiscences du genre et des mœurs antiques s'accordent chez Politien avec les raffinements et les grâces de la sociabilité moderne qui s'ébauchait alors par le contact de l'homme de lettres et du grand seigneur.

On ne saurait donc pleinement juger les mérites du poète favori des Médicis que sur ses œuvres spécialement inspirées par sa familiarité avec l'aristocratie florentine. Ce serait se former une bien faible idée de ces humanistes de la Renaissance que d'apprécier leur talent par leurs écrits latins, quelle qu'en soit la valeur. Politien entre tous est un homme du monde, et non le pur littérateur de cabinet qu'on est trop enclin à se représenter. Sa muse, comme celle de Laurent, puise aux sources populaires et dans la vie de chaque jour une grâce primesautière, une sincérité d'observation et de détail s'imposant aux moins érudits.

Lisez plutôt son adorable chansonnette :

CANZONETTA ZINGARESCA.

« Ma petite Brunette[1] lave au jour son front et sa mignonne poitrine avec l'eau de la fontaine.

» D'un blanc petit jupon modestement couverte, de sublimé ni de fard elle n'use.

1. La Brunettina mia
Con l'acqua della onte
Si lava il dì la fronte,
E'l seren petto.

In bianco guarnelletto
Umilmente conversa,
Solimato, nè gersa
Non adopra.

» Elle ne porte pour se vêtir falbalas, coiffe ni gorgerette, comme vous, dames altières et superbes.

» Une guirlande d'herbes elle met sur sa tête aux reflets d'or, elle va gracieuse et leste et parée.

» Et souvent elle s'en redresse presque jusqu'au genou, et avec un joyeux regard toujours rit.

» Si je la contemple elle ne se récrie pas comme ces autres prudes : elle est pleine d'honnêteté et de gentillesse.

» Si délicatement elle porte un rameau sur son chapeau, qu'elle m'éblouit.

» Aucune fois elle s'esquive devant moi, non pour fuir, mais pour me faire languir, et puis retourne.

» Hélas! elle est si gentille, la douce Brunettine, qu'elle paraît fleur d'aubépine au printemps.

» Heureux qui en elle espère et qui la suit à toute heure, heureux qui adore ses joues!

» Quels doux ébats et badinages offrent ces deux lèvres mignonnettes qui semblent petits rubis et fraises!

» Les petits tétins paraissent deux fraîches roses de mai glorieuses au matin.

Non porta, che la copra,
Balze, scuffie, e gorgere,
Come voi donne altere
E superbe.
Una grillanda d'erbe
Si pone all' aurea testa
E va leggiadra e presta,
E costumata.
E spesso ne va alzata
Persin quasi al ginocchio,
E con festevol occhio
Sempre ride.
S'i' la guardo non stride
Come queste altre ingrate,
È piena d'onestate,
E gentilezza.
Con tal delicatezza
Porta una vettarella
Di sopra la cappella
Che m'abbaglia.

Alcuna flata scaglia
Da me non per fuggire,
Ma per farmi languire,
E poi ritorna.
Ohimè! ch'è tanto adorna
La dolce Brunettina,
Che pare un fior di spina
A primavera.
Beato chi in lei spera,
E chi la segue ognora,
Beato quel che adora
Le sue guance.
Che dolci scherzi e ciance
Porgon que' due labbretti,
Che paion rubinetti
E fraganelle!
Le picciole mammelle
Paion due fresche rose
Di maggio gloriose
In sul mattino.

» Son parler divin romprait le fer. Certes je ne me trompe pas, je dis vrai.

» Elle illumine notre hémisphère, ma Brunelluccia, et de sa petite bouche pleut le miel.

» Elle est sage et fidèle, ne se courrouce ou se dépite, parfois se mêle de plaire.

» Quand je la vais voir, elle parle, rit, et badine; alors mon cœur folâtre, il est tout tremblant.

» Ah! qu'elle m'a mené! Si je l'entends un peu, je deviens un feu brûlant, et puis je me glace.

» Et bien plus, je défaille si je vois ses cils menus, — que c'est merveille! — O ciel, j'en meurs!

» Et ses cheveux d'or, ses petites dents proprettes, blanches, polies, rondelettes, me font vivre.

» Puis suis de cœur privé, si je la vois danser; elle me fait peur, à l'écart, à l'écart.

» Je n'ai ni génie, ni art qui la puisse louer, mais toujours la veux aimer jusqu'à la mort. »

Il suo parlar divino
Spezzar farebbe un ferro,
Son certo ch' io non erro,
E dico il vero.
Dà luce all' emispero
La mia Brunelluccia,
E con la sua boccuccia
Piove mele.
È saggia ed è fedele,
Non si corruccia o sdegna,
Qualche fiata s'ingegna
Di piacere.
Quand' io la vo a vedere
Parla ride e motteggia,
Allor mio cor vaneggia,
E tremo tutto.
Ohimè, che m'ha condutto!
Che s'i' la sento un poco
Divento un caldo fuoco,
E poi m'agghiaccio.
E molto più disfàccio
S'i' veggio le sue ciglia
Minute a maraviglia;
Oh ciel ch' io moro!
I suoi capelli d'oro,
I denticelli mondi,
Bianchi, politi, e tondi
Mi fan vivo.
Io son poi del cor privo
S'io la veggio ballare,
Chè mi fa consumare
A parte a parte.
Non ho ingegno, nè arte
Ch' io possa laudarla,
Ma sempre voglio amarla
Infin a morte.

Sans aucun doute, des pièces (et on en compte un grand nombre) si sveltes d'allures, et d'un si exquis naturel, vengent les poètes de la Renaissance du reproche de pédantisme qui leur est trop souvent adressé. Politien en particulier appartient autant que tel patricien de Florence à la société raffinée qui, à cette époque comme toujours, remplit, au point de vue du progrès de la civilisation et des idées, un rôle d'utile intermédiaire.

Entre le vulgaire et l'élite pensante, seule capable d'une féconde contention d'esprit, les aristocraties servirent jusqu'à ce jour de réflecteur aux lumières sociales. Quels qu'aient été les retours de l'intérêt aristocratique contre une philosophie dont ils aimaient à se dissimuler la portée pratique, il faut compter les nobles français au dix-huitième siècle parmi les précurseurs de 1789.

Telle fut à l'égard de la Renaissance l'attitude des classes supérieures. La poudre tuant la chevalerie rendait oiseuses les longues gymnastiques du manoir. Aussi Bayard maudit-il l'égalitaire invention de Schwartz, ces engins discourtois que flétrit l'Arioste, et par le jet desquels un plomb roturier abat la vaillance des preux. Le noble, cultivant son esprit, reprendra la supériorité que ne donne plus la vigueur personnelle. Ces jeux de la force, que, sous sa panoplie, il dominait presque sans péril, deviennent jeux de calcul et d'intrépidité froide, à la Gonzalve de Cordoue... Une passion d'élégance et de plaisirs délicats, et aussi l'émulation d'un rôle exalté par l'opinion, transforment en Périclès les petits souverains

d'Italie. La vogue est au dilettantisme de l'érudition et des arts. Unissant la courtoisie des châtelaines aux grâces savantes de la Grèce, une élite de femmes vit dans la communion du génie antique, muses pudiques ou galantes qui rappellent Hypatie ou Sapho. Jeanne Gray, Renée de France, les deux Marguerite de Navarre, sauront le grec et versifieront. Véronique Cumbara, comtesse de Correggio, Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, la platonique amante de Michel-Ange, cultiveront les lettres comme Imperia la courtisane et Lucrèce Borgia. La fauve beauté de celle-ci, son esprit, ses grâces hardies, vont fasciner le grave Bembo.

Mystiques ou sensuelles, ces femmes aimeront Dieu ou sa créature de toute la ferveur du zèle ou du tempérament; mais une part de leur âme appartiendra aux chastes voluptés du savoir, aux enivrements de l'art païen.

A cette heure en Italie la vogue est à trois Muses : la Florentine Alessandra Scala, femme du Grec Merullus, Cecca de Sienne, Cassandra Fedele, née à Venise de parents milanais.

Si, dans les classes supérieures ou moyennes, on compare l'enseignement donné aux hommes à l'instruction reçue par les femmes, on trouvera que, sous ce rapport, l'infériorité de celles-ci à l'égard des premiers ne fut jamais aussi considérable. Fait transitoire, mais douloureux, obstacle à l'harmonie moderne, si pénible à dégager. Plus de femmes reçoivent, il est vrai, une ins-

truction quelconque. Mais, quant à l'esprit, aux méthodes, à l'ampleur de l'enseignement, l'écart entre les sexes est plus grand que jamais.

Cette infériorité de la femme de nos jours s'explique par la scission intellectuelle qui s'est opérée à son détriment. Tandis que la science positive, ou tout au moins la pure métaphysique, sert de base à l'initiation masculine, l'instruction départie aux femmes demeure exclusivement théologique.

Il n'en était pas ainsi dans les âges où une foi commune, dont le désaccord avec la raison ou s'accusait peu, ou ne s'était pas encore déclaré, ralliait l'immense majorité des esprits. Nulle disparate sous ce régime entre l'autorité démontrée qui s'imposait à l'intelligence et la tradition mystique qui réglait les sentiments. Partant, nul effort du prêtre pour retenir plus spécialement sous son joug, à défaut de la raison émancipée de l'homme, l'imagination plus timide de sa compagne. Nulle entente plus ou moins tacite, à cet effet, entre un pouvoir spirituel à peu près déchu et les pouvoirs de la famille et de l'État, qui voient dans le maintien de la femme sous ce joug, repoussé pour eux-mêmes, une garantie d'ordre domestique ou social.

De la Diotime de Platon à cette Diotime d'Alexandrie, la belle Hypatia immolée au fanatisme chrétien, de Hroswita la nonne poétesse à Héloïse, à Christine de Pisan, aux femmes philosophes de la Renaissance, aux belles lettrées de la Fronde, de l'Hôtel de Rambouillet, du

jansénisme et du dix-huitième siècle, on voit une instruction, la même en ses bases que l'enseignement donné aux hommes, permettre aux femmes des classes supérieures de s'élever au niveau de ceux-ci.

Ce qu'on peut assurer toujours, c'est que, dans les quatre derniers siècles, au Moyen-Age, et même dans l'antiquité, grâce à la situation respective de la raison et des cultes, l'égalité intellectuelle des sexes fut moins qu'à cette heure une exception.

Diotime donnait des conférences [1], une fille d'Accurse au treizième siècle professa le droit à Bologne [2].

L'opinion commune, au quinzième siècle, était, en tout cas, plus favorable que jamais à ces tentatives. Si la belle Cassandra ne monta pas dans une chaire, elle répandit ses connaissances et ses idées, sous la forme épistolaire en vogue [3], correspondant avec les premiers savants de l'époque, courtisée par les beaux esprits et par les princes. Léon X, Louis XII, Isabelle la Catholique, l'appelèrent vainement auprès d'eux. Mariée au médecin Giammaria Mapelli, elle vécut longtemps et en bonne

1. Τὸν δὲ λόγον τὸν περὶ τοῦ Ἔρωτος, ὅν ποτ' ἤκουσα, γυναικὸς Μαντινικῆς Διοτίμας, ἣ ταυτά τε σοφὴ ἦν καὶ ἄλλα πολλά, ... ἣ δὴ καὶ ἐμὲ τὰ ἐρωτικὰ ἐδίδαξεν, — ὃν οὖν ἐκείνη ἔλεγε λόγον, πειράσομαι ὑμῖν διελθεῖν...

« J'essayerai de vous dire le discours que j'ai entendu de la bouche d'une femme de Mantinée, Diotime, qui était très savante en ces matières et en beaucoup d'autres, et qui m'enseigna les choses de l'amour. »

(PLATONIS *Dialogi*; Lipsiæ, Teubner, 1851, t. II, Συμπόσιον, XXII, p. 174, et du dialogue, 36.)

2. GINGUENÉ, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. I, ch. VI, p. 372 et 373.

3. TIRABOSCHI, *Storia della letteratura Italiana*, t. IV, p. 284.

mère de famille, entre Platon, son mari et ses nombreux enfants[1].

La vie digne et simple où se contint cette femme supérieure ne parle pas moins pour elle que ses travaux, devant lesquels l'admiration de Politien tombe en syncope.

ANGE POLITIEN A CASSANDRA FEDELE, VIERGE VÉNITIENNE TRÈS-DOCTE, SALUT.

« O vierge, lustre de l'Italie, quelles actions de grâces exprimerai-je, quelles te rendrai-je que tu ne dédaignes pas de trouver égales, par l'honneur que je te rends, à la beauté de tes lettres ! C'est une chose admirable, que de telles lettres puissent venir d'une femme (que dis-je, d'une femme!), bien plus, d'une jeune fille et d'une vierge ! Que les siècles antiques ne nous opposent donc ni les Muses, ni les Sibylles, ni les Pythies ; que les pythagoriciens ne nous objectent pas leurs femmes philosophes ! Que les disciples de Socrate ne nous parlent pas de Diotime ou d'Aspasie ; que les monuments grecs ne vantent pas les poétesses Telesilla, Corinne, Sapho, Anyte, Érinne, Praxilla, Cléobuline et les autres ! Croyons sans peine les auteurs romains nous assurant que les filles de Lélius et d'Hortensius, et que Cornélie, mère des Gracques, furent douées d'autant d'éloquence qu'on voudra le supposer. Nous savons assurément, nous savons que ce sexe n'a pas été condamné par la nature à la lenteur et à l'hébétude d'esprit. Les siècles passés, aussi, ont mérité cet éloge presque public, que nous trouvions que, pour certains objets, les plus vils esclaves sont parvenus à l'extrême faîte de la littérature ou de la philosophie. Mais, dans notre âge, où aussi peu d'hommes ont levé un peu haut la tête, toi seule, une jeune fille, tu existes cependant, qui manies au lieu de la laine

1. Tiraboschi, *Storia della letteratura Italiana*, t. VI, lib. III, p. 857.

le livre, au lieu du fuseau le roseau, au lieu de l'aiguille le style, et qui n'enduis pas ta peau de céruse, mais d'encre le papyrus. Cela n'est pas plus usité et n'est pas moins rare, ou neuf, que si des violettes naissaient du milieu de la glace, des roses de la neige, des lys du givre. Que si l'effort pour ces études passe déjà pour un miracle, que dirons-nous du grand succès qui les couronne? Tu écris des lettres, ô Cassandra, fines, pénétrantes, élégantes, latines, et qui, bien que pleines tout à fait d'une certaine grâce de jeune fille et d'une douce simplicité de vierge, sont pourtant aussi merveilleusement graves et sensées. Nous avons lu aussi ton discours érudit, riche, sonore, illustre et plein d'une humeur gaie. Mais nous avons appris qu'il ne te manque pas une qualité spontanée qui fait parfois défaut aux grands orateurs. On dit en effet que, en dialectique, tu noues des nœuds qu'on ne pourrait nouer, tu en dénoues qui n'ont jamais été dénoués ou ne pourraient l'être par d'autres. Et tu possèdes si bien la philosophie, que tu défends vaillamment les questions proposées, et montres ta vigueur dans l'attaque, osant, toi, une vierge, lutter avec des hommes avec une telle force, dans le magnifique stade des doctrines, que ton sexe ne nuit pas à ton esprit, ton esprit à ta pudeur, ta pudeur à ton génie. Et comme il n'est personne qui ne t'élève par ses louanges, toi-même, cependant, tu t'abaisses et te modères, et tu ne rejettes pas moins modestement à terre l'opinion que tous ont de toi, que tu n'y baisses tes yeux de vierge avec révérence et pudeur. Oh! qui donc me mènera là où je puisse contempler, ô vierge, ta face très chaste, où je puisse admirer ton port, ton extérieur et ton geste, où je recueille en mes oreilles altérées tes paroles que te versent goutte à goutte les Muses, pour qu'enfin, par ton souffle et ton influence, je devienne tout à coup un poète consommé, et que je ne sois pas vaincu en vers ou par le Thrace Orphée, ou par Linus, bien que l'un ait pour aide comme mère, l'autre pour assistant comme père, Orphée Calliope, Linus le bel Apollon. J'étais en vérité, auparavant, accoutumé à admirer Jean de Pic de la Mirandole, qu'aucun autre mortel — je pense — ne surpasse en beauté et ne sur-

monte dans tous les ordres de connaissance. Voici maintenant, ô Cassandra, que j'ai commencé à te vénérer immédiatement après et peut-être aussi déjà en concurrence avec lui. Que Dieu Très-Bon et Très-Grand seconde en toi de si beaux auspices, et, lorsque tu quitteras tes parents, puisses-tu obtenir un collaborateur et un conjoint qui ne soit pas indigne d'une si grande vertu, en sorte que cette flamme de naturel génie, qui a brillé maintenant quasi d'elle-même, éclate ensuite, aidée par un souffle abondant ou nourrie par de riches aliments ! Ainsi soient dissipées entièrement toutes les ténèbres et les glaces des lettres languissantes et de l'ignorance. Adieu ! »

Politien réalisa son vœu. Il put accomplir auprès de la Muse Vénitienne ce pèlerinage dont il lui parlait comme de son rêve le plus cher : « — *O qui me igitur statim sistat istic, ut faciem, virgo, tuam castissimam contempler, ut habitum, cultum, gestumque mirer, ut dictata instillataque tibi a musis tuis verba, quasi sitientibus auribus perbibam !* »

Il faut se défier de ces admirations, de ces protestations, de ces extases, faire part à l'hyperbole, à la cadence... La visite à Cassandra n'est qu'un incident de ce voyage entrepris par ordre de Laurent pour acheter des livres et des vases grecs.

« — Magnifique patron, de Ferrare je vous écrivis ma dernière. Ensuite, j'ai trouvé à Padoue quelques bons livres, savoir : Simplicio, *Du Ciel ;* Alexandre, sur la *Topique ;* Jean le Grammairien, *De posterioribus et Elenchis ;* un David, *De quelques points d'Aristote*, que nous n'avons pas à Florence... A Venise, j'ai trouvé quelques livres d'Archimède et de Héron, mathéma-

ticiens qui nous manquent; un Phornutus, *De Deis*, et autres bons ouvrages, si bien que le pape Jean a de quoi écrire... Le dit Messire Zacharie m'a montré ce matin un vase de terre très ancien, qui lui a été envoyé nouvellement de Grèce, et il me dit que, s'il croyait qu'il vous plût, il vous l'enverrait volontiers avec deux autres petits vases aussi de terre. Je dis que cela me paraissait le bien propre de Votre Magnificence, et *tandem* ce sera à vous... *Item* je visitai hier soir cette Cassandra Fedele si lettrée, et je la saluai... etc... de votre part. Et c'est, ô Laurent, chose admirable combien elle est versée non moins dans la langue vulgaire, et belle *etiam meis oculis*. Je la quittai *stupéfié !* Elle est votre *partisane* et parle de vous en toute connaissance, *quasi te intus et in cute norit*. Elle viendra en tout cas un jour à Florence pour vous voir. Ainsi préparez-vous à lui faire honneur[1]. »

Notez ce mélange macaronique. Écrites au venu de la pensée, ces correspondances familières prouvent que nos

1. « Magnifice patrone, da Ferrara vi scripsi l'ultima. A Padova poi trovai alcuni buoni libri, cioè Simplicio sopra el cielo, Alexandro sopra la topica, Giovan Grammatico sopra le posteriora et gli Elenchi, uno David sopra alcune cose de Aristotile, li quali non habbiamo in Firenze... In Vinegia ho trovato alcuni libri di Archimede et di Herone, mathematici che ad noi mancano, et uno Phornuto de Deis; e altre cose buone. Tanto che Papa Janni ha che scrivere per un pezzo... Un bellissimo vaso di terra antiquissimo mi mostrò stamattina detto messer Zaccheria, el quale nuovamente di Grecia gli è stato mandato; et mi disse, che sel credessi vi piacessi, volentieri ve lo manderebbe con due altri vasetti pur di terra. Io dissi che mi pareva proprio cosa da V. M. et tandem sarà vostro.... Item visitai hiersera quella Cassandra Fidele litterata, et salutai, ec., ec., per vostra parte. E' cosa, Lorenzo, mirabile, nè meno in volgare che in latino, discretissima et meis oculis etiam bella. Partimmi stupito. Molto è vostra partigiana, et di voi parla con tutta practica, quasi te intus et in cute norit. Verrà un dì in ogni modo a Firenze a vedervi, sicchè apparecchiatevi a farle honore...

Venetiis, 20 junii 1491. »

(*Laurent de Médicis*, par ROSCOE, trad. Thurot, t. II, Append. n° XLVI, p. 416-419.)

érudits pensaient aussi naturellement dans une langue que dans l'autre.

Ce mariage de la langue classique au toscan allait dégénérer en cet italien trivial aux désinences latines dans lequel le Mantouan Merlin Coccaie célébra les amours de Tonelli et de Zanina.

Cancar, est verum, reposemus ambo,
Quam bonus ventus sofiat sub istis
Frondibus dum sol nimio sboientat
Rura calore [1].

Peut-être faut-il reporter au chevalier Ulric de Hutten le premier emploi de ce latin de cuisine happé au vol par l'auteur des *Epistolæ obscurorum virorum* sur les lèvres sorbonistes des prêcheurs de son temps. Mais, sans songer à la parodie, et tout au plus par un jeu d'esprit qui ne choquait pas leur goût d'érudits polyglottes, les humanistes florentins combinèrent en un même texte l'idiome de Pétrarque et la langue du missel, sinon de Virgile et d'Horace. Témoin ce curieux sonnet de Laurent de Médicis :

Amico, mira ben questa figura,
Et in arcano mentis reponatur,
Ut magnus indè fructus extrahatur,
Considerando ben la sua natura.

1. ZANITONELLA, quæ de amore Tonelli erga Zaninam tractat. Quæ constat ex tredecim Sonolegiis, septem Ecclogis et una Strambottolegia. (Opus MERLINI COCCAII, poetæ Mantuani, macaronicorum; Venetiis, apud Bevilacquam, 1564, p. 26.)

Amico, questa è ruota di Ventura
Quæ in eodem statu non firmatur,
Sed casibus diversis variatur,
E qual abbassa, e qual pone in altura.
Mira che l'uno in cima è già montato,
Et alter est expositus ruinæ,
E 'l terzo è in fondo d'ogni ben privato.
Quartus adscendet jam. Nec quisquam sine
Ragion di quel, che oprando ha meritato,
Secundum legis ordinem divinæ.

CHAPITRE XIII.

PIC DE LA MIRANDOLE.

L'homme aux neuf cents thèses *De omni re scibili*, formidable et poudreux, Pic, apparaît sur une montagne d'arguments, entouré de syllogismes enchaînés, la bouche armée en *baralipton*, les mains pleines de *distinguo*, une manière de Trouillogan rébarbatif ou de Pancrace... C'était un beau jeune homme « à la taille souple et élan-» cée, les chairs d'un blanc mat, l'œil d'un bleu marin, » la chevelure blonde et touffue, les dents d'une blan-» cheur de perle. Il y avait dans toute sa personne un » mélange de douceur angélique, de pudique modestie, » de bienveillance attrayante qui charmait les regards » et attirait les cœurs[1] ».

Aussi les artistes contemporains s'emparaient-ils de sa beauté typique au profit de leurs compositions. Cosimo Roselli, entre autres, l'a placé dans sa célèbre fresque de l'église Saint-Ambroise, à Florence, qui, selon Vasari, est d'une ressemblance saisissante[2].

1. AUDIN, *Hist. de Léon X*, t. I, p. 32; trad. de *Joannis Pici Mirandulæ vita per Joannem Franciscum illust. princip. Pici filium conscripta*, en tête des œuvres de J. PIC; Basle, 1572, t. I.

2. VASARI, *Vit. dei pitt.*, *Cosimo Roselli*. Voy. aussi RIO, *de l'Art chrétien;* Paris, Hachette, 1861, t. I, p. 400.

Sensibilité exquise, organisation d'artiste, mémoire prodigieuse, talent musical et don d'improviser en vers, le neveu du seigneur régnant de la Mirandole a toutes les séductions. A dix-huit ans il parle vingt-deux langues. « On lui lit une page d'Homère et il la répète en chan-» geant l'ordre des vers[1]. »

Que d'attractions relevées par l'origine ! Un prince qui s'oublie et daigne savoir !... Le coup décisif porté en 89 au principe aristocratique et royal surexcite, à l'endroit des distinctions de race, et comme un adieu à ce qui s'en va, une sorte de superstition sénile que n'ont pas connue au même degré les âges où ces distinctions se justifiaient par des services.

Ensis cum calamo... Un grand seigneur, homme de lettres avoué, devait pourtant chatouiller dès lors les vanités roturières de la corporation.

Sans exagérer cet attrait, il faut, je crois, le joindre aux séductions qui firent de Pic l'objet de l'amitié respectueuse et comme le lien de notre pléiade.

Écoutez Politien. Après avoir célébré ses deux maîtres, le Byzantin Argyropyle, et ce Ficin dont la lyre a ramené Platon, comme le luth d'Orphée rappela Eurydice :

« Détourné souvent, dit-il, par d'autres occupations, comme les chiens je lappais au Nil et je m'enfuyais aussitôt (*quasi de Nilo canes, bibi, fugique*), jusqu'à ce que revînt dans cette ville, attiré surtout soit par la bienveillance de Laurent de Médicis, soit par la ressemblance de ses mœurs et de son génie avec la

1. AUDIN. *Hist. de Léon X*, t. I, p. 32.

vertu et l'esprit de Laurent, ce très-noble prince, Jean Pic de la Mirandole, un homme ou plutôt un héros, comblé de tous les dons... »

Comment reproduire les plantureuses redondances du texte ?

« *Utpote forma pene divina juvenis et eminenti corporis majestate, perspicacissimo ingenio, memoria singulari, studio infatigabili, tum luculenta uberique facundia, dubium vero indicio mirabilior, an moribus. Jam idem totius philosophiæ consultissimus, etiamque varia linguarum litteratura et omnibus honestis artibus supra veri fidem munitus atque instructus.* Enfin, pour tout dire, il n'est au-dessous d'aucun éloge. Lui donc, il m'a, moi avec qui il soûlait partager ses agréables distractions et se récréer doucement parfois, il m'a pris (suprême honneur) pour compagnon presque journalier de ses études. Bien plus, il m'a excité au commerce de la philosophie, non pas de celle que j'explorais auparavant avec les regards d'un homme qui rêve, mais de celle qui demande des yeux fermes et vigilants. Sa voix m'y animait comme un clairon [1]. »

Le doux Marsile aussi nous le montre amant de Platon et de la nature, parcourant avec lui la banlieue florentine, déridant la sagesse au mirage des clairs horizons, au pin qui susurre, au méandre argentin du fleuve au loin déroulé.

« Cum superioribus diebus ego et Picus noster Mirandulanus vir virtute mirandus, Fesulanos, imo Subfesulanos colles peragraremus, prospiciebamus obiter subjectum oculis totum

1. Ang. Polit., *Lib. Miscellaneorum*, ch. c.

Florentinæ urbis agrum, habitationem certe felicem, si modo duo tantum incommoda caute devitentur, et medii fluminis Arni nebulæ, et acres montis oppositi venti [1]. »

Les deux amis bâtissent là leur castel... en Italie...

« Une maison sur la colline, au pied de la montagne de Fiesole, pour éviter à la fois la brume et Borée. Cette demeure que nous élevions en idée, nous ne la voulions pas dans le vallon, pour ne pas nous priver, durant les chaleurs, du souffle de Zéphyre. Nous la souhaitions placée à distance égale entre les cultures et les bois, abondant en sources de tout côté, et tournée à l'Est et au Midi, ce que prescrit justement Aristote dans son *Traité de l'économie domestique.* Cependant, tandis que nous nous livrons à ces fictions agréables, tout à coup nous les voyons réalisées. Et Pic de s'exclamer : O mon Ficin, n'est-ce pas là ce que nous imaginions, ce que nous désirions avec tant d'ardeur?... Ne le voyons-nous pas devant nous? C'est ce qui arrive tous les jours à ceux qui rêvent. Ou bien le pouvoir de notre imagination a-t-il accompli les formes retracées par notre esprit? Ou plutôt quelque sage ne les a-t-il pas réalisées déjà, telles que l'exige la rectitude d'une architecture rationnelle ?

Et moi : — Cette construction, ô Pic, est due, à ce qu'on dit, au sage Léonard Arétin. Tout près, cette demeure que tu vois fut habitée par Jean Boccace. Enfin, notre concitoyen Pierre Philippe Pandolfini, avec le même discernement que les deux autres, s'est bâti en cet heureux site une maison. — Heureux mortel, reprit Pic, à qui il advient, en se retirant du tumulte des affaires publiques, d'habiter un sanctuaire ! Sanctuaire, je dis bien ! car cette demeure est placée près de ce bois sacré, et les temples de vingt divinités l'entourent. Aussi, avant tous autres, ce lieu est-il très propice aux oracles [2]. »

1. MARS. FIC., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. IX, epist. I, p. 893.
2. MARS. FIC., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. IX, p. 893-894.

On dirait un des préludes du Maître, un de ces paysages idéaux où se déroulent les divins Dialogues :

« Oui, par Héra, cet abri est délicieux. Un platane touffu et élevé, et le feuillage de l'agnus-castus, et tout l'ombrage qui nous enclôt, ont comme une primeur de floraison qui embaume ces lieux. D'une source charmante coule, sous le platane, une eau très-fraîche, comme nos pieds peuvent le sentir. Là paraît être le sanctuaire des Nymphes... [1] »

« *Sacer*, dit Pic, *præ cæteris locus est in primis aptus oraculis*[2]. »

Mais pourquoi clore par un *concetto*, un jeu de mots par à peu près, cette tirade platonicienne ?

« O Pandolphe, le bien nommé, ô tout Delphique[3]! » — Πᾶν Δολφινος, pour Δελφικός !

Recherche puérile ! Défaut du temps.

Très-forte encore au seizième siècle, avant le perfectionnement de l'artillerie, la petite ville de la Mirandole avec son château eut, on le sait, l'honneur d'être canonnée par le pape Jules II en personne (1511). Cet exploit du pontife batailleur se rattache aux traverses qu'affronta, peu après la mort de son plus illustre membre, la lettrée et guerrière famille des Pics.

Au temps où l'attaqua le terrible pape, le château de la Mirandole, avec sa bibliothèque, ses salles d'armes, plein de tableaux et d'arquebuses, de médailles, de coulevrines, séjour d'une race amie des sciences et des

1. PLATON, *Phèdre*, V.
2. M. FICIN., *Epist.*, lib. IX, p. 891.
3. M. FICIN., *Epist.*, lib. IX, p. 894.

combats, venait de s'agrandir d'une merveille architecturale (du moins les écrivains locaux l'appellent ainsi)[1]. C'était une grosse tour carrée à sept étages, au milieu desquels on avait ménagé un puits très profond. La tour se couronnait d'une tourelle, dont le toit aigu à quatre pentes soutenait une croix au-dessus de laquelle flottait une immense banderolle portant les lettres : C. M. — *Comtes de la Mirandole.*— François Pic, neveu de Jean le Phénix des sciences, éleva cette tour en 1499 : il embellit, il chanta ce castel patrimonial et les riches campagnes qui l'entourent :

« Là, dit-il, les Alpes, les Apennins, regardent des deux côtés de leurs flancs élevés leurs cimes neigeuses ; distant d'un égal espace des uns et des autres, court le fleuve Pô qui fait croître, dans les champs joyeux, les peupliers élancés dans l'air ; près du fleuve, à la dixième borne, se montre la Mirandole...

» Entre Modène et Mantoue, elle étale des richesses en fruits de toutes sortes et de magnifiques troupeaux.

» Elle est entourée de fossés et de murailles, de nombreux boulevards ; elle est ennoblie d'une superbe citadelle.

» Elle n'est point une île vers laquelle au lever du soleil se porteront les regards des matelots sur l'immense Océan ; elle n'est point sortie du sein des mers comme un présent de la nature ; — elle est toute un ouvrage de l'art[2]. »

Situé au nord-est de l'ancien duché de Modène, auquel il fut réuni en 1711, le domaine des Pics comprenait

1. Doct. PELLEGRINO PAPOTTI, cit. et trad. par H. S. PIC., *Hist. de la ville et de la seigneurie de la Mirandole;* Paris, Dumoulin, 1865.

2. Voy. *Hist. de la ville et de la seigneurie de la Mirandole*, p. 48.

la seigneurie de la Mirandole, érigée en duché en 1619 par l'empereur Ferdinand II, le comté de la Concordia, et la terre de Quarantola.

Une concession de la comtesse Mathilde de Toscane est l'origine de cette souveraineté. On a de la célèbre amie de Grégoire VII une charte où elle déclare: — « Que » le marquis Boniface, son père, avait eu de Rodolphe, » abbé de Nonantola, la cour de Quarantola, avec le château de la Mirandole et deux églises construites dans » cette cour. *Totam curtem Quarantulæ, cum castro* » *Mirandulæ et cum duabus ecclesiis in dicta curiâ cons-* » *tructis*. A quoi elle ajoute que, voulant montrer sa re- » connaissance envers Hugues, fils de Mainfroi, vaillant » capitaine qui l'a fidèlement servie en paix et en guerre, » elle lui fait don de cette même cour avec ses dépen- » dances, y compris le château qu'elle avait fait élever à » la Mirandole ; le tout à la charge d'acquitter envers » l'abbaye de Nonantola les redevances que le marquis » Boniface avait coutume de lui payer[1] ».

Un des successeurs de ce Hugues, François-Pic Ier, créé vicaire de l'empire par Louis IV, fut tué avec ses deux fils par Passarino Bonacorsi. Son château fut rasé (1321), mais rebâti bientôt; la famille se rétablit. Entre Nicolas Ier et Jean-François II, père de notre philosophe, on compte en ligne directe six Pic, seigneurs de la Mirandole. Jean-François II eut de Julia Boiardi un fils

1 *Vie de la Comtesse Mathilde*, par CONTELORI et FIORENTINI, cit. dans l'*Art de vérifier les dates*.

aîné, Galeotto Iᵉʳ, qui régna après lui, Jean de Pic n'étant que le cadet. Jean-François III, fils de Galeotto Iᵉʳ, succéda à ce dernier. Il a écrit la vie de son oncle et celle de Savonarole; mais, ayant été assassiné en 1533 par Galeotto II, son neveu, ses États passèrent aux descendants de celui-ci jusqu'au dernier régnant, François-Marie.

Un prodige annonça la venue du plus illustre des la Mirandole (1463); Jean-François l'atteste. « Au-dessus » de sa mère en travail, la belle Julie de Sandiano, appa» rut une flamme circulaire qui bientôt s'évanouit. »

Présage de la carrière si pleine et si courte, de l'impérissable renom de son oncle! « *Legimus quippe doctis» simorum sanctissimorumque hominum ortus insolita » quandoque signa aut præcessisse aut subsecuta » fuisse*[1]. » Miracle de tradition. C'est l'étoile du conquérant moderne, le signe obligé des missions supérieures... Ainsi le serpent Pythique que la mère de Platon sent se glisser sur elle, neuf mois avant la naissance de ce favori, peut-être de ce fils d'Apollon.

N'a-t-il pas droit à tous les prodiges pour s'annoncer, cet enfant qui, se rangeant avec Marsile dans l'église renouvelée de Platon, unira à l'idéalisme mystique du Maître la Magie des Kabbalistes hébreux Akiba, l'auteur du Sepher Yetsira, et celui du Zohar, Shimeir-ben-Yochaï, l'Étincelle de Moïse?

1. *Vita J. P. Mirand.*, par J.-Fr. MIRAND., en tête de l'éd. de Bâle, des œuvres compl. des deux Pic de la Mirandole.

Il posséda toute cette science : les sept parties du Talmud : — la *Mischna*, ou Talmud de Jérusalem, les deux *Ghémara*, ou Talmud de Babylone, les *Tosaphata* ou Additions, les *Bérichta* ou Appendices, les *Maraschim* ou Commentaires allégoriques, les *Haggada* ou Récits traditionnels, colossal monument de superstition sénile, de pointilleuse et ridicule subtilité, mêlées parfois d'observation sagace, œuvre babélique et symbolique des Rabbins de tout degré et de toute école : *Ténaïmes* ou initiés, *Amoraïmes* ou disciples vulgaires, *Chachamines*, et ces *Massorètes* tant raillés par notre Rabelais. Pic sut la valeur sacrée du ת (Thau), le sens caché des autres lettres hébraïques, le mystère de « Léviathan, le grand serpent de mer », de « Béhémoth, le *chérub* aux cornes immenses », dont « les élus mangeront la chair salée par Éloïm »; il sonda la vertu du triangle transcendantal :

Kéther[1]
Binah[2] *Chocmah*[3]
Gédulah[4] *Géburah*[5]
Tiphéreth[6]

et les trois formes de l'interprétation littérale : — *Athbasch*, *Notarikon*, *Gamatria*[7].

Cette dernière est particulièrement curieuse.

Substituant à chaque lettre d'un mot sa valeur numé-

1. La Couronne.
2. L'Intelligence.
3. La Sagesse.
4. L'Amour.
5. La Justice.
6. La Beauté.
7. Voy. article de M. A. Constant : *Les Classiques de la Kabbale*, Revue philosoph. et relig., n° de juin 1857, t. VII, p. 385.

rique en hébreu, on additionne ces valeurs pour avoir un total représenté par ce mot, qu'on peut alors remplacer par une expression équivalente.

Par exemple, on lit dans les *Nombres* (xii, 1) que Moïse épousa une Éthiopienne, une négresse. Sens injurieux au prophète. Mais, disent les rabbins, כּוּשִׁית (*Kouschith*), Éthiopienne, donne le nombre 736, savoir :

כּ (*K*).	=	20
וּ (*ou* avec inspiration).	=	6
שׁ (sch).	=	300
י (y).	=	10
ת (th).	=	400
		736

D'autre part, יפת מראה (*Yaphath mareh*, belle de visage) vaut aussi 736 ; en effet,

י (y).	=	10
פ (ph).	=	80
ת (th).	=	400
מ (m).	=	40
ר (r)	=	200
א (*a* avec aspiration).	=	1
ה (h)	=	5
		736

Donc ce n'est pas une négresse, mais une belle femme que Moïse épousa.

Pic de la Mirandole apprit les belles choses qu'enseigne Akiba, ces « préceptes de garde-robe », selon la plaisante expression de Bayle : « —*Dixit Rabbi Akiba : Ingressus* » *sum aliquando post Rabbi Josuam in sedis secretæ* » *locum, et tria ab eo didici. Didici :* 1°—*quod non versus* » *Orientem et Occidentem, sed versus Septentrionem et* » *Austrum convertere nos debeamus. Didici :* 2°— *quod* » *non in pedes erectum, sed jam considentem se retegere* » *liceat. Didici :* 3°—*quod podex non dextra sed sinis-* » *tra manu abstergendus sit*[1]. »

Il paya fort cher ces belles connaissances, s'étant procuré « *non mediocri impensa* », dit-il[2], les livres qui les contiennent.

Je n'ai pas trouvé dans l'*Apologie*, à laquelle M. Audin nous renvoie, d'autre allusion à l'anecdote que l'historien catholique conte à ce sujet, très-joliment, à son ordinaire. — Le père de notre philosophe « voulut qu'il étudiât à » Bologne. Le droit canon, qu'on enseignait dans cette » université, ne pouvait plaire à une imagination comme » la sienne. Pic aimait par-dessus tout l'air et la liberté. Il » ferma ses livres et courut le monde... Il cheminait à » pied sans autre boussole le jour que l'horizon, et la nuit » que les étoiles, le havre-sac sur le dos, le bâton de pèle- » rin à la main... Le fils de Gian Francesco, la bourse » pleine, le cœur joyeux, sûr de la Providence et de son

1. Ex *Barajetha in Massech*, cité par BAYLE, *Dictionn. hist. et crit.*, article *Akiba*.

2. PIC. MIRAND., *Op. omn.*, Basil., *Apologia.*

» chemin, errait à l'aventure, se mêlant à ces processions
» d'écoliers dont les routes universitaires étaient embar-
» rassées, couchant sous la tente de toile du bohémien
» qui faisait métier de dire l'avenir, ou enfourchant le
» cheval qu'un reître lui avait vendu pour vivre. Partout
» il dépensait follement son argent, ruinait sa santé,
» compromettait son existence au milieu de cette société
» mouvante de verriers, de forgerons, de sorciers, de
» magistrats, de prêtres, de jeunes filles, dont il étudiait
» les mœurs, les habitudes, les superstitions ; on le vit
» donner la moitié de son or pour quelques pages de la
» grammaire d'un idiome qu'il apprenait chemin faisant
» et qu'il parlait au bout de quelques mois. Cette vie de
» mouvements matériels et spiritualistes convenait à cet
» adolescent, amoureux fou de ce fantôme nuageux et
» insaisissable qu'on appelle dans la langue de la phy-
» sique feu follet, et gloire dans celle de l'artiste!... Il
» voyageait, suivant sa coutume, quand il vit venir de
» loin une caravane d'Israélites à longues barbes et à
» robes flottantes, qui allaient de ville en ville pour
» vendre des manuscrits recueillis dans leurs pérégrina-
» tions. On s'assied sur l'herbe, on parle, on dispute;
» Pic est dans l'enchantement. On lui offre soixante
» codices hébreux composés par Esdras, et qui ren-
» ferment, lui disait-on, les arcanes de la philosophie
» cabalistique[1]... ».

1. *Hist. de Léon X et de son siècle*, par J.-M. Audin, 7e édit.; Paris, Maison, 1856, t. I, ch. II, § II, p. 33 et 34.

Ce tableau de la vie de Pic, à ce moment, s'accorde d'ailleurs avec le narré plus sobre et plus sec de Jean-François, son neveu. « D'abord, écrit le dévot disciple » de Savonarole, il fut très sensible aux attraits des » femmes. Beaucoup l'aimèrent pour la beauté de son » corps, pour la grâce de son visage, jointe à l'appas du » savoir, des richesses et d'une noble origine...

» Mais l'expérience arrêta bientôt ses déborde» ments [1]. »

Il était déjà loin de ces jours d'ivresse passagère, quand Marsile lui écrivit la lettre qui suit. On y voit la trace marquée dans les systèmes contemporains par la pensée du jeune sage et le ralliement final de Pic au platonisme :

« Tes élégantes lettres m'ont rempli d'une grande joie, parce qu'elles démontrent pleinement ton éloquence, que, pour ma part, j'avais déjà jugée; d'une plus grande joie, parce qu'elles témoignent que tu as abandonné le système péripatétique ; et d'une très grande joie enfin, parce qu'elles promettent ton adhésion au platonisme ; d'autant que tu parais avoir excellemment cultivé ton rare et heureux génie. Après les études humaines de l'éloquence, tu as recherché auprès des péripatéticiens les raisons des choses naturelles. Et déjà tu te tournes aux divins mystères de notre Platon. Car les péripatéticiens cherchent à établir avec beaucoup de zèle selon quelle raison les choses naturelles ont été disposées partout. Mais les platoniciens, outre ces choses, montrent combien, et au-dessus d'elles, nous devons à Celui qui a disposé ces choses d'après le Nombre, le Poids et la Mesure. Aussi ceux-là nous rendent-ils aisément doctes ; ceux-

1. J. P. M. Vita, ad *Op. omn.*, Basil., t. I.

ci, en plus, sages et heureux. Toi donc, cher Jean, poursuis heureusement comme tu as commencé ; moi, pour un but si honnête, si toutefois, comme tu le dis, tu as besoin de mon concours, je promets que je ne te manquerai pas[1]. »

Pic se fixa au platonisme. Malgré son admiration pour les kabbalistes, et l'accord qu'il tenta entre leur théorie et celle que Ficin représentait avec tant d'autorité, on doit le regarder comme appartenant à l'école de celui-ci. Un savant écrivain, Buhle[2], l'institue chef d'une école kabbaliste. Mais ses divergences doctrinales avec Marsile ne séparent pas, ce me semble, la philosophie de la Mirandole du groupe platonicien auquel d'ailleurs, témoins Philon et Maïmonide, peuvent être rattachés tant de penseurs juifs.

On retrouve en effet dans le *Zohar* les idées de Philon, analogues à celles de Plotin, elles-mêmes dérivées du platonisme. De Platon aux kabbalistes, la filiation, pour indirecte qu'elle soit, est donc bien établie. Raison *endiathétique* et raison *prophorétique*, échelle des êtres émanés de l'unité divine, dualité de l'homme, — âme et corps, — préexistence et retour à Dieu de l'âme après des transmigrations diverses : à ces traits, le fond commun apparaît. Pic n'est qu'un platonicien judaïsant[3].

En son vaste syncrétisme, Pythagore, Aglaophane, Philolaüs, Platon, Zoroastre, Zalmoxis, Druides, prêtres

1. MARS. FIC., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. VII, p. 858.
2. *Hist. de la philosophie moderne*, t. II.
3. Voy. *Hist. de l'École d'Alexandrie*, par M. Jules SIMON; Paris, Joubert, 1845, t. I, liv. I, ch. II, p. 117-118.

d'Égypte, Gymnosophistes, Mages, s'associent aux révélateurs de l'Ancien et du Nouveau Testament : il admet ainsi, comme Marsile, une seconde révélation *miraculeuse* de la Synagogue et de l'Église, posant d'ailleurs comme admissible l'opinion d'Origène qui attribuait une doctrine savante à Moïse et à Jésus [1]. Ficin ne pense et ne dit pas autrement : on l'a vu ; on le voit mieux encore en étudiant en détail sa philosophie.

Aussi, quand les neuf cents thèses soutenues à Rome (1486) ont fait scandale, le vieux maître écrit au jeune tenant de l'idéalisme :

MARSILE FICIN A L'ILLUSTRE JEAN PIC DE LA MIRANDOLE, SON CO-PHILOSOPHE, SALUT.

« Choses merveilleuses, chose incroyable pour ceux qui auraient oublié le ressouvenir ! (*O res miras, o rem incredibilem, apud eos qui reminiscentiæ non meminerint !*) J'ai lu les neuf cents problèmes que tu as envoyés : chacune de ces questions (ce qui est plus admirable encore) est originale. Qu'il me soit donc permis, à moi, de proposer en outre la thèse suivante : — La connaissance, dite science, est réminiscence. Ce que certes je ne démontrerai pas par tes neuf cents arguments ; mais je le prouverai de tout point par ton génie. Car, produire en un âge si tendre tant de choses, et si grandes, si exactement, si facilement, est plutôt de qui se ressouvient que de qui apprend. — *In memoria igitur æterna erit amicus* [2]. »

Puis il le soutient, il l'exalte dans la persécution. Les lettres suivantes ont trait aux poursuites auxquelles Pic

1. Pic Mirand., *Op. omn.*, ed. Basil., t. I, *Apologia*, p. 81-82.
2. Mars. Fic., *Op. omn.*, t. I, *Epist.*, lib. VIII, p. 880.

n'échappa qu'avec peine, à l'arrestation de certains mal pensants dont ses ennemis, pour le perdre, cherchaient à rattacher à ses thèses les opinions. Leurs intrigues l'avaient même desservi auprès du Magnifique, que Ficin ramène à l'appréciation équitable des faits :

« Robert Salviati, ami fidèle et vaillant, me lut hier soir une lettre de toi, par laquelle tu réfutes par des arguments certains les calomnies de tes adversaires d'ici. Nous nous sommes accordès à ce que je rapportasse ces choses au magnanime Laurent, afin que, s'il avait appris de Rome quelques faussetés sur ces rapports ennemis, il fût convaincu de son erreur. Je lui ai donc fait ce rapport avec empressement, il l'a accueilli de même. Par là nous avons reconnu qu'il n'y a dans son âme nulle malveillance à ton égard, qu'au contraire il n'y a que de l'affection. D'abord, il fallut prouver que les individus en question n'ont pas été jetés en prison par ta faute, mais qu'ils s'y sont fait mettre par leur propre faute, car jusqu'à présent un bruit contraire avait couru. C'est leur faute, — je le répète, — qui les fit arrêter. Tu le fais assez voir par ta lettre, et Pierre Leone m'en fut témoin; il avait appris qu'ils avaient parlé au Pontife avec trop d'audace et de fierté. Pendant que ces choses se passaient, ce magnanime et cher Leone est parti rapidement d'ici pour parcourir le monde, entraîné par l'amour de la vérité. Cette vérité, nous semble-t-il, il l'a suivie autant qu'homme le peut faire, et cependant il la poursuit encore à plus de frais. Si bien qu'au surplus, Dieu l'inspirant, il rapporte un fruit divin pour un fruit humain. Notre devoir est donc de procurer de nos prières et de nos vœux l'aide divine à un tel ami parmi les périls d'un voyage incertain. Qu'il se porte heureusement, et toi aussi, porte-toi de même [1]. »

1. MARS. FIC., *Epist.*, lib. VIII, p. 885.

Puis, dans une seconde épître, sa joie déborde... Le champion de la vérité échappe à ses ennemis... Les astres le protégent... Jupiter et Vénus ont dompté Mars.

« Notre Robert Salviati m'annonce que, pendant que j'étais occupé avec application à professer ma leçon publique, tu es arrivé sain et sauf à Bologne. Je me félicite que tu sois devenu notre voisin plus proche ; je me réjouis de ce que tu as échappé sans encombre des mains des méchants. En octobre dernier, tandis que Mercure était consumé par Mars, les nations martiales, frémirent contre toi, les peuples méditèrent des choses insensées. Mais Celui qui habite au plus haut des cieux se rit d'eux. Car nous aussi, cependant, à l'heure de Jupiter et de Vénus, soutenus par le patronage du Magnanime Laurent, nous nous sommes opposés à ce que Mercure fût aussi consumé sur la terre. Que Dieu — telle est ma prière — s'oppose dorénavant à nos ennemis et à nos calomniateurs. Sois heureux et aime-moi, moi qui t'aime[1]. »

Pour comprendre ces rapprochements, il faut se rappeler qu'en astrologie Mercure domine sur les philosophes.

La chose merveilleuse, incroyable pour nous (parlons comme Marsile), c'est la passion enthousiaste ou réprobative que provoquaient des thèses comme celle-ci par exemple :

« Sicut lumen colores non facit colores, sed præexistentes colores potentia visibiles, facit actu visibiles : ita intellectus agens non facit species cum non essent prius, sed actu præexistentes species potentia cognoscibiles, facit actu cognoscibiles. »

1. Mars. Fic., *Epist.*, lib. VIII, p. 886.

Il y en a beaucoup de ce goût parmi les neuf cents propositions de Pic... quarante pages *in-folio!*

« Possibile est, tenendo unitatem intellectus, animam meam, ita particulariter meam, ut non sit mihi communis cum omnibus, remanere post mortem. »

Notons ce compromis entre le platonisme et les Averroïstes.

« Simplicitas primi et omnimoda immaterialitas probari non potest per causalitatem efficientem motus, sed per finalem tantum.

» Si cœlum inanimatum esset, esset quocunque animato corpore ignobilius, quod dicere impium est in philosophia.

» Deus movet cœlum ut finis.

» Quilibet motor cœli est anima sui orbis, faciens cum eo magis unum substantialiter quam fiat ex anima bovis et sua materia.

» Cœlum est corpus simplex, non compositum ex materia et forma. »

Au point de vue théologique, il faut voir dans treize de ces thèses, condamnées par Innocent VIII, moins l'hérésie au sens des Luther et des Calvin, croyants robustes au merveilleux chrétien, que la tendance commune des platoniciens de la Renaissance à élargir, à idéaliser le christianisme. C'est le même effort que nous étudions en Marsile, pour le faire passer, autant que l'orthodoxie chatouilleuse le peut comporter, du domaine de la légende historique à la simple donnée d'un symbole du dogme tout métaphysique de la Triade et du Verbe :

« 1° — Jésus-Christ n'est pas réellement descendu aux enfers quant à la présence, mais seulement quant aux effets.

» 2° — Une peine infinie n'est pas due au péché mortel qui est d'un temps fini, mais seulement une peine finie.

» 3° — On ne doit adorer la croix ni aucune image, d'adoration de latrie, pas même dans le sens de saint Thomas (*en tant qu'image*).

» 4° — Il n'est pas sûr que Dieu puisse être uni hypostatiquement à toute créature, mais seulement à une créature raisonnable.

» 5° — Il n'y a point de science qui nous rende plus certains de la doctrine de Jésus-Christ que la magie et la cabale. »

C'est la prétention de l'apologiste, la force et ensemble la faiblesse du savoir métaphysique de ces temps à l'encontre de la théologie. Tant que le rationalisme s'offrirait appuyé sur la chimérique notion de rapports avec un monde occulte, tout en satisfaisant mieux que le dogme catholique, fondé sur l'idée du miracle, aux exigences de quelques intelligences subtiles et raffinées, il devait au fond moins bien répondre à celles du bon sens en quête des causes et des fins introuvables. Entre les doctes et la foule, la science positive peut seule faire cesser ce malentendu.

Aussi, comme cette pauvre cabale, si chère à Pic, est méconnue du vulgaire! Notre philosophe l'assure dans

son apologie de ses thèses : il passe, aux yeux de l'un de ses censeurs, pour un monstrueux hérétique qui a écrit contre le Christ !

Pic s'évertue d'ailleurs à renfermer tous les dogmes dans le cadre de ce rationalisme idéaliste.

« 6° — Supposé l'opinion commune que le Verbe peut s'unir hypostatiquement à une créature inanimée, il se peut faire que le corps de Jésus-Christ soit réellement sur l'autel, sans que le pain soit changé au corps de Jésus-Christ, ou anéanti ; ce qui doit s'entendre de la possibilité, et non pas que la chose soit ainsi.

» 7° — Il est plus raisonnable de croire qu'Origène soit sauvé que damné.

» 8° — Comme personne n'est précisément d'un avis parce qu'il veut en être, de même personne ne croit précisément parce qu'il veut croire.

» 9° — Celui qui soutiendrait que les accidents ne peuvent pas subsister s'ils n'étaient soutenus par l'Eucharistie, ne laisserait pas de soutenir la vérité du sacrement et de croire que la substance du pain n'y est pas.

» 10° — Les paroles de la consécration sont réitérées matériellement et récitativement (comme un récit) par le prêtre, et non significativement.

» 11° — Les miracles de Jésus-Christ ne sont pas une preuve de sa divinité, à raison de l'opération, mais à cause de la manière dont il les a faits.

» 12° — C'est parler plus improprement de Dieu, de

dire qu'il est intelligence ou entendement, que de dire qu'il est âme raisonnable.

» 13° — L'âme n'entend et ne conçoit distinctement qu'elle-même [1]. »

Vieux comme toutes les vagues et insolubles questions d'origine (on connaît les abeilles d'Aristée naissant d'une peau de bœuf), le problème des générations spontanées est formulé en ces termes :

« Impossibile est eamdem speciem ex propagatione et ex putrefactione generari.

» Possibile est hominem ex putrefactione generari. »

Par contre, peut-on vivre sous l'équateur ? — Averroès dit non dans la vingt-neuvième de ses quarante et une thèses :

« Sub æquinoxiali non potest esse habitatio naturalis viventibus. »

Causes finales, qualités occultes, cosmologie fantastique, toutes les constructions d'une logique à vide, tous les problèmes saugrenus qu'elle se pose et croit résoudre en dehors de l'expérience, et la « *questio* » *subtilissima, utrum Chimera, in vacuo bombinans,* » *possit comedere secundas intentiones* [2] *!* »

1. Pic. Mirand., *Op. omn.*, *in Apologia.* Voy. Fleury, *Hist. ecclésiast.*, liv. CXVI, ch. LXIX.

2. Rabelais, *Pantagruel*, liv. I, ch. VII.

CHAPITRE XIV.

POÈTES PLATONICIENS : JÉROME BENIVIENI. LAURENT DE MÉDICIS. — L'ALTERCAZIONE.

Suivons la trace des systèmes dans la poésie qu'ils inspirent. Futur disciple de Savonarole, Jérôme Benivieni alambique ces stances adressées à Pic :

CHANSON D'AMOUR

composée par Jérome Benivieni, *citoyen florentin, selon l'esprit et la doctrine des Platoniciens*[1].

STANCE I.

« Amour, dont la main tire le frein suspendu de mon cœur, et dans le règne sacré duquel ce cœur n'a pas dédaigné de nourrir la flamme qui par lui déjà y fut allumée, Amour meut ma langue, force mon esprit à dire de lui ce que mon sein ardent enferme ; mais mon cœur s'alanguit, ma langue répugne à une si grande entreprise. Elle ne peut ni dire ce qui est en moi, ni s'en défendre, et pourtant il faut qu'elle exprime ma conception. Force ne tient pas contre plus grande force. Mais, parce qu'Amour a promis à mon paresseux génie ces ailes avec lesquelles il descendit tout d'abord dans mon cœur, bien qu'à la cime, je crois, pour ne se jamais séparer de ses plumes, il y fasse son nid, moi, aussi longtemps que la lumière de sa

1. *Œuvres de Pic de la Mirandole*, p. 746.

vive splendeur sera de mon cœur le guide, j'espère découvrir le trésor caché qu'il me donne à cette heure à porter.

STANCE II.

» Je dis comme Amour s'infuse ici-bas, sortant de la divine source du Bien Incréé, quand il est né d'abord, et d'où il meut le ciel, il informe les âmes et régit le monde; puis, quand il s'est caché dans le cœur humain, combien sont promptes et habiles à frapper ses armes, et comme à lever le front, de la terre au ciel, il force l'humain troupeau; comme il brûle, enflamme, consume, et par quelles lois tantôt il élève au ciel celui-ci et abaisse à terre celui-là, tantôt entre les deux il nous incline et nous arrête. Mes rimes débiles, et vous, vers languissants et infirmes, qui est-ce, maintenant, sur la terre, qui priera pour vous? de telle manière qu'Apollon s'incline vers les plus justes prières du cœur enflammé? Un joug trop dur opprime mon cou; Amour, donne maintenant à mes pauvres ailes les plumes que tu leur promis, et éclaire mon obscur chemin.

STANCE III.

» Quand, venant du vrai ciel, descend dans l'esprit angélique le divin Soleil, qui illumine et informe sous le vivant feuillage sa première progéniture, elle qui recherche et veut son premier bien par le désir inné qu'en elle il allume, se réfléchissant en lui, elle prend la vertu qui forme et orne le riche cœur. De là vient le premier désir qui la transforme. Au vivant Soleil de la lumière incréée, admirablement alors il s'allume et s'enflamme. Cette ardeur, cet incendie, cette flamme, qui, dérivée de l'esprit mystérieux et de la lumière reçue du ciel, reluit dans l'intelligence angélique, est le premier et véritable Amour, pieux désir né de disette et de richesse, à l'heure où le ciel produisait de lui-même celle qui honore Chypre. »

Dans ses fantaisies quintessenciées, cette école de poètes, qu'on a vue poindre avec la *Vita Nuova* de Dante,

poursuit, jusqu'aux gloires de la Triade sacro-sainte, l'Amour, comme un syllogisme transcendant.

A l'instar des peintres ombriens du Moyen-Age, ces extatiques de la *Canzone* ou du sonnet s'attachent à un thème unique. A travers l'azur infini, aux lueurs d'or du soleil mystique, ils contemplent, Vierge Mère ou Vénus céleste, l'*Incoronata*, l'*Éternel Féminin* trônant sur les hiérarchies divines.

STANCE IV.

« Celui-ci, parce qu'il est né d'abord dans les bras amoureux de la belle Cypriote, il lui plaît toujours de suivre l'ardent soleil de sa vivante beauté. De là, le premier désir qui gisait en nous, par lui, s'enlace d'un nouveau fil, qui, suivant sa trace honorée, nous mène au premier bien. De lui le feu, par lequel de lui dérive ce qui vit en lui, s'allume en nous, et le cœur, tandis qu'il brûle en mourant, croît en brûlant. Par lui, déborde la source immortelle d'où sort ce qui ensuite, créant ici-bas, meut le ciel... En nous, par lui, respire ce Soleil incréé, d'une telle splendeur qu'il enflamme notre âme de l'éternel amour.

STANCE V.

» Comme, du premier bien, l'éternelle intelligence vit et entend, ainsi, par elle, l'âme entend, meut et forme ; elle explique et dépeint le soleil qui illustre le sein de la divinité. Par là elle répand ce que ce pieux sein conçoit et enserre ; et ce qui, ensuite, se meut et sent, admirablement mû par elle, sent, vit et opère avec tout son effet. D'elle, comme du ciel dans l'intellect, naît ici-bas Vénus, dont la beauté resplendit au ciel, vit sur terre, et ombrage le monde. L'autre, qui dans le soleil se mire, à l'ombre de celui dans la contemplation duquel elle se forme, comme elle puise toute sa richesse au vivant soleil qui brille en elle, ainsi

elle octroie sa lumière à celle-ci; et, comme le céleste amour aspire à elle, ainsi le vulgaire suit la seconde. »

Et dans les stances suivantes, comme la pensée de l'école s'accentue! Quel effort pour accorder l'idée alexandrine de la dégradation, subie par les âmes dans leur émanation de l'absolu et la notion chrétienne de la chute! Quelle appropriation des dogmes de la grâce et de la rédemption à la théorie néo-platonicienne des âmes remontant par la béatification et l'extase les degrés qui les séparent de leur source divine!

Quando, formata in pria dal divin volto,
Per descender quà giù l'alma si parte
Dalla più eccelsa parte
Ch' alberghi el Sol, nel cor human s'imprime,
Dov' esprimendo con mirabil arte
Quel valor poi che da sua stella ha tolto,
E che, nel grembo accolto,
Vive di sue celesti spoglie prime,
Quanto nel seme human posson sue lime
Forma suo albergo, in quel fabrica, e stampa,
C'hor più, hor men, repugna al divin culto.
. . . .
Talhor poi reformando
Quell' al lume divin che 'n lui n' impresso,
Raro e celeste don, quinc' elevando
Di grado in grado se nell'increato
Sol torna, ond' è formato.
. . . .
Volto divin raccende ogni beltate...

STANCE VI.

« Quand, formé d'abord du divin visage, pour descendre ici-

bas, l'âme part de la plus sublime partie qu'habite le Soleil, elle s'imprime au cœur humain, où, exprimant avec un art admirable cette valeur qu'elle a ravie à son étoile, et qui, recueillie en son sein, vit de ses premières dépouilles célestes, autant que peuvent ses efforts dans l'humaine semence, elle forme son gîte, le façonne et l'imprime. Demeure qui, tantôt plus, tantôt moins, répugne au culte divin. Puis, quand du soleil, qui a en elle son empreinte, la marque infuse descend dans un autre cœur, l'âme, si elle lui est conforme, s'enflamme. Ensuite, d'autant qu'elle la tient plus en elle, plus belle elle la rend aux divins rayons de sa vertu, et de là vient que, aimant, le cœur se repaît d'une erreur douce.

STANCE VII.

» Le cœur se repaît d'une douce erreur, regardant l'objet aimé en lui-même comme en son œuvre. Puis, parfois le reformant à la lumière divine qui est imprimée en lui, don rare et céleste, il s'élève de là, de degré en degré, et retourne dans le Soleil incréé, d'où est formée l'empreinte marquée dans le divin objet. Par trois brillants miroirs, une seule lumière, venue de ce visage divin, rallume toute beauté qui orne la raison, l'esprit et le corps; de ce dernier les yeux, et, par les yeux où séjourne son autre servante[1], le cœur prend les belles dépouilles reformées en elle, mais non exprimées. D'où, de beautés variées et nombreuses détachées du corps, il forme un concept, dans lequel elle dépeint et figure en un seul objet ce que la nature a divisé entre tous. »

C'est la pure théorie du *Banquet*, le procédé de Platon pour s'élever de la contemplation des beautés physiques au culte de l'idéale beauté !

Quinc' Amor l'alm' in quest' el cor deletta,
In lui, com' in suo parto, anchor vaneggia,

1. L'âme animale, concupiscente, sans doute.

Che, mentre el ver vagheggia,
Come raggio di sol sott' acqu' el vede.
Pur non so che divin, ch' en lui lampeggia,
Benche adumbrat', el cor pietoso alletta
Da questa ad più perfetta
Beltà ch' en cima a quel superba siede.
Ivi, no l'ombra pur ch'en terra fede
Del vero ben ne dia, scorge, ma certo
Lume e del vero Sol più ver' effige...

STANCE VIII.

« Amour alors charme l'âme en ce concept, car elle y prend encore plaisir comme à ce qu'elle a enfanté, et, tandis qu'elle se plaît à regarder le vrai, elle le voit comme un rayon du soleil sous l'eau. Pourtant je ne sais quoi de divin qui brille en lui, bien qu'adombré, allèche le cœur pieux de cette beauté d'ici-bas à la plus parfaite beauté, qui, superbe, au-dessus de lui siège à la cime. Là, il voit, non-seulement l'ombre qui sur terre nous puisse donner la foi du vrai bien, mais la lumière certaine et la plus vraie image du vrai Soleil. Puis, tandis que le cœur pieux en suit les doux vestiges, il le voit au dedans de son propre esprit. Enfin, il vole vers une plus grande clarté jusqu'auprès de ce soleil suspendu au-dessus de lui, dont la vive et seule lumière informe et embellit — par l'Amour — la Raison, l'Ame, et le Monde, et ce qui est en lui.

STANCE IX.

» Chanson, je sens Amour qui retient le frein à la téméraire audace éperonnant mon cœur, peut-être au delà de la course ordonnée. Refrène le vain désir, resserre le mors. Et prête de chastes oreilles à ce qu'Amour divulgue. Si tu trouves une personne qui se recouvre et se revête de ton amour, n'octroie pas seulement à celle-là les feuilles, mais les fruits de ton divin trésor. Aux autres, que les premières suffisent; mais refuse les seconds. »

La subtilité de cette poésie révèle trop amplement les tendances qui l'inspirèrent. Le pathos énigmatique s'aggrave d'ailleurs en changeant d'idiome. La couleur pâlit, le contour s'efface, le galimatias s'accuse : il s'accroît de toute la félonie de l'interprète. C'est surtout ici qu'est vérifié l'adage : *Traduttore, traditore.*

Ce reproche remonte d'ailleurs en partie au texte original. Dans le mètre qui résonne, il n'est pas aisé d'étreindre la substance à la fois rigide et glissante du *raisonnement* [1].

Aux poètes de premier ordre de philosopher sans trop de péril pour leur Muse. Dans leur vers souple et puissant, l'idée abstraite s'image sans perdre en précision. Dante poétise ainsi la Scolastique; Lucrèce, le système d'Épicure.

Laurent de Médicis, sans être à la hauteur d'un Lucrèce et d'un Dante, est un poète très distingué. Il a les qualités à la fois didactiques et imaginatives qui permettent de versifier avec agrément, de vivifier par le symbole les problèmes ardus et fuyants, qu'à son dam la logique pure s'est si longtemps évertuée à résoudre.

On revient toujours, dans cette revue de systèmes abstraits, à ce qui peut prêter quelque vie aux œuvres de ces abstracteurs de quintessence, heureux de retrou-

1. Voy. entre mille dissertations semblables : *Spositione d'un sonnetto platonico sopra il primo effecto d'amore, che è il separare l'anima dal corpo de l'amante, dove si tratta de l'immortalità de l'anima secondo Aristotele e secondo Platone.* — In Firenze, 1554.

ver, fécondée par l'art, la poésie, la pensée ardue et glaciale du métaphysicien. On pardonne plus aisément à la contention d'esprit qu'exige l'intelligence de ses théories, grâce au poète dont son thème motive les gracieuses modulations. On entre avec angoisse dans ces régions du vide, loin du soleil des vivants, et voici qu'à l'horizon, hérissé de syllogismes, un coin de nature apparaît : le logicien pur se montre un homme. C'est que ses récits austères, composés dans une des plus riantes campagnes du monde, au milieu d'une société docte mais raffinée de goûts, reflètent quelques teintes de cette belle nature, quelques rayonnements de cette vie sociale élégante, amusée des jeux de l'esprit et de l'art.

Sortant de Florence par la porte San Gallo, après avoir cheminé trois kilomètres à l'ouest, le voyageur atteint la pente d'un coteau, à gauche de Fiesole. Careggi est devant lui; restaurée avec intelligence par le propriétaire actuel, M. Sloane, cette villa conserve encore le grand toit plat saillant, l'étroite galerie extérieure entourant de tous côtés le second étage, et que Cosme l'Ancien fit construire. Des jardins aux arbres taillés, aux allées en quinconces se coupant à angle droit, s'étendent au sud : un peu à l'ouest, les toits, les clochers, le dôme de Florence, provoquent le regard qui se repose au midi sur des villas, des cultures cernées par les verts massifs des *Cascine*. A moins de deux kilomètres à l'est, on aperçoit une humble maison ombragée de quelques pins qui lui

donnent son nom : la *Villetta del Pino*... C'est le logis que les maîtres de la grande villa firent élever à Ficin,... la niche au philosophe des Médicis.

Dans cette retraite, le sage veillait, écrivant, commentant, entre-croisant les fils de sa métaphysique navette, à la lueur d'une petite lampe que voyait au loin vaciller le bouvier menant au travail ses bêtes. Il rêvait sans doute à quelque œuvre suspecte, à quelque redoutable maléfice, accomplis par le veilleur mystérieux.

Souvent, en cet asile, l'esprit actif de Laurent occupait la veillée du Sage à la solution approfondie des problèmes qu'ils venaient de traiter dans la journée, *modo peripatetico*, en se promenant sous les ombrages de Careggi.

Telle fut l'origine du grand poème de Laurent, l'*Altercazione :* Ficin l'indique dans une épître, où, pour se conformer au désir de son patron, il formule compendieusement en prose le sujet philosophique dont le Magnifique s'est réservé le poétique développement :

« — Comme naguère, toi et moi, dans la villa Careggi, nous avons beaucoup disputé de çà et de là touchant la félicité; enfin, conduits par la raison, nous sommes tombés d'accord dans la même opinion. Dès que tu as eu trouvé subtilement quelques raisons d'après lesquelles la félicité consiste plutôt dans l'acte de la volonté que dans celui de l'intelligence, il t'a convenu que, tandis que tu écrirais cette diseussion en vers, je l'écrivisse moi-même en prose[1]. »

1. M. Ficin., t. I, *Epist.*, lib. I, p. 662.

Laurent demeure ainsi le poète du platonisme, sinon grand, au moins très-distingué, plein de sève élégante, aisée et de bonne humeur. Laurent (ce n'est pas un mince mérite) retrempa aux sources populaires l'italien écrit que l'imitation classique éloignait de la sincérité et du naturel. Au lieu de la langue formée et compacte de Dante et de Pétrarque, les écrivains de cet âge intermédiaire parlent un idiome tantôt artificiel, tantôt rude et grossier : les tons s'y heurtent. Réservant pour leurs œuvres dans la langue morte leur scrupule du bien-dire, ils se négligent parfois tout à fait ; l'*à peu près* leur suffit pour l'expression, ou même ils la plient violemment à l'expression latine. S'ils désespèrent de se l'approprier, ou s'ils s'épargnent à le faire pour des lecteurs incapables d'apprécier cet effort, ils se borneront à émailler leur italien de mots, de phrases, de centons en latin. Le trivial le dispute alors à l'emphase, la vulgarité au pédantisme et (chez les poètes du platonisme surtout) à l'alambiqué. Il est remarquable comme Laurent, en son *Altercazione*, évite ce dernier écueil qui paraît donné par le genre. Rappelez-vous Benivieni, comparez ses strophes tourmentées sur l'Amour divin aux tercets de Médicis sur le même sujet. Rapprochez les élucubrations de Ficin du poème de son patron-disciple : le motif du philosophe semble se clarifier dans les variations du poète.

Ce poème, trop peu connu, de l'*Altercazione* méritait meilleure fortune. Le vers s'y joue à la difficulté didac-

tique : la poésie de l'expression n'entame jamais la rigueur du sens. C'est un don très-rare que Lucrèce eut au plus haut degré, que d'unir ainsi l'abstraction à l'image.

Lucrèce reste le plus grand de ces poètes penseurs. Mais Laurent n'occupe pas moins dans cette famille d'esprits un rang éminent analogue à celui que Voltaire obtint par ses épîtres philosophiques [1].

Ces rapprochements entre la Renaissance et notre dix-huitième siècle se représentent naturellement.

Et je songe à Frédéric, bien que ses œuvres de *poestrie* soient loin de valoir celles du dictateur-marchand de Florence. Comme l'auteur de l'*Altercazione*, mais avec moins de bonheur et plus d'ambition littéraire, le politique de Potsdam chanta les idées des philosophes dont il s'était constitué le patron. Le Médicis célèbre l'idéalisme de Marsile, le Hohenzollern versifie le matérialisme des Maupertuis et des d'Argens; réfutateur de Machiavel, en attendant qu'il le pratique, Frédéric coquette avec une gloire qu'il sent plus haute que celle des rois :

O ciel ! un roi savant ! ce mot me fait frémir ;
Jamais dessein plus fou pouvait-il vous venir ?
Qu'un roi sache arrêter un calcul de finance,
Parapher un traité, signer une ordonnance,

1. Bien entendu, *Candide*, les autres *contes philosophiques* étant mis à part. Ils sont d'un ordre trop supérieur pour être comparés aux œuvres de Laurent de Médicis.

C'est beaucoup dans le siècle où l'on vit aujourd'hui.
Peut-on en conscience exiger plus de lui ?

Un roi doit soutenir la majesté du trône ;
Tout plein de sa grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers ses voisins, et toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens, égal en tout aux Dieux.
Qu'importe le savoir ? La science parfaite,
C'est de connaître à fond les lois de l'étiquette ;
Cette règle des cours occupe auprès des grands
Ces oisifs affairés qu'on nomme courtisans.

. . . .

Vos plaisirs, mon Esprit, ont droit de me surprendre ;
L'étude, qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs et perd la royauté ;
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie,
On vous dit possédé de la Métromanie ;
Oui, vous êtes poète, en dépit d'Apollon [1].

. . . .

Le nom seul de *Bergerie* (comme on appelait encore au dix-septième siècle les dialogues ou poèmes bucoliques si longtemps à la mode) exhale pour nous un arome de fadeur et d'ennui. Ces pâtres, ces bergères d'Arcadie ou de l'Astrée, raffinant à perte de vue sur l'amour dans un style précieux et enrubanné comme leur parure et leur houlette, sont-ils plus faux après tout que certains types romanesques modernes qui nous charment pourtant ? L'idéal change, sans disparaître. Mais, soit quant à ses éléments, soit quant aux figures

1. *Poésies diverses du roi de Prusse*. 2 vol. in-32 ; Berlin, chez Chrétien-Frédéric Woss, MDCCXLII, t. II, ép. XX, p. 471, 472, 473.

qui l'objectivent, il peut plaire encore, lors même que ces figures ne répondent plus aux concepts de la raison, aux exigences du goût. C'est le propre de la connaissance historique de permettre de comprendre et de ressentir dans une certaine mesure des jouissances dont l'art ne peut plus reproduire la source sous certaines formes, bien qu'une critique exercée apprécie ces formes et replace à quelque degré l'imagination dans les conditions où se trouvaient à leur égard les générations qu'elles enchantèrent. Ainsi de l'Églogue comme de la Tragédie... et de tout cadre nécessairement convenu dans lequel s'enferme à un moment le pouvoir symbolique de la poésie.

Les bergers philosophes ou galants des quinzième et seizième siècles ne sont pas plus *impossibles* que le vieux Prudence de *Mauprat*, que tous les paysans *humanitaires* de George Sand.

D'ailleurs ces bergers de Laurent ne sont pas des *Némorins* qui roucoulent, mais des métaphysiciens spéculant *in pratis*. Cette idylle de l'*Altercazione*, dans un coin du paysage florentin, rappelle les entretiens de Socrate sous le platane académique : le contour est sobre, lumineux, le style simple et bien loin encore de la glaciale et vide recherche des *bergeries* postérieures.

Nous sommes à la campagne près de Careggi. Au penchant d'un coteau, entre les oliviers et les vignes grimpantes, on aperçoit la petite maison de Marsile, ombragée d'un bouquet de pins.

C'est là que Laurent fait rencontre de ses deux interlocuteurs :

Da più dolce pensier tirato e scorto
  Fuggito avea l'aspra civil tempesta
  Per ridur l'alma in più tranquillo porto.
Così tradotto il cuor da quella a questa
  Libera vita, placida, e sicura,
  Che è quel po' del ben che al mondo resta ;
E per levar da mia fragil natura
  Mille pensier che fan la mente lassa
  Lassai 'l bel cerchio delle patrie mura.
E pervenuto in parte ombrosa et bassa,
  Amena valle che quel monte adombra,
  Che 'l vecchio nome per età non lassa,
Là dove un verde laur facea ombra
  Alla radice quasi del bel monte
  M' assisi, e 'l cuor d'ogni pensier si sgombra[1].

1. L'ALTERCAZIONE, *ossia Dialogo, in cui si disputa della Felicita secondo la Doctrina di Platone*, dans un recueil intitulé : RISORGIMENTO DELLA POESIA ITALIANA, *dopo il Petrarca; ovvero saggi di poesie toscane, del secolo di Lorenzo dei Medici, in due parti*. Grand in-4°; Londra, MDCCCXIII, per GIOVANNI BRETTELL, p. 238-279. — Ce poème se trouve rarement dans les recueils de poésies de Laurent de Médicis.

Conférer avec la magnifique édition des œuvres de Laurent, publiée par Giuseppe Molini, *coi tipi Bodoniani*, Firenze, 1825, 4 vol. in-4°, t. II, p. 157-205.

Roscoë se trompe donc lorsqu'il dit que « ce poème imprimé sans date, probablement à la fin du quinzième siècle, n'a pas été réimprimé depuis ». L'édition que cite le savant historien anglais est intitulée :

ALTERCAZIONE *ovvero dialogo composto dal magnifico Lorenzo di Piero di Cosimo de' Medici, nel quale si disputa tra el cittadino e'l pastore quale sia più felice vita o la civile o la rusticana, con la determinatione facta dal philosopho dove solamente si truovi la vera felicità.* — Voy. ROSCOE, *The life of Lorenzo de' Medici*, etc... Basil., J.-J. Tourneisen, vol. I, ch. III, p. 167, 168, et la traduction par Thurot, 1799 : Paris, an VII, t. I, p. 192.

« Séduit, tiré par les pensers les plus doux, j'avais fui l'âpre tempête civile pour recueillir mon âme en un plus tranquille port.

» Mon cœur ainsi porté de sa triste vie à cette vie libre, paisible et sûre, qui est le peu de bien qui reste au monde,

» Et pour bannir de ma fragile nature mille pensées qui harassent l'esprit, je quittai l'enceinte des murs de ma patrie;

» Et, parvenu dans une contrée ombreuse et basse, agréable vallée qu'adombre cette montagne, qui, malgré les âges, n'a pas perdu son nom,

» En un lieu où un vert laurier faisait ombre, au pied du beau mont je m'assis, et mon cœur s'allégea de tout penser. »

Voilà le mètre de Dante : son inspiration est sensible. Malgré la faiblesse relative de son coloris et l'aménité du sujet qu'il traite, juste l'opposé du sombre début de la *Comédie divine*, Laurent rappelle avec quelque bonheur ce prélude. Il y a dans ces tercets une réminiscence évidemment *voulue*, mais transposée habilement, de ces vers immortels du chantre de l'*Enfer :*

...Poi ch' io fui appiè d' un colle giunto,
   Là ove terminava quella valle
   Che m' avea di paura il cuor compunto,
Guardai in alto, e vidi le sue spalle
   Vestite già de' raggi del pianeta,
   Che mena dritto altrui per ogni calle.
Allor fu la paura un poco queta,
   Che nel lago del cuor m' era durata
   La notte, ch' io passai con tanta pièta[1].

1. DANTE, *Divin. Com.*, *Infern.*, c. I, terz. 5-7.

La description qui suit se développe avec une ampleur gracieuse, et tout le charme d'une langue musicale qui emprunte au son comme à l'image ses effets pittoresques. La sonorité ou la couleur du mot correspond à la réalité plus ou moins intense qu'il traduit :

Un fresco, dolce, chiar, nitido fonte
  Ivi surgea dal mio sinistro fianco
  Rigando un prato innanzi alla mia fronte.
Quivi era d'ogni fior vermiglio e bianco
  L'erbetta verde; e infra sì bei colori
  Riposai il corpo infastidito e stanco.
Eranvi tanti varj ameni odori
  Quanti non credo la Fenice aduna,
  Quando sente gli estremi suoi dolori.
Credo che mai nè tenebrosa o bruna
  Sia l'aria in loco sì lieto ed adorno,
  Nè ciel vi possa nuocer o fortuna.
Così stando soletto al bel soggiorno
  Della mia propria compagnia contento,
  E sol co' dolci miei pensieri intorno,
Contemplava quel loco; e 'n quello i' sento
  Suonare una zampogna dolcemente
  Talchè del suonator balla l'armento[1].

« Une fraîche, douce, claire, brillante fontaine surgissait là, à ma gauche, arrosant un pré devant moi.

» Là l'herbette était fleurie de toutes fleurs vermeilles ou blanches; et parmi de si belles couleurs je reposais mon corps alangui et las.

» Il y avait tant de parfums variés et délicieux, que je ne

1. L'ALTERCAZIONE, cap. I, terz. 6, etc.

crois pas que le Phénix en rassemble tant, quand il éprouve ses suprêmes douleurs.

» Je crois qu'en un lieu si plaisant et si agréable l'air n'est jamais ténébreux ou noir et que le ciel ou la fortune ne peuvent être funestes.

» Ainsi, seul dans ce beau séjour, content de ma propre compagnie et entouré seulement de mes pensées,

« Je contemplais ce lieu ; et voici que j'y entends résonner doucement un chalumeau, si bien que le troupeau du musicien s'est mis en danse. »

Ce berger, qui vient faire sa sieste, aperçoit Laurent. Domptant sa timidité première, il le salue et lui demande le motif de sa venue. Il admire que les spectacles de la nature et de la vie agreste occupent les contemplations d'un citadin comme lui. Veut-il, par le contraste d'une vie dénuée, relever à ses propres yeux des jouissances que son goût blasé n'apprécie plus ?—Laurent répond en célébrant les charmes d'une existence rustique, il oppose les voluptés simples, mais vraies, du pasteur aux plaisirs factices, compliqués, vaniteux, des riches. Le thème n'est pas neuf, mais il s'amplifie avec une élégance aisée. — Le berger riposte naturellement par le tableau de ses misères : le froid, le chaud, etc... « un vase de terre brisé, qui est autant pour lui que, pour l'étranger, un vase d'or... »

...Pende ciascun nella sua croce.

Laurent conclut par ce lieu commun :

Malcontento ciascun, non sol noi dua.

Tout à coup le son d'une lyre se fait entendre. « On eût dit celle d'Orphée, ou la Lyre céleste qui serait tombée de la sphère des étoiles fixes. »

— Marsile paraît.....

Marsilio abitator del monte vecchio,
  Nel quale il cielo ogni sua grazia infuse,
  Perch' ei fosse a' mortali sempre un specchio.
Amator sempre delle sante Muse.

Le philosophe salue Lauro (Laurent) et Alfée (le berger).

— « Pourquoi le premier s'est-il dérobé aux choses publiques dont il porte le faix? »

Et Laurent : « — Délivre-moi, ô Marsile, de tout souci politique, pour que je récrée mon âme en contemplant ici l'existence pastorale enviée par moi. »

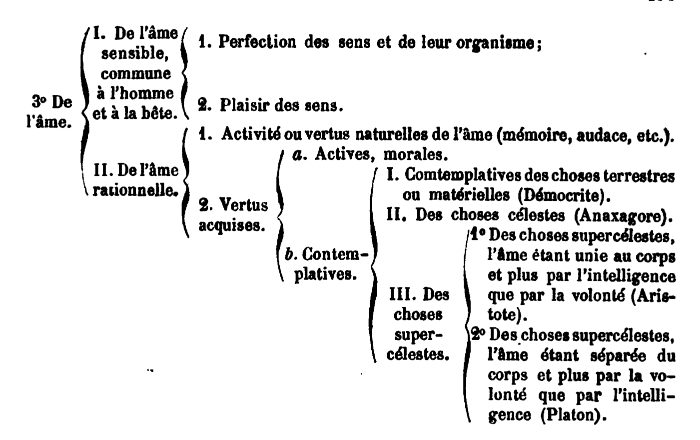
Il expose l'objet de sa controverse avec le pâtre et demande à Ficin lequel des deux genres de vie est préférable, lequel est le plus éloigné du vrai bien, et quel est ce bien.

« Le monde le donne-t-il, ou Dieu? »

Le sage analyse tous les biens prétendus :

1° De la fortune.. { Domination, Richesses, Honneurs, Bienveillance des hommes.

2° Du corps....... { Vigueur, Santé, Beauté.


- 3° De l'âme.
  - I. De l'âme sensible, commune à l'homme et à la bête.
    - 1. Perfection des sens et de leur organisme;
    - 2. Plaisir des sens.
  - II. De l'âme rationnelle.
    - 1. Activité ou vertus naturelles de l'âme (mémoire, audace, etc.).
    - 2. Vertus acquises.
      - a. Actives, morales.
      - b. Contemplatives.
        - I. Comtemplatives des choses terrestres ou matérielles (Démocrite).
        - II. Des choses célestes (Anaxagore).
        - III. Des choses supercélestes.
          - 1° Des choses supercélestes, l'âme étant unie au corps et plus par l'intelligence que par la volonté (Aristote).
          - 2° Des choses supercélestes, l'âme étant séparée du corps et plus par la volonté que par l'intelligence (Platon).

Le bonheur est dans cette dernière contemplation. Le sage la nomme après avoir énuméré toutes les imperfections et caducités qui atteignent les autres plaisirs, de la fortune, du corps et de l'esprit, jusqu'à la béatitude suprême, l'identité de l'âme humaine avec le Divin par la volonté.

La croyance chrétienne, telle que la Renaissance l'interprétait, attendrit parfois la déduction sévère, mariànt les souvenirs de l'Évangile aux réminiscences du *Phédon* :

« Il nous semble faux de dire que le vrai bien consiste en ce bien qui mendie le bien de sa propre souffrance.

» Mais quel besoin avons-nous de plus longues considérations? puisque celui qui nous mène au vrai bien nous donne sur ce point sa sentence, et tiens-y toi.

» Madeleine choisit la meilleure part, puisque l'une des deux est nécessaire; celle de Marthe est pleine d'inquiétude,

» Voilà la vérité qui ne varie jamais; personne n'appelle de

son véritable jugement ; aussi toute chose qui lui est contraire est fausse.

» Comme vous voyez, Marthe n'est pas celle qui puisse éteindre notre longue soif ; ce qui le peut, c'est l'eau demandée à l'humble femme.

» Samaritaine : buvez de cette eau ; suivons Marie qui, prosternée aux pieds sacrés de Jésus, ne se tient pas inquiète, mais en repos.

» Ainsi demeure l'âme qui contemple, et, quand elle s'est bien approchée de celui qu'elle contemple, elle ne veut jamais autre chose que le contempler... »

Marthe, Madeleine, populaires images de la vie active et de la contemplation, onde où la Samaritaine étanche la soif du Maître divin, ces symboles de la foi commune s'encadrent sans effort dans ce poème, nullement chrétien pourtant, à moins qu'il ne faille appeler ainsi (et on le pourrait à quelques égards) l'idéalisme d'où la théologie chrétienne est issue. A quel point les penseurs platoniciens de la Renaissance partageaient-ils les croyances vulgaires, quant à la réalité des faits surnaturels du christianisme? C'est une question suffisamment tranchée pour le chef de l'école, Pléthon, douteuse pour Marsile, et qu'il faut aussi laisser en suspens pour l'auteur de l'*Altercazione*. Mais, quelle qu'ait été leur adhésion, plus ou moins complète, au *Credo* catholique, la pensée de ces hommes débordait leur croyance. La croyance en ce cas suit spontanément la pensée, se tempérant d'elle-même, évitant de se prendre au mot, de se trop nettement formuler.

Nous verrons en présence ces hommes et leur adversaire Savonarole, et comment la foi rigide repoussa les avances du platonisme.

Elles portaient surtout sur ce principe :

... Più l'alma amando in vita acquista
La divina bontà che inquirendo.

« Le divin Platon, dit Laurent faisant parler Marsile, ce Phénix du monde, appelle la première vision Ambroisie, et la joie qui naît de la vue, il l'appelle Nectar.

» Notre âme pure et belle a deux ailes : l'intelligence et le désir, avec lesquelles elle s'élève, volant au Dieu suprême au-dessus de toute étoile... »

Je m'arrête... Ce symbolisme nous est trop familier! Ce qui ne l'est pas, après et avant les longues déductions métaphysiques qu'exige l'exposé du système, c'est la grâce précise de l'expression poétique qui semble le rajeunir. Il faut citer en italien des développements que nous sommes habitués à saisir sous cette forme, ou l'on ne comprendrait pas quel poète est Laurent, et même qu'il soit un poète :

Plato divino, al mondo una Fenice,
La prima visione Ambrosia appella,
E il gaudio pel veduto Nettar dice.
Due ale ha la nostr' alma pura e bella,
L'intelletto, e il disio, ond' ella è ascensa
Volando al sommo Dio sopra ogni stella,
Ove si ciba alla divina mensa
D'Ambrosia e Nettar, nè giammai vien meno
Questa somma dolcezza eterna e immensa.

Di questi due è il Nettar più ameno
All' alma, che allor vive al mondo interita,
Il gaudio del veduto è assai più pieno.
Perchè s' è più nella vita preterita
Merito, Dio amando, che intendendo;
Se amore è il fior d'amore, il frutto merita.
Che amor merita più provare intendo,
E che più l'alma amando in vita acquista
La divina bontà che inquirendo.
. . . .
Amor del paradiso apre le porte,
Nè la nostra alma amando giammai erra,
Ma il ricercarlo spesso induce morte.
Leva in superbia l'animo di terra
La scienza talora; e gli occhi vela,
A questi sempre Dio s'asconde e serra.
A sapienti e prudenti si cela,
Come di se la santa bocca disse,
Amore a' semplici occhi lo rivela.

Les formes logiques reparaissent dans ces tercets qui parfois syllogisent, à l'instar de ceux de Dante, mais dans une langue moins technique. On n'y trouve pas de ces tours de force d'argumentation violemment imposés au vers et où semble se complaire le grand poète catholique :

Fai come quei che la cosa per nome
Apprende ben, ma la sua quiditate
Veder non puote, s' altri non la prome.
Regnum cœlorum vïolenza pate
Da caldo amore e da viva speranza,
Che vince la divina volontate[1].

1. DANTE, *Divin. Com.*, *Parad.*, c. XX, terz. 31, 32.

« Tu ressembles à celui qui apprend bien le nom de la chose, mais ne peut voir sa *quiddité* si un autre ne la montre.

» *Regnum cœlorum* souffre violence par l'ardent amour et la vive espérance qui vainquent la divine volonté. »

Il est curieux, du reste, de rapprocher des vers didactiques de la *Divine Comédie* certains passages de l'*Altercazione*. On y retrouve presque avec une égale précision de touche les mêmes défauts, afférents au genre, mais qui ne le doivent pas faire rejeter. Quand Lucrèce expose, avec toute l'exactitude technique de son temps, le système atomistique, l'emploi forcé de cette terminologie se pardonne. Il y a même, non dans la difficulté vaincue (mérite secondaire), mais dans la rigueur de la forme métrique qui l'enferme, un attrait de plus. Et cette qualité ne nuit pas à l'éclat des descriptions et des images, qu'elle ne saurait suppléer.

Trop répétée en poésie, la démonstration messiérait pourtant, surtout sous sa forme syllogistique. Mais, si cette usurpation du champ du beau par la logique se justifie parfois, est-ce dans le passage suivant de notre poème?

« L'esprit aspire, pour souverain bien, à celui qui le contente ; mais il n'est content que s'il regarde et contemple seulement Dieu ;

» Parce que la vision que l'âme voyante reçoit en elle, bien qu'elle soit attentive, se contente du créé et du fini (*que, par nature, elle ne saurait dépasser*).

» Et si de puissance l'âme est finie, elle doit être ainsi dans tous ses degrés : son opération est aussi finie et courte.

» Mais l'âme, qui, échappant à ces liens, se contente et se repose seulement tout à fait dans les choses qui ont une vie sans limite,

» Cette âme a uniquement la volonté du bien qui est connu de Dieu, et un tel désir paraît être la joie elle-même qu'elle recherche.

» Car, aimant, elle se convertit en Dieu, et au-dessus de Dieu vu elle se dilate. — Je rompis alors le silence, et je dis :

LAURENT.

» Explique mieux une chose confuse dans mon intelligence à cause de quelque obscurité élevée dans mon esprit. — Marsile répondit :

MARSILE.

» Si l'âme est circonvenue de quelque erreur, je ne m'en étonne pas, et toi, pour cela, ne m'adresse aucune excuse.

» Un œil mortel ne peut porter si haut sa contemplation ; mais, pour que ta connaissance soit plus entière, je prends pour toi un exemple matériel.

» Il y a une différence entre le goût et la dégustation : le goût est la puissance de goûter ; la dégustation est posée par son acte.

» Pour les porter tous les deux à agir, la saveur est nécessaire ; elle est l'objet du goût, objet qui soumet le goût à l'action de la dégustation.

» Le goût est l'âme pure et parfaite qui se meut à goûter l'objet digne par la dégustation qui est l'intelligence.

» Et, après qu'il est arrivé à ce premier but, il jouit de Dieu goûté avec un désir saint, et une telle joie est la saveur grosse de tout bien.

» La dégustation est justement bonne autant que douce est la saveur ; et l'âme, contemplant, goûte Dieu, et le désir lui fait un plaisir égal au désir lui-même.

» Ainsi nous conclurons, parvenant à la fin, que notre vrai

et souverain bien est ce Dieu éternel que nous tous allons cherchant ;

» Agneau simple, pur, immaculé, vers lequel chemine l'âme pèlerine pour se reposer dans sa sainte demeure. »

Si ces strophes, fermes dans l'original et d'un haut goût d'élégance, perdent, traduites, même l'apparence de la poésie, c'est que de telles qualités ne se transmettent pas d'une langue à une autre. Un fond d'idées anti-poétiques ne se sauve en poésie que par la musique et la couleur des mots, par l'artifice des périodes qui le rendent.

Le logicien est resté : c'est quelque chose. Où est passé le *vates?*

Le philosophe termine son exposition en décrivant l'ascension de l'âme jusqu'au terme où, ravie comme saint Paul, elle s'abîme dans l'amour infini, suprême bien près duquel tout n'est que misère, l'humble vie du berger comme la noble et opulente existence des Médicis.

Il se tait, l'ombre du soir s'allonge dans la vallée.

Chacun retourne à ses peines après cette halte dans l'idéal, — le citadin au tumulte de Florence, le berger à son troupeau...

« Et toi, lecteur, où ton désir te mène. »

C'est la vie ! Dans l'âpre combat pour l'existence, *struggle for life*, la pensée (et de peu d'élus encore)

dérobe si rarement aux exigences organiques l'instant qu'il lui faut pour se reconnaître!... Éclair furtif, par quoi l'homme entrevoit le *divin*, résume en un moment l'universel, l'éternité, pour retomber aussitôt sous la loi générale réglant en leurs manifestations fugitives, et sans but que la vie elle-même, les forces conservatrice et reproductive de la vie, l'accouplement qui maintient l'espèce, le carnage qui nourrit l'individu.

Ainsi, dernière hypothèse métaphysique, la conception moderne peut s'adapter à l'idéal objectivé par le platonisme, et que Laurent invoque dans cette oraison finale :

« O vénérable, immense, éternelle Lumière, qui te vois en toi-même et dardes la lueur qui luit en ta divinité;

» O vue infinie, qui procèdes de toi, et par toi luis! par toi resplendit toute splendeur par la lumière que tu concèdes;

» O œil spirituel, qui n'es compris que par la vue spirituelle, par lequel et lequel seul, et non autre chose, elle voit et entend;

» O vie de tout voyant immortel, ô bien intégral de quiconque vit, qui accomplis tout désir qui de toi descend,

» Tu allumes le désir; et de toi vient que de tout bien l'envie est très ardente, parce que tu consistes en tout bien, ô seule espérance...

. . . .

» O souverain, éternel bien, ample et fécond, l'homme est plus misérable qu'une bête stupide, si tu ne le fais pas heureux dans ta patrie.

» Mais ton vase déborde de toute grâce; aussi j'espère à mes martyres cette fin qu'on obtient plus par grâce que par mérite.

. . . .

» O Rédempteur du monde, qui le délivres de l'enfer, ô vrai refuge, ô unique salut, qui sauves tout sous ton autorité !

. . . .

» Par toi est la voie, tu es notre guide vers de tels biens.

» Fais-nous aimer ta beauté infinie, délivrés de l'anxiété, tourment du cœur,—et de toi, Bien suprême, qui stimules tout esprit,

» Que nous puissions jouir toujours avides et contents ! »

CHAPITRE XV.

LAURENT DE MÉDICIS. — POÉSIES SACRÉES. POÉSIES VILLANESQUES.

Le souple génie de Laurent aborde avec la même aisance les genres les plus divers.

Ses *Rime sacre* relèvent de deux inspirations : les *Capitoli*, d'un platonisme plus ou moins christianisé; les *Laude*, de l'orthodoxie catholique.

Dans les *Capitoli* (on a lu le plus significatif : *Magno Dio, per la cui constante legge*...), l'idéal se fond en la pensée de la beauté éternelle ; la rédemption de l'homme est représentée comme une équation naturelle de l'âme contemplative au suprême contemplé : tout platonicien selon cette théorie, le Verbe opère cette identification de l'homme à Dieu.

Spirto Dio 'l Verbo tuo la mente regge,
   Opifice, che spirto a ciascun dai,
   Tu sol se' Dio, onde ogni cosa ha legge.
L'uomo tuo questo chiama sempre mai;
   Per fuoco, aria, acqua, e terra t' ha pregato,
   Per lo spirto, e per quel che creato hai.
Dall' eterno ho benedizion trovato,
   E spero, come io son desideroso,

Trovar nel tuo disio tranquillo stato;
Fuor di te Dio, non è vero riposo[1].

Les *Laude*, qui se chantaient sur des airs populaires, traduisent les croyances catholiques avec une rigueur parfaite, un pathétique naïf, allant droit au cœur des foules religieuses, et même des raffinés en mysticisme :

Liquefatti, come cera,
O cuor mio tristo e maligno;
Poichè muor la vita vera,
Gesù mio, Signor benigno;
Fa cuor mio sul duro legno
Con Gesù ti crocifigga;
Quella lancia ti trafigga,
Che passò a Gesù el core[2].

Cela se chantait comme la *Canzona de' Valenziani*. Ainsi, dérobant à l'ennemi ses prestiges, les jésuites appliquèrent au cantique chrétien la musique des hymnes révolutionnaires.

La religion nous appelle!...

Ce genre de poésie était du reste pour les Médicis une sorte de patrimoine littéraire. Témoin le *Cristo al limbo* de Lucrezia Tornabuoni, mère du Magnifique :

Voici le roi fort,
Voici le roi fort,
Ouvrez cette porte.

1. *Orazioni*, O. III, terz. 18-21.
2. Lauda V, Stanz. 3.

O prince infernal,
Ne fais résistance ;
Le céleste roi
Vient avec puissance ;
Fais-lui révérence,
Ouvre-lui les portes.

Voici, le puissant
Vient avec victoire
Le Seigneur puissant,
Seigneur de la gloire ;
Il eut la victoire,
Il vainquit la mort !

Il vainquit la guerre
Qui dura des ans,
Fit trembler la terre,
Et, — fin des tourments, —
Remplira les trônes,
Repeuplant sa cour.

Vieux père, il t'appelle,
Adam, toi, les tiens ;
Abel, son fidèle,
Vient avec Noé ;
Moïse l'espère...
Venez à sa cour.

Abram patriarche
Suit le grand Seigneur :
Son serment ne passe ;
Il vient Rédempteur.
David, le chanteur,
Lui fait digne cour.

Et toi, Jean-Baptiste,
Or sus, sans tarder,
Ne perds pas de vue

En haut le saint chœur ;
Siméon aussi
Fait derrière escorte.

Chétifs innocents,
Devant tous passez !
Êtes-vous contents
Des coups essuyés ?
O joyaux et perles,
Adorez sa cour.

Voici, vient le règne
Longtemps désiré ;
Car sur le saint bois
Il est mort percé ;
Il a racheté
L'humain héritage[1].

1. On a tâché de rendre en vers blancs, fréquemment rimés, grâce à l'étroite parenté des deux langues, le texte de Lucrezia Tornabuoni :

Ecco il Re forte,
Ecco il Re forte ;
Aprite quelle porte.
O Principe infernale,
Non fate resistenza :
Gli è il Re celestiale
Che vien con gran potenza,
Fategli riverenza,
Levate via le porte.
Chi è questo potente
Che vien con tal vittoria ?
Egli è Signor possente,
Egli è Signor di gloria ;
Avuto ha la vittoria,
Egli ha vinto la morte.
Egli ha vinto la guerra
Durata già molt' anni ;
E fa tremar la terra
Per cavarci d'affanni ;
Riempier vuol gli scanni
Per ristorar sua Corte.

Où la Muse facile et savamment naïve de Laurent se joue avec le plus d'aisance, c'est dans le mythe antique, dont les symboles se prêtent aux fantaisies de son imagination, aux caprices subtils de sa galanterie, plus souvent amusée que mélancolique; c'est dans le sonnet, et surtout en ces charmantes pièces en toscan rustique où des amoureux de village content leurs tortures aux échos. *Selve d'amore*, *Canti*, *Canzoni*, *Canzonette*, *Sonetti*,

E vuole il Padre antico,
E la sua compagnia;
Abel suo vero amico;
Noè si metta in via;
Moisè qui non stia;
Venite alla gran Corte.
O Abraam Patriarca
Seguite il gran Signore,
La promessa non varca,
Venuto è il Redentore:
Vengane il gran Cantore
A far degna la Corte.
O Giovanni Battista,
Orsù sanza dimoro,
Non perdete di vista;
Su nell' eterno coro;
E Simion con loro
Drieto a se fa la scorte.
O Parvoli innocenti,
Innanzi a tutti gite;
Or siete voi contenti
Dell' avute ferite?
O gemme, o margarite,
Adorate la Corte.
Venuti siate al Regno
Tanto desiderato;
Poichè nel santo legno
I' fu' morto e straziato;
Ed ha ricomperato
Tutta l'umana sorte.

témoignent d'ailleurs de la même souplesse esthétique, de la même franchise d'impression rendue avec une égale réalité dans la touche pittoresque. Ainsi ce tableau pastoral dans la première *Selva d'amore* :

Vient le printemps. Le bon pâtre commande
D'abandonner le bercail des hivers ;
Et le troupeau saute, joyeuse bande,
Vers la montagne, et l'onde, et les prés verts.
L'agneau trottant suit sa mère...

L'agnel trottando pur la materna orma
Segue...

Et admirez le charmant détail :

...Ed alcun che pur or ora nacque
L'amorevol pastore in braccio porta :
Il fido cane a tutti fa la scorta[1].

Quelle intraduisible simplicité! « — L'agneau qui naît de moment en moment, le long de la route, l'amoureux pasteur le prend dans ses bras...

» Puis, c'est une brebis blessée qu'un autre berger met sur ses épaules, tandis qu'un de ses compagnons, monté sur une jument pleine, porte en croupe les claies et les outils nécessaires pour construire le parc qui, à la nuitée, protégera contre les loups le troupeau... On fait halte! Quelles lippées de laitage! Quels ronflements sous le ciel! »

Un altro pastor porta sulla spalla
Una pecora ch' è nel cammin zoppa ;

1. *I Selv. d'amor.*, st. 22.

L'altro sopra una gravida cavalla
La rete e 'l maglio, e l'altre cose ha in groppa
Per serrarvele allor ch' il sole avvalla;
Così nel lupo alcuna non intoppa :
Torte di latte e candide ricotte
Mangian poi lieti, e russan tutta notte [1].

Parfois, une miniature qui semble échappée à quelque cadre de l'*Anthologie :*

« Chantant dans la feuillée, les oiseaux *vont rompre des silences* bien moins longs. Au vieux nid *l'un d'eux ajoute quelque fil*, quelque humble fétu. »

Romperanno i silenzi assai men lunghi
Cantando per le frondi allor gli uccelli;
Alcun al vecchio nido par che aggiunghi
Certe festuche e piccioli fuscelli [2]...

Dans le sonnet, le pastiche souvent heureux de Pétrarque épuise les subtilités d'un amour platonicien, sinon... platonique, retournant dans la plaie du cœur la lame d'un poignard au manche ciselé. C'est le goût du temps, et le nôtre s'y retrouve avec ses recherches d'art, ses raffinements d'analyse. La Laure du poète est la belle Simonetta Cattaneo. Il la chanta vivante, morte il l'invoque :

L'ÉTOILE.

Au feu de tes rayons, claire étoile, qui fis
S'éclipser de tes sœurs les splendeurs dans l'espace,

1. Stance 23.
2. Stance 24.

D'où vient que ta lueur encore se surpasse,
Aux flèches d'Apollon envoyant ses défis ?

Peut-être les beaux yeux que la mort nous a pris
Trouvèrent un refuge en ton giron, et grâce
A leur rayonnement qui tout éclat efface,
Tu peux ravir son char au blond Phœbus surpris.

Vite ! Étoile nouvelle, auguste enchanteresse
Du ciel que ta lumière envahit, ô Déesse,
Écoute nos soupirs, daigne exaucer nos vœux.

Mais, quand dans l'infini te suivent nos prières,
Mesure tes bienfaits aux mortelles paupières,
Et tempère tes dards qui brûleraient nos yeux.

Bientôt monotones, ces régals pourtant sont chers aux *dilettanti*. Dans la terre classique du sonnet surtout, cette forme est une sorte de dégorgement du cœur par l'imagination ; mais vite les rimeurs transis sont là avec l'*ithos* et le *pathos!* Bernin talonne Laurent et Michel-Ange, ce soupirant mystique de la belle Vittoria Colonna. Certaines décadences, dont nous sommes encore loin d'ailleurs, peuvent plaire en poésie comme en peinture. Il y a de l'Albane dans ces fantaisies papillotantes, dont je cherche autant que possible l'équivalent. Pour traître et imparfait qu'il soit, le vers seul rend le vers, surtout en ces jeux d'arabesques tout en Phœbus et en *rébus*.

IL PIANTO.

Oh ! que belles étaient les larmes distillées
Par le Désir brillant comme un nimbe doré !
Un deuil trop juste point le cœur désespéré ;
Il s'élance au plus haut des splendeurs constellées

Du firmament d'Amour, et ses larmes perlées,
Sur sa joue où l'ivoire est de roses paré,
Coulent, comme ruisseau arrosant en un pré
La neige et l'incarnat des fleurs ensoleillées.

Sous la suave ondée Amour s'était tapi,
Comme l'oiseau lassé des soleils sans répit
Se retrempe aux fraîcheurs qu'un nuage distille.

Le bel enfant plaintif, qui gîte dans ses yeux,
Darde de ce regard, — éclair prestigieux, —
Un feu vif et perçant qui doucement scintille.

La beauté de la langue compense, et souvent au delà, l'affectation de l'idée et son obscur contournement. Je crains fort de n'avoir rendu que ces défauts. Aussi faut-il revenir au texte original :

AD UN RUSCELLO.

Chiare acque, i' sento il vostro mormorio
Che sol della mia donna il nome dice,
Credo, piochè Amor fevvi sì felice,
Che foste specchio al suo bel viso e pio.
La bella immagin sua da voi partio,
Perchè vostra natura vel disdice,
Solo il bel nome a voi ricordar lice,
Nè vuol che 'l senta Amor, se non sol io.
Quanto più furo o fortunati o saggi,
Che voi, chiare acque, gli occhi miei quel giorno,
Che furno prima specchio al suo bel volto,
Servando sempre in loro i santi raggi :
Nè veggono altro poi mirando intorno;
Nè gliel cela ombra, nè dal sol gli è tolto.

Claires eaux, j'entends votre murmure,
Qui seul dit le nom de ma dame;

Je crois, puisque Amour vous fit si heureuses,
Que fûtes miroir à son visage beau et pieux.

La belle image sienne de vous partit,
Parce que votre nature vous la refusa ;
Seulement vous est permis vous rappeler ce beau nom,
Et ne veut qu'on le goûte Amour, hors moi.

Combien plus furent ou fortunés ou sages
Que vous, claires eaux, mes yeux, le jour
Qu'ils furent premièrement miroir à son beau visage,

Gardant toujours en eux les saints rayons :
Ni virent plus rien autre d'admirable autour,
Ni l'ombre ne le leur cèle, ni par le soleil il ne lui est effacé.

Morte dalle dolcissime parole
Di mia donna chiamata, giù non chiude
Però i begli occhi, anzi sen fa pietosa.
Così mantiensi al mondo il mio bel sole;
A me la vista mesta e lagrimosa
Per contrario disio che morte esclude.

Et quelle plus gracieuse fantaisie que ce quatrain d'un autre sonnet, où Laurent représente le doigt blanc de l'Amour traçant au cœur aimant l'image « de l'angélique figure » !

Talor il nome, a cui t' ha consecrato,
Amor il bianco dito in te dipinge ;
Or l'angelico viso informa e finge,
Or lieto, or dolcemente perturbato.

De fières pensées, avec une noblesse que relève la solide plénitude du vers, tranchent parfois sur le fond de galanterie un peu fade qu'elles accompagnent. Ainsi,

après avoir dit, dans le sonnet intitulé *La Bellezza*, « tous les charmes dont brille le visage de sa Dame pour qui peut la regarder fixement », — « Amour, ajoute-t-il, donne seul à ceux qui ont vertu et foi la force de contempler sans péril la haute beauté... Qui, digne de la goûter, l'aura vue une fois, l'aimera toujours. »

Amor sol quei ch' han gentilezza e fede
  Fa' forti a rimirar l'alta bellezza,
  Levando parte de' lucenti rai.
Quel che una volta la bellezza vede,
  E degno è di gustar la sua dolcezza,
  Non può far che non l' ami sempre mai.

Mais est-ce dans le tumulte du monde que le sage saisira à sa source l'immortelle beauté? « Cherche qui voudra les honneurs, les palais, les délices qu'escortent tant de soucis et de douleurs[1]. »

Un verde praticel pien di bei fiori,
  Un rivolo che l'erba intorno bagni,
  Un augelletto che d'amor si lagni
  Acqueta molto meglio i nostri ardori :
L'ombrose selve, i sassi, e gli alti monti,
  Gli antri oscuri, e le fere fuggitive,
  Qualche leggiadra ninfa paurosa[2].

Voilà ce qu'il demande...

Toutes les magies physiques, toutes les antithèses de la nature et tous ses accords, l'ombre opposée au jour, la fraîcheur des eaux, l'émail des gazons, les bois opaques

1. *La Felicità campestre*, sonnet.
2. *Ibid.*

tamisés de rayons furtifs, troués de clairières aux lueurs crues, les orchestres d'oiseaux, le ruisseau qui susurre invitant aux sommeils chantés par Horace, et les profondeurs vagues qu'anime de dryades, d'ægipans et de nymphes, le mythe divinisant la vie pullulante et diversifiée, ces spectacles et ces impressions se reflètent dans le vers sonore et capricieux de Laurent. Et si, dans les sonnets, elle côtoie sans cesse la froide allégorie, le *concetto* académique, sa muse évite ailleurs ces écueils.

La chanson *a ballo* se danse; elle célèbre le beau Mai :

Ben venga Maggio,
E 'l gonfalon selvaggio.

Que le beau Mai vienne à paraître,
Avec son gonfalon champêtre!

Ben venga primavera,
Ch' ognun par che innamori;
E voi donzelle a schiera
Con li vostri amadori,
Che di rose e di fiori
Vi fate belle il maggio.
Venite alla frescura
Delli verdi arbuscelli:

« Que chacune danse et chante — de notre troupe; — voici les douze amants,— qui pour vous vont jouter; — qui dure alors se montre — fera déflorir Mai. »

Que le beau Mai vienne à paraître,
Avec son gonfalon champêtre!

A l'un un cœur on vole,
A l'autre on donne un cœur...

Quel est celui qui vole?
C'est l'angelot Amour.
Il vient pour faire honneur
Avec vous au beau Mai.

Chi l'altrui cuore invola
Ad altri doni el core...
Ma chi è quel che vola?
E' l'angiolel d'Amore,
Che viene a fare onore
Con voi donzelle al maggio.

Aux cheveux de son galant met
Chaque belle ici sa guirlande;
La petite comme la grande
S'enamourent au temps de Mai.

Que le beau Mai vienne à paraître.
Avec son gonfalon champêtre!

Une des mieux venues de ce genre est la *Canzone burlesca contro le Donne Ciarlone* (bavardes).

Poich' io son stato pregato,
Vo' cantare una canzona,
La qual fia onesta e buona,
Riprendendo il vicinato.

. . . .

Se voi siete insieme trenta,
Ventinove ne favella:
Quell' una non si rammenta
Di trovar qualche novella.
Mona questa, e mona quella,
Attendete a lavorare,
E non tanto cicalare,
Che vi venga manco il fiato.

Puisqu'à chanter on me convie,
Je m'en vais dire une chanson
Qui soit pleine d'honneur et bonne
Pour corriger le voisinage.

Or je vous prie en courtoisie
Qu'il vous plaise de m'écouter,
Demoiselles, car ma chanson
Vous pourra peut-être enseigner
Tout ce que vous avez à faire.
Quand ensemble vous vous trouvez,
Quand à vos portes vous filez,
Toujours vous croyez au marché.

Si vous êtes ensemble trente,
Vingt-neuf parlent à la fois;
La trentième s'efforce en vain
De trouver quelque bavardage.
Mademoiselle telle ou telle,
Appliquez-vous à travailler,
Au lieu de vous époumonner
Si bien que le souffle vous manque.

Quoi qu'il advienne en Italie,
Sitôt en voulez raisonner.
Connaissez-vous une fillette
Laquelle soit à marier.
Vous entendez tirer au clair
La famille de son mari
Et savoir comment il s'habille,
S'il est riche ou de condition.

Une se met à la fenêtre,
Toutes s'y mettent à l'instant.
A caqueter chacune est prête,
Et ce jeu-là dure tout l'an.
Puis l'une répète : Ma toile

Mesure bien en tout cinq pans;
L'autre : Mon écheveau de chanvre
Demande une lessive encor.

L'une dit : Mes petits poulets
Paraissent ne point profiter;
Car ils sont remplis de poux,
Et tout chétifs et déplumés.
L'autre dit : Moi, j'ai conservé
Entièrement mes beaux cheveux;
Mais les plus beaux tombent, je crois
Que la male peste s'y met.

. . . .

Vous feriez bien mieux de laisser,
O belles, ces vains caquetages,
Et de ne vous embarrasser
Qu'à faire vos divers ouvrages.
Donc, je vous conseille entre nous,
O mes cigales, ô caillettes,
De ne plus tailler de bavettes,
De demeurer en paix chez vous.

Puisqu'à chanter on me convie,
Je m'en vais dire une chanson
Qui soit pleine d'honneur et bonne
Pour corriger le voisinage.

La muse de Laurent boit ainsi aux sources de la réalité; retrempée encore dans une inspiration plus directement populaire, elle traduit dans ce parler des campagnards toscans le tableau de leurs mœurs villageoises. En sa *Nencia* (*Lorenzina*) *da Barberino*, il rivalise avec Luigi Pulci, auteur de la *Beca da Dicomano*. L'écho des chants de la campagne florentine accentue avec une

verdeur singulière ces pastiches d'un naïf savamment étudié. Oyez parler de son ingrate le paysan Vallera :

« Je brûle d'amour, et me convient chanter pour une dame qui me détruit le cœur; à chaque fois que je l'entends rappeler, le cœur me luit et elle semble en sortir. Elle ne trouve pas sa pareille en beauté; de ses yeux elle jette des flammèches d'amour. Je suis allé dans les villes et les châteaux, et oncques ne vis aucune si belle. »

On a réuni récemment les chants populaires de la Toscane. Éclairée par la philologie moderne démontrant l'origine et le développement spontané, physiologique, des langues, la littérature attache de jour en jour plus de prix à l'étude de ces sources du bien-dire que notre Paul-Louis Courier chercha pour le français dans l'idiome des paysans tourangeaux. Devançant des appréciations devenues générales, la *Crusca* admit de bonne heure comme *testi di lingua* les compositions littéraires qui reproduisent les locutions du toscan rustique. Exception remarquable aux tendances classiques, — les auteurs de la Renaissance, tout imbus de l'esprit et des formes de l'antiquité, un Pulci dans le *Morgante* et dans la *Beca da Dicomano*, un Laurent dans sa *Nencia da Barberino*, maintinrent avec éclat le droit ailleurs méconnu à la langue populaire de rester celle de tous.

Vallera, le héros du Magnifique, parle cette langue en maître :

Io sono stato a Empoli al mercato,

A Prato, a Monticelli, a San Casciano,
A Colle, a Poggibonsi, ec...

Il énumère tous les bourgs et villages de la banlieue florentine. Il a tout vu, tout parcouru, et n'a rien trouvé d'égal aux lieux où réside sa bien-aimée :

Più bel mercato che nel mondo sia
E' a Barberin, dov' è Nenciozza mia.

C'est que la Nenciozza est belle ; son galant ne nous laisse rien ignorer de ses charmes :

Non vidi mai fanciulla tant' onesta,
Nè tanto saviamente rilevata :
Non vidi mai la più pulita testa,
Nè sì lucente, nè sì ben quadrata,
Ed ha due occhi che pare una festa...

Le nez surtout est superbe : « il semble foré avec une tarière ! »

... In quel mezzo ha il naso tanto bello,
Che par proprio bucato col succhiello.

Bien se pourra tenir heureux
Le mari de si belle femme :
Se pourra dire un bon jour né,
Possédant ce bluet sans feuilles ;
Car il contentera son vœu
D'avoir la Nencia...

L'enthousiasme ici déborde et atteint d'un coup les sommets de l'idéal rêvé par le bon Vallera.

Ben si potrà tenersi consolato
Che si contenti tutte le sue voglie,
D'aver la Nencia, e tenersela in braccio
Morbida e bianca, che pare un sugnaccio.

« O bonheur! il tiendra dans ses bras cette Nencia plus tendre et plus blanche que la graisse des rognons! »

Ses yeux « *rubacuori* » percent les murailles!

Parfois ces stances, ces litanies, affectent les allures du *Cantique des Cantiques*.

« Ma Nencia n'a aucun défaut; elle est grande et » forte, et de belle mesure; elle a un trou au milieu » du menton, qui embellit toute sa figure... Je t'ai » apporté un bouquet de houx, avec leurs baies, que » j'ai cueilli tantôt. Je te le donnerais, mais tu tranches » du grand... Tout le jour d'hier je t'attendis au mou- » lin, seulement pour voir si tu passais... Les bêtes sont » passées au coteau... Viens-t'en par là... »

Noi ce n' andremo insieme a le Poggiuole :
Insieme toccheremo le bestiuole.

. . . .

Più bella cosa che la Nencia mia,
Nè più dolciata non si troverebbe.
Ella è grossoccia, tarchiata, e giulía,
Frescoccia e grassa, che si fenderebbe...

« ...Si à point membrue et fraîche!... et grasse qu'elle » est près de se fendre! »

Luigi Pulci, dans sa *Beca*, le prend, lui, sur un ton moins sérieux :

« Ma Beca est seulement un peu petite et elle boite, seulement tu t'en aperçois à peine. Elle a dans l'œil une tache, mais telle que, si tu ne la regardes pas, tu ne l'aperçois point. Elle a à sa petite bouche un poil qui te semblera proprement de la barbe. Elle est blanche comme un vieux *quattrino;* seulement, il lui manque un mari comme moi. »

Ces églogues amusaient la belle société florentine, intéressée par les amours de Vallera et de Nuto, comme, aux derniers jours de l'ancien régime, nos grands seigneurs, marquis, financiers, l'étaient par Lucas et Colette. Ils applaudissaient les paysanneries de Sedaine, les *j'étions*, les *jarniguié* de ses sensibles manants.

CHAPITRE XVI.

[LUIGI PULCI.
LE MORGANTE MAGGIORE : 1. LE BON GÉANT.]

Issus d'une vieille souche florentine, et familiers des Médicis, les trois frères Pulci furent des poètes. Bernard chanta Simonetta, maîtresse de Julien, et traduisit les églogues de Virgile. Luca, entre autres ouvrages, est l'auteur d'un poème chevaleresque assez curieux, le *Ciriffo Calvaneo*. Luigi, le plus jeune, né en 1431, mérite par son *Morgante* une place à part parmi les libres esprits du temps : il dépassa leurs licences. Le Saint-Office frappa d'interdiction ses *Sonnets joyeux et facétieux*, composés pour rire, en collaboration avec Matheo Franco.

Aussi bien l'esprit et le ton de la pièce suivante justifient-ils la sévérité du sacré tribunal.

Luigi Pulci a un suo amico, per ridere.

« Ceux qui disputent si fort sur l'âme, se demandant par où elle entre et par où elle sort, ou si elle est comme le noyau dans la pêche, ont fait ces études enfoncés dans un grand melon. — Ils allèguent Aristote et Platon ; ils veulent qu'elle repose en paix au milieu des sons et des chants, et ils te mènent

un branle qui t'ahurit la tête de confusion. — L'âme n'est, comme on l'a dit, qu'une confiture de pignons dans un pain blanc et chaud, ou une carbonnade dans un pain fendu. Qui écrit autre chose, a la cervelle brouillée. Et ceux qui à chacun ont promis cent, nous payeront des châtaignes bouillies au marché. Quelqu'un qui a été dans l'autre vie, et ne peut plus y retourner, me dit qu'à peine y peut-on aller avec une échelle. Ceux-là croient trouver là-bas becfigues, ortolans pelés et bon vin doux, et lit de plumes bien remué, et ils vont droit aux moines. Pour nous, Pandolfe, nous irons dans la vallée obscure, sans plus entendre chanter : *Alleluia !* »

Comment les œuvres les plus riantes, les plus diaphanes de tissu ; comment les imaginations d'un Pulci, d'un Arioste se jouant de la nature et de l'histoire, du réel et de l'idéal ; comment cette raillerie de tous les sérieux, furent-elles couvées par le platonisme austère et mystique? La muse, qui la première enfourcha l'hippogriffe, qu'a-t-elle à revendiquer dans l'idéalisme de Ficin ? Serait-ce ce sentiment qui, sous forme ironique, concorde avec le mépris de Marsile pour le concret et le changeant ? cette fantaisie amusante et amusée, spiritualisant, à force d'humeur légère et de mouvement, la chair même qu'elle aime? Serait-ce le lutin soufflant dans les pipeaux d'Arioste les bulles d'une poésie impalpable et charmante, diaprée comme un arc-en-ciel de mille tons fondus et fugitifs?

« Tout ici-bas est fait de l'étoffe d'un rêve[1], » semblent dire, avant le Prospero de Shakspeare, les chantres de

1. SHAKSP., *La Tempête*, acte IV, sc. 1.

Morgante et de *Roland*, amusant, et à leur manière moralisant leur époque avec les types de l'épopée chevaleresque, librement interprétés.

Luigi Pulci fut disciple de Ficin; le grave platonicien passa même pour avoir collaboré à son œuvre.

L'érudition a démontré que la légende héroïque du Moyen-Age est issue de la France du Nord. Les trouvères de la langue d'oïl furent les rapsodes de l'épopée chevaleresque [1]. Traduits ou imités par les romanciers d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, ils peuplèrent les imaginations « d'enchantements, querelles, batailles, défis, » blessures, cartels, amours, tourments et disparates » impossibles [2] ». Mais laissons parler le chevalier de la Triste Figure, cette dernière incarnation du type catholico-chevaleresque ridiculisé par le catholique et chevaleresque Cervantes [3].

« Llenósele la fantasía de todo aquello que leia en los libros, así de encantamentos como de pendencias, batallas, desafíos, heridas, requiebros, amores, tormentas y disparates imposibles. Y asentósele de tal modo en la imaginacion que era verdad toda aquella máquina de aquellas soñadas invenciones que leia, que

1. Voy. *Hist. de la Langue française*, par M. Littré; Paris, Didier, 1863. — T. I, *De la poésie épique dans la Société féodale*, p. 256-301.

2. *Don Quijote de la Mancha*, part. I, cap. I.

3. « Il se remplit de tout ce qu'il lisait dans ces livres : enchantements, querelles, batailles, défis, blessures, cartels, amours, tourments et disparates impossibles; et il les casa si bien dans son imagination, qu'il prenait pour vérité toute la contexture des songes et des inventions qu'il lisait. Pour lui, il n'y avait pas d'histoire plus certaine dans le monde. Il disait que le Cid Ruy Diaz avait été un très-bon chevalier, mais qu'il n'y avait pas de comparaison entre lui et le chevalier de l'Ar-

para él no habia otra historia mas cierta en el mundo. Decia él que el Cid Ruy Diaz habia sido muy buen caballero ; pero que no tenia que ver con el caballero de la Ardiente Espada, que de solo un rèves habia partido por medio dos fieros y descomunales gigantes. Mejor estaba con Bernardo del Carpio, porque en Roncesvalles habia muerto á Roldan el encantado, valiéndose de la industria de Hércules cuando ahogó á Anteon el hijo de la Tierra entre los brazos. Decia mucho bien del gigante Morgante, porque con ser de aquella generacion gigantea, que todos son soberbios y descomedidos, él solo era afable y bien criado. Pero sobre todos estaba bien con Reinaldos de Montalban, y mas cuando le veia salir de su castillo, y robar cuantos topaba... »

C'est ainsi que Cervantes traite les héros de l'ère catholique et féodale. Son livre, hostile à l'esprit des Croisades, qui l'animait encore, lui, le soldat de Lépante, serait une double inconséquence s'il n'avait pas respecté de tout point, comme il la partageait, la théologie du Moyen-Age.

Aussi son chef-d'œuvre immortel, si profond comme investigation de la vie, comme étude de l'idéal et du réel qui s'opposent, le *Don Quichotte* arrête scrupuleusement sa critique devant le dogme religieux s'imposant

dente Épée, qui d'un seul revers avait coupé par la moitié deux féroces et prodigieux géants. Il admirait plus encore Bernard de Carpio, parce qu'à Roncevaux il avait occis Roland l'enchanté, usant de l'expédient d'Hercule, quand il souleva entre ses bras Antée, fils de la Terre. Il disait beaucoup de bien du géant Morgante, parce que, bien qu'il appartînt à cette race des géants, toute superbe et scélérate, seul il était affable et bien né. Mais entre tous il tenait en estime Renaud de Montauban, surtout quand il le voyait sortir de son château et piller tout ce qui lui tombait sous la main... »

(*Don Quichotte de la Manche*, Ire partie, chap. I.)

à la croyance d'un *hidalgo*. Cervantes craint d'aborder, ou plutôt semble ignorer les questions redoutables auxquelles nous allons voir la critique des Italiens se jouer avec une gaieté, insoucieuse en apparence, mais pleine d'allusions hostiles, de traits dérobés et aigus. C'est que l'Inquisition espagnole fut autrement sérieuse que l'italienne. Sur ce sol riche des produits de la poésie et de l'art, mais complètement stérilisé en philosophie, l'âpre génie des Ximénès et des Philippe II, soufflant comme un simoun, a séché tout germe de savoir positif et de libre pensée.

Entre nos poètes d'Italie et Cervantes, il y a d'ailleurs le concile de Trente, la réaction catholique suscitée en suite de la Réforme contre l'indépendance des esprits.

Pulci et l'Arioste, dans leur guerre au passé, furent donc plus favorisés que Cervantes par leur milieu, leur tradition et leur temps.

Les traits directs qu'ils lancent contre l'idéal chevaleresque effleurent en passant l'idéal et l'organisation catholiques. Les représentants poétiques de la Renaissance semblent deviner le lien qui, en dépit des points de vue opposés du catholicisme et de la chevalerie, associe le point d'honneur au dogme chrétien de la grâce. En cet accord, qui eût dû paraître impossible si les lois de la logique ordinaire ne subissaient pas dans la pratique d'apparentes exceptions, le Moyen-Age réalisa son unité morale. Le duel devint le jugement de Dieu. Au nom de l'Évangile, qui proscrit la vengeance, l'Église le

condamne aujourd'hui ; sans manquer au même Évangile, elle put le consacrer jadis, puisqu'il était dans sa pensée, non une forme de vindicte individuelle, mais une expression de la justice céleste. Autrement, comment accorder le commandement : « Si quelqu'un te » frappe à la joue droite, présente-lui l'autre[1] », avec le précepte non moins impératif de don Diègue, en pareil cas :

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage,
Meurs ou tue[2].....

Mieux éclairés aujourd'hui sur la légitimité de cette morale au point de vue chrétien, les catholiques, dans leur admiration pour un glorieux passé, n'en gardent pas moins une indulgence bien naturelle pour l'idéal chevaleresque, avec toutes ses conséquences. Cet idéal, dit le savant historien de l'*Art catholique*, « appartenait exclusivement à l'Europe occidentale et n'avait » commencé à y poindre qu'après l'invasion des Barbares. Il n'était pas même contenu en germe dans » les catacombes, refuge de chrétiens parfois trop résignés, qui, à l'exemple de l'Agneau sans tache, priaient » pour leurs bourreaux avant de se laisser égorger par » eux ; tandis que ceux qui s'intitulèrent plus tard *les* » *chevaliers du Christ*, étaient plus ou moins des redresseurs de torts, dont le plus impardonnable était

1. *Évangile* selon SAINT MATHIEU, ch. V, vers. 39.
2. CORNEILLE, *Le Cid*, act. I, sc. VI.

» un outrage fait à l'objet de leur culte, que cet objet
» fût visible ou invisible, dans le ciel ou sur la terre.
» De là un ordre d'idées et de sentiments qui, après
» avoir déconcerté longtemps le pédantisme des législa-
» teurs, finit par se régulariser, et devint, en se com-
» binant avec les institutions chrétiennes, l'âme des
» sociétés nouvelles; de sorte qu'on y vit fleurir simul-
» tanément l'idéal ascétique répondant à la cité de
» Dieu, et l'idéal chevaleresque répondant à la cité du
» monde[1]. »

Un judicieux critique, très au courant des poèmes semi-héroïques de l'Italie, raille agréablement cette confusion de l'idéal chevaleresque et de l'esprit chrétien que Chateaubriand mit des premiers en vogue.

« Il ne fallait pas aller, » observe Ginguené à propos d'un passage du *Génie du Christianisme*[2], « il ne fal-
» lait pas aller jusqu'à établir un parallèle suivi entre le
» chevalier et le vrai chrétien ; car, dans l'énumération
» de leurs vertus, il s'en trouve dont le rapprochement
» fait remarquer entre eux des différences trop sensi-
» bles. Par exemple : « Le chevalier s'en allait à tra-
» vers le monde secourant la veuve et l'orphelin. Voilà
» la charité de Jésus-Christ. » Je veux que les che-
» valiers ne courussent d'aventures que pour exercer

1. *De l'Art chrétien*, par A.-F. Rio; nouvelle édition; Paris, Hachette et Cᵉ, et Fribourg-en-Brisgau, Herber, libraire, 1861, t. I, Introduction, p. LVIII.

2. *La Décade philosophique*, Xᵉ année, IVᵉ trimestre; Paris, an X, nº 28, p. 25 et 26 2ᵉ article sur le *Génie du Christianisme*, par Ginguené.

» ces bonnes œuvres, reste toujours leur manière un
» peu brutale de pratiquer la charité chrétienne. Ce
» n'est point, si je ne me trompe, à grands coups de
» lance, de masse, de dague et d'épée à deux fendants,
» que l'Évangile recommande aux hommes d'exercer
» entre eux leur charité. « Le chevalier était tendre
» et délicat en amour. » En accordant que cela fût tou-
» jours ainsi, vous ne croyez peut-être pas que c'était un
» produit de l'Évangile. Qu'ont en effet de commun les
» principes de la loi du Christ avec ces folies amoureuses
» de nos preux qui s'en allaient ferrailler partout et
» contre tous pour la beauté de leurs dames? »

Bien compris, cet idéal des « redresseurs de torts » légitime l'utopie épique des Roland et des Arthur. Restée si loin de l'idéal, la réalité à son tour justifie les poèmes héroï-comiques de Pulci, de Boiardo, d'Arioste.

La quadruple contradiction du fait chevaleresque avec sa pratique féodale, de la morale évangélique avec le point d'honneur, de la Légende avec l'Histoire, de la Féerie avec le Mythe chrétien, est la clé de ce monde charmant et gouailleur où nous portera Morgante.

Montez, affermissez-vous sur ses larges épaules... N'ayez peur. Bien que de la race des révoltés, des foudroyés, des impies, le Titan est de bonne pâte, « *afable y bien criado* ». Sur le sein de sa mère, la vieille Ghê, la Terre-Nourrice, il vous portera sûrement. Bien revenu d'escalader le ciel, vous haussant à sa taille, il vous permettra de jeter sur l'Olympe un regard indiscret.

Morgante est de la complexion physique et morale des honnêtes géants de Rabelais. Seulement, avec la force et la bonté, il n'a pas l'esprit et la culture de Grandgousier, Gargantua, Pantagruel. Il n'est pas, comme les membres de cette dynastie héroïque et savante, le chevalier redresseur de torts joint au sage semeur d'idées. Autre est son rôle dans l'épopée baptisée de son nom. Patient et colère tour à tour, crédule et borné, il est peuple. Il seconde avec un dévouement inaltérable les aimables fous, les glorieux extravagants, dont le caprice prête sa trame au tissu d'une imagination railleuse qui sert de prétexte aux fantaisies du poète.

Au fond, dans l'imagination du conteur, comme en celle de la foule qu'il charme, le Roman de geste a laissé des traces plus profondes qu'il ne semblerait au premier abord.

Il n'est pas, comme pour le *Gargantua* et le *Pantagruel*, un pur prétexte à la peinture et à la critique du monde contemporain, et tellement un prétexte qu'il n'apparaisse qu'entre temps pour relier autour d'une action des scènes de mœurs et des allégories philosophiques. Les héros de Rabelais, que tiennent-ils du Moyen-Age? Sont-ils des chevaliers? Où est leur dame? Rompre des lances n'est pas pour eux, comme pour le preux véritable, le but, la joie de la vie, mais un devoir que la justice ou l'intérêt impose momentanément. C'est ainsi que Pantagruel guerroie, qu'il « desconfit bien subtilement six cens soixante chevaliers des Dip-

sodes[1] ». En somme, l'œuvre française n'emprunte à la littérature chevaleresque qu'un cadre pour y placer des personnages et des tableaux d'une allégorie supérieure, un type de monarque idéal, à la recherche de la science théorique et appliquée, entouré de beaux esprits peu chevaleresques. Lui-même, tout héros qu'il soit, est peu chevalier. Son héroïsme est pratique, — juste au niveau de ce que le devoir commande.

Évidemment, des œuvres de l'ordre de *Pantagruel* n'empruntent pas leur intérêt à l'esprit romanesque. Aventures de l'amour, amour de l'aventure : voilà l'immuable caractère du roman. De la *Chanson de Roland* aux *Trois Mousquetaires*, l'attrait de ces œuvres est le même. En dépit des changements subis par les types qui la satisfont selon la civilisation qui se modifie, les besoins de l'imagination ne changent pas. Ce sont ces besoins qui créent à son heure le livre populaire : l'*Astrée*, le *Grand Cyrus*, ou *Faublas*.

Les sens travaillent à tes exploits, don Juan. Quelle eunesse n'a vibré dans la tienne? quel timide ne se hasarde en esprit sur les degrés de ton échelle de soie? Ceci est éternel comme les sens et le cœur. Quant aux autres types, modifiés d'après les conditions des époques, ils fixent le genre d'intérêt romanesque qui prévaut. Au Moyen-Age, on rêvait de seigneuries, de royaumes à conquérir, à *gaaigner*, disaient les Nor-

1. *Pantagr.*, livre II, chap. XXV.

mands : au dix-neuvième siècle, les millions de Monte-Cristo miroitent à l'œil bourgeois. Les Rocambole aspirent au portefeuille de Rothschild, comme tel routier obscur, aux siècles des croisades, convoitait l'empire byzantin.

Et non-seulement l'aventure plaît pour le but où elle mène, mais elle a aussi sur tous l'attrait d'une vie plus intense et plus large, à laquelle, entraînée par le poète, l'imagination nous associe.

Le récit à demi sérieux de Pulci était bien approprié aux dispositions du public italien au quinzième siècle. L'intérêt romanesque s'y combine à la réflexion critique de manière à charmer les esprits les plus divers. Nulle croyance n'est heurtée de front : toutes sont atteintes par une ironie dont la pointe semble émoussée par la gaieté bouffonne qui la revêt. Qui rit ainsi de tout paraît ne rire que pour rire, — sans autre but, — et, comme dit maître François, « pour ce que rire est le propre de l'homme ». Souvent le lecteur ne sait pas bien où finit le portrait héroïque, où commence la *charge*. L'auteur le sait-il bien lui-même? Le pouvait-on savoir à cet âge, flottant entre la raison moderne qui se lève et l'imagination chevaleresque et catholique dont les types s'effacent en jetant un suprême éclat? Scintillement folâtre, vif, rapide, comme ces lueurs ravivées par un souffle dans un foyer qui s'éteint ! C'est le caractère et la séduction d'Arioste, de Pulci, son précurseur, son maître parfois.

Byron s'inspira du *Morgante :* il l'avait sur la table où il écrivait *Don Juan.*

En son œuvre d'une critique plus ouverte, plus profonde et plus large, le poète moderne se sentait sans doute en communion avec tous les génies qui, avec plus ou moins d'audace, mais dans une pensée émancipatrice commune, armèrent, au service de la Raison, l'Imagination et l'Ironie.

Elle va, la Muse guerrière, passant au fil de son glaive d'or les Déités créées par sa sœur la Muse théologienne. De Lucrèce à Lucien, à Pulci, à Rabelais, à ce Ludovici dont nous tirerons au jour le poème ignoré, à Swift, à Voltaire, à Gœthe, l'impartial consécrateur des mythes défunts ou en train de mourir, à Byron et à Shelley, à Heine, l'arme se transmet maniée avec des escrimes diverses, sérieuse ou légère, familière ou sublime, franche ou voilée, insolente, solennelle, acérée de bon sens prosaïque, ornée de poétique fantaisie, mais toujours tranchant, trouant la nue, éclairant la nuit.

In principio era il Verbo appresso a Dio,
Ed era Iddio il Verbo, e il Verbo lui ;
Quest' era nel principio, al parer mio,
E nulla si può far sanza costui :
Però, giusto Signor, benigno, e pio,
Mandami solo un degli Angeli tui,
Che m' accompagni, e rechimi a memoria
Una famosa, antica, e degna storia [1].

1. *Il Morgante Maggiore,* di Messer Luigi Pulci Fiorentino, cant. I, stanz. 1.

Sur ce pieux début, on s'attendrait à quelque œuvre édifiante. Le poète implore la Sainte Vierge, « l'épouse du Seigneur qui reçut les clés du ciel »[1]. Sans doute, — émule de Dante, — c'est vers la Jérusalem céleste que Pulci nous mène. Préludant par une dévote invocation, qu'il renouvelle en commençant et en terminant chacun des vingt-huit chants du poème, son luth séraphique rappelle la harpe de David, d'Ésaïe ou de Jean, le mystique théorbe accompagnant l'hosanna des anges et des élus. Divins thiases de l'Apocalypse, que l'Angelico peignit dans un nimbe d'or, évoluant autour de la Triade sainte, à l'écho de vos hymnes vibre la lyre de ce chantre inspiré de la Madone et du Dieu Triple et Un[2] !

Salve Regina madre gloriosa,
  Vita e speranza sì dolce e soave ;
  A te per colpa dell'antica sposa,
  Piangendo e sospirando, gridiamo Ave
  In questa valle tanto lacrimosa :
  Però tu, che per noi volgi la chiave,
  Deh volgi i pietosi occhi al nostro esiglio,
  Mostrandoci, Maria dolce, il tuo figlio[3].

. . . .

Gloria in excelsis Deo, e in Terra pace,

1. *Morg. Magg.*, c. I, st. 2.

2. Le premier chant du *Morgante* commence par l'*In principio erat verbum;* le quatrième, par le *Gloria in excelsis Deo;* le septième, par l'*Hosanna;* le dixième, par le *Te Deum laudamus;* le dix-huitième, par le *Magnificat;* le dix-neuvième, par le *Laudate, pueri;* le vingt-troisième, par le *Deus in adjutorium meum intende*, qui fait tout juste un vers endécasyllabe. (*Hist. litt. d'Italie*, par GINGUENÉ, part. II, ch. V, p. 212, t. IV; Paris, Michaud, 1812.)

3. *Morg. Magg.*, ad finem.

Padre, e Figliuolo, e Spirito Santo,
Benedicimus te, Signor verace,
Laudamus te, Signor, con umil canto [1].

Comment ce ton béat est-il soutenu dans l'œuvre ? Et tout d'abord, avant de passer avec Roland en Paganie, nous voici au moutier de Clermont, un noble abbé de la lignée d'Angrant. Roland a quitté la cour de Charlemagne par dépit contre un traître, le favori Ganelon. L'abbé lui fait accueil, d'autant qu'il espère en lui un champion contre trois géants païens, terreur de l'abbaye : Passemont, Alabastre et Morgante. Ces malandrins pillent et tourmentent les bons frères, « ils troublent tant leur oraison, qu'ils ne savent plus que faire ». Il paraît bien que, comme frère Jean des Entommeures, Clermont ne se serait fait nul scrupule de se défendre en soldat, mais...

La forza, e 'l malvoler giunt' allo 'ngegno,
Sai, che può il tutto ; e noi non siam bastanti [2].

L'abbé est tout d'abord posé en homme pratique ; si sa foi résiste au doute, son ascétisme n'a rien d'exagéré :

Dans les siècles passés, nos pères au Désert
Furent des saints ; mais, si leurs œuvres étaient belles,
Dieu le leur payait bien... Et ne va pas penser
Qu'ils ne se sustentaient qu'avec des sauterelles,

1. *Morg. Magg.*, c. IV, st. 1.
2. *Morg. Magg.*, c. I, st. 24.

Car la manne du ciel pleuvait sur eux, pour sûr.
Mais ce qui pleut sur nous, — tu vas voir, — est plus dur.

Piovea dal ciel la manna, questo è certo ;
Ma qui convien che spesso assaggi, e guste
Sassi, che piovon di sopra quel monte,
Che gettano Alabastro, e Passamonte.
E 'l terzo, ch'è Morgante, assai più fiero [1].

Tandis qu'ils devisent, un roc lancé manque écraser Rondel, le destrier du preux. Et l'abbé : « Gare, chevalier, c'est la manne qui tombe [2] ! »

Tirati drento, cavalier, per Dio,
Disse l'Abate, che la manna casca.

Alors le preux s'arme et va combattre les géants. Il tue Passemont et Alabastre. Pour Morgante, son vainqueur est l'Esprit-Saint qui lui envoie un songe où le païen se voit délivré par Jésus d'un serpent contre lequel Mahom ne l'a pu défendre.

Aussi, loin d'attendre en ennemi le paladin, lui demande-t-il s'il est chrétien, et, sur sa réponse, lui conte sa vision. Et Roland de lui offrir le christianisme, comme il lui eût proposé... *la botte*, à brûle-pourpoint. Le géant est tout disposé. En un clin d'œil converti, mené à l'abbé, Morgante devient le compagnon du chevalier qu'il sert dès lors avec une fidélité canine [3].

1. *Morg. Magg.*, c. I, st. 25-26.
2. *Morg. Magg.*, c. I, st. 27.
3. *Morg. Magg.*, c. I, st. 28-62.

Le paladin d'ailleurs théologise à ses heures, et, tandis qu'ils vont au monastère, il l'instruit de quelques particularités du dogme catholique...

Insieme molte cose ragionaro,
E 'n verso la badìa poi s'inviaro[1].

Ils causent de la male heure des compagnons de Morgante. — « Ils ont eu ce qu'ils méritaient ; à chacun selon ses œuvres, dit la Sainte Écriture. »

Aussi Roland ajoute-t-il en manière de consolation :

« Si les élus plaignaient leurs amis et leurs parents damnés, leur bonheur étant détruit par cette compassion, Dieu serait injuste à leur égard, puisqu'ils ne jouiraient pas de la félicité sans mélange qu'il leur a promise. Donc, que père ou mère soit dans les flammes éternelles, cela ne les trouble pas. »

Se padre o madre è nell' eterne pene,
Di questo non si posson conturbare[2].

Cela est orthodoxe. Pulci l'est toujours quand il fait exposer par l'un de ses personnages un article de foi.

La malice semble ici accuser sans réflexion, sans atténuation ni réticence, l'inhumanité de la solution théologique.

Morgante néophyte témoigne sa gratitude en pourvoyant les bons pères d'eau et de chair fraîches.

Après un long blocus, on boit ; on mange des san-

1. *Morg. Magg.*, c. I, st. 48.
2. *Morg. Magg.*, c. I, st. 52.

gliers tués par le géant... La joie rentre au moutier; car, dit le poète, « tout animal se réjouit de se repaître ».

I monaci veggendo l'acqua fresca,
Si rallegrorno, ma più de' cinghiali;
Ch' ogni animal si rallegra dell'esca [1].

N'exagérons rien, ni la portée de cette satire plus facétieuse que malveillante de la sensualité monacale, ni, en général, le sens symbolique des inventions de Pulci. Il faut se garder de la tendance trop commune qui nous porte à lotir les hommes d'une autre époque de nos procédés et comme de notre tempérament intellectuels. Le symbolisme est en histoire et en esthétique une clé très utile pour ouvrir certains arcanes, pourvu que, par une préoccupation de système, après avoir à l'aide de cette clé pénétré dans la légende et dans la poésie, on ne prenne pas un apport pour une trouvaille, on n'attribue pas à telle croyance un sens caché qui n'existe qu'en notre esprit, on ne prête pas à telle œuvre d'imagination et d'art un but défini auquel son auteur ne pensa pas, ne pouvait penser. Comment dire?... La distinction est si subtile!... Mais il ne faut pas confondre ces attributions arbitraires et stériles avec la pensée dernière, plus ou moins inconsciente, que l'œuvre ou l'homme étudiés découvrent à notre analyse. C'est ainsi que la signification symbolique attribuée aux héros de Pulci doit être entendue, c'est ainsi que sa critique doit être comprise.

1. *Morg. Magg.*, c. I, st. 66.

Un esprit général d'opposition aux abus ecclésiastiques, aux institutions féodales, le vague pressentiment d'une société plus raisonnable et plus juste que le monde du Moyen-Age, c'est tout ce qu'il faut accorder d'*intention* philosophique à ce poème entrepris par Pulci comme un jeu d'imagination pour s'amuser soi-même et divertir les Médicis, ses patrons. A leur table, après de doctes discussions, le poète récite ses stances composées à la prière de la Muse de Laurent, Lucrezia Tornabuoni [1].

Dans la trame un peu lâche d'une fable traditionnelle contée sans prétention, se résume et s'aiguise l'esprit courant de la pléiade platonicienne, son sarcasme plus ou moins voilé contre un catholicisme étroit que dépasse l'idéaliste interprétation de Ficin. Et, ce qui fait le charme de cette littérature, l'idéal chevaleresque, est tout à la fois raillé et subi avec un reste de culte et de conviction qu'Arioste doit porter plus loin et qui refleurira dans les mœurs et les usages de son temps. Derrière la bourgeoise maison des Médicis, j'entrevois la noble cour de Ferrare, qui veut être chevaleresque, et le comte Balthazar de Castiglione formulant dans son *Cortegiano* le code modernisé du gentilhomme.

Pulci est bien moins chevalier. Le bourgeois florentin perce toujours en lui, même quand il subit l'ascendant de l'héroïque légende dont il dévide les péripéties.

1. Voy. TIRABOSCHI, *Stor. della lett. ital.*, t. VI, part. III, p. 859.

Son idéal (s'il en pouvait avoir un) serait le *prolétaire* Morgante, et non le noble Roland.

On connaît la belle légende de saint Christophe. Le bon et vigoureux colosse prête ses épaules aux voyageurs pour traverser un torrent furieux. Un jour qu'il a pris un enfant sur le dos, le géant sent tout à coup peser sur lui un faix inaccoutumé. Comme il s'étonne, il entend la voix du marmot formidablement grossie et surhumaine, qui le rassure et le loue de sa charité. C'est Jésus : il a pris cette humble apparence pour éprouver son saint, pour consacrer à jamais, dans la gloire du Porte-Dieu, la force humiliée et patiente qui soutient le fardeau de l'humanité.

Morgante ne sert-il pas ainsi Roland ? Le poète raille, mais nous émeut pour le géant à *bon dos*...

Dos patient,
Dos clément,
Dos puissant,
Dos plantureux,
Dos généreux,
Dos horrifique,
Dos homérique... !

On égrènerait, à le peindre, litanie aussi ample que celle moins décemment appliquée par Rabelais [1].

L'abbé le guerdonne d'un cheval : mais, à peine enfourchée par Morgante, la monture s'affaisse écrasée.

« — Puisque tu ne me veux porter, dit le géant, c'est

1. *Pantagruel*, liv. III, chap. XXVIII.

moi qui te porterai [1]... Qu'on me le campe sur le dos, et l'on verra... Je le porterai avec les cloches et le clocher du couvent [2]. — Va pour le clocher, dit l'abbé, mais, les cloches, vous les avez brisées. — Ceux qui l'ont fait, reprit Morgante, en portent la peine, morts qu'ils sont dans leurs grottes [3]... »

E levossi il cavallo in sulle schiene,
E disse : guarda s' io sento di gotte,
Orlando, nelle gambe, o s' io lo posso ;
E fe duo' salti col cavallo addosso [4].

Tout cela est vif, de bonne humeur; si la forme n'est pas toujours suffisamment correcte et contenue, la langue est saine, le vers souvent dantesque. L'imitation du maître est visible. Il y a des phrases entières prises à son poème. Par exemple, au début du second chant :

O Giusto, o santo, o eterno monarca,
O sommo Giove per noi crocifisso...

Dante dit (*Purgat.*, ch. VI, terc. 40) :

... *O sommo Giove*
Che fosti in terra *per noi crocifisso.*

Dans le castel enchanté, élevé par les prestiges des démons, où Roland et son féal, après avoir pénétré, ne

1. *Morg. Magg.*, c. I, st. 71.
2. *Ibid.*, st. 72.
3. *Ibid.*, st. 73.
4. *Ibid.*, st. 73.

peuvent plus découvrir d'issue, ils se trouvent tout à coup devant un tombeau, d'où s'élèvent des cris terribles parmi lesquels ces mots : « — Si vous ne luttez avec » moi, vous ne sortirez d'ici... Soulevez la pierre de ce » sépulcre [1]... » Et Morgante : « — Je veux voir quelle » est cette tombe-là, d'où part cette voix, dût en sortir » ou Cagnazzo, ou Farferello, ou Libicocco avec son » Malacoda [2]. »

> Ed escane Cagnazzo, e Farferello,
> O Libicocco, col suo Malacoda.

Tous noms de diables dantesques ! Plus érudit qu'on ne pense, le manant connaîtrait-il ce passage, au vingt et unième chant de l'*Enfer* :

> Tutti gridaron : Vada Malacoda [3] :
> . . . .
> ... e tu, Cagnazzo [4] ;
> . . . .
> Libicocco vegna oltre...
> . . . .
> E Farfarello [5]...

Le démon sorti, un combat terrible s engage : Morgante s'escrime avec un battant de cloche, arme donnée par l'abbé... Enfin le démon terrassé, et qu'ils veulent remettre sous son couvercle, s'écrie : « — Ne m'enfer-

1. *Morg. Magg.*, c. II, st. 30.
2. *Ibid.*, st. 31.
3. DANTE, *Infern.*, c. XXI, terz. 26.
4. *Ibid.*, terz. 40.
5. *Ibid.*, terz. 41.

mez pas; si le faites, jamais ne sortirez... — Et, dit Roland, que faire? — Baptise ce géant, et t'en iras à gré... Mais fais-le chrétien. »

Convienti quel gigante battezzare,
Poi a tua posta andar te ne potrai:
Fallo cristiano, e come e' sarà fatto,
Al tuo cammin ne va sicuro e ratto.

« — Si me laissez ouverte cette tombe, je ne vous tourmenterai plus... — Soit, dit Roland, bien que ta vilenie ne le mérite... Puis prit de l'eau, baptisa le géant et sortit [1]. »

Chrétien ainsi un peu à la diable, Morgante poursuit son odyssée.

Au sixième chant, le poète emprunte sans façon à Dante quatre vers de sa paraphrase du *Pater* (*Purg.*, ch. XI, terc. 1 et 2).

O Padre nostro, che ne' cieli stai,
Non circumscritto, ma per più amore,
Che a' primi effetti di lassù tu hai;
Laudato sia il tuo nome e 'l tuo valore [2].

Du reste, malgré de légères incorrections grammaticales et quelques licences dans les désinences du verbe, Pulci se recommande par une pureté et une originalité de diction vraiment toscanes. Son poème est au premier

1. *Morg. Magg.*, c. II, st. 35-36.
2. *Morg. Magg.*, c. VI, st. 1.

rang comme *testo di lingua :* les auteurs du dictionnaire *della Crusca* l'ont reconnu. « Par lui s'est conservée » une grande partie des richesses de la langue. J'entends » cette abondance de proverbes et de quolibets (*riboboli*) » florentins, et tant de mots qui se seraient tous perdus. » Un certain nombre, il est vrai, le sont de fait. Car il » serait malaisé d'en retrouver la signification... *Di* » *cui sarà malagevolissimo il ripescare il significato*[1]. »

Signes de la vie populaire, ces dictons, ces proverbes sont dans le langage l'écho de la démocratie, le cachet de l'institution politique et des mœurs sociales dans la littérature. A Florence comme à Athènes, les marchands d'herbes ont leur voix au chapitre littéraire. Comparez la langue de Rabelais à celle de Racine, la première abondante en locutions populaires, la seconde expurgée, condamnée à la noblesse perpétuelle, l'influence littéraire de la constitution sociale vous frappera. Là un peuple, ici une cour. Et peu importe, si le niveau monarchique n'a pas passé sur une nation, si la vie publique y existe à quelque degré, peu importe, pour connaître la langue, que l'on s'adresse à telle ou telle classe. Les seigneurs parlent comme les manants, les manants comme les seigneurs. Patriciens et plèbe s'expriment avec la même intensité pittoresque. C'est ainsi que le vieux Villani nous peint le gibelin Farinata, dans la délibération où il s'élève contre le projet de détruire Florence,

1. Notice à la suite de la préface de l'édition du *Morgante*; Torino, 1754.

prenant pour texte de son discours deux proverbes des rues : *Propuose in sua diceria, i due antichi e grossi proverbi, che dicono, come asino sape cosi minuza rape, vassi capra zoppa se lupo non la 'ntoppa* (l'âne rape les raves aussi bien qu'il le sait ; va chèvre boiteuse, si loup ne la heurte pas). Et le patriote florentin, mêlant la bouffonnerie au sérieux, brouille ensemble ces deux dictons pour produire un non-sens grotesque : — *Come asino sape, si va capra zoppa, cosi minuza rape, se lupo non la intoppa* [1]. Lourdes facéties mêlées à la faconde biblique de Cromwell, plaisanteries au gros sel des tribuns Yankees, sont dans ce goût. Pulci a des trivialités très toscanes, *toscanissimi*, si bien que, dans un petit écrit attribué à Machiavel, le *Morgante* est pris pour parangon de la langue élégante. « *Si convince col Morgante alla mano graziosamente Dante, d'aver nella sua Commedia parlato Fiorentino : cotanto anche dal Machiavello era reputato Toscano, anzi Fiorentino affatto lo stile del Pulci in questo poema* [2]. »

Entre autres dictons, le second proverbe de Farinata degli Uberti se retrouve sous cette forme au septième chant [3] :

Tanto andata sarà la capra zoppa,
Che si sarà ne' lupi riscontrata...

1. *Hist.* di Giovan Villani Fiorentino, in Venetia, Giunti, MDLIX, lib. VI, cap. LXXXIII, p. 154.
2. Voy. Notice de l'éd. *Morg. Magg.*, 1754.
3. *Morg. Magg.*, c. VII, st. 46.

Il faut lire dans cette langue pleine et primesautière ce récit vagabond et touffu (ce sont les conditions du genre) : péripéties accumulées, héros, monstres, coups de lance, amours, et, à travers mille aventures, Olivier, Renaud, Dodon, réunis enfin à Roland dans la cité de Carador, et défendant ce roi et sa fille Meridiana contre les poursuites d'un autre prince, prétendant rebuté de la demoiselle, Manfredon.

Roland avait d'abord servi celui-ci et tué dans une bataille Lionetto, le propre frère de Meridiana. Malgré les machinations du traître Ganelon, on ne s'explique pas bien qu'il change de parti et rejoigne dans l'ost de Carador son cousin Renaud.

Ne chicanons pas le caprice, il faut se laisser faire et, comme le chevalier de la Triste Figure, admirer *la raison de la déraison... « La razon de la sinrazon que á mi razon se hace, de tal manera mi razon enflaquece, que con razon me quejo de la vuestra fermosura*[1]. » « La raison de la déraison qui à notre raison s'impose, » épuise notre raison à tel point qu'on se plaint avec rai- » son de la beauté... » de ces belles histoires, tout comme les héros du fameux Félicien de Silva, de la beauté de leurs inhumaines [2].

Citons un piquant épisode. Enamouré de sa protégée, Olivier rencontre Manfredon dans la mêlée. Ils se battent plus d'une heure, en présence de la belle amazone.

1. CERVANTES, *Don Quijote*, part. I, cap. I.
2. CERVANTES, *Don Quijote*, part. I, cap. I.

E non si vede de' colpi vantaggio[1].

Puis, Manfredon dit à Olivier

« Par Dieu, je te prie, Baron de haut renom, — laisse-moi comme amant fidèle — perdre ensemble et la vie et la dame ; — ainsi le veut la fortune cruelle : — j'ai cherché ce que soûle chercher qui aime, — j'ai trouvé poison pour sucre et miel ; — et, puisqu'un chacun ma mort veut, — par ses mains mourir ne me peine.

» Je sais que je ne retournerai plus en mon royaume, — je sais que jamais plus ne reverrai la Syrie, — je sais que tout destin m'eut d'abord en dépit ; — je sais... »

Mais il faut citer dans le texte cette stance dont toute la grâce est dans la répétition symétrique de deux mots : *so* et *che*, dans le goût du *sic vos non vobis :*

So ch' io non tornerò più nel mio regno,
So che mai più non rivedrò Soría,
So ch' ogni fato m'avea prima a sdegno,
So che fia morta la mia compagnía ;
So ch' io non ero di tal donna degno,
So ch' aver non si può ciò ch' uom desía :
So che per forza di volerla ho il torto,
So che sempre, ov' io sia, l'amerò morto.

« Mais Méridiane alors ne put moins faire, — qu'elle n'eût moult pitié de son amant. — Et elle dit : En vient là qui s'enamoure ; — si mille fois occire le pouvais, — par mes mains à Dieu ne plût qu'il mourût, — bien qu'à la mort il se donne lui-même. — Et en sa plainte elle dit (tant s'émeut pour Manfredon) — qu'elle ne veut pour tant d'amour être ingrate[2]...

1. *Morg. Magg.*, c. VII, st. 67
2. *Morg. Magg.*, c. VII, st. 70-72.

» Ce ne veut pour sûr notre Dieu. — Méridiane ne sait plus que faire ; — et elle dit : Manfredon, si ton désir — est de mourir, je ne veux pas être barbare (*villana*). — Si tu suivais mon conseil, — pour te sauver avec ta gent païenne, — tu sonnerais le ralliement avec le cor, — et en Orient ferais retour.

» Puisqu'il ne plaît pas à ton cruel destin — que je sois tienne, comme est ton désir et ton vœu, — pourquoi résister... ? »

Perchè pugnar pur contro al tuo Appollino ?
Io veggo il legno tuo fra mille scogli :
Tornati col tuo popol Saracino,
E 'l nodo del tuo amor per forza sciogli.
A questo Manfredon rispose forte :
Non lo sciorrà per forza altro che morte.
Allor seguì la donzella più avante :
O Manfredon, di te m'incresce assai ;
E diegli un prezioso e bel diamante :
Per lo mio amor, dicea, questo terrai,
Per ricordanza del tuo amor costante,
E pel consiglio mio ti partirai ;
E se tu scampi, e salvi le tue squadre,
D'accordo ancor mi ti darà mio padre.
Ogni cosa si placa con dolcezza,
E chi per forza vuol tirar pur l'arco,
Benchè sia sorian, sai che si spezza,
Ogni cosa conduce il tempo al varco...

« Le temps mène tout à terme... Attends un meilleur sort[1] . »

Un peu lesté de ces bonnes paroles et de quelques soupirs de la belle, le preux repart pour la Syrie.

1. *Morg. Magg.*, c. VII, st. 73-77.

E così Manfredon ne va in Soría
Afflitto, sconsolato, in pianto, e in noja[1].

Il part pour la Syrie tout contrit et marri, ce Dunois naïf, sur cette promesse, laissant Olivier maître de la place... qui s'offre d'ailleurs à lui. L'amazone a remarqué le paladin... Que sa promesse ne soit qu'une miséricordieuse défaite, ou qu'en héroïne sans préjugé, en princesse au-dessus des conventions, elle ne veuille qu'agrémenter l'*intérim* d'un sérieux amour, toujours est-il qu'elle fait très-cavalièrement les avances :

In una cameretta.....
... poi che tutta nel viso s'accese,
E' suoi sospir tutti ha manifestati,
Priega ch' a lei sia cavalier cortese,
E che 'l suo amor negar non debbi a quella,
Che nel suo cor sentia mille quadrella[2].

Offert ainsi, il est vrai, le doux péché a son excuse. Il est de ceux dont on dit : *Felix culpa!* Faute *providentielle*, qui va donner une âme au vrai Dieu. Le galant a des scrupules :

... non farò per certo,
Perchè se' Saracina, io son Cristiano
Dal nostro Iddio so ch' io sarei diserto,
Prima m'uccidi quì colla tua mano[3]

1. *Morg. Magg.*, c. VIII, st. 6.
2. *Morg. Magg.*, c. VIII, st. 8.
3. *Morg. Magg.*, c. VIII, st. 9.

— Une païenne, y pensez-vous, chère âme!... Il faut pour cette union... un sacrement... et ce sera le... baptême, si vous voulez!

Mais la belle aussi a ses scrupules... théologiques... Elle veut être convertie dans les règles, et répond :

... stu mi mostri aperto,
Che'l nostro Macometto Iddio sia vano,
Io mi battezzerò per lo tuo amore,
Perchè tu sia poi sempre il mio signore[1].

Il n'y a pas à reculer... Et bravement, pour son Dieu, pour sa Dame, lancé en controverse, le chevalier formule en douze vers les mystères de la foi.

« Il dit comment cette puissance et cette déité sont » trois personnes et ne sont qu'une substance... Puis » lui fait cette comparaison : Si vous doutez qu'elles » soient une et trois, regardez une chandelle allumée » prêtant, sans diminution aucune, sa lumière à mille » autres... »

Ulivier disse della Trinitate,
  Com' era una sustanzia e tre persone,
  Di lor potenzia, e di lor deitate ;
  E poi le fece una comparazione :
  Se d'esser uno e tre pur dubitate,
  Si mostra per esemplo, e per ragione,
  Ch' una candela accesa mille accende,
  E 'l lume suo pure all'usato rende.
De' miracoli fatti disse al mondo,
  E come Lazzar già risuscitassi ;

1. *Morg. Magg.*, c. VIII, st. 9.

Com' e' fu crocifisso, e nel profondo
Del limbo a trar molt' anime n'andassi [1].

Cythère et Sorbonne! Rue du Fouarre, on ne dit mieux, et voilà Mahom bien déconfit... La grâce aidant, Cupidon passe maître *in divinibus*. La dame ne répond rien; elle est convaincue, baptisée et... heureuse.

Disse la dama: più non ti rispondo;
E fu contenta che la battezzassi:
E dopo a questo vennono alla cresima,
Tanto che in fine e' ruppon la quaresima.
Più e più volte questa danza mena
Ulivier nostro pur celatamente [2].

Le preux va vite en besogne, menant battant amour et théologie.

Un fruit glorieux sortira de l'heureuse faute. Un fils va naître de cet amour qui,

... dit l'histoire,
Doit donner au Grand Charle une grande victoire [3].

N'y a-t-il pas là, — dans ce mélange de galanterie libre et de dévotion, dans cette glorification du bâtard, — une des inconséquences les plus gracieuses et les plus tenaces que réalisa l'accord de l'esprit chevaleresque et de l'esprit chrétien? D'une part, l'Amour libre, mais dominé par un haut idéal, même à travers ses licences,

1. *Morg. Magg.*, c. VIII, st. 10 et 11.
2. *Morg. Magg.*, c. VIII, st. 11 et 12.
3. *Morg. Magg.*, c. VIII, st. 12.

l'adoration de la Femme, le culte de l'honneur ; de l'autre, la chair, l'orgueil, la vengeance, exterminés par l'ascétisme. Qui eût prédit que ces tendances contradictoires, tout en continuant pour l'apparence à se proscrire entre elles, se concilieraient dans la même civilisation ? C'est pourtant ce qui advint, c'est le génie du Moyen-Age, c'est l'esprit qui enfanta la Chevalerie, les croisades, le point d'honneur, l'épopée romanesque, dont l'idéal inspire encore, dans sa réaction critique, le poème héroï-comique de Pulci.

Comme dans le *Roland* d'Arioste, les incidents se succèdent et s'entre-croisent, à harasser, à dérouter la plus patiente analyse. Le traître Ganelon ourdit sans trève ses trames contre Renaud. Il lui détache Herminion, des milliers de lances, tout un monde de paladins et d'émirs. Charlemagne est attaqué dans son Paris. Le terrible Mattafolle terrasse successivement, et enferme prisonniers dans le moutier de Saint-Denis, trois des preux de l'empereur, Ogier le Danois, Namo et Berlinghier[1].

Cependant Renaud et Olivier ont quitté Carador. On devine que Méridiane est délaissée avec de belles promesses par son galant qui poursuit ses aventures.

Les voici, — lui et son compagnon, — en Danemark où commande Fieramonte, frère et lieutenant d'Herminion. Renaud le tue après lui avoir refusé son cheval Bayard.

1. *Morg. Magg.*, c. VIII

Le païen, avant d'en venir aux armes, le prie de le laisser monter sur sa bête pour essayer ce destrier merveilleux.

C'est l'occasion pour le poète, dont la Muse vagabonde court au-devant des épisodes, de mettre dans la bouche de son héros un apologue plein de grâce narquoise et familière.

« Avant de te céder mon cheval, Sarrasin, je te veux
» conter l'histoire du Renard et du Coq :

Renard, un jour étant en chasse,
Tout affamé, ne trouvait rien.
Il voit un Coq qui se prélasse
Sur un gros arbre... Le vaurien,
D'amitié faisant la grimace,
Priait le Coq qu'il descendît
Plus bas... Il voudrait mieux entendre
Cet air si beau qui le ravit...
Le benêt alors de descendre,
Et le Renard malin lui dit :

Ta voix me paraît enrouée,
Je veux t'apprendre un meilleur chant ;
Pour cela, — la chose est aisée, —
Ferme les yeux, rien qu'un instant...
Ainsi ta voix sera doublée.
Merci, dit le Coq orgueilleux,
Et, sachant que Renard l'écoute,
Ouvrant le bec, fermant les yeux,
Il chante, et, comme il n'y voit goutte,
Renard le croque. Ainsi tu veux
Faire avec moi, si je te prête
Mon bon cheval... Mais pas si bête [1] !

1. *Morg. Magg.*, c. IX, st. 19-22.

Ce coq est cousin germain du corbeau de La Fontaine. Malicieux héros des poèmes satiriques au Moyen-Age, le Renard, lui, est arrivé sans encombre dans la ménagerie du Bonhomme.

Cependant, sur le conseil de Faburro, un seigneur païen que Fieramonte avait gravement outragé, Renaud s'est revêtu des armes et de la cotte d'armes du mort ; ce qui lui permet de s'introduire dans la place en passant pour ce dernier. Faburro soulève alors le peuple contre ses tyrans. La Reine est tuée par Renaud, ses fils sont massacrés, le peuple converti en masse au Christ. Il n'en va pas autrement tout le long du poème. C'est la théologie *militante* de Clovis, de Charlemagne, de Simon de Montfort, de Philippe II, continuée jusqu'à ces dragonnades qu'exalte Bossuet, au nom de la tradition et d'une logique irréfragable, le fondement du catholicisme admis.

« Depuis, dit Sozomène, que Dieu suscita des princes
» chrétiens et qu'ils eurent défendu les conventicules,
» la loi ne permettait pas aux hérétiques de s'assembler
» en public, et le clergé qui veillait sur eux les empêchait
» de le faire en particulier. De cette sorte, la plus
» grande partie se réunissait, et les opiniâtres mouraient
» sans laisser de postérité, parce qu'ils ne pouvaient ni
» communiquer entre eux, ni enseigner librement leurs
» dogmes.

» Ainsi tombait l'hérésie[1].. »

1. Bossuet, *Or. fun. de M. Le Tellier.*

Puis Dodon va réclamer de Carador Morgante. Carador renvoie le géant à Roland avec une armée de Méridiane. L'amazone, avant de partir, témoigne à Morgante sa joie de revoir Renaud. Elle se tait sur son Olivier. Il y a là de charmants détails, pleins d'observation fine et de *morbidezza.*

« La dame nommait Roland des lèvres, mais, Olivier, elle le nommait du cœur. Morgante, qui savait toute la trame, reprit : Que ne parles-tu de ton amant ? Jour et nuit, — je le sais, — il t'appelle encore. As-tu sitôt délaissé son amour ? La dame dit : Olivier est ici avec moi, mais je ne l'ai pas dit, et je suis toujours avec lui. »

Questo dicea colla lingua la dama,
Ma Ulivier diceva col suo core ;
Morgante, che sapea tutta la trama,
Rispose : Dove lasci il tuo amadore,
Che so che giorno e notte ancor ti chiama?
Hai tu sì tosto lasciato il suo amore ?
Disse la dama : Ulivieri è quì meco,
Però nol dissi, ed io son sempre seco [1].

En cette œuvre héroïque, comme dans les poèmes sérieux appartenant au même cycle, le bon Charlemagne tourne au Géronte. Le puissant empereur devient un débonnaire assez mal informé, plus mal servi, quand il n'est pas grossièrement trompé : c'est le cas, lorsque Ganelon ou Gan de Pontier obtient de mener contre l'émir Liofant qui assiége Montauban.

1. *Morg. Magg.*, c. IX, st. 58.

Le félon propose à celui-ci, au lieu de le combattre, de lui livrer l'empereur.

Io lo farò dar, Carlo, nella ragna[1].

Il le prendra au piége. Mais le prince généreux repousse cette offre. — Le renard, dit-il, étant entré dans le seau d'un puits, pour boire, fut entraîné au fond du puits. Le loup survenant, il l'invite à descendre dans l'autre seau : il pêchera d'excellents poissons. La ruse aboutit : le loup se met dans le seau vide, dont le poids en descendant ramène le renard. Mais la morale triomphe par un chien auquel le perfide s'est vanté de son exploit. « Bien que tu m'aies délivré d'un ennemi, dit-il, j'abhorre et punis la trahison. » Il lui saute à la gorge et le tue[2].

E così ebbe luogo la giustizia[3].

Et Liofant fait lier Ganelon ; il envoie un messager dans Montauban pour qu'Astolphe, informé du crime, prononce sur le sort du criminel. Astolphe ayant fait grâce de la corde au traître, l'émir le relâche.

On nage en plein honneur, dans une Arcadie chevaleresque, et nous sommes à l'âge de Louis XI, des Borgia. Les Médicis, que charmaient ces récits, n'étaient pas de méchants hommes ; mais, pour sûr, la générosité

1. *Morg. Magg.*, c. IX, st. 71.
2. *Morg. Magg.*, c. IX, st. 73-76
3. *Morg. Magg.*, c. IX, st. 76.

chevaleresque ne fut pas leur vertu. Il y a de ces contrastes peut-être nécessaires entre l'idéalité d'un temps et ses réalités. Les bergeries de Florian, les effusions de Sedaine, mouillèrent les yeux de Marat des douces larmes du sentiment.

Ce premier spécimen du récit pourrait suffire. Comment analyser avec la même suite tout le poème en sa teneur? Il faut abandonner le fil capricieux de l'histoire, quitte à le ressaisir épisodiquement à travers les coups de lance de nos héros et des traîtrises le Gan de Pontier. Et toujours le battant de cloche de Morgante fait des siennes, couchant à terre les escadrons, comme la faucille fait le blé mûr.

A tout instant (détail de tradition) les païens déconfits maudissent leur dieu Mahom ou *Appollino :* ces deux noms s'équivalent sous la plume légère de Pulci.

> ... sia maladetta
> Tua deità, Macon...

La pensée railleuse et dégagée du poète s'enveloppe ainsi du voile des légendes romanesques. Il s'y joue et en joue, brouillant les mythes et les faits de l'histoire.

Ainsi Shakspeare, dans l'impalpable tissu de sa Féerie, romantise la tradition classique, érigeant le héros Thésée en paladin, duc d'Athènes, mêlant les sylphes aux Déesses, estompant les ligues correctes de l'horizon grec sous les flottantes vapeurs d'une nuit d'été dans les régions du Nord. J'aime ces transpositions de la fantaisie,

cet alliage des mœurs, des paysages, des croyances adverses, dans un ensemble idéal dont l'imagination vulgaire fournit le motif, grâce aux confusions, aux *spropositi* de souvenirs fragmentés et incomplets.

Source des langues, des cultes, le peuple fut ainsi, il doit rester dans une mesure appréciable, bien que réduite par le niveau montant et de plus en plus étendu des connaissances positives, l'inspirateur naïf et puissant du Drame, du Roman, de l'Épopée. Il doit fournir le fond de ce qui entre forcément d'illusion et de mensonge dans la poétique représentation des forces naturelles et des types humains.

Ainsi la Fable, la Légende et les incantations magiques se succèdent en notre poème, mêlées aux tours facétieux. Les nécromans se livrent à d'aimables plaisanteries, changeant l'épée et le destrier d'un preux pour le glaive et le coursier d'un autre paladin. Les lions familiers servent de commissionnaires, portant les lettres des héros[1]. Entre temps continuent les conversions d'infidèles, suivies de leur baptême, selon l'expéditif procédé dont on a vu des exemples.

E cominciò a dolersi di Macone,
Dicendo : tu se' falso veramente,
. . . .
. . . . degno Carlo mano,
Io mi vo' battezzar colla tua mano[2].

1. *Morg. Magg.*, c. x.
2. *Morg. Magg.*, st. 117, 118.

Le géant Vegurto va réclamer de Charlemagne Méridiane. Il demande justice d'Olivier qui l'a déshonorée. Ce géant était si grand que « Morgante, auprès de lui, » semblait son écuyer[1] ». Ce qui n'empêche pas qu'il le tue, malgré le droit des ambassadeurs, vainement attesté par le bon Charles. Le grief vrai porté contre Meridiana est démenti ; ce qui suffit au point d'honneur chevaleresque. Tout cela est l'œuvre du traître Gan qui a fait savoir à Carador l'aventure de sa fille[2].

Il est curieux de voir comme le poète varie le début pieux de ses chants. Le onzième commence par cette mystique invocation :

O toi, pélican saint, qui nous as par ton sang
Délivrés à jamais de la bête cruelle,
Dont l'empesté venin vaut celui du serpent,
Et qui bus le vinaigre auquel le fiel se mêle,
Tant que ta mère pleure en son deuil languissant,
Que, l'Archange Michel me prêtant sa tutelle,
J'obtienne la victoire avec ta volonté,
Achevant cette histoire en toute dignité !

Cependant le fougueux Renaud et le non moins bouillant Olivier mettent à tout propos à l'épreuve par leurs querelles intempestives la longanimité de l'empereur.

Rinaldo ch'era tutto infuriato,
Rispose a Carlo magno : tu ne menti[3]...

1. *Morg. Magg.*. c. x, st. 131.
2. *Morg. Magg.*, c. x, st. 121-154.
3. *Morg. Magg.*, c. xi, st. 12

Cette fois le bon monarque perd patience. Renaud est banni. Le voilà courant les champs en proscrit, en *out law* avec aussi peu de scrupules en son nouveau mode de vie que bien des barons en éprouvèrent réellement au Moyen-Age. A son cousin Astolphe qui l'est venu trouver : « Or çà, cher cousin, dit-il,

> Il faut vivre et prendre vengeance,
> Piller un peu tout le pays,
> Du malandrin suivre l'usance[1] !

Il ne respectera rien, non plus que ces chevaliers trop souvent déchaînés de leur lien de prud'homie, et qui passaient brusquement des pratiques de la plus naïve superstition aux blasphèmes et aux attentats de l'impiété la plus brutale. « — S'ils trouvent saint Pierre en che- » min, qu'il soit dévalisé et passé au fil de l'épée[2] ! »

Ce n'est pas tout :

> Se vi passassi con sua compagnia
> Sant' Orsola coll' Agnol Gabriello,
> Ch' annunziò la Vergine Maria,
> Che sia spogliato, e toltogli il mantello[3].

D'ailleurs ce Renaud est un assez bon compagnon. Quand il a tiré Astolphe des mains de Gan, qui allait le pendre avec la permission de Charlemagne, au pouvoir duquel il était tombé, le paladin, maître de Paris et de

1. *Morg. Magg.*, c. XI, st. 19.
2. *Morg. Magg.*, c. XI, st. 20.
3. *Morg. Magg.*, c. XI, st. 21.

la vie de l'empereur, fait grâce. Roland plaide pour son oncle. Malgré leurs révoltes, les éclats de leur fougue sanguine et leur turbulence d'enfant robuste et enivré de sa force, ces preux, comme leurs pareils au Moyen-Age, s'inclinent devant l'oint du ciel, l'élu de la sainte Église. Car ils respectent au fond « la bonne race que Dieu aime et à qui l'étendard céleste fut remis. Ils redoutent, en l'outrageant, d'offenser le bon Jésus[1]. »

Quand Renaud eut ouï ces paroles de Roland, « une grande pitié s'alluma dans son cœur. Et il dit au neveu de Charles : Ce que tu m'as reproché me pèse et me griève fort[2] ». Et l'on ramène en sa cour le grand empereur, on le rasseoit sur son trône[3]. Astolphe lui demande grâce, et il demande grâce à Astolphe[4].

Mais, avec le faible monarque, c'est toujours à recommencer. Quelques griefs qu'il articule contre Renaud, Ganelon est cru par Charles sur parole. Renaud, traité de nouveau en ennemi, par suite de ses faux rapports, n'a plus aucun ménagement. Il s'empare de Paris dont il est proclamé roi par les habitants, cependant que Roland, qui n'avait pas voulu se prêter aux injustices de son oncle, s'est retiré en Perse. Il en défend le monarque contre le grand Soudan et le géant Marcovald.

Roland tue celui-ci, mais après l'avoir converti et

1. *Morg. Magg.*, c. XI, st. 125.
2. *Morg. Magg.*, c. XI, st. 127.
3. *Morg. Magg.*, c. XI, st. 132.
4. *Morg. Magg.*, c. XI, st. 133.

baptisé, selon le mode habituel qui ne fut jamais plus naïvement appliqué.

Le bras du preux pèse d'un poids irrésistible sur la conviction du géant blessé à mort.

« Je me rends, dit-il, c'est mon devoir; je vois bien que toute espérance en Mahom est vaine. Par grâce (non que je le mérite), dis-moi, chevalier, si tu es de la loi chrétienne, puisque tu m'as ainsi mené à la mort, si bien que je ne trouvai jamais un païen aussi vigoureux.

» Roland dit : Puisque tu m'en requiers par grâce, j'userai de ma courtoisie. Je suis Roland, et celui que tu vois est mon écuyer qui me tient compagnie. Tu es mort et damné si tu ne crois vite à celui qui naquit de la Vierge. Sois baptisé au nom de Jésus, crois à l'Évangile afin que ton âme aille au ciel.

» Mahomet t'attend dans l'enfer avec les autres insensés qui vont droit vers lui. Là, tu brûleras dans le feu éternel, en bas dans les abîmes douloureux et sombres. Le païen dit : Loués à jamais soient Jésus-Christ et tous ses saints. Je veux sans hésiter être baptisé et me faire, Roland, chrétien par ta main.

» Et je rends grâces à Dieu de mourir de la main de l'homme le plus fameux qui soit au monde. Si je m'en plaignais, j'aurais tort assurément. Baptise-moi, par Dieu, Baron fortuné, car je sens au cœur déjà tant de confort qu'il me semble que je suis purifié de tout péché. Roland au fleuve courut aussitôt, ôta son casque, puis l'emplit d'eau.

» Et baptisa Marcovald dévotement, et, quand il fut mort, il entendit un chant et vit apparoir visiblement des anges qui portèrent son âme au royaume saint[1]... »

Plus loin un autre personnage se livre à des effusions mystiques. Il vient d'entendre l'hymne des anges

1. *Morg. Magg.*, c. XIII, st. 62-66 et passim.

portant au ciel l'âme du géant : il envie le sort de Marcovald. Mais, ces extatiques élans où le poète semble parfois se complaire, il les dément bientôt par des facéties profanes, par des métaphores dont les trivialités sans respect paraissent accuser son irréligion, ou du moins le peu de sérieux de sa foi.

L'Angel di Dio vi tenga pel ciuffetto !

Que l'ange de Dieu vous tienne par le toupet[1] !

C'est ainsi qu'il prend congé du lecteur, selon son habitude, à la fin du douzième chant.

Il faut voir ensuite comme le rebelle Renaud remet sur le trône le bon empereur qu'il en a chassé, comment pour la troisième ou la quatrième fois la paix est refaite entre le suzerain et son vassal. Car ce n'est pas trop de toutes les forces de l'empire réconciliées pour délivrer Roland trahi et fait prisonnier par son protégé, le roi de Perse[2].

Sur son chemin, Renaud délivre les malheureuses jeunes filles qu'un roi d'une des Espagnes enlevait à leurs parents pour en peupler son harem. Le peuple affranchi de ce tyran acclame Renaud et se convertit en masse. C'est toujours la même théologie *militante* et triomphante !

... Vide il popol d'allegrezza pieno,
E come volentier ciascun l'onora,
Che tutti riverenzia gli facieno :

1. *Morg. Magg.*, c. XII, st. 89.
2. *Morg. Magg.*, c. XIII.

Ed accostossi ov' era alcun Barone,
Poi cominciò questa degna orazione.
Quel vero Dio, che fece prima Adamo,
Poi pel peccato suo volle morire,
Perchè allo 'nferno dannati savamo,
E non si può con ragion contraddire;
(Benchè alcun Saracin mi fe' richiamo
Del vostro Re) quì m'ha fatto venire,
Per liberar non sol le figlie vostre,
Ma perchè a gire a lui la via vi mostre[1].

Ainsi, ce n'est pas seulement pour délivrer ce peuple que le Ciel a suscité notre preux, mais pour lui montrer la voie du salut. Du reste, cette démonstration est aisée au point de vue doctrinal. Comme d'habitude, les objections que le mahométisme pourrait opposer à la foi chrétienne ne tiennent pas devant l'argument décisif de la force, associée cette fois à la cause de la justice et de l'humanité, que l'épée de Renaud fait triompher.

« Cette voie, ajoute-t-il, vous l'avez certainement perdue pendant longtemps, et, depuis, vous connaîtrez la fausseté et la scélératesse de Mahom ; mais mon Jésus, benoît et juste Dieu, comme il est plein de grâce et saint et pieux; il me mande vous éclairer et vous donner le signe qu'il vous attend à la fin dans son royaume éternel[2]. »

Et la conclusion obligée :

... tornate tutti al cristianesimo,
Che non si può in ciel ir sanza battesimo[3].
. . . .

1. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 13 et 14.
2. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 15.
3. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 17.

Allora il popol cominciò a gridare :
Viva Rinaldo, e viva il tuo Gesue ;
. . . .
E così cominciava a battezzare
Rinaldo alcun Baron colle man sue ;
Ognuno a' piè suoi ginocchion si getta,
E 'l primo voleva esser per la fretta[1].

C'est à qui recevra le premier l'ablution salutaire !

Dans cette constante répétition de la même scène, — un homme, un peuple passant ainsi sans transition, et comme par un coup de foudre, d'une foi à une autre, — il faut voir moins une pensée ironique de Pulci sur la tradition catholico-chevaleresque, que sa fidélité à la donnée du poème de geste qu'il égaye de sa mi-sérieuse critique et de sa parodie mitigée. Ces conversions sont acceptées par l'esprit de son temps, comme elles le furent par celui du Moyen-Age. A proprement parler, l'adhésion intellectuelle à un *Credo* quelconque est encore à présent possible à un trop petit nombre d'individus pour que les religions embrassant tout un peuple aient pu s'établir sur cette base. Le besoin de penser et de rattacher ses pensées à un principe est, dans la masse de notre espèce, faite plutôt pour sentir et pour agir que pour penser, une exception. L'autorité catholique répondit merveilleusement à ces dispositions de notre nature, plus encline à suivre un mot d'ordre par confiance en la capacité de ceux qui le donnent que par

1. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 20.

l'effet d'une conviction théorique fondée sur une démonstration difficile. Bien que la compétence générale s'étende par une instruction plus répandue, les partisans d'un prétendu libre-examen se font des illusions étranges sur l'extension de cette compétence. L'autorité du dogme catholique ne peut être remplacée, pour la majorité des esprits, que par l'autorité scientifique de démonstrations acceptées par eux sur la parole des théoriciens d'une nouvelle synthèse ou religion ; en ce sens, les deux termes s'équivalent.

Ce sera probablement toujours par des raisons *à côté*, tirées de sa puissance, de son influence, des bienfaits qu'elle entraîne, ou des moyens coercitifs qui l'appuient, qu'une doctrine s'imposera. Ceux qui la subissent pour sa nécessité, ou y adhèrent pour son utilité, s'ils viennent un seul moment à se préoccuper de sa vérité intrinsèque, découvrent vite qu'elle est aussi la plus *vraie*.

Tout le harem de l'infidèle est baptisé.

> Or qui verrait toutes ces demoiselles
> Au baptême aller dévotement,
> Qui les verrait tant joyeuses et belles
> S'en enamourerait certainement [1].

Renaud joint à ses troupes, pour aller délivrer Roland, la fleur de la chevalerie du pays. L'amazone

1. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 22.

Luciana de Saragosse lui amène elle-même des troupes.

Ici Pulci a placé, selon l'us épique, une description du pavillon, brodé de ses mains, que l'héroïne offre à Renaud.

Ce morceau est curieux, et pour sa facture aisée contrastant avec le pittoresque un peu apprêté que les poètes latins du temps apportaient dans leur peinture des beautés naturelles, et pour l'éclat même des tableaux. Le poète s'y complaît. Pour néo-platonicien qu'il soit, puisque nous verrons attribuer à l'idéaliste Marsile Ficin une partie de son œuvre, cette description montre qu'il n'échappa pas aux tendances naturalistes de la Renaissance,—Laurent de Médicis non plus (on le peut voir) en ses poèmes champêtres. C'est que la tendance à rechercher abstraitement, ou à figurer par les concrétions de l'art, la réalité des choses, s'imposait d'autorité aux poètes comme aux peintres les plus éloignés de ce que nous nommons le *réalisme*. Si les Paolo Uccello, les Gentile Bellini, se complurent à reproduire dans leurs différences variées la bête, la fleur, l'oiseau, Léonard de Vinci n'associait-il pas en ses types de femme l'expression de la beauté idéale à la précision vivante, à l'exact agencement des formes telles que les donne la nature observée face à face et sans parti pris?

« ... Quand Renaud vit ce pavillon, il s'émerveilla de tant de beautés, et il dit : — Assurément, je ne sais pas quelle déesse a produit une telle magnificence. Serait-ce Pallas? Et

il lui rendait grâces, disant : — Pour l'amour de toi, ce pavillon, toujours je le garderai : ainsi le veut la raison[1].

» Il était divisé de la manière suivante (on l'étendit pour le regarder sur le pavé de la grande salle), en quatre parties où étaient figurés les quatre éléments. Le premier côté paraissait tout en combustion, car il était travaillé de telle manière par art qu'on aurait dit que c'était un feu véritable, plein de flammes et de rayons flamboyants, si bien que quiconque se tient devant en est ébloui[2].

» Là étaient certains escarboucles et rubis, qui se détachent bien sur cette couleur, certains rubis-balais et grenats si fins que de tout côté elle dardait de la splendeur ; là étaient Chérubins et Séraphins, comme il y en a dans le feu de l'éternel amour : là est la salamandre encore dans le feu, qui s'éjouissait contente en fête et en jeu[3].

» Dans la seconde partie est l'air pur, tout azur, et le ciel avec toute étoile, la Lune et le Soleil, et Vénus et Mercure, et Jupiter après, et Vulcain qui martèle, Saturne et Mars sous un aspect plus dur, douze signes, et toute chose belle, tant qu'il n'est temps pour tout raconter ; puis les oiseaux au-dessous on voyait voler. »

Suit l'homérique dénombrement des espèces, — oiseaux, poissons, reptiles, mammifères, — dans une série de stances par malheur intraduisibles ; car tout le piquant du défilé gît dans le heurt des syllabes sonores, imitatives, dans le jeu des vocables qui s'entre-choquent, mélodieux, siffleurs, cadencés, brusques, rauques ; parodiant dans une sorte de hourvari moqueur l'harmonie confuse de la vie en ses manifestations variées, de la

1. *Morg, Magg.*, c. XIV, st. 43.
2. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 44.
3. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 45.

crécelle, du grillon sous l'herbe à la basse rugissante des fauves dans la forêt.

L'aquila in alto con sue rote andava
Guardando fiso il sol, com' ella è avvezza,
Tanto che il sol le penne gli abbruciava,
E rovinava in mar giù dell' altezza ;
Quivi di nuove penne s'adornava,
E riprendeva poi sua giovinezza :
E la nuova fenice, come suole,
Portava il nido alla casa del sole[1].

Çà et là des détails charmants, sur l'oiseau surtout. L'oiseau !... il inspire.

Gli storneletti in frotta se ne vanno,
E tutti quanti in becco hanno l'uliva[2].

« Les étourneaux s'en vont en troupe, et tous, tant qu'ils sont, ont l'olive au bec. »

Et comme Aristophane, et comme notre Michelet, comme tant de poètes, — « choses légères », parfois si profondes, — le poète s'oublie en ce monde ailé, polyglotte, fantasque, grotesque ou sémillant.

Il lusignuol ch' ha sì dolce la gola ;

Le rossignol qui a le gosier si doux ; mésanges, roitelets non crêtés, fauvettes à tête noire,... martinets,

1. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 47.
2. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 54.

coucous, et la chauve-souris (oiseau pour Pulci, puisqu'elle vole), et la sombre tribu des nocturnes, hiboux, chats-huants, ducs, chouettes. En tout quatre-vingt-sept espèces, sans compter le phénix et le griffon.

Dénombrement aristophanesque ! On dirait le divin poète des *Oiseaux*, célébrant les tribus ailées qui peuplent sa Cité des nues.

> Ἐποποὶ, ποποπὸ, ποποὶ, ποποί,
> ἰώ, ἰώ, ἴτω, ἴτω, ἴτω, ἴτω,
> ἴτω τις......

« Epopoi !... Venez, venez, chacun de mes co-volatiles ! Et vous qui tondez les guérets bien ensemencés des champs, ô milliers de tribus des mangeurs d'orge, et générations au vol rapide des pille-grains, qui roucoulez de doux chants ; et vous qui gazouillez ainsi légèrement sur les glèbes, dans les sillons, chantant cet air : Tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio, tio ! et vous qui pâturez dans les jardins sur les rameaux du lierre, et sur les montagnes... Trioto, trioto, totobrix[1] !... »

Le tableau se poursuit embrassant le Mythe et la Nature... Junon, Déiopée et les nymphes, Éole, Notus, l'Aquilon, Orion, Dédale, Phaéton précipité, Jupiter foudroyant, la Baleine, les Sirènes et le Dauphin, marins échappés au naufrage, l'hirondelle de mer qui vole, le *Cancro* tendant ses piéges à l'huître. « Quand elle entre-bâille sa coquille, il y introduit son suçoir et se repaît de l'infortunée[2]. »

1. ARISTOPH., *Aves*, v. 881-889.
2. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 65.

Langouste, sole, dorade, esturgeon, poulpe, muge, truite, carpe, écrevisse, coquillages, *calcinelles*, sèche, maquereau, murène, *scarza* (?), alose, thons, *cornioletti* (?), lamproie, sardines, anguilles, brochets, tanches, *boncio* (?), barbeau, gardon, *alefe* (?).

Tout un aquarium !

Neptune y préside. Voici le navire Argo, et Scylla qui aboie, et ses monstres terribles, Thétys, Ulysse, le vagabond des mers, les Tritons, Glaucus... !

Puis l'innombrable famille des nefs : *Balnieri*, gripes, galéasses armées, brigantins, caravelles, marranes, canots, frégates, barquerolles, esquifs et barques chargés d'hommes et de marchandises.

Enfin paraît la Terre, ses productions, ses cités, ses animaux, du Ponent et du Levant, du Midi et du Nord : — L'éléphant... « son noir cornac peut seul le toucher : » deux défenses d'ivoire sortent de sa bouche, longues » d'au moins six empans [1]. »

Ici le lion, là le cheval sans frein, l'âne, le bœuf, le mulet... Les détails fantastiques, la zoologie légendaire se mêlent à l'observation vraie... Le castor se mutile à l'aspect du chasseur.

« La licorne est endormie au giron d'une fillette qui » la caresse et la testonne. »

Tous les mammifères burinés en deux traits : l'ours bizarre et furieux, le loup impudent hué par les gens

1. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 73.

du village, mordu par les chiens, le porc embrenné dans sa fange, le chevreuil.

Quivi era il cavriuol che molto ha corso,
E poi s'è posto a ber tutto affannato[1].

Cerfs, buffles...

E 'l bufol che ne va preso pel naso[2].

Chèvres, brebis, lièvres, dromadaires, chamelles, renards, chiens, lapins, sangliers, daims, loups-cerviers, blaireaux, hérissons, porcs-épics, le chat guettant la souris, le loir, le putois, la fouine, l'écureuil, la loutre, la guenon, le singe et le babouin, *muso* (?), chamois, musc, civette, belette, hermine, martre, vair, *lattizio* (?).

Enfin les fauves, les grands et les petits reptiles, la *lonza* et la panthère, le serpent soufflant la flamme du venin, le dragon.

« Il a tué l'éléphant... Mais l'énorme bête, en tombant, écrase son imprudent meurtrier [3]. »

Le crocodile tue l'homme et le pleure;

Le *tiro*, pour ne pas entendre les paroles du charmeur, applique une de ses oreilles à terre et se couvre l'autre avec la queue;

Le basilic tue qui le regarde.

1. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 76.
2. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 77.
3. *Morg. Magg.*, c. XIV, st. 81.

En somme, le peuple animal que Pulci encage dans ses stances, — sa ménagerie, — comprend cent six espèces : cinquante mammifères; — quatre-vingt-six oiseaux; — onze reptiles; — trente poissons; — un arachnide (?); — sept crustacés ou mollusques; — deux phénix, un griffon, un dragon, une licorne et une hydre à sept têtes, sans compter les héros, les déesses et les dieux.

Le quinzième chant est plein d'aventures extraordinaires. Renaud a mené son ost en Perse : il défie l'Amostante. Roland, prisonnier de ce prince, est mis en liberté pour combattre ce nouvel ennemi, qu'il ignore être chrétien et Français. Mais la vérité se découvre; Roland et Renaud se reconnaissent. L'Amostante est trahi par sa fille, qui aime Roland. L'infidèle est tué par Olivier, sa ville est conquise.

A cette nouvelle, accourt Antée, fille du Soudan de Babylone; son père l'envoie, comme suzerain, pour maintenir ses droits sur les domaines de son vassal 'Amostante. Magicienne, écuyère consommée, cette amazone est philosophe : elle platonise à l'instar de ces doctes beautés qui dissertaient avec les sages dans le palais des Médicis. Elle a féru d'amour Renaud. Le preux doit pourtant la combattre; Antée l'a défié, le royaume de l'Amostante est le prix de la victoire.

Le matin de cette journée, Renaud couché se lamente, chapitré à son chevet par son cousin, confident de cet amour. Rassuré d'avance sur les suites du duel : « Oh!

» dit Roland, notre Renaud est déjà en armes, il attend
» dans son lit Antée à la bataille. »

> ... Il nostro Rinaldo è già armato,
> Ch' aspetta alla battaglia Antea nel letto[1].

Le moment est venu; les champions sont en présence; l'amoureux faiblit, il jette sa lance. Olivier, qui veut remplacer son cousin, est vaincu et fait prisonnier par l'amazone. Puis, c'est le tour de Roland : les coups pleuvent impuissants de part et d'autre. L'armure de la belle est enchantée, celle du preux résiste comme si elle l'était.

A partir de ce seizième chant, les hauts faits de nos héros, leurs épreuves, se multiplient à un tel point que le résumé consciencieux de ces récits, après le spécimen qu'il en fallait donner, devient aussi fastidieux qu'inutile. Il suffit d'avoir vu comment la pensée railleuse de la Renaissance s'appropriait, mais transposés avec scrupule dans le ton qui lui est familier, les récits de la Chanson de Gestes. Sautant désormais par-dessus bien des épisodes, il n'y a lieu de s'arrêter qu'à ceux où l'indépendance d'esprit du poète, sa verve originale et sceptique, se caractérisent plus spécialement.

Ce n'est pas que Pulci, sauf par échappées, sorte des convenances théologiques. Ses libertés à cet égard, même quand elles atteignent la licence, s'autorisent presque toujours des traditions du Moyen-Age, de ces

1. *Morg. Magg.*, c. XVI, st. 57.

parodies quasi-officielles des mystères et du dogme qui, à certains jours, avaient leur place au sanctuaire, comme le fou à la cour du roi. L'assurance d'une domination incontestée éclate dans ces tolérances des pouvoirs pour la critique ; ils se l'incorporent en quelque sorte ainsi, ils se consacrent en la consacrant comme une dépendance d'eux-mêmes. Certaines plaisanteries de Pulci dépassent ce cadre : l'impiété *voulue* s'y laisse voir.

Lorsqu'il est sérieux, l'auteur du *Morgante* s'inspire du mysticisme rationaliste de Ficin. Il professe ce catholicisme élargi où le symbole orthodoxe s'accommode sans trop d'efforts aux exigences du néo-platonisme réformateur. Rapprochés des parties théologiques du poème, les écrits de Marsile éclairent la pensée de son ami quand celui-ci vise à la haute philosophie. Pulci est plus à l'aise avec lui-même quand il se livre aux caprices de son dévergondage épicurien. Il redevient le joyeux commensal du Magnifique, le railleur bouffon des mystères sacrés. Il a des irrévérences sacrilèges, comme celle-ci, par exemple.

Interrogeant sur sa foi le géant Margutte dont il vient de faire rencontre, — « Dis-moi, s'écrie Morgante, si » tu es chrétien ou sarrazin, ou si tu crois au Christ ou » à Appollin. »

« Margutte répondit alors : A te le dire de suite, je ne crois pas plus au noir qu'à l'azur, mais au chapon bouilli ou, si tu veux, rôti ; et je crois quelquefois encore au beurre, à la bière et,

quand il y en a, au vin nouveau... Mais, par-dessus tout, j'ai foi dans le bon vin et je crois que qui y croit est sauvé.

» Et je crois à la tourte et au *tourtelet* (*tortello*) : l'une est la mère et l'autre est son fils ; le vrai *Pater noster* est le foie rôti ; et ils peuvent être trois, deux et un seul, et celui-là dérive au moins du foie ; et, parce que je voudrais boire avec un glaçon, si Mahomet défend et condamne le vin, je crois que c'est un songe et un fantôme[1].

» Appollin doit être une hallucination, et Trivigant est peut-être un spectre. La foi est une plaisanterie. Tu l'entends, je crois, à demi-mot. Or, tu pourrais dire que je suis hérétique. Donc, ne prodiguons pas les discours.....

» Cette foi est comme l'homme se l'accommode. Veux-tu voir quelle foi est la mienne, à moi qui suis né en Turquie d'une nonne grecque et d'un prêtre païen. D'abord, j'aimais à jouer du rebec, ayant fantaisie de chanter Troie, Hector et Achille, non une, mais mille fois.

» Quand je fus fatigué de jouer de la guitare, je commençai à porter l'arc et le carquois. Un jour que dans la mosquée je faisais du train, je tuai mon vieux *pope* (*papasso*) ; puis je me pendis au côté ce cimeterre et commençai à vaguer par le monde, et pour compagnie je menai avec moi tous les péchés du Grec et du Turc[2]. »

Il mène soixante-dix-sept péchés mortels, sans compter les véniels. Joueur, fripon, gourmand, glouton, expert en toutes friandises, « il sait toutes les sauces... » En l'art de gueule on compte soixante-deux articles, sans compter les suppléments ajoutés par lui.

Uno che manchi guasta la cucina,
Non vi potrebbe il ciel poi rimediare :

1. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 114-116.
2. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 117-121.

Quanti segreti insino a domattina
Ti potrei di quest' arte rivelare !
. . . .
Dove il capo non va metto la coda[1].

« Mets-moi en danse, mets-moi à table, je fais mon devoir des pieds, des mains. Présomptueux, importun, hardi, je ne regarde pas plus les parents que les étrangers : j'ai pris mon parti de la honte, et je retourne vers qui me chasse, comme les chiens.

» Si j'ai fait l'entremetteur, ne me le demande point, je ne te le dirais pas... Où il y a cinq femmes, j'en corromps six[2]. »

Un vrai Panurge, ce Margutte auquel notre Rabelais semble avoir songé quand il résume les talents de son héros !

« Panurge estoit... bien galant homme de sa per-
» sonne, sinon qu'il estoit quelque peu paillard, et sub-
» ject de nature à une maladie qu'on appelloit en ce
» temps là :

Faulte d'argent, c'est douleur sans pareille.

» Toutesfois il avoit soixante et trois manieres d'en trou-
» ver tousjours à son besoing; dont la plus honorable et
» la plus commune estoit par façon de larrecin furtive-
» ment fait; malfaisant, pipeur, beuveur, batteur de
» pavés, ribleur, s'il en estoit à Paris ;

» Au demourant, le meilleur filz du monde[3]. »

1. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 128-129.
2. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 130-131.
3. RABELAIS, *Pantagruel*, liv. I, chap. XVI.

Margutte est de cette noble lignée des Panurge et des Sbrigani, « le héros de notre siècle pour les exploits » dont il s'agit ; un homme qui vingt fois en sa vie, pour » servir ses amis, a généreusement affronté les galères ; » qui, au péril de ses bras et de ses épaules, sait mettre » noblement à fin les aventures les plus difficiles, et » qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour » je ne sais combien d'actions honorables qu'il a géné» reusement entreprises [1]. »

L'éloge de Nérine s'appliquerait de tout point à Margutte. « Il n'a besoin ni de crochets, ni d'échelles pour parvenir là où on atteint avec la main... Mais le Pape lui a déjà fait porter la mitre... qu'on met aux voleurs... Des tarières, trépans, limes sourdes, barroirs, monseigneurs, rossignols, échelles de bois ou de corde, leviers, chaussons de feutre pour marcher sans bruit, lanternes sourdes, il joue supérieurement [2]. »

« Croix, calices, crucifix, lui sont très chers. — Et il va dépouillant les Vierges et les Saints [3]. »

Ravageur de poulaillers, ignorant le tien et le mien, Margutte professe le communisme le plus radical.

... Io non istò a guardar più tuo che mio,
Perch' ogni cosa al principio è di Dio[4].

1. MOLIÈRE, *Pourceaugnac*, acte I, sc. IV.
2. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 133.
3. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 134.
4. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 135.

« Voleur de grand chemin avant d'être filou, il aurait pour un *quattrino* dépouillé le saint le plus fameux, s'il y a des saints dans le ciel (!)[1]. »

« Restent les vertus théologales : —Falsifier les écrits, les livres, en changeant le titre, la couverture, le nom de l'auteur !... Parjures et faux serments lui glissent de la bouche comme des figues... Il va par le monde, le chapeau sur les yeux, net et pur comme gale, et, comme la limace, laisse partout où il passe sa trace de bave, changeant d'amis, de foi et de loi, vaurien accompli avant de naître [2]. »

... Io fu' cattivo insin nell' uovo.

Tel qu'il soit, le coquin agrée à Morgante.

« Garde-toi, lui dit-il, de trahison, car je veux que tu croies en ce battant de cloche que je porte, puisque tu ne crois pas à Dieu dans le ciel. Je sais dompter les bêtes au travail. Pour le reste gouverne-toi à ta guise, — avec les saints à l'Église, avec les goinfres au cabaret[3]. »

Et les deux ribauds de mener joyeuse vie aux dépens du pauvre monde ! Margutte abonde en inventions pour vivre aux auberges sans payer l'écot. Morgante l'admire en disciple, parodiant à sa louange le vers de Dante en l'honneur d'Aristote au quatrième chant de l'*Enfer* :

Vidi il maestro di color che sanno.

1. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 136.
2. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 137-139, 141.
3. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 144.

« Tu es le maître de ceux qui savent, » s'exclame-t-il, s'adressant au géant son compagnon :

Tu se' il maestro di color che sanno[1].

Les ripailles des deux amis, et particulièrement les dégoûtantes orgies de Margutte, exercent la Muse de Pulci, réaliste et un peu poissarde :

Margutte se passait dans la bouche une plume
Pour se faire vomir, quand le sac était plein ;
Le remplissait encore et le vidait soudain ;
Et, quand il était las, il sortait une écume
De son nez. Il clouait son chef à l'oreiller,
Plus saoûl qu'un Jeudi-gras qu'on passe à ripailler.

Comme il puait le vin, le porc ! Comme il s'humecte !
Quels flots il engloutit en son vaste abdomen !...
Puis, gonflé par le poids des torrents qu'il s'injecte,
Comme douze *cathos*, il jette à pleine main
Les fangeuses gaîtés d'une parole infecte...
Il recolle au baril la bouche, et va son train...
Et ce sont des boisseaux d'injures éhontées...
Tant que trois feraient bien au moins sept charretées[2]

Mais la morale est vengée bientôt, et par un quadrumane.

Nec deus intersit...

Margutte s'est endormi dans une forêt. Pendant son sommeil, Morgante lui ôte ses bottes. Quand il se ré-

1. *Morg. Magg.*, c. XVIII, st. 199.
2. *Morg. Magg*,, c. XIX, st. 132-133.

veille, il crève littéralement de rire en voyant un singe s'en chausser. Vraie scène du saint Antoine de Callot, que cette pochade tragi-comique [1] !

Le pauvre Margutte est pris de fou rire. Il étouffe, perd le souffle...

E finalmente per la pena scoppia [2].

Morgante l'enterre dans une grotte et sur la pierre de sa tombe écrit cette épitaphe :

« Ci-gît qui mourut de rire [3].»

Cependant Morgante rejoint son maître Roland devant Babylone : son terrible battant de cloche aidant, la cité ne tient pas devant la vaillance du preux. Il fait merveille, ce formidable *battaglio*, et, quand la ville est prise, il procure plus d'un passe-temps aux héros chrétiens...

« Un jour qu'ils se promenaient par la terre, un bon *muezzin* (*talacimanno*) était, comme c'est leur coutume, monté sur son minaret... « Oyez le corbeau, dit Morgante [4]... »

1. E vede che gli ha presi una bertuccia,
E prima se gli ha messi, e poi cavati :
Non domandar, se le risa gli smuccia,
Tanto che gli occhi son tutti gonfiati,
E par che gli schizzassin fuor di testa.
(*Morg. Magy.*, c. XIX, st. 147.)

2. *Morg. Magg.*, c. XIX, st. 148.
3. *Morg. Magg.*, c. XIX, st. 150.
4. *Morg. Magg.*, c. XIX, st 179.

L'excellente plaisanterie, que de décapiter cet infidèle pendant qu'il invoque son Mahom ! Morgante jette son battant : le chef du païen est lancé en l'air à plus de cent brasses.

Le jovial compagnon ne jetait jamais moins haut son battant, qu'il rattrapait comme un tambour-major sa canne [1]...

Mais ses jours sont comptés. Ce héros éponyme du poème (pour parler comme les Grecs) succombe bien avant le dénouement de ces aventures qu'il poursuit avec Olivier, Richardet, Astolphe et Renaud. Au moment où il débarque dans les États du roi Murocco, il est pincé au talon par un crabe : sa légère blessure s'envenime et il en meurt [2]. Les preux, ses compagnons, continuent à triompher des Infidèles servis par les puissances de l'Enfer. Grâce aux incantations de Maugis, le château de Créonte est forcé, et cette magicienne consumée dans l'asile que ses prestiges rendaient infranchissable [3].

Astolphe, qui s'est séparé de ses compagnons, prend gîte dans un monastère. Des bandits s'y introduisent pendant son sommeil et lui volent son cheval. Les religieux ne veulent pas qu'il ait recours à la force pour se venger de ce méfait : ils en renvoient la répression à la justice céleste. Le paladin, n'agréant pas cette morale, se met à la poursuite des malandrins : il les atteint, en

1. *Morg. Magg.*, c. XIX, st. 158.
2. *Morg. Magg.*, c. XX, st. 51.
3. *Morg, Magg.*, c. XX, st. 19-78.

tue quatre, fait les autres prisonniers, et reprend sa monture. Quand il a ramené ses captifs au couvent, les moines remercient de ces exploits « le Dieu de Nazareth[1] ». Mais ils refusent, comme Astolphe le leur demande, de pendre les prisonniers, car, disent-ils, « ce n'est pas office de gens d'église, mais de laïques ».

« Je crois, répond le chevalier, que cela plaît beaucoup plus à Dieu que de dire la patenôtre, s'il est vrai que les méchants lui déplaisent. Otez vos capes et faites vite, et les pendez tous à une corde[2]. »

Grâce au bâton dont le preux joue sur leur dos, les hommes de Dieu, malgré le brocard : *Ecclesia abhorret a sanguine*, s'acquittent en conscience de la charge de bourreau.

Jusqu'où l'ironie du poète porte-t-elle dans ce passage? Cette horreur du sang chez les membres du clergé s'accommodait, — on le sait, — avec les exigences de la justice théologique, l'Inquisition livrant au bras séculier les hérétiques qu'elle condamnait.

1. *Morg. Magg.*, c. XXI, st. 90.
2. *Morg. Magg.*, c. XXI, st. 91.

CHAPITRE XVII.

LUIGI PULCI. — LE MORGANTE MAGGIORE
2. CHEVALERIE ET CRITIQUE.

Avouant qu'il se perd lui-même dans les fils enchevêtrés de ses récits, Pulci, après bien des incidents, retourne ou plutôt vient au grand Charles, dont il a été bien peu question jusqu'à cette partie du poème. D'un coup il se débarrasse sans scrupule des héros qui le gênent.

« Je ne sais si Fuligatto verra le sire de Montauban, qui peut-être sera mort en chemin. Je commence à chanter Charlemagne. Il convient que mon chant arrive au port et que je punisse le traître Ganelon d'une trahison que je vois déjà découverte avec les yeux de l'esprit dans un miroir, et je m'inquiète de Charles, qui est si vieux[1]. »

Il est curieux, dès ce moment surtout, de comparer aux Gestes de Roland le poème primitif de Théroulde et à la *Chanson de Roncevaux* l'œuvre de notre poète. L'élément pathétique, vivifiant d'un bout à l'autre les épopées françaises du cycle karolingien, n'est pas

1. *Morg. Magg.*, c. XXIV, st. 4.

étranger à la libre imitation poursuivie par le Florentin. Avec lui, d'ailleurs, l'épanouissement parodique ne perd jamais ses droits, non plus que la critique du philosophe, dont le voile d'une fantaisie perpétuelle ne cache pas toujours bien la sérieuse portée. C'est même à la fin du vingt-cinquième chant que cette critique se donne carrière avec des licences plus caractérisées. Si bien qu'on a pu (Tasse le soutient dans ses lettres [1]) attribuer à Ficin une collaboration directe à cette partie du poème. Quant au tissu de l'action principale en ce chant, Pulci se borne à paraphraser le récit traditionnel du vieux trouvère sur le voyage de Ganelon à Saragosse, comme ambassadeur de Charles auprès du roi Marsile, et sur la trahison, que, pour se venger de Roland, il combine avec le monarque infidèle.

Le grand drame de Roncevaux se prépare.

Dans les romans où Pulci a puisé la donnée de son œuvre, Renaud n'assistait pas à la grande bataille. Notre poète veut justifier la présence du cousin de Roland dans le val de Roncevaux.

« J'avais pensé, dit-il, à abréger l'histoire, et je ne savais pas que Renaud pût arriver à Roncevaux; mais ensuite un ange du ciel m'a montré Arnaud, qui certes me paraît un digne auteur, et il me dit : — Attends, Louis ; sois tranquille ; Renaud sans doute arrivera à temps ; si bien que je raconterai l'histoire comme Arnaud de tout point l'écrivit [2]. »

1. *Letter. poetic.*, lett. VI.
2. *Morg. Magg.*, c. XXV, st. 115.

Cet Ange n'est autre que son ami Ange Politien. A notre poète embarrassé pour réunir dans le dénoûment du *Morgante* ses principaux personnages, l'érudité de la pléiade florentine cita fort à propos l'autorité d'un troubadour. Il s'agit d'Arnaud que Dante rencontre au Purgatoire et qu'il fait parler dans son provençal :

Ieu sui Arnault, que plor e vai chantan ;
Consiros vei la passada folor,
E vei jauzen lo joi qu'esper denan[1].

Pulci poursuit fort plaisamment, dans la manière illustrée depuis par l'*Arioste :*

« Je sais que j'ai besoin d'aller droit, — pour ne pas mêler ici une fausseté, — car ceci n'est pas une histoire de mensonge, — puisque, si je sors d'un seul pas hors de la voie, — l'un criaille, l'autre blâme, un troisième gronde, — chacun puis m'étourdit à me rendre fou, — si bien que j'ai choisi la vie solitaire, — car la tourbe de ces fous est infinie.

» Mon académie, le plus souvent, ou mon gymnase — est dans mes bosquets ; — là, je puis voir l'Afrique et l'Asie ; — les nymphes y viennent avec leurs corbeilles, — et me portent des narcisses ou des *colocasia :* — ainsi fuis-je mille dégoûts urbains ; — c'est ainsi que je ne me rends plus à vos Aréopages, — gent toujours avide de médire[2]. »

Évoqué par Maugis, le démon Astaroth apprend à cet enchanteur que Renaud est en Égypte avec Richardet.

1. « Je suis Arnault qui pleure et vais chantant ; — je vois, chagrin, la folie passée, — et vois, joyeux, le bonheur que j'espère dans l'avenir. »
(*Div. Com.*, *Purg.*, chant XXVI, t. 48.)

2. *Morg. Magg.*, c. XXV, st. 116-117.

Il s'offre à les y chercher et à les porter à Roncevaux. Pour accomplir cette mission, il entrera dans le corps du cheval Bayard. L'enchanteur demande alors au démon de lui prédire les événements qui suivront l'arrivée de Roland en Espagne. Astaroth lui répond :

« — Le discernement de ces choses est obscur; — j'y penserais toute cette nuit — que je n'en jugerais pas plus sûrement, — car les routes du ciel sont rompues pour nous; — comme astrologues, nous voyons le futur, — de même qu'entre vous maintes doctes personnes,—auxquelles n'échapperaient homme ni animal, — si on ne leur avait rogné courtes les ailes.

» Je te pourrais parler du vieux Testament, — et de ce qui a été auparavant; — mais toute chose ne vient pas à notre oreille, — parce qu'il n'y a qu'un premier *omnipotent,* — où toujours chaque chose comme en un miroir, — le futur et le passé sont présents. — Celui qui fit tout, seul sait tout, et son Fils ne sait pas toute chose (!) [1] ».

La thèse est audacieuse pour le temps, bien qu'aventurée sous le prête-nom d'un diable. Le poète poursuit, par l'organe de ce docteur infernal, sa théorie de la prescience divine :

« ...Je ne puis te dire, si je n'y pense, — ce qui doit s'ensuivre pour Charlemagne; — sache que tout cet air est rempli — d'esprits, chacun avec l'astrolabe en main, — et tous les moyens de calcul, et les livres de compte; — le ciel menace de quelque cas étrange, — sang, trahison, guerre et embarras, — car Mars est angulaire dans le Scorpion.

» Et pour que, mieux tu l'entendes, en ascendant — il se

1. *Morg. Magg.*, c. XXV, st. 135-136.

retrouve en conjonction avec Saturne — si puissant dans sa révolution[1]... »

On remarquera le même fonds d'idées astrologiques que nous venons d'étudier chez Marsile Ficin. « Ces signes ne sauraient mentir : ils annoncent les révolutions et les guerres[2]. Mais Gan, l'auteur de ces maux, pleurera ses crimes en enfer[3]. » Un point offusque Maugis, l'infériorité de connaissance qu'Astaroth attribue au Fils à l'égard du Père[4]. Il interroge à ce sujet le diable théologien qui répond par ce curieux discours :

«... Tu n'as pas bien lu — la Bible, et il me semble que tu as peu d'accointance avec elle : — en effet, le Fils, interrogé touchant le grand jour des rétributions, — dit que le Père le savait seul[5]. »

Là-dessus, le subtil Astaroth explique à sa manière la Trinité : il définit en vrai disciple de Marsile le Dieu Un en trois personnes :

Un motor donde ogni moto deriva,
Un ordin donde ogni ordin sia costrutto :
Una causa a tutte primitiva,
Un poter donde ogni poter vien tutto,
Un foco donde ogni splendor s'avviva,
Un principio onde ogni principio è indutto,

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 137-138.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 138.
3. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 140.
4. *Morg. Magg*,, c. xxv, st. 141.
5. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 141.

Un saper donde ogni sapere è dato,
Un bene donde ogni bene è causato [1].

Toutes thèses orthodoxes. « Voilà le père, ajoute Astaroth, et le monarque antique qui a tout fait et peut » tout savoir [2]. » Les plus canoniques docteurs ne disent pas autrement, et jusque-là cette définition n'aurait rien à démêler avec l'Église. Par malheur, la suite, bien qu'avec ambiguïté, porte atteinte au dogme du libre arbitre divin, tel que le posait la théologie traditionnelle. L'idée d'une loi qui se confond avec la sagesse de Dieu, et en fixe les conditions nécessaires, ressort clairement de ces deux vers :

« *Dieu* ne peut négliger l'ordre que je dis, — ou tu verrais se détruire le ciel et le monde... »

E non può preterir l'ordin ch' io dico,
Che 'l cielo e 'l mondo vedresti cadere [3].

L'école florentine tout entière se rattache à cette interprétation philosophique du dogme chrétien : poètes-philosophes, philosophes-poètes, concordent ainsi. La pensée des néo-platoniciens modernes n'a cessé d'être hostile au christianisme (comme on l'a vu en Gémiste Pléthon) qu'en accommodant à la métaphysique et au mysticisme, renouvelés d'Alexandrie, les solutions de la théologie régnante.

1. *Morg. Magg.*, c. XXV, st. 143.
2. *Morg. Magg.*, c. XXV, st. 144.
3. *Morg. Magg.*, c. XXV, st. 144.

« Note que jamais le Seigneur ne se repent, — et si quelqu'un prétend qu'il a changé de sentiment, — je dis qu'il prend le faux pour le vrai. »

Nota che mai questo Signor si pente,
E se alcun dice che e' s' è rimutato,
Dico che il falso quì pel ver si stima[1].

Claire allusion aux textes de l'Ancien Testament qui parlent du repentir de Dieu...! Maugis veut savoir encore si Dieu a prévu la chute des mauvais anges. En ce cas, dit-il, le décret qui les créa fut injuste, et le Seigneur manqua de charité...

E' par che e' sia quì ingiusto il suo decreto,
E la sua carità quì non sarebbe,
Perchè creati, et dannati v' arebbe[2].

« Il les aurait créés et damnés tout ensemble! »

Le diable répond compendieusement, et, — chose étrange, — se porte l'avocat de Dieu, défendant l'équité de son décret, sa prescience, le libre arbitre et la juste damnation des anges rebelles qui ont laissé passer le délai fixé à leur pénitence. Pouvaient-ils d'ailleurs en profiter, eux qui, au contraire d'Adam, péchèrent avec pleine connaissance?

« La nature angélique corrompue — ne peut plus redevenir parfaite et entière, — elle qui pécha comme nature docte (*la*

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 147.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 148.

qual peccò come natura dotta),— et pour cette raison depuis elle se désespère[1]. »

Ainsi, quoi qu'en pense Origène, la perte des Esprits déchus est irrémédiable. Mais Judas eût pu être sauvé s'il eût gardé l'espérance, sans laquelle il n'est pas de salut... Donc, on ne peut conclure :

In diebus illis salvabitur Juda[2].

Il parle d'or, ce démon théologien, comme celui que Dante rencontra en enfer, argumentant contre un damné :

Tu non pensavi ch' io loico fossi[3] !

Le scepticisme ne perd pas d'ailleurs tous ses droits avec Astaroth : il raille les sages qui prétendent savoir l'ordre des célèbres hiérarchies que « lui, un des premiers séraphins, ne connaît pas ».

...Poeti, e Filosofi, e Morali,
Queste cose, ch' io dico, anche non sanno,
Ma la presunzion vuol de' mortali
Saper le gerarchie come elle stanno;
Io ero Serafin de' principali,
E non sapea quel che quà giù detto hanno
Dionisio e Gregorio, ch' ognun erra
A voler giudicare il Ciel di Terra[4].

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 154.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 155.
3. *Infern.*, c. xxvii, t. 41.
4. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 159.

Après cette conférence, le serviable démon part comme une fronde dans les airs pour remplir sa mission. Le poète profite de l'intermède pour remercier des sources qu'il lui a ouvertes « son cher Angiolino, ce Politien, honneur et gloire de Monte Pulciano, son guide fidèle, qui lui a fait connaître les écrits d'Arnaud et d'Alcuin ».

...Ne ringrazio il mio car Angiolino,
Sanza il qual molto laboravo invano,
Fida scorta m'è stato al mio cammino,
Onore e gloria di Montepulciano,
Che mi dette d'Arnaldo e d'Alcuino
Notizia, e lume del mio Carlo mano;
Ch' io ero entrato in uno oscuro bosco,
Or la strada e 'l sentier del ver conosco[1].

L'auteur du *Morgante* excelle en ces diversions, en ces allusions voilées et directes aux choses et aux hommes, aux doctrines de son temps; Arioste ne s'y jouera pas avec un plus gracieux laisser-aller; Byron, dans son *Don Juan*, ne promènera pas avec plus de désinvolture son Pégase fantastique et vagabond. Comme il fait parler le roi Marsile en vrai musulman à ses soldats! On a déjà remarqué, dans le Traité *De Christiana religione* de Ficin, de quel large point de vue le mahométisme était jugé par ces hommes de la Renaissance. Qu'il y a loin de cette appréciation exacte et équitable aux jugements que le Moyen-Age portait sur le culte infidèle! Pulci, au contraire, est bien informé des

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 169.

dogmes, des rites et de l'esprit des disciples du Prophète ; quand il leur attribue pour Dieux, à côté de Mahomet, Trevigant et Appollino, c'est pour se conformer à la tradition épique dont il s'inspire ; mais évidemment il ne partage pas les fausses vues des romanciers chevaleresques sur la religion de Mahomet[1].

« Nous sommes tous nés dans le monde pour mourir, dit le roi Marsile à ses soldats... Vous serez tous bien dédommagés dans le ciel : Mahom se souvient bien de ses Musulmans, il garde à qui lui est fidèle des fontaines et des fleuves de lait et de miel[2]. »

Après avoir dit qu'il conquerra toute la chrétienté : — France, Bourgogne, Angleterre, Flandre, Bretagne, Normandie, Navarre, Gascogne, Picardie, Provence, Allemagne, — il ajoute (l'allusion à Mahomet II est évidente) que, si le pape (*il gran papasso*) refuse de se soumettre, il plantera sur l'autel de Saint-Pierre la bannière des vrais croyants.

Mangeranno i cavalli a suo dispetto[3].

Mais Astaroth a rejoint Roland, auquel il offre ses services. Il entre dans le corps de Bayard et transporte le preux, pendant que le démon Farfarel fait voyager de la même manière Richardet, frère de Roland.

1. Voy. entre autres passages, *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 198.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 192.
3. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 195.

Ils vont, les deux destriers, d'un élan sans trêve, affolé comme le vol des cavales noires qui portaient Faust et Méphistophélès.

Quand les sauts de leurs coursiers sont par trop vertigineux (ils ne font faute de franchir, comme un fossé, vallée ou bras de mer), les héros ferment les yeux pour ne pas voir l'abîme. S'ils ont faim, soudain un riche pavillon se dresse où un festin magnifique est servi...

« Eh là-bas ! majordomes, disposez notre maison[1] ! » crie Astaroth.

Et les mets les plus succulents de couvrir la table improvisée... Il y a surtout un certain plat de becfigues et d'ortolans gras, que le poète célèbre en vrai gourmet toscan, et dont il se lèche mentalement les doigts... Il rappelle ainsi l'antique origine de ce régal, notant toutefois que la Toscane ne possédait pas alors ce gibier divin : l'ortolan, cet « orgueil » de Prato[2].

Ici, Pulci glisse, en bouffonnant, une de ses hardiesses les plus scandaleuses contre la légende évangélique... Les facéties de Voltaire, ses parodies de l'Ancien et du Nouveau Testament, ne dépassent pas en audace irrévérencieuse ce Christ que le poète nous montre apparaissant à Madeleine sous la forme d'un ortolan[3]. Il a beau mettre cette impiété sur le compte d'Arlotto de Piova,

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 214.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 216-217.
3. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 217.

la malice de Luigi s'est assez exercée déjà sur les mystères de la foi, pour qu'on puisse lui en attribuer à lui-même cette nouvelle parodie.

« Le Christ à Madeleine apparut — en ortolan, et lui sembla bon compagnon[1] ! »

Et Renaud, ravi de ces délices, s'écrie :

« ...Tout ceci me paraît miracles. — Dressons ici non pas trois, mais six tabernacles[2]. »

Allusion évidente aux paroles de saint Pierre après la Transfiguration :

« Maître, il est bon que nous soyons ici; faisons-y » donc trois tentes : une pour toi, une pour Moïse et » une pour Élie[3]. »

Le tablier au ventre, comme des aubergistes empressés, Astaroth et Farferello servent leurs hôtes[4]. Tous les mets du festin préparés pour le roi Marsile viennent d'ailleurs d'Espagne en droite ligne par le pouvoir surnaturel des deux diables[5].

Les chevaux endiablés reprennent leur course, galopant, bondissant des Pyramides et du lac Mœris, par la Libye, par les plaines de Carthage, jusqu'au détroit de Gibraltar. « Mais, dis-moi, demande Renaud, à quoi

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 217.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 218.
3. *Évang. selon* Saint Luc, ix, 33.
4. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 219.
5. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 221.

servent ces colonnes d'Abyla et de Calpé ? » — Et Astaroth : — « Une erreur grossière les établit : elle se prolongea bien des siècles, donnant pour bornes au monde ces colonnes d'Hercule, au delà desquelles, pensait-on, les nefs infailliblement devaient périr... Vaine opinion !... On peut naviguer au delà... Les vaisseaux passeront outre... Et l'on peut aller dans l'autre hémisphère[1]. »

Hasardée, nous l'avons vu, au vingt-deuxième chant, la prophétie du *Vates* se complète ici : Colomb et Gama sont prévus... Que dis-je? Galilée et Newton !

> Però che al centro ogni cosa reprime :
> Sicchè la terra per divin misterio
> Sospesa sta fra le stelle sublime[2].

« Comme toute chose pèse au centre, — ainsi la terre, par mystère divin, — se tient suspendue entre les étoiles sublimes. — Il y a là des cités, des châteaux, des empires... On y adore le Soleil, Jupiter et Mars... Il y a des plantes, des animaux... On s'y bat comme ici[3]. »

« Ce sont les antipodes ! »

> Antipodi appellata è quella gente[4].

Après lui avoir demandé si les *Antipodes* sont de la race d'Adam, Renaud veut savoir si ces peuples ido-

1 *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 228-229.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 220.
3. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 230-231.
4. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 231.

lâtres participent au bienfait de la Rédemption[1]. Le Christ, répond ce diable dont nous connaissons le savoir théologique, se serait montré bien partial (*partigiano*) pour notre hémisphère, si Adam n'était que le père de ses habitants, et si, d'autre part, le Sauveur ne s'était fait crucifier que pour ceux-ci; « sache qu'un chacun est sauvé par la croix[2]. » La même foi d'ailleurs réunira tous les hommes.

Adorerete tutti di concordia,
E troverete ognun misericordia[3].

Mais Astaroth va bien plus loin : il se montre (hormis à l'endroit de la gent diabolique qu'il juge damnée sans rémission) aussi *latitudinaire* qu'Origène. Ces déclarations sont remarquables, — le génie humain de la Renaissance, les conceptions élargies du platonisme chrétien des Laurent et des Marsile, s'y précisent avec grandeur :

« ...La porte est toujours ouverte, — et jusqu'au grand jour elle ne sera pas fermée. — Offert avec un cœur juste, — tout holocauste sera accepté. — Ce qui plaît au ciel surtout, c'est l'obéissance, — la crainte, le scrupule et le respect[4]. »

Mais la pensée du poète, qu'il met dans la bouche de ce démon disert, dépasse cet horizon de large tolérance.

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 232.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 233.
3. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 233.
4. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 234.

On sait le subterfuge auquel Dante a recours pour assurer la béatitude éternelle à quelques vertueux personnages du Paganisme. Il ressuscite Trajan et le convertit au Christ. Ainsi les exigences rigoureuses du dogme se concilient avec le rationalisme et les généreuses inspirations de l'Alighieri. Pulci n'a pas besoin de ces subterfuges. Non-seulement il sauve les païens, mais il réhabilite le paganisme, —le paganisme gréco-romain, tout au moins. Se plaçant à un point de vue relatif bien remarquable à cette époque, il reconnaît comme un progrès le passage du culte fétichique des animaux au noble Polythéisme qui divinisait le type humain.

« Tant que leurs cérémonies et dévotions — furent avec crainte observées par les Romains, — bien qu'ils adorassent Mars et Junon, — et Jupiter et les autres idoles vaines, — au ciel plaisait cette religion, — qui distingue les bêtes des humains ; — si bien que toujours ils grandirent quelque temps, puis au contraire déclinèrent[1] ».

L'astrolatrie des Antipodes a les mêmes excuses. D'ailleurs, « qui suit sa loi sincèrement mérite l'indul» gence ».

...Non debbe disperar merzede
Chi rettamente la sua legge tiene[2].

L'intention (*la mente*) sauve...

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 235.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 236.

Tanto è chi serverà ben la sua legge,
Potrebbe ancora aver redenzione[1].

Puis, revenant sur la thèse cosmologique des Antipodes, Astaroth donne pour une des raisons de leur existence ce motif métaphysique, *cause-finalier*, comme dit l'auteur de *Candide*, que le soleil n'aurait rien à faire de l'autre côté du monde, si ce côté n'était pas habité. Or Dieu n'a rien fait d'inutile, etc. [2].

Du reste, après toutes ses hardiesses, le diable revient, comme de juste, à confesser la divinité de Jésus et la foi chrétienne comme la seule divinement révélée [3]. Sous ce double rapport de libre pensée et d'orthodoxie, il est intéressant de rapprocher cette partie du poème des traités de Marsile sur *la Religion chrétienne* et sur *l'Immortalité des âmes*.

Quelles que soient ses concessions forcées à l'égard de l'Église, le poète, en adoptant les solutions orthodoxes, tient à n'oublier aucune des objections qu'on leur oppose. C'est ainsi qu'il adresse à Renaud, sauvé par Astaroth des pièges du démon *Squarciaferro*, une critique indirecte du dogme qui damne éternellement les anges rebelles. C'est le bon diable, au contraire, qui soutient l'opinion canonique.

« Si, dit Renaud, le ciel rapporte jamais l'antique

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 238.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 239.
3. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 240-245.

décret qui vous condamne, comme je me souviendrai de ton bienfait pour obtenir ta grâce ! »

A ces vœux bienveillants pour son salut, le diable répond avec une amère humilité :

« J'accepte ton bon vouloir, — mais pour nous à jamais les clés sont perdues ; — la Majesté lésée est l'obstacle infini (défaut, *infinito difetto*). — O fortunés chrétiens, il paraît que vous lave — une seule larme avec le poing à la poitrine — et cette parole : Seigneur, *tibi soli peccavi*. — Nous péchâmes une fois, et sempiternellement — nous sommes relégués tous dans l'Enfer.

» Si pourtant après un million et un millier — de siècles, nous espérions revoir — les moindres étincelles de cet amour, — tout poids serait encore léger ; — mais quel besoin de faire ces requêtes (*postille*)? — si cela ne se peut, ne se doit point vouloir ? — Aussi, je te prie de consentir — que nous changions de propos[1]. »

Ainsi notre poète mêle constamment la spéculation à la fantaisie. Les deux paladins, dans leur course effrénée, passent à Cordoue,

« Où, disent les historiens et les poètes, — naquit Avicenne, celui qui comprit — les opinions et les secrets d'Aristote, — et Averroès, qui fit le grand commentaire[2]... »

Ce dernier trait est pris au Dante ; c'est son vers bien connu :

Averrois che 'l gran comento feo[3].

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 284-285.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 254.
3. *Infern.*, c. iv, t. 48.

Ils sautent la Guadiana, ils sautent le Tage, toujours invisibles. Les voici à Tolède, à Saragosse enfin, où Renaud retrouve sa vieille amie Luciane, auprès de la reine Blanda. La reine est à table avec Luciane et ses dames. Les démons et les chevaliers, grâce à leur invisibilité, leur jouent toutes sortes de tours malins. Avant de partir, Renaud, tenté de se découvrir, applique à l'ancienne adorée deux baisers *à la française.*

A Luciana, che volea fuggire,
E fu tentato a costei palesarsi;
Ma dubitò di non farla stupire :
Ella gridava, e voleva levarsi,
Ma non potè tanto destro partire,
Che gli appiccò due baci alla franciosa[1].

Cette Luciane est la princesse qui lui donna le superbe pavillon orné de peintures dont le quatorzième chant contient la description détaillée. Occasion pour le poète de compléter l'étal qu'il a fait dans ce chant de ses connaissances en histoire naturelle. L'universel Astaroth, ce la Mirandole des enfers, se charge de ce soin ; il énumère au chevalier ébahi une interminable liste d'animaux réels et fabuleux, de Libye, de Scythie, de Germanie, d'Éthiopie, d'Égypte : l'Anfisibène, qui peut marcher en deux sens, parce qu'il a une tête à chacune de ses extrémités[2]; le Leucrocute[3] au corps de cerf avec

1. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 304.
2. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 311.
3. *Morg. Magg.*, c. xxv, st. 313.

le cou, le poitrail et la queue d'un lion, un de ces hybrides de la faune poétique comme la Chimère de l'*Iliade*, lion-chèvre-dragon[1] ; l'hippopotame, qui se phlébotomise avec un roseau, quand il s'aperçoit qu'il a trop de sang, fermant avec de la boue l'ouverture de la saignée[2]; l'ibis, au temps voulu se clystérisant lui-même avec son bec[3], et par qui « la Nature clémente révéla la seringue aux mortels » ; le Pégase cornu et ailé.

C'est un peu celui que monte le poète, — tour à tour raisonneur, épique, grotesque !

Enfin la grande bataille va commencer. Les deux armées sont en présence dans le val de Roncevaux.

Sans abdiquer l'ironie, l'âme du poète s'émeut, sa muse critique et gouailleuse s'exalte à l'épopée devant ce cirque pyrénéen où l'Hector du Moyen-Age combattit son dernier combat, héros de la chevalerie, martyr du catholicisme.

Un sceptique aussi, un autre chevaucheur d'hippogriffes, salue en passant la « noble vallée » !

« O Roncevaux,... s'écrie le chantre fantasque » d'*Atta-Troll*[4], lorsque j'entends résonner ton nom, il » me semble que s'ouvre dans mon cœur la veine bleue » des souvenirs légendaires.

» La vieille chevalerie surgit, brillante de jeunesse,

1. Πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα.
(*Iliade*, c. VI, vers 181.)

2. *Morg. Magg.*, c. XXV, st. 317.

3. *Morg. Magg.*, c. XXV, st. 325.

4. HENRI HEINE, *Atta Troll*, IV, st. 1-3; Paris, Lévy, 1855.

» après un sommeil de mille ans! Les Esprits me re-
» gardent fixement avec leurs grands yeux, et j'ai peur.

» J'entends le bruit du fer, le tumulte des batailles :
» — ce sont les preux chrétiens qui combattent les
» Sarrasins. — Comme le cor de Roland jette un appel
» douloureux, désespéré! »

Monté au ton épique, Pulci décrit les types divers des nations composant l'ost, les lances, les destriers, les bannières et les penons flottant sur la masse oscillante des armures et des lances, et les chefs héroïques qui galopent au front des escadrons. Il s'enthousiasme, il est ému; il rentre en plein, avec une conviction momentanée, dans l'esprit et le plus souvent dans la lettre du poème de geste, dont il s'est si souvent affranchi. Aussi croira-t-il bientôt devoir s'excuser de ce changement de ton :

« Moi qui avais pensé écrire une comédie,... voici que la bataille cruelle qui s'apprête à présent impétueuse et terrible me trouble l'esprit, et avec raison, car je ne vois pas comment sauver Roland[1]. »

Pathétique est la harangue de Roland à ses troupes. Il s'élève tout à coup à la hauteur de son rôle légendaire. C'est le héros chrétien se dégageant du chevalier, entrelaçant à sa couronne militaire l'épine et la palme mystiques du martyr, confondant en un type plein de grandeur l'un et l'autre idéal du Moyen-Age, éclairés à

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 2.

l'auréole de l'héroïsme antique dont les meilleurs représentants de la Renaissance se complaisaient à raviver les lueurs obscurcies. Pulci ne pouvait échapper à la tentation d'en illuminer son héros. Aussi, bien que l'idéal chrétien prévale en Roland, dont le trépas sera celui d'un saint, l'auteur du *Morgante* entremêle, dans les paroles qu'il lui prête, l'exhortation évangélique aux appels à la gloire humaine renouvelés des grands hommes de la Grèce et de Rome. Classiques souvenirs associés aux grands traits de l'Ancien et du Nouveau Testament, mélange assez bizarre où, comme dans les sermons *cicéroniens* cités par Érasme, le dévouement de Décius vient à l'appui de l'exemple des fidèles morts pour leur Dieu, le tout relevé d'un mysticisme parfois attendri... « — C'est la douce manne dont le Seigneur restaurera les siens ! C'est, après le pain des douleurs, le banquet céleste qui les attend ! »

Se voi sarete alla morte fedeli,
Ristoreravvi colla dolce manna
Il Signor vostro degli amari feli :
E se il pan del dolor mangiato avete,
Stasera in Paradiso cenerete[1].

« Ils souperont ce soir en Paradis, » comme le bon larron...

« — Patient sur son gril, voyez Laurent... O juste, ô fervent amour ! Il ne sentait pas l'ardeur d'un autre feu. — Douce chose

1. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 27.

est la mort volontaire, quand l'âme est constante et forte en Dieu[1]. »

« Que n'a pas fait Décius, que n'ont pas fait tant de Grecs et de Romains fameux pour une gloire périssable ! »

Ricordatevi ognun di que' buon Deci,
Ch' hanno sol per la patria fatto tanto,
E molti altri Roman famosi, e Greci,
Per lasciar poi nel mondo un picciol vanto;
Del qual fo poco conto, e sempre feci,
Respetto a conseguir quel regno santo,
Dove è colui ch'e sparse il giusto sangue,
Per liberarci dal mortifero angue[2].

Cependant les deux démons, Astaroth et Farferello, ont conduit Renaud et Richardet sur le champ de bataille. Ils prennent congé d'eux pour retourner en enfer, après de touchants adieux où ils continuent de se montrer bons diables. Décidément, le poète a un faible pour les diables. Il ne perd pas une occasion de prouver leur sensibilité, leur philanthropie.

« Ne crois pas, s'écrie Astaroth, qu'en enfer aussi entre nous il n'y a pas de générosité ; tu sais que ce proverbe a cours parmi vous : Toute plante garde de sa racine, quoique son fruit ait dégénéré. Mais ne parlons pas ici du temps heureux. Ici est Marsile, et là combat Roland ; allez en paix, je me recommande à toi[3]. »

1. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 28.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 37.
3. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 83.

Le chevalier répond avec une reconnaissance cordiale:

« Astaroth, ton départ m'afflige autant que si tu étais mon frère. Oui, je te crois, en enfer règnent la générosité, l'amitié, la courtoisie[1] !... Je prie le Seigneur de vous pardonner[2]. »

Ces diables bénins et courtois ne s'acquittent pas moins de leur office; dès que le combat est engagé, ils se placent en faction près d'une chapelle pour happer au passage les âmes des soldats qui meurent damnés. L'enfer comblé de proie est en liesse [3].

« Pense comme ce jour ils démenèrent la queue, Éaque, le grand Minos et Rhadamante; et Satan, crois-tu qu'il se délecte! Et Caron, qu'il chante en sa barque, rajuste les rames et cargue les voiles!... Là-bas dans l'enfer, on danse plus d'une morisque, et le *taferuglio* et la *tresca* [4]. »

Le Paradis n'est pas moins occupé que l'Enfer à recevoir ses hôtes, les âmes des élus tombés dans la mêlée... L'empressement joyeux du céleste portier, l'allégresse des nouveaux arrivants, sont peints avec une trivialité piquante :

...Perchè Pietro alla porta è pur vecchio,
Credo che molto quel giorno s'affanna;
E converrà ch' egli abbi buono orecchio,
Tanto gridavan quelle anime Osanna,

1. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 84.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 85.
3. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 89.
4. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 90.

Ch' eran portate dagli angeli in Cielo :
Sicchè la barba gli sudava e 'l pelo [1].

En décrivant les épisodes variés du combat, Pulci oublie parfois le sérieux auquel il s'est obligé; il revient au ton plaisant et satirique... *Naturam expellas furca !...* L'archevêque guerrier Turpin n'a pas les scrupules de cet autre évêque du Moyen-Age assommant de sa masse d'armes l'ennemi pour ne pas faire couler son sang... *Ecclesia abhorret a sanguine...*; le grand aumônier de Charlemagne a laissé la crosse pour l'épée.

Che non è tempo, la croce or si mostri,
E infilza Saracin per paternostri [2].

« Comme des patenôtres, il enfile les Sarrasins. »

Malgré tout, le souffle chevaleresque prévaut, le pathétique l'emporte... Il faut suivre dans la mêlée ces preux qui luttent en désespérés... La stance rapide, mouvementée, pittoresque, retentit des rythmes vaillants du combat, s'attendrit aux douleurs héroïques de ces paladins, qui, voyant le piège où ils sont pris, se font un héroïque martyre sur les corps de mille ennemis... Quels heurts ! Quels cris ! Quels babéliques tumultes !

E cominciossi avviare un fracasso,
Che par che caggi o rovini la torre
Di Babel già [3]. . . . .

1. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 91.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVI, st. 141.
3. *Morg. Magg.*, c XXVII, st. 46.

. . . .
E per le selve rimbombar poi ecco[1].

Tandis que la bataille sévit furieuse, la cité de Dité est en fête... Les Sarrasins y tombent comme des... poires. La foule des démons exaltée par cette proie occupe tous les escarpements, toutes les bolges, toutes les mosquées de l'enfer.

Occupan questi, ogni roccia, ogni calle,
E le bolge, e gli spaldi, e le meschite[2].

Dante met aussi des mosquées en enfer, dans la cité de Dité. La réminiscence est visible.

E'l buon Maestro disse : Omai, figliuolo,
S'appressa la città c' ha nome Dite,
Co' gravi cittadin, col grande stuolo.
Ed io : Maestro, già le sue meschite
Là entro certo nella valle cerno
Vermiglie, come se di fuoco uscite[3]...

« Le bon Maître dit : Maintenant, fils, — s'approche la cité qui a nom Dité, — avec ses coupables citadins, en grande foule..

» Et moi : Maître, déjà ses mosquées, — là certainement en la vallée, j'aperçois — vermeilles, comme si du feu elles étaient sorties. »

Mais, en dépit de lui-même, et malgré le pathétique de la situation qui le domine en ce chant, le sceptique Pulci

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 50.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 53.
3. DANTE, *Div. Com.*, *Inf.*, c. VIII, terz. 23-24.

ne peut toujours prendre au sérieux ni son merveilleux diabolique, ni son chevaleresque idéal. La caricature, dont il a fait un si fréquent usage, perce encore au milieu de ces peintures qu'il voudrait rendre effrayantes. Il compare la mêlée de Roncevaux à l'écume de l'infernal pot-au-feu (*bulicame*), à une casserole où cuit un vaste ragoût (*saupiquet*) de sang. A tout instant, ses comparaisons grotesques, empruntées le plus souvent à la langue culinaire, déroutent les définitions du lexique et le savoir des glossateurs spéciaux. Qu'est-ce au juste qu'un *guazzabuglio ribollito* (une sorte de ripopée?), que rappellent à notre poète les débris humains, les membres épars et sanglants confondus sur le champ de bataille? Comment élucider ces problèmes qui embarrasseraient les plus experts en l'art de gueule [1] ? Malgré les difficultés de l'interprétation, le traité latin sur la cuisine d'un contemporain, Platina, pourrait éclairer à cet égard les curieux [2]. Les indications de Pulci où les condiments aromatisés jouent un grand rôle, son *mortito di san-*

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 56.

2. V. *id.* PLATINÆ, *De honesta voluptate et valetudine, vel de obsoniis et arte coquinaria, libri decem;* in-4°, impressum Venetiis per Joannem de Cereto de Tridino, alias Tacuinum, anno MCCCCCIII, die XXVIII mensis Julii.

S'agirait-il du *Piperatum ex silvaticis* dont la formule est donnée par l'auteur des *Vies des Papes*, qui est aussi celui du : *De honesta voluptate et valetudine, vel de obsoniis et re coquinaria?*

« Piperatum cum quavis carne silvatica hoc modo facies. In extinum tum ex vino nigro austero indito, quum ex aqua optimeque in eo carnes lavato : loturam deinde colato : additoque tamen salis quantum res exigit. Eamdem aquam cum carne in lebete ad ignem ponito. Coctam carnem eximito in patinasque dividito, bucellas panis in craticula torreto, tostas

gue[1] (specie di *manicaretto detto mortito dell' esservi infuso dentro coccole di mortine*, espèce de saupiquet ou de civet dit *mortito*, parfumé aux baies de myrte ou de myrtille[2]), appartiennent évidemment à la série des mets d'une cuisine antique, énergiquement épicée et très travaillée, dont certaines préparations sont des épaves dans l'art moderne, plus modéré et plus clément. Le traité de Platina, parmi ses recettes savantes, énumère et décrit soigneusement ces condiments et ces sauces apéritives à base de sang acidulées de vinaigre, que célèbre Panurge vainqueur des Dipsodes :

...Manger levrault, c'est malheur,
Sans de vinaigre avoir memoire :
Vinaigre est son ame et valeur.
Retenez le en point peremptoire[3].

Mais le pathétique du sujet s'impose finalement à l'auteur du *Morgante*. Il se livre de plus en plus aux douloureuses impressions que le trépas de ses héros

in aceto remollescere sinito. Ubi acetum satis imbiberint, una cum libra passularum eas optime conterito. Huic oportune sanguinis ipsius bestiæ adheretur... »

— « Tu feras de la manière suivante la poivrade avec n'importe quel gibier. Verse dans un plat du vin noir très-fort et de l'eau ; lave soigneusement les chairs dans ce mélange ; coule ensuite le liquide, ajoutes-y du sel autant qu'il en faudra. Mets au feu le liquide avec la viande. Sors les chairs cuites et partage-les entre les plats. Grille des croûtes de pain ; une fois cuites, laisse-les s'humecter dans le vinaigre. Quand elles en auront assez bu, broie-les avec une livre de raisins cuits. Il est à propos qu'elles s'imbibent du sang de la bête. » (Lib. V, § xx, *De re coquinaria.*)

1. *Morg. Magg.*, c. xxvii, st. 56.
2. Définition du *Dictionn. italien* d'Alberti, au mot *Mortito*.
3. *Pantagruel*, liv. I, ch. xxvii.

éveille en lui. Son talent souple, ému quand il le faut, trouve pour le célébrer les accents les plus sincères. La mort d'Olivier est touchante. Percé au flanc d'un coup perfide par Arcaliffa, pendant que lui-même tue Barbacuffa dans un combat loyal (la morale de ces preux n'admet que la lutte face à face), Olivier veut poursuivre ses exploits; mais le sang qu'il perd trouble à tel point son regard et sa connaissance qu'il ne distingue plus ses frères d'armes des ennemis. Il décharge une terrible taillade sur le heaume de Roland, qu'il prend pour un de ceux-ci. Roland l'arrête, se fait connaître à lui : il se désole de la blessure mortelle de son ami et de la bataille qu'il voit perdue. Il guide vers sa tente Olivier, à travers la mêlée où tous les deux s'illustrent par de suprêmes hauts faits. Olivier meurt dans les bras de son compagnon [1].

« Roland, quand le marquis est expiré, — juge qu'il est si abandonné — qu'il se décide à sonner de son cor, — pour que Charles connaisse sa détresse ; — et sonna si fort qu'il l'entendit, — et le sang lui sortit par la bouche et le nez. — Turpin dit que le cor se fendit — la troisième fois qu'il le porta à ses lèvres [2]. »

Pour venger son maître, le cheval d'Olivier se jette sur l'ost ennemi, ruant, mordant « comme trois loups et six chiens [3]. » — Il faut bien pourtant que le sceptique

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 57-69.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 69.
3. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 70.

montre un bout d'oreille. Parlant des derniers exploits de Renaud, du cheval Bayard et de Richardet, contre les Sarrasins, — « Ils en tuèrent, dit-il, ce jour bien » trente mille ; — je ne sais si c'est vrai ou faux : je » l'ai dit pourtant [1]. » Du reste, — Turpin l'assure, — ils étaient bien vingt mille six cents contre six cent mille ! Et il fait montre des auteurs, ses garants :

« Si quelqu'un dit que Turpin mourut — à Roncevaux, il ment par la gorge. — Je prouverai le contraire et comme il vécut — jusqu'à ce que Charles prît Saragosse, — et cette histoire de sa main écrivit ; — et Alcuin avec lui puis s'accorde ; — et il écrivit jusqu'à la mort de Charles, — et bien fut attentif à l'honorer.

» Après celui-là vint le fameux Arnauld, — qui très diligemment a écrit... — Pour rien au monde il ne dirait une bourde [2] ! »

Le moment suprême approche : Pulci s'est dignement inspiré pour le décrire du récit légendaire des Gestes en langue d'oïl. Rapprochons ces beaux développements des textes primitifs : le poème de Théroulde, la chronique du pseudo-Turpin.

« Lors, dit celui-ci, demeura tout seul Roland, parmi » le champ de bataille, las et travaillé des grands coups » qu'il avait donnés et reçus, et dolent de la mort de » tant de nobles barons qu'il voyait devant lui occis et » détranchés. Menant grande douleur, il s'en vint » parmi le bois jusqu'au pied de la montagne de

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 76.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 79-80.

» Cisaire, et descendit de son cheval dessous un arbre
» auprès d'un grand perron de marbre, qui était là
» dressé en moult beau pré, au-dessus de la vallée de
» Roncevaux. Il tenait encore Durandal, son épée;
» cette épée était éprouvée sur toutes autres, claire et
» resplendissante et de belle façon, tranchante et affilée
» si fort qu'elle ne pouvait ni casser, ni briser. Quand
» il l'eut longtemps tenue et regardée, il la commença
» à regretter quasi pleurant, et dit en telle manière :
» — « O épée très belle, claire et resplendissante,
» qu'il n'est pas besoin de fourbir comme toute autre,
» de belle grandeur et large à l'avenant, forte et ferme,
» blanche comme un ivoire, entresignée de croix d'or,
» sacrée et bénie par les lettres du saint nom de Jésus-
» Christ, et environnée de sa force, qui usera désor-
» mais de ta bonté, qui t'aura, qui te portera?... J'ai
» grand deuil si mauvais chevalier ou paresseux t'a
» après moi. J'ai trop grande douleur si Sarrasin ou
» autre mécréant te tient et te manie après ma mort. » —
» Quand il eut ainsi regretté son épée, il la leva tout
» haut et en frappa trois merveilleux coups au perron
» de marbre qui était devant lui; car il la pensait
» briser, parce qu'il avait peur qu'elle ne vînt aux mains
» des Sarrasins. Que vous conterait-on de plus? Le
» perron fut coupé du haut jusqu'en terre, et l'épée
» demeura saine et sans nulle brisure; et, quand il vit
» qu'il ne la pourrait dépecer en nulle manière, si fut
» trop dolent. Il mit à sa bouche son cor d'ivoire, et

» commença à corner de toute sa force, afin que, si » aucuns des chrétiens s'étaient cachés au bois pour la » peur des Sarrasins, ils vinssent à lui, ou que ceux qui » jà avaient passé les ports retournassent et fussent à » son trépassement, et prissent son épée et son cheval. » Lors il sonna l'olifant par si grande vertu qu'il le » fendit par le milieu et se rompit les veines et les nerfs » du cou. Le son et la voix du cor allèrent jusqu'aux » oreilles de Charlemagne, qui jà s'était logé en une » vallée qui aujourd'hui est appelée Val-Karlemagne : » ainsi il était loin de Roland environ huit milles vers » Gascogne[1]. »

Le caractère de guerrière mysticité qui fut durant quelques siècles l'idéal d'une moralité suprême, poursuivi par l'institution des ordres religieux-militaires (on sait comme les mœurs du Temple y répondirent peu), eut sa plus haute représentation dans le roman du Saint-

1. Ço sent Rollans la véue ad perdue,
Met-sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertue ;
En sun visage sa culur ad perdue.
De devant lui ad une perre byse,
.x. cols i fiert par doel e par rancune.
Cruist li acers, ne [ne] freint [ne] n'esgruignet;
E dist li quens : « Sancte Marie, ajue!
E! Durendal bone, si mare fustes!
. . . .
Rollans férit en une perre bise,
Plus en abat que je ne vos sai dire,
L'espée cruist, ne fruisset ne ne brise,
Cuntre [le] ciel amunt est ressortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst à sei-méisme :
« E! Durendal, cum es bele e seintisme!

Graal, par ce calice plein du sang du Christ, prix du dévouement de ses soldats : les héros s'efforcent de le gagner, en répandant pour le Christ leur sang, mais aussi le sang des autres. La résignation béate au plus fort ne pouvait cadrer avec les mœurs viriles de la féodalité, avec les traditions de la vertu antique, maintenues grâce à ce qui restait dans l'enseignement de l'Église des leçons de la sagesse païenne. L'union de ces deux types de moralité, le chevalier et le saint, combinés, malgré leur contradiction logique, par le bon sens général, qui s'élève heureusement parfois au-dessus d'une logique étroite, cette association de l'héroïsme et de la foi s'imposant à l'imagination du sceptique Pulci, prête au dénouement de son poème un sérieux inattendu. Il importe d'autant plus de la signaler qu'elle allait disparaître, non sans éclat, en ses derniers représentants : le Chevalier sans peur et sans reproche

En l'oriet punt asez i ad reliques :
La dent seint Pere e del sanc seint Basilie,
Et des chevels mun seignor seint Denise... etc.
(*Chanson de Roland*, st. CLXXI et CLXXIII.)

Quant Rollans voit que la mors si l'aigrie,
Tint Durandart où li ors reflambie ;
Fiert el perron, que ne l'espargne mie ;
Tresqu' en milieu a la pierre tranchie.
Fors est l'espée, n'est frainte ne brisie.
Or la regrete et raconte sa vie :
« Hé Durandart, de grant sainté garnie,
Dedens ton poing a moult grant seingnorie :
.j. dent saint Pierre et dou sanc saint Denise.
(*Roman de Roncevaux*, st. CCXXIII.)

mourra sur le champ de bataille devant la poignée de son glaive érigée en croix. Il y a du Roland dans Bayard, mais avec cette différence que, chez le héros du Pulci, qu'à quelques égards, à ce moment suprême, on pourrait comparer au pieux Godefroi de la *Gerusalemme liberata*, le caractère catholique prévaut sur le type chevaleresque. C'est le contraire chez Bayard. La longue confession de Roland à Turpin, ses mystiques extases, sa préoccupation du salut éternel poussée jusqu'à la minutie d'une théologie scolastique, sont d'un dévot plus que d'un preux, dont l'espérance chrétienne se fonde moins sur la claire adhésion au dogme que sur une soumission d'enfant à l'autorité de l'Église servie contre les mécréants par son bras. J'ignore ce que peuvent voiler d'ironies les dissertations orthodoxes que Pulci attribue à son héros mourant. La longueur de cette profession de foi si détaillée, si byzantine, si mal appropriée à l'individualité de Roland, autorise à cet égard le soupçon. Il n'en ressort pas moins de toute la scène suivante un ensemble grandiose, une émotion sincère, qu'il serait difficile de concilier avec le ton railleur du poète en tant de passages du *Morgante* :

« Mais après que Roland se vit *seulet*, — il se tourna et regarda vers la plaine, — et ne vit plus Renaud et Richardet, — tant que les morts lui faisaient peur ; — car le sang avait trouvé où s'amasser, — et Roncevaux était tout ténèbres (*una cosa oscura*) ; — et que chacun pense quelle douleur il éprouvait — quand il voyait tant de gens morts.

» Et il dit : *O terque quaterque beati*, — comme dit le Troyen

encore fameux, — et malheureux ceux qui sont restés, — comme je le suis, jusqu'à la dernière heure ; — car, bien que leurs corps armés soient par terre, — leurs âmes sont où l'on honore Jésus. — O heureux Olivier ! vous êtes en vie ; — priez tous maintenant pour ma départie.

Maintenant on se rappellera Maugis ;
Maintenant sera toute France en noir habit ;
Maintenant sera en plaintes et larmes Paris ;
Maintenant sera mon épouse affligée et triste ;
Maintenant sera quasi sans culte Denis ;
Maintenant sera éteinte la chrétienne valeur,
(*Or sarà spenta la cristiana gesta*) ;
Maintenant seront Charles et son règne détruits ;
Maintenant sera Ganelon content en tout[1]. »

Toujours la même kyrielle symétrique ! Pulci ne perd pas une occasion de jongler avec les mots, même quand il est le plus sincèrement ému et que ses tours de force littéraires contrastent étrangement avec l'émotion qu'il veut traduire. Il semble prendre un plaisir d'enfant à aligner parallèlement huit vers commençant par les mêmes expressions :

Or sarà ricordato Malagigi,
Or sarà tutta Francia in bruna vesta ;
Or sarà in pianto e lacrime, Parigi, *ec.*

Cependant Terigi, l'écuyer de Roland, se dégage du monceau de cadavres où il était pris par un pied, et rejoint son maître qu'il assiste [2].

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 104-106.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 107.

« L'histoire dit que Roland frappa — sur un roc sa belle Durlindana (*Durandal*), — plusieurs et plusieurs fois de toutes ses forces, — et il ne put ni la rompre, ni la faire ployer, — et le rocher se fendit, comme s'il était une pièce de bois[1]. »

Le val de Gavarnie montre encore aux voyageurs sa Brèche de Roland. Notre auteur tient à s'appuyer de leurs récits; car il ajoute :

« Tous les pèlerins rapportent de Galice le témoignage encore évident, — d'avoir vu le rocher et le cor fendus[2]. »

Le poète est en règle, au moins pour le rocher; le moderne touriste, moins heureux que les anciens pèlerins, voudrait bien voir le cor dont la rupture merveilleuse est signalée plus haut :

E sonò tanto forte, che lo intese (*Carlo*),
E 'l sangue uscì per la bocca e pel naso.
Dice Turpino, che il corno si fesse,
La terza volta che a bocca sel messe[3].

« Roland dit : O Durlindane forte, — si je t'avais connue d'abord — comme je t'ai connue maintenant, à ma mort, — de tout le monde j'aurais fait peu d'estime, — et je ne serais pas parvenu à ce triste sort. — Je t'ai plus d'une fois, me livrant à toute escrime, — pour n'avoir su quelle vertu régnait en toi, — épargnée, ô mon épée si digne[4]! »

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 108.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 108.
3. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 69.
4. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 109.

Puis Renaud rejoint son cousin avec Richardet et Turpin.

Le grand aumônier de Charlemagne, fait observer Pulci, « date la bataille de la Saint-Michel de mai, l'an 806. La planète dominante ce jour-là était celle qui amène les guerres (Mars) ». Ce qui fournit à l'ami de Politien et de Marsile l'occasion de montrer ses connaissances en astrologie. En expliquant en vers désespérément obscurs cette influence de Mars et l'intervention de l'Archange vainqueur de Satan, il a bien l'air de bafouer le pathos des tireurs d'horoscope et, ce qui est moins douteux, la simplicité du chroniqueur son garant [1] :

Colui che scrive istoria, o commedía,
Convien che alla scrittura si rapporti,
O grido, o fama, o quel che truova dica,
In ogni cosa moderna o antica [2].

Puis on assiste à la confession de Roland.

« ...Roland étant par terre à genoux, — les joues toutes baignées de pleurs, — demandait à Turpin rémission, — et commença en paroles dévotes — à lui dire en acte de confession — toutes ses coulpes, et requérir pénitence ; — et se faisait conscience de trois choses.

» Et Turpin dit : Quelle est la première chose ? — Roland répondit : *Majestatis læsæ, — id est in Carlo verba injuriosa* [3]...»

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 111-115.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 115.
3. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 116-117.

C'est répondre en vrai casuiste, en clerc au fait des définitions de la *theologia moralis*.

« L'autre péché, continue-t-il, est de n'avoir pas épousé — la sœur du marquis; — ce sont mes deux premières offenses contre Dieu; — l'autre est un péché qui me coûta cher, — comme chacun sait; c'est d'avoir tué Donchiaro.

» Turpin dit : Il te fut commandé, — et l'obéissance plaît tant à Dieu — qu'il te sera facilement pardonné; — de Charles, par son peu de révérence, — je sais qu'il (*Donchiaro*) s'est de bonne heure attiré ce traitement. — Quant à Alde la belle, si, en ta conscience, — tes œuvres et tes pensées ont été chastes, — je crois que cela te suffit auprès de Dieu.

» As-tu quelque autre chose à dire dont tu te souviennes[1] ? »

Turpin mène rondement la confession, — prêtre-soldat compatissant aux faiblesses humaines et expéditif comme son épée. Figure très-fine, très-sympathique dans sa rudesse, et dont l'indulgence presque narquoise contraste avec les scrupules dévots du chevalier.

«...Roland répondit : Nous tous humains sommes — superbes, envieux, colères, gourmands, — paresseux, goulus et vains en pensers, — prompts à pécher, aveugles et sourds pour bien faire; — et ainsi j'ai, entre les péchés mondains, — celui de n'avoir pas par paresse et lâcheté — accompli les œuvres de miséricorde.

» Je n'en sais pas d'autres qui soient des péchés graves. — Turpin dit : Eh bien! il suffit d'un *Pater noster*, — et de dire seulement : *Miserere*, ou, si tu veux : *Peccavi;* — et je t'absous en vertu de notre office — du grand Céphas, qui est muni des clés, — pour te colloquer dans le cloître éternel[2]. »

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 117-119.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 119-120.

Le bon archevêque n'y va pas par quatre chemins : il ne s'oublie pas aux effusions mystiques auxquelles le paladin va s'abandonner.

« Et puis il lui donna sa bénédiction. — Alors Roland fit cette oraison[1] :

» O Rédempteur des misérables mortels, — qui tant pour nous t'humilias ; — toi qui, ne regardant pas à nos misères si nombreuses, — en cette vierge unique t'incarnas, — le jour où Gabriel ouvrit les ailes, — et l'humaine nature relevas, — laisse aller ton serviteur, comme il te plaît, — laisse-moi à toi, Seigneur, venir en paix.

» Je dis en paix, après longue guerre, — car je suis ainsi par les ans fatigué et épuisé ; — rends à cette terre ce misérable corps — que tu vois déjà chenu et blanc, — pendant que la raison n'erre pas encore en moi ; — la chair est infirme, et l'âme encore libre ; — si bien que tu m'accueilles au temps qu'il faut ; — car beaucoup sont appelés, et peu élus[2]. »

Mais le chevalier se redresse après l'humble chrétien, pour s'humilier de nouveau.

« J'ai pour ta foi combattu, — comme tu sais, Seigneur, sans que je le dise, — tandis que dans le monde j'ai ici-bas vécu. — Je ne puis plus désormais soutenir cette fatigue ; — aussi je te rends les armes ; ce qui t'est dû ; — et toi, pardonne à ces cheveux blancs (à cette antique chevelure, *chioma antica*) ; — car désormais son office me paraît être de contempler — ta gloire et de tenir en repos ses armes.

» Tends, Seigneur, à ton serviteur la main, — tire-moi hors de ce labyrinthe, — parce que tu es pour nous ce pélican, — qui prias pour tes bourreaux (*pe' tuoi crucifissori*)[3]...

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 120.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 121-122.
3. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 123-124.

»...Je connais notre existence vaine, — *vanitas vanitatum*, pleine d'erreurs, — si bien que, de tout ce que j'ai opéré dans le monde, — je ne rapporte à la fin que péché;

» Sauf, si jamais il fut conforme à ta volonté — que je dusse guerroyer sous ton signe, — pour ce cependant j'espère en ta miséricorde[1]. »

Le preux reparaît avec le sentiment profond de sa mission accomplie, comme une sorte de prêtrise que l'*ordre* de chevalerie imprime à ses oints... *Dover col tuo segno militare*... Est-ce sur cette grâce spéciale, ou sur sa dignité de chrétien comprise comme l'entendit Savonarole avant Luther, comme un sacerdoce universel, que Roland fonde une prétention bien peu respectueuse pour la hiérarchie ecclésiastique? Doutant de l'absolution du prêtre, il présente directement son repentir à la clémence de Dieu. Pleins de pressentiments hérétiques, les vers suivants sont très hardis :

...Perchè tu sol mi puoi perdonare,
Benchè a Turpino il dissi genuflesso,
Di nuovo a te, Signor, mi riconfesso[2].

« Je me reconfesse à toi de nouveau, Seigneur, toi seul peux me pardonner. »

Suit une exposition dogmatique digne d'un théologien de profession. Le chevalier y déploie tant de science et de foi que l'ange Gabriel qui descendra pour

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 125.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 125.

l'assister ne voudra pas rester en arrière, développant dans une longue homélie les mystères abstrus du christianisme. Entre le sérieux du langage et l'intention probable de Pulci accusée par tant d'endroits de son poème ouvertement ironiques, le lecteur demeure suspendu : il ne sait pas jusqu'à quel point notre auteur se joue de lui-même et de lui.

« Quand tu nous créas, Seigneur, d'abord, — parce que tu es magnanime et miséricordieux, — je crois que tu eus cette intention — que nous fussions tous fils de Dieu ; — si ce serpent avec sa *lime sourde*, — tenta Adam, tu as payé la peine, — comme un grand Seigneur, non obligé, — puisque aussi il était formé de ta main.

. . . .

» Je te recommande ma belle Alde, — laquelle sera bientôt pour moi en noirs habits ; — si elle prend un autre époux après Roland, — qu'elle soit mariée avec une meilleure fortune. — Seigneur, si tu veux que je te fasse encore une prière, — souviens-toi de ton bon vieux Charles — et de tes serviteurs, modèles dans lesquels je me contemple.

» Après que Roland eut dit ces paroles, — avec maints amers larmes et soupirs, — il sembla que trois cordes ou trois lignes du Soleil — vinssent ici-bas comme dardées par Iris. — Renaud et les autres étaient là, comme soûle — qui père ou mère regarde expirants, — et un chacun telle contrition avait — qu'on eût dit qu'apparaissait François aux stigmates[1]. »

François aux stigmates ! Le grand saint du catholicisme démocratique, l'époux de la pauvreté, dans le sein duquel s'ébattaient les passereaux... « *Con cantare*

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 126-131.

» *e con battere d'ali... li mostravano tutti grandis-*
» *sima festa e allegrezza... in tale modo che alquanti*
» *se li posavano sul capo, alquanti su le spalle, e*
» *alquanti in sulle braccia, alquanti in grembo, e*
» *alquanti d'intomo a piè* [1]... »

Le railleur Pulci s'émeut devant ces légendes... Il subit au moins en artiste la fascination de ce type ascétique, mais humain, qui inspira tout un cycle d'art suave et de sincère piété. Christ avorté, qui a son évangile dans les *Fioretti*, et à qui il ne manqua sans doute que d'avoir vécu en des temps et dans un milieu plus obscurs, pour égaler, — qui sait? — pour remplacer dans la superstition populaire le Maître aux souffrances duquel il conforma sa vie [2].

1 *Delle sacre sante istimate di san Francesco e delle loro considerazioni*. Prima considerazione, p. 182, 183, à la suite des *Fioretti di san Francesco;* Firenze, tipografia di Pietro Fraticelli, in-32, 1854.

2. Pour bien comprendre ce culte survivant peut-être à d'autres cultes dans l'âme des hommes de la Renaissance, rappelons l'épisode des stigmates, dans le petit traité qui accompagne d'ordinaire les *Fleurettes de saint François d'Assise.*

Le saint est sur la montagne *della Vernia*. Il prie Dieu de lui accorder deux grâces, — la première, de sentir dans son âme et dans son corps toutes les douleurs de la Passion... Après, une vision grandiose du Christ en croix figuré par un séraphin... Mais il faut citer dans le texte ce délicieux morceau. L'italien en est d'ailleurs si facile qu'il dispense d'une traduction traîtresse :

« Allora tutto il monte della Vernia parea che ardesse di fiamma isplendidissima, la quale risplendeva, e illuminava tutti li monti e le valli d'intorno, come se fosse il sole sopra la terra : onde li pastori, che vegliavano in quelle contrade, veggendo il monte infiammato e tanta luce d'intorno, ebbero grandissima paura, secondo che eglino poi narrarono ai frati, affermando che quella fiamma era durata sopra il monte della Vernia per ispazio d'un' ora e più. Similmente allo splendore di questo

Montagne d'Assise, triple sanctuaire, bâti sur le tombeau du saint, cloître aujourd'hui désert, d'où le regard plonge sur les croupes lumineuses de l'Apennin, sur la plaine où s'élève Sainte-Marie-des-Anges, vos solitudes gardent le sceau d'une légende morte, mais où l'on respire encore, comme dans la fleur desséchée des bruyères alpestres, d'impérissables aromes de poésie. Acres parfums qui enivrent des générations d'ascètes et de pèle-

lume, il quale risplendeva nelli alberghi della contrada per le finestre, certi mulattieri che andavano in Romagna, si levarono suso, credendo che fosse levato il sole, e sellarono e caricarono le bestie loro : camminando, videro il detto lume cessare, e levarsi il sòle materiale. Nella detta apparizione serafica, Cristo, il quale apparia, parlò a san Francesco certe cose secrete e alte, le quali san Francesco in vita sua non volle rivelare a persona : ma dopo la sua vita il rivelò, secondo che si dimostra più giù ; e le parole furono queste : Sai tu, disse Cristo, quello ch'io t'ho fatto? Io t' ho donato le Istimate che sono i segnali della mia passione, acciocchè tu sia mio Gonfaloniero. E siccome io il dì della morte mia discesi al Limbo, e tutte l'anime ch' io vi trovai ne trassi in virtude di queste mie Istimate : così a te concedo, che ogni anno, il dì della morte tua, tu vadi al Purgatorio, e tutte le anime dei tuoi tre Ordini, cioè Minori, Suore e Continenti, ed eziandio gli altri, i quali saranno stati a te molto divoti, quali tu vi troverai, tu ne tragghi in virtù delle tue Istimate, e menile alla gloria del Paradiso, acciocchè tu sia a me conforme nella morte siccome tu se' nella vita. Disparendo dunque questa visione mirabile, dopo grande ispazio e segreto parlare, lasciò nel cuore di san Francesco un ardore eccessivo e fiamma d'amore divino : e nella sua carne lasciò una maravigliosa immagine, ed orma delle passioni di Cristo. Onde immantenente nelle mani e ne' piedi di san Francesco, cominciarono ad apparire li segnali de gli chiovi, in quel modo ch' egli avea allora veduto nel corpo di Gesù Cristo crocifisso, il quale gli era apparito in specie di serafino... »

(Fioretti, edit. cit. — *Delle sante istimate*, ec., terza considerazione, pag. 200, 201, 202.)

On conçoit que ces récits, où la forme d'un art naïf, mais achevé, enveloppe toutes les quintessences de l'illuminisme, aient été si longtemps l'Évangile d'artistes, même incroyants.

rins cherchant la paix au-dessus de l'instabilité des choses, des violences des hommes, de la raison curieuse, dont ils ne pouvaient comprendre les jouissances austères et désintéressées ni l'œuvre progressive dans la lutte du genre humain avec les fatalités naturelles et sociales.

C'est en saint que finit Roland. Le peuple l'avait canonisé. « Car il y a de tout dans *son* panthéon popu-
» laire : des martyrs d'une cause chérie, de vieux héros
» oubliés, des personnages de romans ; *Roland*, Guil-
» laume d'Aquitaine, les dames de la cour d'Arthur
» elles-mêmes finissent par la sainteté[1]. »

Il ne faut pas moins que Gabriel, l'archange, pour guider vers l'empyrée l'âme du grand champion catholique. Le vers si souvent abrupt de Pulci s'assouplit ; sa muse *villanesque*, si profane parfois, se purifie ; sa stance imagée se teint dans l'azur et l'or mystique dont l'Angelico peignit les ailes diaphanes des divins messagers :

Intanto giù per quel lampo apparito
Un certo dolce mormorio soave,
Come vento talvolta fu sentito
Venire in giù non qual materia grave :
Orlando stava attonito e contrito,
Ecco quell' Angel, che a Maria disse Ave,
Che vien per grazia de' superni Iddei,
E disse un tratto : viri galilei[2]...

1. *Études d'histoire religieuse*, par E. RENAN ; Paris, Michel Lévy frères 1857 — *La Vie des Saints*, p. 307, 308
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 132.

Gabriel rappelle au comte ses exploits accomplis pour le Seigneur. Il n'oublie pas le fidèle compagnon de Roland, Morgante, dont l'âme, dit-il, « est au ciel avec moi ».

Forse lo spirto del quale è quì meco :
Il qual nel Ciel ti farà compagnia,
Come soleva un tempo fare al Mondo,
Perchè tu il dirizzasti per la via,
Che lo condusse al suo stato giocondo ;
E perch' io intendo la tua fantasia,
Poi ch' io dissi Morgante, io ti rispondo :
Tu vuoi saper di Margutte il ribaldo,
Sappi ch' egli è di Belzebù giù araldo[1].

Quant au géant Margutte, ce ribaud, il est damné : il remplit auprès de Belzébuth les fonctions de héraut.

« Et il rit encore, et il rira éternellement, — comme il soûlait, mais tu ne le connus pas, — et il donne à l'enfer tout l'ébattement qu'il peut y avoir là. »

Ed è quanto sollazzo è nello Inferno[2].

Le joyeux Pulci a beau se faire terrible, conformer les discours de ses anges et de ses saints aux austères exigences de l'orthodoxie, la nature reprend parfois ses droits avec eux, et voilà qu'il rassérène un peu l'enfer, qu'il adoucit le supplice des damnés aux éclats de la jovialité de Margutte. L'enfer a ri. Le Dieu vengeur est

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 138-139.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 140.

un moment désarmé. Il en eût trop coûté au poète d'oublier un seul instant une maxime qu'il eût pu, comme Rabelais, mettre pour épigraphe à son livre :

> Mieulx est de ris que de larmes escrire,
> Pour ce que rire est le propre de l'homme.
>
> VIVEZ JOYEUX[1].

L'ange conclut son exhortation par le tableau du céleste séjour, où le preux doit se remarier à la belle Alde pour l'éternité[2]. Quant à Charlemagne, le champion chrétien, que le ciel attend aussi, Dieu confirme miraculeusement sa mission terrestre. L'ange montre à Roland le soleil s'arrêtant pour Charles, nouveau Josué, afin qu'il ait le temps de donner le même jour la sépulture aux morts de la bataille[3]. Les Esprits, frères de Gabriel, s'apprêtent à recevoir l'âme du chevalier... Le pain transsubstantié lui manque, mais Dieu suppléera pour lui à l'hostie eucharistique... — Qu'il mange de la terre, qu'il communie avec la Mère antique, avec le limon fait homme en Adam par le divin *Plasmateur*.

> Piglia la terra, la tua madre antica.
> Però che Iddio Adam plasmoe di questa,
> Sicch' e' ti basta per comunione[4].

1. RABELAIS, *Gargantua*, liv. I, Avis aux lecteurs.
2. *Morgante Magg.*, c. XXVII, st. 145.
3. *Ibid.*, st. 147.
4. *Ibid.*, st. 147-148.

« L'ange se tut et disparut... Chacun pleurait Roland. »

« Alors il se leva avec un grand soupir. Et il embrassa Renaud, et Turpin, et les autres, et, ayant adoré un moment, il semblait proprement un Jérôme, tant de fois il se frappa la poitrine. »

...Adorato alquanto,
Parea proprio Geronimo quel fosse,
Tante volte nel petto si percosse.
Era a vedere una venerazione,
Nunc dimittis mormorando seco,
Come disse nel tempio il buon vecchione :
O Signor mio, quando sarò io teco?
L'anima è in carcer di confusione,
Libera me da questo mondo cieco,
Non per merito già, per grazia intendo ;
Nelle tue man lo spirto mio commendo[1].

Pulci paraît véritablement dans ce passage un poète de haute mysticité. Longuement décrite en ses phases préparatoires, la fin chrétienne de Roland se couronne, comme les visions picturales des vieux maîtres de l'Ombrie, d'une *gloire*, d'une sainteté suprêmes, dont l'appareil, scrupuleusement machiné d'après les traditions, n'exclut pas le mouvement pittoresque et l'originalité. « — Roland plante en terre la Durlindane; puis, il l'embrasse et dit : Fais-moi digne, Seigneur, de reconnaître la bonne voie[2]. »

Il prie que cette croix lui tienne lieu du bois saint où

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 149-150.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 152.

la parfaite chair humaine accomplit sa passion, où elle cria son dernier appel : — Eli, Eli, lamma sabachthani[1] !

Et tout séraphique, au ciel fixé,
Il paraissait chose transfigurée,
Et qu'il parlait avec son Crucifié :
— O douce fin, ô âme bien née,
O Saint vieux, ô bien qui dans le monde vécus ! —
Et finalement, la tête inclinée,
Il prit de la terre, comme on lui avait dit,
Et l'âme *il expira* de sa chaste poitrine !

Mais auparavant il adapta son corps à l'épée,
Les bras en croix, et la poitrine au pommeau fixée[2].

Par ces vers d'une dévotion si sincère en apparence, d'une bizarrerie si contrite et si contournée, le sceptique Pulci semble annoncer l'école des poètes florentins qui va venir, imbue des doctrines de Savonarole. On dirait d'un Jérôme Benivieni, ou de Jérôme, le grand prédicateur lui-même, dans ses extases rimées et intraduisibles :

Quando il suave e mio fido conforot
Per la pietà della mia stanca vita,
Con la sua dolce cithara forṇita,
Mi trahe dalle onde al suo beato porto,
Io sento al cuore un ragionare accorto
Dal resonante e inflammato legno
Che mi fu si benegno

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 152.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 153-154.

Che di fuor sempre lachrimar vorrei :
Ma lasso! Gli occhi miei
Degni non son della suave pioggia
Che delle stille dove amor s'allogia.

Lorsque mon suave confort,
L'ami qui plaint ma triste vie,
Avec sa douce symphonie,
Des flots m'attire à l'heureux port,
Je sens au cœur penser accort
De la croix sonore, enflammée,
Glisser en mon âme apaisée.
Source de pleurs, toujours je veux
T'épandre hors... Hélas! mes yeux
Dignes ne sont de la rosée
Par l'arbre d'amour distillée.

Dans sa vision extatique, notre poète concentre toutes les images de l'Apocalypse, rajeunies par Dante, son modèle : les portes de la Jérusalem céleste s'ouvrent au roulement de la foudre accompagnant les chœurs célestes qui chantent le *Salve Regina*, le *Te Deum*. Puis, irradiés aux feux tombant des étoiles, les Nimbes du Paradis se referment aux éclats du tonnerre... Une blanche colombe se pose sur l'épaule de Turpin.

« O crucifié ! — s'écrie Charles quand il ouït la troisième sonnerie du cor, — toi qui, étant en croix, *obscuras* le soleil contre nature,

Oscurasti quel Sol contra natura,

refrène son cours véloce... que j'arrive à temps pour

donner la sépulture à ton peuple... et pour trouver mon cher neveu... »

« Le soleil s'arrêta, qui, jà, était trouble pour la pitié du peuple chrétien[1]. »

Le poète ajoute aussitôt :

« Quelqu'un dit, mais cela paraît superflu, — que les monts devinrent des plaines; car Charles avait joint ce vœu à sa prière. Mais je damne l'auteur et le texte[2]...

» En peu de temps se cèle le renom des écrivains, quand ils sont menteurs, et, réduits à s'éclairer d'une chandelle, ils restent le soir au foyer, paresseux et endormis... »

...In picciol tempo, la fama si cela
Degli scrittor, quando e' son pur bugiardi;
E rimangonsi al lume di candela
La sera al fuoco annighittosi e tardi[3]...

Puis, sur le champ de bataille, Charles contemple les morts sanglants et mutilés. — « Sanglantes dépouilles... Des chefs loin des troncs de quatre brasses, tant qu'on ne les trouvera pas vite au val de Josaphat! »

Et le vieux César maudit la *bolgia* de Roncevaux...

Nouveau miracle! A la prière de Charles qui lui redemande Durlindane, Roland ressuscite, s'agenouille en souriant devant son seigneur, et lui rend la glorieuse épée. Quand l'empereur l'a reçue, l'âme du preux quitte

1. *Morg.*, *Magg.*, c. XXVII, st. 172-174.
2. *Morg.*, *Magg.*, c. XXVII, st. 174.
3. *Morg.*, *Magg.*, c. XXVII, st. 175.

de nouveau son corps et « retourne au saint royaume »[1].

Le soleil ne s'est pas couché pour éclairer ces funérailles. Pulci peint la terreur des Antipodes voyant « que la belle planète ne fait pas retour[2] ». Il revient volontiers à cette notion des antipodes habités, encore bien hardie, et que la science du Dante, son modèle, n'admettait pas ; on sait les paroles qu'il prête à Ulysse au vingt-sixième chant de l'*Enfer*[3] :

> Non vogliate negar l'esperïenza,
> Diretro al Sol, del mondo senza gente.

Mais Pulci est évidemment tout plein du pressentiment de cet âge. L'heure allait sonner où, selon la prophétie de Sénèque le Tragique dans *Médée*, Thulé ne serait plus l'extrémité du monde...

> Venient annis secula seris,
> Quibus Oceanus vincula rerum
> Laxet, et ingens pateat tellus,
> Tethysque novos detegat orbes,
> Nec sit terris ultima Thule.

La fin du poème glorifie le grand empereur, le champion des chrétiens, « qui couperait à Malchus son autre oreille » !

Les Sarrasins sont déconfits, Saragosse est prise. C'est

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 207.
2. *Ibid.*, st. 215.
3. *Divin. Com.*, c. XXVI, terz. 39.

plaisir de voir « ardre ses mosquées et tant d'épées luire que la cité paraît un enfer[1]. — O justice de Dieu, tu étais là...![2] »

O giustizia di Dio, tu eri appresso!

C'est le cri de Dante au septième chant de l'*Enfer* :

Ahi giustizia di Dio! tante chi stipa
Nuove travaglie e pene, quanto io viddi?

« Ah! justice de Dieu! qui donc entasse tant de *tourments* et tant de peines que je vis? »

Nourri de la moelle du lion, Pulci abonde en réminiscences dantesques[3]. Par exemple, le sixième vers de la stance 231 de ce vingt-septième chant,

Tanto che cadde come cosa morta,

rappelle directement le dernier du cinquième chant de l'*Enfer* :

E caddi come corpo morto cade.

Marsile survit à la bataille et au sac de Saragosse. L'empereur veut qu'il soit pendu au caroubier sous lequel a été machinée sa trahison avec Gan de Mayence.

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 240.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 247.
3. Io mi confido ancor molto qui a Dante.
(*Morg Magg.*, c. XXVIII, st. 40).

Turpin veut être le bourreau ; — Charles lui octroie sa requête, heureux « de voir l'œuvre sainte en de si saintes mains » !

Disse Turpino : io voglio essere il boja.
Carlo rispose : ed io son ben contento,
Che sia trattato. . . . .
L'opere sante colle sante mani[1].

Cependant Marsile réclame le baptême. Et, — ce qui est significatif ici (après tant de baptêmes *in extremis* accordés à des païens dans tout le cours du poème), — ce sacrement lui est refusé, sur la motion de Renaud. Le bon chevalier énumère cinq espèces d'eau : — la première, dont on lave la tête aux ânes ; la dernière, celle qu'on perd à baptiser Maure ou Juif[2]. « L'onde du Jourdain, où fut baptisé notre Jésus, ne te laverait pas comme chrétien[3]. — Tu te baptiseras dans la barque à Caron, au fleuve d'enfer, ajoute Charlemagne[4]. » Et l'archevêque impatient de son rôle : « — Assez causé ! l'intermède suffit. — Et il commence à nouer la corde, et, cape, tunique retroussées, d'un tour le hisse au caroubier et lui passe au cou le saint cordon[5]. Ce jour il parut le maître des hautes œuvres[6] ! »

Le vingt-huitième chant conclut très brillamment une

1. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 268.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 276.
3. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 277.
4. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 278.
5. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 284.
6. *Morg. Magg.*, c. XXVII, st. 285.

œuvre si longue et si variée. Tous les dons du Pulci, — son brio fantaisiste, mêlé d'un scepticisme narquois, n'excluant pas l'enthousiasme, — se concentrent dans ce finale. Mais le doute domine.

« Toujours, dit-il, les justes sont les premiers déchirés. Je ne veux plus raisonner de la foi, car je suis ensuite livré à la gueule des *frati*, où souvent aussi s'engouffrent les lamproies. Et certains frocards fainéants s'écrient : Il a dit ceci, il ne croit pas ceci. D'où il semble qu'une si grande rumeur se traduise par ce grief : Obscur au commencement, obscur il reste.

» Au commencement, celui qui fit tout avec sagesse créa la Terre et le Ciel, et les ténèbres faisaient au soleil un voile. Je ne sais pas ce qui sera ensuite finalement dans la révolution du grand axe. IL SUFFIT QUE LA RAISON JUGE DE TOUT (*Basta che tutto giudica la mente*). Et si toutefois j'écrivis un temps des choses vaines, *contra hypocritas tantum, pater*, je les dis[1]. »

Mais, notre poète a besoin de le dire, — il n'empiète pas sur le sacerdoce, « il ne prêche pas en chaire, il ne » reprend pas le pécheur sur le banc de la confession; » mais il s'adresse à toi dans ta chambrette, ô lecteur! » si tu veux profiter de ses leçons... »

Sa foi est blanche comme la tienne, et il te donnera par-dessus le marché deux *Credo*...

Predicate e spianate lo Evangelio
Colla dottrina del vostro Aurelio[2].

« Prêchez, aplanissez l'Évangile, comme votre Augustin (*Augustinus Aurelius*). »

1. *Morg. Magg.*, c. XXVIII, st. 42-43.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVIII, st. 44.

Le persiflage parodique est ici visible; il se dissimule à peine dans la stance qui suit :

E se alcun susurrone è che v' imbocchi,
Palpate come Toma, vi ricordo;
E giudicate alle man, non agli occhi,
Come dice la favola del tordo :
E non sia ignun più ardito che mi tocchi,
Ch' io toccherò poi forse un monacordo,
Ch' io troverò la solfa e' suoi vestigi,
Io dico tanto a' neri, quanto a' bigi[1].

A travers ces obscurités, obscurcies à dessein par des réticences et la bizarrerie d'allusions triviales (nous sommes faits à ces formes de Pulci), perce la pensée hostile au clergé, aux scolastiques, aux moines, — aux *noirs*, aux *gris*. L'allusion porte au delà des mœurs du clergé dans la critique duquel Luigi n'est que l'écho des vieux conteurs florentins (avant et depuis Boccace). Pouvait-il dépasser à cet égard l'amère satire de Franco Sacchetti contre « ces clercs... qui, sous honnête apparence de religion, se livrent sans mesure à tout vice de luxure et de gueule[2],... ces gens qui font dévaler du ciel Notre-Seigneur dans leurs mains, et ont moins de tempérance que les animaux déraisonnables[3]? »

1. *Morg. Magg.*, c. XXVIII, st. 45.
2. « ... Cherici... che sotto apparenza onesta di religione ogni vizio di gola, di lussuria, e degli altri, come il loro appetito desidera, sanza niuno mezzo usano. » (FRANCO SACCHETTI, *Novella* XXXIV.)
3. «... Molti, a cui viene il nostro Signore tra le mani, li quali hanno meno discrezione, che gli animali irrazionali. » (FRANCO SACCHETTI, *Novella* XXXV)

De quelque précaution qu'il s'enveloppe, notre poète paraît viser ici l'enseignement dogmatique de l'Église.

« — Gare aux sycophantes! dit-il. Jugez leurs enseignements non au regard (*agli occhi*), mais au toucher (*alle man*)... Comme Thomas, palpez, — c'est le plus sûr, ainsi que nous l'apprend une certaine fable de la Grive (*tordo*)... Le plus hardi ne m'atteindra point ; car j'ai, — moi, — (*dans ma raison, sans doute*) le diapason (*monacordo*) qui me permet d'apprécier la justesse de sa gamme[1]. »

Le texte littéral de ce passage défie toute traduction claire en français. La pensée n'en est pas moins visible, et nous croyons l'avoir rendue. Et pour la compléter :

« Vos arguments, ajoute Pulci s'adressant aux clercs, vos syllogismes, tant de maîtres, tant de bacheliers, ne feront pas avec leur logique ou leurs sophismes que s'adoucisse l'amertume des lupins que je vous sers (*Ch' al fin sien dolci i miei lupini amari*). Et qu'on ne cherche pas les barbarismes ; je saurai bien trouver des textes qui soient clairs. Par charité, que cela vous soit dit une fois pour toutes, et qu'on ne parle plus du *sonnet*[2]. »

En quelle mesure le mythe chrétien, plus ou moins allégorisé par le néo-platonisme, entrait-il dans les convictions des philosophes et des humanistes de ce temps? Cette question, on l'a traitée à propos de Ficin, dont l'orthodoxie reste pour nous au moins douteuse. Que pouvait être celle de Pulci?

1. *Solfa*, solfége.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVIII, st. 46.

Cependant, dans sa pensée, comme en celle des autres poètes de la pléiade platonicienne, le dogme catholique demeurait une source d'inspiration émue et naturelle.

Aussi notre poète, après avoir invoqué l'âme de Lucrezia Tornabuoni, mère des Médicis, ses protecteurs, célèbre sur le mode antique les mérites de l'ange de Monte Pulciano, Politien « aux doigts duquel l'archet d'or obéit »[1].

Les stances qui précèdent le court épilogue de son poème sont un hymne triomphal à la Renaissance de la pensée et des arts :

Tornano i tempi felici, che furno,
Quando c' regnò quel buon Signor Saturno.
Benigni secol, che già lieti fersi,
Tornate a modular le nostre lire[2].

L'épilogue, au contraire, est un hymne humble et contrit à la gloire de la Très-Sainte Vierge :

Io ti ringrazio, Vergine beata ;
Colla tua grazia cominciai la storia,
Colla tua grazia al fin mi darai gloria.

1. *Morg. Magg.*, c. XXVIII, st. 146.
2. *Morg. Magg.*, c. XXVIII, st. 151-152.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE F. MARTINET, RUE MIGNON, 2.



